



Sur le **journalisme**  
About **journalism**  
Sobre **jornalismo**

Vol 7, n°1 - 2018

JOURNALISME  
ET RISQUES

JOURNALISM  
AND RISKS

JORNALISMO  
E RISCOS

## EDITEURS / EDITORS / EDITORES

François Demers (Université Laval, Canada) • Florence Le Cam (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Fábio Henrique Pereira (Universidade de Brasília, Brasil) • Denis Ruellan (Université Paris-Sorbonne, France)

## CONSEILS SCIENTIFIQUES / SCIENTIFIC BOARD / CONSELHOS CIENTÍFICOS

Zélia Leal Adghirni (Universidade de Brasília, Brasil) • Henri Assogba (Université Laval, Canada) • João Canavilhas (Universidade da Beira Interior, Portugal) • Jean Charron (Université Laval, Canada) • Rogério Christofolletti (Universidade Federal de Santa Catarina, Brasil) • Béatrice Damian-Gaillard (Université de Rennes 1, France) • Salvador De León (Universidad Autónoma de Aguascalientes, Mexico) • Juliette De Maeyer (Université de Montréal, Canada) • Javier Diaz Noci (Universidad Pompeu Fabra, España) • David Domingo (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Chantal Francoeur (Université du Québec à Montréal, Canada) • Marie-Soleil Frère (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Mike Gasher (Concordia University, Canada) • Gilles Gauthier (Université Laval, Canada) • María Elena Hernández Ramirez (Universidad de Guadalajara, Mexico) • Thais de Mendonça Jorge (Universidade de Brasília, Brasil) • Eric Lagneau (LIER – EHESS, France) • Sandrine Lévêque (Université de la Sorbonne, France) • Kenia Beatriz Ferreira Maia (Universidade Federal do Rio Grande do Norte, Brasil) • Pere Masip Masip (Universidad Ramon Llull, España) • Cláudia Mellado Ruiz (Universidad de Santiago, Chile) • Dione Oliveira Moura (Universidade de Brasília, Brasil) • Véronique Nguyen-Duy (Université Laval, Canada) • Greg Nielsen (Concordia University, Canada) • Raúl Hernando Osorio Vargas (Universidad de Antioquia, Colombia) • Sylvain Parasie (Université Paris-Est, France) • Laura Pardo (Universidad de Buenos Aires, Argentina) • Valérie Jeanne Perrier (Université Paris-Sorbonne, France) • Guillaume Pinson (Université Laval, Canada) • Mauro Pereira Porto (Tulane University, USA) • Franck Rebillard (Université Sorbonne nouvelle, France) • Viviane Resende (Universidade de Brasília, Brasil) • Rémy Rieffel (Université Panthéon-Assas, France) • Roselyne Ringoot (Université Grenoble Alpes, France) • Julien Rueff (Université Laval, Canada) • Eugénie Saitta (Université de Rennes 1, France) • Lia Seixas (Universidade Federal da Bahia, Brasil) • Nikos Smyrniotis (Université Toulouse 3, France) • Jean-François Têtu (IEP de Lyon, France) • Marie-Eve Thérenty (Université Paul Valéry, France) • Annelise Touboul (Université de Lyon 2, France) • Adeline Wrona (Université Paris-Sorbonne, France)

## EQUIPE ÉDITORIALE / EDITORIAL TEAM / EQUIPE EDITORIAL

Cristiano Anunciação (assistant éditeur) • Elodie Bourgneuf, Textotexte (correction) • Yann Le Sager, Zen-at-work.com (conception graphique) • Helmut Obermeier (traduction) • Cédric Tant (traduction) • Victor Wiard (assistant éditeur et traduction)

La revue est présente en ligne ([www.surlejournalisme.com/rev](http://www.surlejournalisme.com/rev)). L'intégralité des articles est consultable. Vous pouvez vous inscrire pour connaître les appels à publication, les parutions de nouveaux numéros. Vous pouvez aussi déposer vos propositions d'article directement sur cet espace.

The Journal is online ([www.surlejournalisme.com/rev](http://www.surlejournalisme.com/rev)). Its articles are all available for consultation. You can subscribe to be informed of the calls for publication as well as the new publications. You may also upload your own proposals on the platform.

A revista está disponível online ([www.surlejournalisme.com/rev](http://www.surlejournalisme.com/rev)). A versão integral de todos os artigos pode ser consultada. Você pode se cadastrar para ser avisado sobre a abertura de uma chamada de trabalhos ou publicação de uma nova edição da revista. Neste espaço, você também pode submeter um artigo.

Numéros publiés - Published issues - Números publicados

**2017** *Vol. 6, n°2*

Comparaison en journalisme, médias et politique  
Comparison in journalism, media and politics  
Comparação em jornalismo, mídia e política

*Vol. 6, n°1*

Pobreza e jornalismo  
Poverty and Journalism  
Pauvreté et journalisme

**2016** *Vol. 5, n°2*

Normes des chercheurs -&- Éditorial et débat public (numéro double)  
Norms of researchers -&- Editorial and public debate (double issue)  
Normas dos pesquisadores -&- Editorial e debate público (edição dupla)

*Vol. 5, n°1*

Correspondants à l'étranger  
Foreign Correspondents  
Correspondantes internacionais

**2015** *Vol. 4, n°2*

Online Journalism and its Publics  
Le journalisme en ligne et ses publics  
O jornalismo online e seus públicos

*Vol. 4, n°1*

Journalisme et réseaux sociaux numériques  
Journalism and Social Networking Sites  
Jornalismo e redes sociodigitais

**2014** *Vol. 3, n°2*

Journalisme et dispositifs mobiles  
Journalism and Mobile Devices  
Jornalismo e dispositivos móveis

*Vol. 3, n°1*

Les invisibles du journalisme -&- L'image d'actualité (numéro double)  
Journalism's 'invisibles' -&- The news image (double issue)  
Os invisíveis do jornalismo -&- A imagem noticiosa (edição dupla)

**2013** *Vol. 2, n°2*

Le « Gouvernement » des journalistes  
The "Government" of journalists  
O "governo" dos jornalistas

*Vol. 2, n°1*

Sources et flux de nouvelles  
Sources and flow of news  
Fontes e fluxos de notícias

**2012** *Vol. 1, n°1*

L'entretien de recherche avec des journalistes  
Research interviews with journalists  
A entrevista de pesquisa com jornalistas



# Sumário Summary Sommaire

## Journalisme et risques Journalism and risks Jornalismo e riscos

Journalisme et risques.....	4
Introduction <i>François Demers, Renaud de La Brosse, Marie-Soleil Frère, Sylvia Moretzsohn</i>	
Journalism and risks .....	8
Introduction <i>François Demers, Renaud de La Brosse, Marie-Soleil Frère, Sylvia Moretzsohn</i>	
Jornalismo e riscos .....	12
Introdução <i>François Demers, Renaud de La Brosse, Marie-Soleil Frère, Sylvia Moretzsohn</i>	
Quelle responsabilité sociale de la presse? .....	16
La couverture des attaques à Ottawa et à Saint-Jean-sur-Richelieu <i>Marie-Eve Carignan</i>	
Conflict zones and non-physical risks to journalism practice .....	34
Notes from Goma, Democratic Republic of Congo <i>Chrisanthi Giotis</i>	
Jornalismo de guerra em Angola .....	50
durante o conflito ultramarino português <i>Silvia Torres</i>	

Confronting Risk at the Crossroads of Media Freedom in Burma .....	64
<i>Patricia W. Elliott</i>	
Agentes, no víctimas .....	80
Estrategias de periodistas para evadir las agresiones no físicas en Baja California	
<i>Diana Denisse Merchant</i>	
Más allá de la violencia .....	98
La incertidumbre laboral en el periodismo mexicano	
<i>Víctor Hugo Reyna García</i>	
Entre abrazos y golpes.....	114
Estrategias subpolíticas de periodistas mexicanos frente al riesgo	
<i>Salvador De León Vázquez, Alejandra Bravo Ponce, E. Maritza Duarte Alcántara</i>	
<b>Varia</b>	
Le blogage ou l'arme de second rang des outsiders du champ journalistique .....	130
Le cas des dessinateurs de presse	
<i>Marie Neihouser</i>	



# Journalisme et risques

## Introduction

FRANÇOIS DEMERS

Professeur  
Université Laval  
Canada  
francois.demers@com.ulaval.ca

RENAUD DE LA BROSSE

Professeur  
Université Linnaeus  
Suède  
renaud.delabrosse@lnu.se

MARIE-SOLEIL FRÈRE

Chercheuse  
Université Libre de Bruxelles  
Belgique  
msfrere@ulb.ac.be

SYLVIA MORETZSOHN

Professora  
Universidade Federal Fluminense  
Brasil  
sylviamoretz@uol.com.br



L'appel à textes pour ce numéro sur les « *dangers et les risques* » présentait le journalisme comme un prolongement de la liberté d'informer, en ce que celle-ci suppose non seulement la liberté de faire savoir mais aussi celle de chercher l'information de façon systématique et d'en faire une activité professionnelle. Le souci pour la liberté d'expression en public, une préoccupation aussi ancienne que les droits de l'homme, paraît d'actualité pour au moins trois raisons :

1. la pratique professionnelle du journalisme a toujours comporté des risques mais elle est aujourd'hui confrontée à d'autres dangers en raison d'un environnement politique et économique instable qui augmente, stimule ou provoque, dans plusieurs points du monde, les environnements socio-politiques marqués par la corruption, les trafics illégaux et immoraux, l'impunité de la violence et l'insécurité physique;
2. la figure du journaliste convoquée n'est pas celle, extrême, du consacré sacerdotal pour lequel il serait normal de vivre en héros et de finir martyr, ou encore celle du citoyen exceptionnel, unique et olympique, mais celle du travailleur spécialisé (salarié ou payé à la pièce) qui accomplit des fonctions considérées en principe comme socialement

### **Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

François Demers, Renaud de La Brosse, Marie-Soleil Frère, Sylvia Moretzsohn, « Journalisme et risques. Introduction », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.  
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

et juridiquement légitimes; or, ce marché du travail ratatine rapidement depuis la fin du siècle;

3. l'extension de la surveillance généralisée grâce aux technologies du numérique arme des sources publiques et privées de plus nombreuses informations sur le journaliste et ses activités, ce qui les rend capables plus qu'avant d'entraver son travail.

À l'évidence, l'examen sous cet angle de la pratique du journalisme dans le contexte contemporain constitue un chantier très large. De multiples pistes de réflexion peuvent être suggérées et des questions surgissent en abondance. Ainsi, quelles sont les parades que les journalistes peuvent déployer face au banditisme, à la déliquescence et à la corruption des États ? Comment se construisent des alliances avec d'autres acteurs, soucieux de s'opposer à ces évolutions problématiques, afin de permettre l'activité journalistique sans risques inconsidérés ? Quelles formules émergent pour soulager la précarité du journaliste dans une organisation du travail qui transfère sur lui seul l'organisation et les conséquences de ses activités ? Quels usages font les journalistes des moyens électroniques de surveillance mis à leur disposition : drones, géolocalisations, bases de données, etc. ? D'autre part, comment se défendent-ils de l'usage de ces mêmes moyens contre eux ?

Les recherches menées sur ces diverses questions sont encore peu nombreuses, ce qui reflète l'inévitable décalage entre la recherche sur le journalisme et la pratique journalistique quotidienne dans un contexte particulièrement bousculé par des changements en cascades. Toutefois, nous présentons dans ce numéro thématique sept textes qui, chacun à sa façon, montrent que le monde de la recherche a débuté l'observation et la consignation de ces nouveaux risques, tout comme ils rappellent comment, dans d'autres contextes dangereux, le journalisme a pu se monter résilient et développer des tactiques d'évitement et de résistance.

Certains de ces textes contribuent plus particulièrement à l'inventaire des nouveaux dangers. Il en va ainsi de l'étude des attaques armées survenues à Ottawa et à Saint-Jean-sur-Richelieu au Canada en octobre 2014 proposée par Marie-Ève Carignan, professeure à l'Université de Sherbrooke au Québec. Son travail est emblématique des interrogations éthiques posées aux médias et aux journalistes dans les sociétés occidentales avancées, là où se sont sédimentées sur une longue période des consignes déontologiques détaillées. Plus spécifiquement, Marie-Ève Carignan utilise les acquis jurisprudentiels du Conseil de presse du Québec (CPQ) pour éclairer

le comportement déstabilisé des médias lors de ces deux attentats et montrer par là les limites de leur auto-régulation.

De son côté, Chrisanti Giotis, doctorante à la University of Technology de Sydney en Australie, met en lumière les biais que fabriquent pour les étrangers - dont les correspondants des médias - les zones internationalisées, installées dans les pays en crise, de plus en plus retranchées et séparées des communautés locales, et qui sont désignées comme des « *aidlands* » ou « *peacelands* ». À ses yeux, ces correspondants sont en quelque sorte « *embedded* » - au sens où on parle des correspondants de guerre incorporés sur le front dans des régiments de soldats - dans le domaine défini territorialement et intellectuellement par l'action humanitaire et les acteurs dudit développement international. Elle illustre son propos par des entrevues avec six « fixers » et des observations faites dans la ville de Goma en République démocratique du Congo. Les risques de cette imbrication sont considérés par elle comme des difficultés non matérielles et des dangers non-physiques qui remettent en cause la qualité et l'éthique du reportage international, suspecté d'encourager ainsi une connaissance limitée et erronée des pays et des conflits dont ils traitent.

Pour sa part, dans un travail d'histoire qui analyse la couverture médiatique de la guerre portugaise en Angola entre 1959 et 1975, Sílvia Torres, doctorante en Sciences de la communication à la Universidade Nova de Lisboa au Portugal, montre qu'une publication peut parvenir malgré tout, dans certaines limites, à donner de la visibilité à un conflit qui autrement aurait pu passer inaperçu. Par le moyen de la méthode classique de l'analyse du contenu, appliquée aux numéros publiés entre 1961-1974 par le magazine *Notícia*, une publication hebdomadaire dont le siège était à Luanda, et par des entrevues effectuées avec des professionnels qui travaillaient à cette époque dans les médias d'Angola, Sílvia Torres montre comment les reporters ont utilisé des pratiques professionnelles pour parvenir, malgré la censure, à donner de la saillance à ce conflit.

En un sens, le texte suivant, de Patricia W. Elliott, professeure adjointe à l'École de journalisme de l'Université de Regina en Alberta au Canada, prolonge le précédent en ce qu'il traite du journalisme possible, dans un contexte aussi contraignant qu'une guerre, mais sur une plus longue période encore, dans le cadre d'une dictature militaire féroce. Il s'agit des 50 ans et plus de dictature militaire en ex-Birmanie, connue aujourd'hui sous le nom de Myanmar ou Burma. Son étude décrit les perceptions du risque du point de vue des journalistes eux-mêmes et les raisons pour lesquelles ils ont continué à faire du

journalisme malgré les menaces d'emprisonnement, d'exil ou de mort. L'auteure décrit en même temps le contexte qui a conduit les journalistes à jouer un rôle important dans l'arrivée d'une phase de démocratisation en 2011. Enfin, sa recherche révèle que sous la surface du contrôle étatique pendant la dictature, on trouve une étonnante diversité d'expressions publiques, dans des médias ethniques, des agences de presse en exil, des journalistes citoyens, des blogueurs et même dans les médias pourtant sanctionnés par l'État militaire.

Suivent trois textes sur l'exercice du journalisme dans un pays d'Amérique du nord formellement démocratique depuis longtemps et davantage depuis 2000 alors que débute l'alternance des partis politiques à la Présidence : le Mexique. Les deux premiers traitent d'agressions non-physiques et des conditions structurelles insécurisant la pratique du journalisme. Diana Denisse Merchant, doctorante en sciences sociales au Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social (Ciesas, Occidente) à Guadalajara étudie la situation en Baja California, l'État le plus au nord du pays sur la côte du Pacifique. Sur la carte, cet État paraît presque détaché du Mexique et faire plutôt partie des États-Unis, comme un prolongement dans la mer de la Californie états-unienne. L'auteure prend d'ailleurs acte dès le départ de la diversité des situations régionales du journalisme au Mexique. À propos de la Baja California, elle soutient que les journalistes sont immergés dans des menaces continues d'agression économique, éthique et psychologique, que ces pressions sont constantes et qu'elles reflètent la précarité générale des journalistes au Mexique. Elle s'attache alors à décrire les stratégies développées par les journalistes de la presse écrite pour éviter ces agressions, les contourner et leur échapper. Ces manœuvres, elle les a observées pendant 12 mois en 2014 auprès de différents journalistes de cinq municipalités, observations complétées par 25 entretiens de journalistes et par 5 entretiens avec des chargés de communication des Services de l'État. L'auteure analyse ces données en considérant les journalistes non pas comme des pures victimes qui subissent l'oppression mais plutôt comme des « agents » qui « font avec ».

Víctor Hugo Reyna García, doctorant en sciences sociales au Colegio de Sonora, dans la ville de Hermosillo, s'attarde lui aussi sur les menaces permanentes qui pèsent sur les journalistes mexicains plutôt que sur la « crise sécuritaire » devenue emblématique de ce pays qui a connu des dizaines de meurtres de journalistes au cours des dernières années. Il tourne son regard dans une autre direction, celle de l'insécurité d'emploi, endémique au Mexique. À cette fin, il présente les travaux du so-

ciologue allemand Ulrich Beck à propos de la *Société du risque* et en particulier son cycle de recherches sur la sociologie du travail, qui pose qu'en ce domaine comme dans les autres, la société contemporaine augmente les risques et l'incertitude. Le docteur introduit ensuite dans le cadre théorique ainsi défini trois concepts de la sociologie du travail plus classique : la sécurité d'emploi, la qualification et la satisfaction. Enfin, il nourrit cette grille d'analyse à l'aide de références aux travaux empiriques, épars, qui ont examiné les conditions d'exercice du métier de journaliste au Mexique dans les dernières décennies, auxquelles il ajoute des données empiriques qu'il est en train de recueillir dans ses recherches sur le terrain.

Le troisième texte à propos du Mexique, et le dernier de ce numéro, est l'œuvre de trois personnes: Salvador De León Vázquez, chercheur au Département de communication de la Universidad Autónoma de Aguascalientes et deux assistants de recherche au même département, la chercheuse adjointe Alejandra Bravo Ponce et l'étudiante à la maîtrise E. Maritza Duarte Alcántara. Leur article présente trois organisations d'entraide mises sur pied par des journalistes qui ont conclu qu'il ne servait généralement à rien de faire appel aux instances gouvernementales, pourtant officiellement proclamées services d'aide, étant donné leur inefficacité avérée. Aussi ont-ils choisi de mettre sur pied leurs propres réseaux qui permettent aux expériences des uns d'inspirer les autres, que ce soit pour prévenir ou éviter les violences physiques, pour faire face aux menaces des sources disposant d'une autorité, aux vexations et représailles des hiérarchies dans les salles de rédaction ou aux dangers du côté de la police, des militaires et des milieux criminels. Ces initiatives d'auto-organisation ont émergé dans trois zones différentes : la ville de Mexico, la ville de Juarez dans l'État de Chihuahua au nord et la ville de Tuxtepec, dans l'Oaxaca au sud de Mexico sur la côte du Pacifique. D'autres organisations d'entraide sont en émergence ajoutent les auteurs. Leur naissance est en lien direct avec le climat d'extrême insécurité qu'a entraîné la guerre aux narcotrafiquants déclenchée par le président Felipe Calderón Hinojosa dès son arrivée au pouvoir en 2006.

L'ordre dans lequel nous présentons ces textes indique la direction vers laquelle les prochains travaux sur les dangers et risques du journalisme seront probablement amenés à s'orienter. En effet, le premier, sur le terrorisme à l'intérieur des pays démocratiques, annonce les contraintes sécuritaires avec lesquelles les journaux nationaux vont avoir affaire dans les prochaines années. Les trois suivants rappellent, chacun à sa façon, les limites et biais du regard occidental sur le reste du monde que



ses médias et reporters prétendent déployer en permanence. L'article sur le travail des correspondants internationaux à Goma en République démocratique du Congo évoque à la fois l'enfermement physique croissant de la plupart des correspondants dans les hôtels américains des ghettos internationalisés et sécurisés des zones humanitaires mais aussi leur enfermement moral dans les bonnes intentions des ONG internationales. Ces situations se multiplient au même rythme que les guerres et conflits dans le reste du monde, c'est dire que le journalisme y connaît les restrictions de la censure pour cause de conflit armé, en plus de celles qui se déploient dans les dictatures ou les régimes pudiquement qualifiés d'autoritaires. Quant aux trois articles portant sur

le Mexique, ils paraissent aborder une conception plus traditionnelle du risque encouru par les journalistes, mais, dans le contexte actuel, ils font en quelque sorte écho au premier texte sur le terrorisme. Le Mexique vit depuis fort longtemps dans un régime de sécurisation armée. Dès lors, la façon dont les journalistes y survivent et y fonctionnent préfigure peut-être comment les professionnels d'ailleurs et de demain, y inclus dans les pays démocratiques occidentaux, seront forcés d'apprendre à naviguer, à ruser, à composer face au danger. L'expérience mexicaine pourrait être exemplaire et utile dans un contexte où le journalisme semble fondamentalement déstabilisé, même dans les régimes démocratiques.

# Journalism and risks

## Introduction

FRANÇOIS DEMERS

Professeur  
Université Laval  
Canada  
francois.demers@com.ulaval.ca

RENAUD DE LA BROSSE

Professeur  
Université Linnaeus  
Suède  
renaud.delabrosse@lnu.se

MARIE-SOLEIL FRÈRE

Chercheure  
Université Libre de Bruxelles  
Belgique  
msfrere@ulb.ac.be

SYLVIA MORETZSOHN

Professora  
Universidade Federal Fluminense  
Brasil  
sylviamoretz@uol.com.br



he call for papers for this issue titled « *Journalism, Dangers and Risks* » presented journalism as an extension of the freedom to inform, which implies not only the liberty to make known, but also that of freely searching for information in a systematic way and to transform that work into a professional activity. Today, concern for free speech, a preoccupation as old as the one for human rights, seems worrying for at least three reasons:

1. Professional practice of journalism has always involved risks, but today it faces other dangers in an unstable economic and political context which increases, stimulates and provokes, in many parts of the world, socio-political environments affected by corruption, illegal and immoral trafficking, unpunished violence and physical insecurities;
2. The actual figure of journalist is not the extreme “sacerdotal” one, for whom living as a hero and finishing as a martyr would be normal, nor the exceptional citizen one, unique, and Olympic; but it is that one of the specialized worker (employee or freelance) who performs tasks considered as socially and legally legitimate; yet this labor market

**Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

François Demers, Renaud de La Brosse, Marie-Soleil Frère, Sylvia Moretzsohn, « Journalism and risks. Introduction », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.  
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

has been shrinking rapidly since the end of the 20<sup>th</sup> century;

3. The extension of generalized surveillance, thanks to digital technologies, arms some sources, public or private, with more data on journalists and their activities, and makes them capable of hindering their work in new ways.

Evidently, the examination of journalism from this viewpoint in the contemporary context is a very large program. Multiple intellectual paths can be opened and questions arise in abundance. For example, what are the parries that the journalists may deploy in front of the banditry, the decay, or the corruption of the State? How do they build alliances with other social actors anxious to oppose themselves to such problematic political evolutions, so that journalistic activities can be realized without undue risks? Which solutions are initiated to relieve the insecurity of the individual journalist on whom the media enterprise transfers the totality of the burden to realize and defend his work? What uses journalists make of the new electronic monitoring means offered to them, such as drones, geolocations, databases, etc.? On the other hand, how do they protect themselves from the uses of those means against themselves?

The researches on those multiple questions are still scarce, a fact that reflects the unavoidable lag between research on journalism and its daily practice in a context particularly shored by cascading changes. However, we present in this issue seven (7) texts which, each one in his own way, show that the world of research has begun the monitoring and registering of the new risks, and recall as well that journalism, in other dangerous contexts, has proved itself resilient and has been able to develop tactics of avoidance and resistance.

Some of those texts contribute more specifically to the inventory of dangers. It is the case of the study of the armed attacks that occurred in Ottawa and Saint-Jean-sur-Richelieu, Canada, in October 2014, proposed by Marie-Ève Carignan who teaches at the Sherbrooke University in the province of Québec. Her work is emblematic of the ethical interrogations that are challenging medias and journalists in the advanced Western societies, where have been developed over a long period of time detailed ethical guidelines for journalists. More specifically, Marie-Ève Carignan uses jurisprudential judgements of the Press Council of Québec (CPQ) to shed light on the destabilized behavior of the medias in front of those two attacks, and shows this way the limits of their self-regulation.

Chrisanti Giotis, PhD student at the University of Technology in Sydney Australia, highlights the biases that internationalized territories, called « aidlands » or « peacelands », produce for foreigners – including media correspondents – given that those enclaves are carved in countries in crisis, more and more deeply entrenched and separated from the local communities. To Giotis' eyes, those correspondents are somehow « embedded » – in that same sense that we speak of war correspondents being incorporated in the regiments of soldiers on the front – in the domain territorially and intellectually defined by humanitarian action and the actors of the so-called international development. She illustrates her point with interviews with six (6) « fixers » and with observations made in the city of Goma in the Democratic Republic of Congo. The risks driven by those nestings are qualified by her as non-material difficulties and non-physical dangers that challenge the quality and ethics of international reporting, suspected for that reason to be encouraging a limited and mistaken information about countries and conflicts that they cover.

For her part, Silvia Torres, PhD student in communication at the Universidade Nova de Lisboa in Portugal, in a historical work that analyses the media coverage of the portugese war in Angola between 1959 and 1975, shows that a publication can succeed despite everything, within certain limits, to give visibility to a conflict that otherwise could have gone unnoticed. With the classical method of content analysis, applied on the issues published between 1961-1974 of the magazine *Notícia*, a weekly publication based in Luanda, and through interviews with professionals that worked at the time for medias in Angola, Silvia Torres describes how reporters have used professional practices to give salience to that conflict, despite the censorship.

The following text, from Patricia W. Elliott, assistant professor at the School of Journalism of the University of Alberta in Regina (Canada) extends the previous three (3) by discussing how journalism could be possible in such a constraining context as war, but on a much longer period, that is within the frame of a ferocious military dictatorship, specifically the 50 and more years of the military dictatorship in ex-Burma, known today as Myanmar. Her work narrates the perception of risks by journalists themselves and the reasons why they continued to practice journalism in spite of the threats of imprisonment, exile and death. The author describes at the same time the context in which journalists participated to the birth of a democratization phase in 2011. Her research also reveals that, beneath the surface of state control during the dictatorship, can be found an amazing diversity of public expressions,

in ethnic medias, in press agencies in exile, from citizen journalists, from bloggers and even in the medias yet sanctioned by the military State.

The three other texts concern Mexico, a North American country officially characterized as democratic for a long time, but considered more concretely democratic since 2000, when political parties started to alternate at the head of the State, through the election to the presidency. The first two texts deal with non-physical aggressions and structural conditions that insecure the practice of journalism. Diana Denisse Merchant, PhD student in social sciences at the Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social (Ciesas, Occidente) of Guadalajara, presents the situation in the province of Baja California, the most northern state of the country on the coast of the Pacific Ocean. On the map, that provincial state looks almost detached from Mexico and as a part of the United States, like an extension in the sea of the American California. The author underlines from the beginning the diversity of regional situations for journalism in Mexico. About Baja California, she states that the journalists are submerged in continuous threats of economical, ethical and psychological aggressions, that those pressures are unremitting and that they reflect the general precarity of the journalists in Mexico. She then describes the strategies developed by the journalists of the written press to avoid those aggressions, to circumvent them and to escape them. She observed those maneuvers during 12 months in 2014 from different journalists in five (5) municipalities, observations completed by 25 interviews of journalists and by five (5) interviews with communication officers in State Services. Diana Denisse Merchant analyses her data while considering journalists not as pure victims who suffer the aggression but rather as « agents » who « have to manage with it ».

Victor Hugo Reyna García, PhD student in social sciences at the Colegio of Sonora, in the city of Hermosillo, also focuses on the permanent threats that weigh on Mexican journalists, rather than looking at the « security crisis » that became emblematic of a country that registered dozens of murders of journalists during the last years. He chooses to look in another direction, that of the endemic work insecurity in Mexico. To this end, he refers to German sociologist Ulrich Beck's works "Risk Society", and, particularly, his research cycle on the sociology of work where he states that in that field, as in the others, the contemporary society increases risks and uncertainty. The doctoral student introduces then, in this theoretical frame, three more classical concepts of the sociology of work: job security, qualification and satisfaction. Finally, he feeds that grid of analysis with references to scattered, empirical

works that examined the conditions of practice of journalism in Mexico in the last decades, to which he finally adds his own empirical data that he is collecting in his field of research.

The third text about Mexico, and the last one in this issue, is the work of three (3) authors: Salvador De León Vázquez, researcher at the Department of Communication of the Universidad Autónoma in Aguascalientes, and two (2) research assistants, assistant researcher Alejandra Bravo Ponce, and Master Degree student E. Maritza Duarte Alcántara. Their article presents three (3) self-help organizations set up by journalists who have concluded that it is useless to appeal to the authorities' services to get help, although officially proclaimed help services, given their proven inefficiency. Thus, they have chosen to develop their own networks which enable the experiences of some to inspire others, whether for preventing or avoiding physical violences, coping with threats of sources that hold some authority, facing vexations and reprisals of the hierarchies in newsrooms or dangers coming from police, military and criminal circles.

Those initiatives of self-help organizing emerged in three (3) different zones: the city of México, the city of Juarez in the state of Chihuahua north of the country, and in the city of Tuxtepec, in the state of Oaxaca, in the south. Others are currently being developed, according to the authors. Their birth is closely linked to the climate of extreme insecurity produced by the war against drugs initiated by President Felipe Calderón Hinojosa at the beginning of his mandate in 2006.

The order chosen for the texts in this issue indicates the direction in which the future works on dangers and risks for journalism should probably have to move. Indeed, the first text, on terrorism inside of democratic countries, announces the security constraints that the different national journalisms will have to cope with in the next few years. The three following ones recall, each one in its own way, the limits and biases of the western look on the rest of the world, whose medias and reporters claim to permanently deploy. The article on the work of the international correspondents at Goma in the Democratic Republic of Congo evokes both the growing physical confinement of most of the correspondents in the American hotels of the internationalized and secured ghettos of the humanitarian zones, and also their moral confinement in the good intentions of international NGOs. Those situations are multiplying at the same pace than wars and conflicts in the world. Journalism encounters more and more censorship in large parts of the world because of armed conflicts, on top of restrictions that he faces in dicta-

torships or other regimes euphemistically qualified as authoritative.

As for the three (3) articles on Mexico, they appear to discuss of very traditional form of risks encountered by journalists, but in the actual context, they resonate with the first text about terrorism. Mexico has been living for a very long time in a regime of armed security. Therefore, the way journal-

ists survive and work there may foreshadow how the professionals of tomorrow, including those in the advanced democratic countries, will be forced to learn to navigate, to tweak, and to cope with danger. The Mexican example may be exemplary and useful in a context where journalism seems profoundly destabilized, even in the democratized countries.

# Jornalismo e riscos

## Introdução

FRANÇOIS DEMERS

Professeur  
Université Laval  
Canada  
francois.demers@com.ulaval.ca

RENAUD DE LA BROUSSE

Professeur  
Université Linnaeus  
Suède  
renaud.delabrosse@lnu.se

MARIE-SOLEIL FRÈRE

Chercheure  
Université Libre de Bruxelles  
Belgique  
msfrere@ulb.ac.be

SYLVIA MORETZSOHN

Professora  
Universidade Federal Fluminense  
Brasil  
sylviamoretz@uol.com.br



chamada de artigos para este dossiê temático sobre os “perigos e riscos” apresentava o jornalismo como uma extensão da liberdade de informar, supondo não apenas a liberdade de dar a conhecer mas também a de buscar a informação de modo sistemático e de entendê-la como uma atividade profissional. A preocupação em relação à liberdade de expressão, tão antiga quanto os direitos do homem, parece ser atual por pelo menos três motivos:

1. A prática profissional do jornalismo sempre implicou riscos, é confrontada atualmente por outros perigos, resultado de um ambiente político e econômico instável, que aumenta, estimula ou provoca, em várias partes do mundo, a prática da corrupção, os tráficos ilegais e imorais, a impunidade da violência e a insegurança física;
2. A figura do jornalista convocada aqui não é a tradicional, da dedicação sacerdotal para a qual seria normal viver como herói e terminar como mártir, ou mesmo a do cidadão excepcional, único e olímpico, mas a do trabalhador especializado, assalariado ou freelancer, que realiza funções consideradas, em princípio, social e juridicamente legítimas;

### **Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

François Demers, Renaud de La Brosse, Marie-Soleil Frère, Sylvia Moretzsohn, « Journalisme e riscos. Introdução », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.  
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

3. A extensão da vigilância generalizada, graças às tecnologias digitais, permite às fontes públicas e privadas armarem-se de inúmeras informações sobre o jornalista e suas atividades, o que lhes proporciona, mais do que antes, condições de dificultar o trabalho do profissional.

Obviamente, examinar por esse ângulo a prática do jornalismo no contexto contemporâneo é algo muito abrangente. Sugere múltiplas linhas de reflexão e inúmeras questões emergem. Que tipo de performance o jornalista pode desempenhar diante do banditismo, da degradação e da corrupção dos Estados? Como se constroem as alianças com outros atores, empenhados em se opor à evolução desse quadro, a fim de viabilizar a atividade jornalística sem riscos desnecessários? Que fórmulas emergem para abrandar a precariedade do jornalista numa estrutura de trabalho que transfere a ele, exclusivamente, a organização e as consequências de suas tarefas? Como os jornalistas utilizam os meios eletrônicos de vigilância de que podem dispor – drones, geolocalizadores, bases de dados etc.? Por outro lado, como se defendem do uso desses mesmos instrumentos quando utilizados contra si?

São raros os estudos sobre essas diversas questões, o que reflete a inevitável defasagem entre a pesquisa em jornalismo e a prática jornalística cotidiana num contexto particularmente sacudido por uma avalanche de mudanças. Entretanto, apresentamos neste número temático sete textos que, cada qual a seu modo, mostram que o mundo da pesquisa começa a observar e documentar esses novos riscos, e recordam como, em outros contextos de perigo, o jornalismo pôde ser resiliente e desenvolver táticas de dissimulação, esquiva e resistência.

Alguns desses textos contribuem especialmente para inventariar esses riscos ao jornalismo. É o caso do estudo dos ataques armados ocorridos em Ottawa e Saint-Jean-sur-Richelieu, no Canadá, em outubro de 2014, apresentado por Marie-Eve Carignan, professora na Université de Sherbrooke, no Québec. Seu trabalho é emblemático das questões éticas postas à mídia e aos jornalistas nas sociedades ocidentais avançadas, onde detalhados princípios deontológicos se consolidaram ao longo do tempo. Mais especificamente, Marie-Ève Carignan utiliza a jurisprudência do Conselho de Imprensa do Québec (CPQ, na sigla original) para expor o comportamento instável da mídia diante desses dois atentados e mostrar, através disso, os limites da autorregulação.

Por sua vez, Chrisanti Giotis, doutoranda na University of Technology de Sydney, Austrália, lança luz sobre o papel das zonas internacionalizadas, instala-

das nos países em crise, cada vez mais entrenchadas e afastadas das comunidades locais e designadas como “*aidlands*” ou “*peacelands*”, na conformação de um enfoque distorcido por parte dos estrangeiros, o que inclui os correspondentes. Para a pesquisadora, esses correspondentes estão de algum modo “*embedded*” – no sentido aplicado aos correspondentes de guerra incorporados às tropas que lutam no front – no domínio definido territorial e intelectualmente pela ação humanitária e pelos atores do dito “desenvolvimento internacional”. Ela ilustra seu trabalho com entrevistas com seis “*fixers*” – atores locais responsáveis por ajudar jornalistas estrangeiros no trabalho de apuração – e com observações realizadas na cidade de Goma, na República Democrática do Congo. Considera os riscos dessa imbricação como dificuldades não-materiais e perigos não-físicos que questionam a qualidade e a ética da reportagem internacional, suspeita de estimular, dessa forma, um conhecimento limitado e equivocado dos países e dos conflitos com os quais estão lidando.

Já Sílvia Torres, doutoranda em Ciências da Comunicação na Universidade Nova de Lisboa, em Portugal, num trabalho de história que analisa a cobertura midiática da guerra colonial em Angola entre 1959 e 1975, mostra que uma publicação pode conseguir, apesar de tudo e ainda que limitadamente, dar visibilidade a um conflito que de outra forma poderia ter passado despercebido. Através do método clássico da análise de conteúdo, aplicado às edições publicadas entre 1961 e 1974 da *Notícia*, revista semanal sediada em Luanda, e com entrevistas com profissionais que trabalhavam naquela época na mídia de Angola, Sílvia Torres mostra como os repórteres apelaram a recursos profissionais para conseguirem, apesar da censura, dar relevância àquele conflito.

O texto seguinte, de Patricia W. Elliott, professora adjunta na Escola de Jornalismo da Universidade de Regina, em Alberta, no Canadá, é de certa forma um desdobramento do anterior no que diz respeito à abordagem de um jornalismo possível, num contexto tão limitador como o de uma guerra, mas que abrange um período ainda mais longo, no quadro de uma ditadura militar feroz. Trata-se dos mais de 50 anos da ditadura militar na ex-Birmânia, conhecida hoje como Mianmar ou Burma. Seu estudo descreve as percepções de risco do ponto de vista dos próprios jornalistas e as razões pelas quais eles continuaram a fazer jornalismo apesar das ameaças de prisão, exílio ou morte. A autora descreve, ao mesmo tempo, o contexto que conduziu os jornalistas a desempenhar um papel importante na abertura para uma fase de democratização em 2011. Sua pesquisa revela, finalmente, que, sob a superfície do controle estatal durante a ditadura, encontra-se

uma impressionante diversidade de expressões públicas, nas mídias étnicas, nas agências de imprensa no exílio, nos jornalistas-cidadãos, nos blogueiros e mesmo nas mídias permitidas pelo Estado militar.

Seguem-se três textos sobre o exercício do jornalismo num país da América do Norte há muito tempo formalmente democrático e, mais ainda, desde 2000, quando começou a alternância de partidos políticos na presidência: o México. Os dois primeiros tratam de agressões não-físicas e das condições estruturais que tornam insegura a prática do jornalismo. Diana Denisse Merchant, doutoranda em Ciências Sociais no Centro de Pesquisa e Estudos Superiores em Antropologia Social (Ciesas, Occidente), em Guadalajara, estuda a situação em Baja California, o estado mais ao norte do país na costa do Pacífico. No mapa, esse estado parece quase separado do México, como se fosse um prolongamento, para o mar, da Califórnia estadunidense. A autora observa a diversidade das situações regionais do jornalismo no México. Sobre a Baja California, ela argumenta que os jornalistas vivem permanentemente sob ameaça de agressão econômica, ética e psicológica e que essas pressões refletem a precariedade geral dos jornalistas no país. A pesquisadora se concentra então na descrição das estratégias desenvolvidas pelos jornalistas da imprensa escrita para evitar, contornar e livrar-se dessas agressões. Tais manobras foram acompanhadas durante 12 meses, em 2014, junto a diferentes jornalistas de cinco municípios. As observações foram complementadas com 25 entrevistas com jornalistas e mais cinco com responsáveis pela comunicação oficial. A autora analisa esses dados considerando os jornalistas não como vítimas puras e simples que suportam a opressão mas, antes, como “agentes” que enfrentam essa situação.

Víctor Hugo Reyna García, doutorando em Ciências Sociais no Colégio de Sonora, na cidade de Hermosillo, detém-se também sobre as ameaças permanentes que pesam sobre os jornalistas mexicanos, colocando em segundo plano a “crise de segurança” que se tornou emblemática nesse país que conheceu dezenas de mortes de profissionais ao longo dos últimos anos. De fato, ele centra o seu olhar em outra direção, a da insegurança no trabalho, endêmica no México. Com esse objetivo, baseia-se na obra do sociólogo alemão Ulrich Beck sobre a *sociedade do risco* e, em particular, sua série de pesquisas sobre a sociologia do trabalho, segundo a qual, nesse campo como nos demais, crescem os riscos e a incerteza na sociedade contemporânea. No quadro teórico assim definido, o doutorando insere três conceitos clássicos da sociologia do trabalho: a segurança no emprego, a qualificação e a satisfação. Finalmente, alimenta essa grade de análise com referências a trabalhos

empíricos, esparsos, que examinaram as condições do exercício da profissão de jornalista no México nas últimas décadas, aos quais acrescenta dados empíricos que vêm sendo obtidos em sua própria pesquisa.

O terceiro texto sobre o México, que encerra este número, é obra de três autores: Salvador De León Vázquez, pesquisador no Departamento de Comunicação da Universidade Autónoma de Aguascalientes, e dois assistentes do mesmo Departamento, a pesquisadora adjunta Alejandra Bravo Ponce e a mestrandia E. Maritza Duarte Alcántara. O artigo apresenta três organizações de autoajuda criadas por jornalistas que chegaram à conclusão de que não adiantava praticamente nada apelar às instâncias governamentais, oficialmente responsáveis pelos serviços de assistência, diante de sua ineficácia. Esses jornalistas resolveram criar suas próprias redes, que propiciam a troca de experiências entre si, de modo a prevenir ou evitar a violência física, enfrentar as ameaças de fontes que gozam de autoridade, as humilhações e represálias de superiores hierárquicos nas redações ou o perigo representado pela atuação da polícia, dos militares e dos criminosos. Essas iniciativas de auto-organização brotaram em três áreas diferentes: a Cidade do México, a cidade de Juarez, no estado de Chihuahua, no norte do país, e a cidade de Tuxtepec, em Oaxaca, ao sul, na costa do Pacífico. Outras organizações de autoajuda estão surgindo, dizem os autores. São iniciativas que se relacionam diretamente com o clima de extrema insegurança instalado pela guerra aos narcotraficantes declarada pelo presidente Felipe Calderón Hinojosa, desde sua ascensão ao poder, em 2006.

A ordem na qual apresentamos esses artigos indica o sentido que os próximos trabalhos sobre perigos e riscos do jornalismo serão provavelmente incentivados a se orientar. De fato, o primeiro, sobre o terrorismo no interior dos países democráticos, anuncia as restrições de segurança com as quais o jornalismo ali realizado terá de lidar nos próximos anos. Os três seguintes recordam, cada qual a seu modo, os limites e distorções do olhar ocidental sobre o resto do mundo que suas mídias e repórteres procuram sedimentar. O artigo sobre o trabalho dos correspondentes internacionais em Goma, na República Democrática do Congo, evoca o crescente confinamento físico da maioria dos correspondentes em hotéis estadunidenses nos guetos internacionalizados e seguros em áreas humanitárias. Também, o enquadramento moral que eles devem dar em seus textos, limitados às boas intenções das ONGs internacionais. Essas situações se multiplicam no mesmo ritmo das guerras e conflitos no resto do mundo. Significa dizer que o jornalismo conhece as restrições impostas pela censura decorrente do conflito armado, além daquelas que ocorrem nas ditaduras



ou nos regimes singelamente qualificados como autoritários. Quanto aos três artigos sobre o México, eles parecem abordar uma concepção mais tradicional do risco que os jornalistas correm, mas, no contexto atual, de alguma forma reverberam o primeiro texto sobre o terrorismo. O México vive há muito tempo num regime de segurança armada. Assim, o modo como os jornalistas sobrevivem e atuam ali

prefigura, talvez, como os profissionais de outras paragens e no futuro, inclusive nos países democráticos ocidentais, serão levados a aprender a navegar, a usar a astúcia, a lidar com o perigo. A experiência mexicana pode ser exemplar e útil num contexto em que o jornalismo parece fundamentalmente desestabilizado, mesmo nos regimes democráticos.

# Quelle responsabilité sociale de la presse?

## La couverture des attaques à Ottawa et à Saint-Jean-sur-Richelieu

MARIE-EVE CARIGNAN

Professeure adjointe

Département des lettres et communications

Université de Sherbrooke

Canada

marie-eve.carignan@usherbrooke.ca



Perçus d'abord comme l'expression d'un idéal démocratique et social, outil essentiel de la publicité des idées et de l'espace public, tel que décrit par Habermas (1991), les médias se sont longtemps développés conformément

aux théories libérales prônant une liberté essentielle de la presse qui a trouvé écho dans nombre de chartes et de textes de loi. Ces principes de liberté et d'indépendance quasi absolus, bien que limités par l'application d'autres droits et libertés, suscitent toutefois certaines critiques qui se sont exprimées dès les recherches des années cinquante, alors que Siebert, Peterson et Schramm (1956) s'inspiraient des conclusions de la *Commission on Freedom of the Press*, communément appelée Commission Hutchins (1947), pour formuler la théorie de la responsabilité sociale de la presse. Cette théorie affirme que la liberté de presse s'accompagne d'importantes responsabilités afin de permettre aux médias d'assumer pleinement leur rôle au sein des sociétés démocratiques. Elle soutient que les médias doivent s'assurer d'agir de façon responsable et que la société est en droit d'exiger des comptes pour veiller à ces agissements responsables, d'où le principe d'imputabilité des médias et l'engagement à fournir au public une information juste et de qualité.

Ces concepts trouvent écho dans les codes déontologiques actuellement adoptés par les médias, les

### Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :

Marie-Eve Carignan « Quelle responsabilité sociale de la presse? La couverture des attaques à Ottawa et à Saint-Jean-sur-Richelieu », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.

URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

professionnels de l'information et les organismes d'autorégulation. Ce sont aussi les principes soutenus par la théorie de la responsabilité sociale de la presse qui ont conduit à la création d'organismes d'autorégulation médiatique, tel le Conseil de presse du Québec (CPQ), créé en 1973 afin de veiller « à la protection de la liberté de la presse et à la défense du droit du public à une information de qualité » (Conseil de presse du Québec, 2016, en ligne). Saint-Jean note que « la longévité appréciable et la philosophie antiformaliste » (Saint-Jean, 2002, p. 96) du CPQ figurent parmi les éléments qui ont sans doute le plus contribué à sa reconnaissance, mais que, bien que l'organisme soit généralement respecté et estimé dans les milieux journalistiques, les « critiques les plus fondamentales » qui lui sont adressées concernent son mode de fonctionnement, puisque :

*« faute de moyens et à cause de la pauvreté de ses ressources, le CPQ restreint sa réflexion à l'étude des dossiers qui lui sont soumis et procède au cas par cas selon les plaintes reçues, sans effectuer de véritables enquêtes ou de recherches approfondies, qui permettraient de situer les problèmes dans le contexte plus général du monde des médias. »* (Saint-Jean, 2002, p. 98)

Depuis 2010, le conseil d'administration de l'organisme et son mode de fonctionnement se retrouvent aussi grandement fragilisés par le départ du groupe médiatique Québécois<sup>1</sup>. Ces limites de fonctionnement restreignent notamment les capacités de recherche, d'autosaisie et de réflexion du CPQ, ce qui le conduit à être réactif aux plaintes qui lui sont présentées et à peu se positionner sur les enjeux liés aux modifications des pratiques journalistiques, alors que le développement accéléré des technologies de l'information crée une pression temporelle sur les professionnels de l'information, notamment par l'usage des médias sociaux. Les principes déontologiques et les codes professionnels semblent peu s'être adaptés à cette nouvelle réalité professionnelle qui pose différents défis, particulièrement en situation critique (Carrigan, 2014 ; Bettez, 2010).

En plus des critiques récurrentes qui lui sont adressées concernant ses difficultés à remplir sa mission d'autosaisie et quant au manque de diffusion, et parfois de constance, de ses décisions<sup>2</sup>, l'efficacité du CPQ est fréquemment remise en doute, alors que plusieurs chercheurs questionnent la valeur des sanctions morales, affirmant que le modèle d'autorégulation des médias s'est soldé par un échec (voir notamment le rapport de Leveson, 2012, sur la Press Complaints Commission Britannique ou les

travaux de Fengler et al., 2015 ; Bernier, 2013 ; Coriveau et Sirois, 2012).

Ce contexte conduit ces chercheurs à affirmer qu'il faut revoir les modes de régulation pour permettre aux médias de remplir pleinement leurs responsabilités sociales. C'est ce qui nous pousse à nous intéresser aux limites actuelles de l'application des principes déontologiques lors de la couverture de crises. Cette analyse nous permettra de cerner les limites de la théorie de la responsabilité sociale de la presse et d'offrir des pistes de réflexion pour assurer une meilleure concordance entre les principes déontologiques et les pratiques professionnelles.

Parmi les nombreuses crises à être traitées par les médias, la couverture des attentats et des fusillades suscite, depuis plusieurs années, divers questionnements particuliers sur les pratiques journalistiques à adopter dans ce genre de situations. Ayant eux-mêmes à négocier avec ces événements troublants, mettant parfois en jeu leur propre sécurité et celle de leurs proches, dans un contexte d'instantanéité de l'information et de recherche d'exclusivité, les journalistes ont été confrontés à différents défis déontologiques et éthiques dans la couverture d'attentats récents. De nombreuses questions éthiques, entourant notamment les images qu'il convient de diffuser, les termes adéquats à utiliser ou les sources d'informations qu'il convient de mobiliser et de valider poussent les chercheurs, les gestionnaires des entreprises de presse et la communauté journalistique elle-même à se questionner sur ces pratiques. De plus, la diffusion en direct des événements sur les chaînes d'information continue et les réseaux sociaux, l'intervention spontanée du public via internet et la baisse du nombre de journalistes œuvrant au sein d'entreprises de presse de plus en plus concentrées, ajoutent au questionnement.

Ainsi, les professionnels de l'information ont interpellé le CPQ, en 2006, suivant les critiques suscitées par la diffusion d'informations erronées entourant la fusillade au Collège Dawson de Montréal, afin que l'organisme se penche sur la médiatisation des situations de crise et offre de nouveaux outils déontologiques mieux adaptés pour permettre aux médias de faire correctement leur travail dans ce type de situation. Or, en raison de moyens financiers précaires, d'un manque de ressources humaines et de divergences sur sa mission et ses priorités au sein de son conseil d'administration (ce qui ramène aux limites du CPQ précédemment évoquées par Saint-Jean et à la frilosité de l'organisme devant l'autosaisie), le comité-conseil mis en place par l'organisme n'a pas été en mesure de donner de suites à son rapport préliminaire.

Ayant participé aux activités de ce comité-conseil et souhaitant poursuivre la réflexion en posant un regard sur les pratiques adoptées lors de récents événements d'actualité qui ont bouleversé les citoyens et la communauté journalistique, nous souhaitons ici analyser les pratiques professionnelles mobilisées dans le traitement médiatique des attentats, en opposant ces pratiques aux principes généralement reconnus dans les codes déontologiques de la profession journalistique. Cette recherche veut également susciter divers questionnements sur les limites actuelles de l'autorégulation des médias. Pour ce faire, nous nous intéresserons spécifiquement à la couverture des attaques survenues à l'automne 2014 au Canada.

Au cours des prochaines pages, nous reviendrons sur ces événements et présenterons quelques exemples de pratiques journalistiques pouvant être mises en parallèle avec les principaux griefs relevés dans la jurisprudence du CPQ et avec les principaux énoncés du *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec* (CPQ, 2015a) afin d'observer les limites potentielles d'application des principes de l'organisme. La démarche proposée ici se situe donc à cheval entre une approche empirique et une réflexion théorique sur l'application des principes d'autorégulation lors de la couverture d'attentats.

---

#### LES ÉVÉNEMENTS SURVENUS

---

Les années 2014 à 2016 furent particulièrement chargées, notamment en Europe et au Canada, en matière d'attaques armées perpétrées contre de forts symboles sociaux. Ces attaques, principalement revendiquées par des individus disant agir au nom de l'islam et du groupe armé État Islamique (ÉI)<sup>3</sup>, ont particulièrement ébranlé la société occidentale puisqu'elles ont démontré sa vulnérabilité devant ce type de menaces qui ont pris pour cibles des institutions sociales hautement symboliques, que ce soit les institutions politiques, militaires ou médiatiques, attaquant alors des principes fondateurs des sociétés démocratiques, telle la liberté d'expression qui leur est associée, en plus de susciter de nombreux questionnements devant le départ et la radicalisation de citoyens désirant aller « faire le djihad ». Ces attaques, qualifiées par certains médias et chercheurs d'actes terroristes<sup>4</sup>, ont été perpétrées tant par des groupes organisés que par des individus isolés, souvent définis comme des loups solitaires, traduction du terme *lone wolf* qui réfère à :

« [...] a person who acts on his or her own without orders from – or even connections to – an organization. [...] »

*A lone wolf is a standalone operative who by his very nature is embedded in the targeted society and is capable of self-activation at any time. [...]*

*Some lone wolves are ideologically motivated, some are religiously inspired, some are mentally disturbed and still others are influenced by a combination of these factors. [...] We distinguish between lone wolves and «lone nuts» because, although many politically motivated attackers do have some degree of mental illness, rational and irrational individuals operate differently. Mentally disturbed individuals are far more likely to self-radicalize in a vacuum and have less concern for their own safety than do most politically motivated attackers. This lack of concern for their own safety often helps them to overcome their lack of skill. »* (Burton et Stewart, 2008, paragr. 7-12)

Les principales caractéristiques des actions « terroristes » des loups solitaires (*lone wolf terrorists*), selon Spaaij (2012), sont qu'ils opèrent individuellement, n'appartiennent pas à un réseau ou à un groupe terroriste organisé et que le *modus operandi* est conçu et exécuté par l'individu sans commande directe d'une autorité hiérarchique, ce qui semblait correspondre aux profils des auteurs des attaques étudiées aux fins de la présente analyse de cas, soit celles survenues à l'automne 2014 au Canada.

Ces dernières remontent d'abord au 20 octobre 2014, dans un stationnement commercial de Saint-Jean-sur-Richelieu, au Québec, alors qu'une voiture a foncé sur deux militaires de l'Armée canadienne. Un « *adepte de l'islam radical* » (Société Radio-Canada, 9 décembre 2014), Martin « Amad » Couture-Rouleau, 25 ans, a alors causé la mort de l'adjudant Patrice Vincent et blessé un second militaire, en fonçant sur ces derniers en voiture, avant d'être lui-même abattu par les policiers. Il avait précédemment contacté les services d'urgence en précisant avoir agi « *au nom d'Allah* » (Deland, 20 octobre 2014). Actif sur les réseaux sociaux où il faisait « *de la propagande djihadiste depuis des mois* » (La Presse, 20 octobre 2014), l'homme était connu des autorités policières provinciales et fédérales.

Deux jours après ces événements, le 22 octobre 2014, deux fusillades sont survenues sur la colline parlementaire d'Ottawa, en Ontario. Michael Zehaf-Bibeau, également connu des autorités policières et décrit comme un « *désillusionné nourrissant des croyances extrémistes* » (Société Radio-Canada, 23 octobre 2014), a fait feu devant le Monument commémoratif de guerre puis à l'hôtel du parlement canadien, causant la mort du caporal Nathan Cirillo,

avant d'être abattu par le sergent d'armes Kevin Vickers, ancien officier de la Gendarmerie royale du Canada (GRC), alors chef de la sécurité du Parlement. L'attaque aura duré « *moins de cinq minutes* » selon la GRC (Le Monde et AFP, 23 octobre 2014).

Zehaf-Bibeau et Couture-Rouleau ont en commun d'avoir agi seuls. Dans une vidéo rendue publique par la GRC en mars 2015, Zehaf-Bibeau affirme avoir commis ces attentats « *pour venger les moudjahidines du monde entier* », car il estime que le Canada serait « *devenu officiellement un de nos ennemis en nous déclarant la guerre et en nous bombardant ainsi, créant beaucoup de terreur dans nos pays en nous assassinant et tuant nos innocents* » (Société Radio-Canada, 6 mars 2015). Il affirme avoir ciblé des soldats pour montrer que personne ne serait en sécurité au Canada.

Rapidement, en réaction à ces événements, les bases militaires canadiennes ont renforcé leurs mesures de sécurité et ont été fermées aux visiteurs. De plus, le commandant de la 2<sup>e</sup> Division du Canada a transmis une directive particulièrement rare à tous les militaires les informant que, jusqu'à nouvel ordre, ils ne devaient pas être dans des lieux publics en uniforme afin d'assurer leur sécurité (Ricard-Châtelain, 22 octobre 2014). Cette mesure a alimenté plusieurs discussions sur l'équilibre à trouver entre l'importance d'assurer la sécurité des militaires, de protéger l'image de l'armée et de se montrer intransigeant face au terrorisme et aux attaques.

Ces deux attaques rapprochées ont suscité un intérêt médiatique international important. Bien que divers médias internationaux aient souligné la qualité de la couverture réalisée par les médias canadiens en direct lors des événements d'Ottawa, notamment en raison du calme et du professionnalisme du présentateur de *The Canadian Broadcasting Corporation (CBC)*, Peter Mansbridge, et aient estimé que ces médias auraient pu donner une leçon aux médias américains et français (Collard, 24 octobre 2014 ; West, 22 octobre 2014), certains aspects de la couverture méritent une réflexion sur la responsabilité de la presse et une mise en parallèle avec quelques grands principes issus du guide de déontologie du CPQ et de la jurisprudence de l'organisme. L'attaque d'Ottawa sera rapidement qualifiée, par divers médias et intervenants politiques, comme un acte terroriste et largement attribuée aux activités de l'ÉI. La couverture de cet événement en direct, la mise en parallèle avec celui de Saint-Jean-sur-Richelieu, la reprise par les médias traditionnels des interventions sur les médias sociaux, dont celles du tireur lui-même, ainsi que la retransmission en direct d'un discours à la nation émotif et largement axé sur la résistance face au terrorisme, réalisé par l'ancien

premier ministre canadien Stephen Harper, nous poussent à nous intéresser à la médiatisation de ces événements comme point de départ de la présente analyse.

---

#### APPROCHE THÉORIQUE ET PROBLÉMATIQUE

### La perception du terrorisme dans la société du risque médiatisé

Giddens (2000, 2005), Beck (2001) et Peretti-Watel (2001) décrivent la société contemporaine comme une société du risque, où les développements technologiques et industriels nous confrontent à des dangers d'une nouvelle nature, causés par l'Homme, incontrôlables et non limités géographiquement. Lagadec parle alors d'une « *dislocation de nos environnements et socles de référence* » (Lagadec, 2008, p. 13). Quatre risques majeurs seraient typiques de cette société : les catastrophes écologiques, l'effondrement des mécanismes de la croissance économique, le développement du totalitarisme et les conflits de grande ampleur (Giddens, 2000). La crainte de voir ces risques se potentialiser crée une « culture du risque » qui fait notamment craindre les conflits, les attentats et les actes qualifiés de terroristes, devenant ainsi un important argument économique (pensons à la vente d'assurances, de médicaments, d'armements), en plus de modifier les formes de lien social (Beck, 2001). Les risques ont profondément pénétré le quotidien des citoyens, puisque les potentialités de voir ces risques se concrétiser ne cessent de croître, dont celles liées aux menaces terroristes (Centers for Disease Control and Prevention, 2012). Le Centers for Disease Control and Prevention (CDC) estime que les terroristes parviennent efficacement à déjouer le contre-terrorisme en raison notamment de leurs habiletés technologiques et de leur stratégie consistant à viser des cibles vulnérables ou à provoquer plusieurs attaques simultanément afin de tuer ou de blesser de nombreuses personnes à la fois. Nacos (2005) aborde aussi cette stratégie qui consiste à créer des événements de grande ampleur et à faire le plus de victimes possible pour attirer l'attention des médias, de la population et des gouvernements non seulement des pays pris pour cibles, mais du monde entier. Elle nomme cette stratégie « terrorisme à finalité médiatique » (*mass-mediated terrorism*).

La communication des risques, définie comme la capacité d'informer une audience sur le type et la magnitude des conséquences possibles, résultant d'un comportement ou d'une exposition au risque, ainsi que sur les probabilités d'occurrences (CDC, 2012), est grandement limitée par la pratique médiatique qui consiste à rapporter des événements

concrets et visibles, d'où l'intérêt des terroristes à provoquer des événements de grande ampleur pour attirer l'attention médiatique. Dans une société axée sur la « culture du visible » et du matériel, un mal invisible ne pourra rivaliser avec un bien concret. Ainsi, les médias chercheront toujours à rapporter des situations perceptibles pour le public, qui répondent aux critères de définition d'une nouvelle. Ce besoin de tangibilité pourra supprimer la perception des risques, mais pas leur réalité ni leurs effets. Cette place prépondérante accordée au matériel constituera alors un terreau culturel et politique idéal pour la prolifération des risques, les risques niés étant ceux qui proliféreront le plus vite (Beck, 2001).

Raboy soulève ainsi que les médias doivent attendre « *qu'une mise en situation soit provoquée par un événement spectaculaire* » (Raboy, 1993, p. 102) avant de pouvoir s'intéresser aux problèmes sociaux et aux crises qui affectent la société, en plus d'être restreints par l'espace ou le temps d'antenne disponible ainsi que par la structure des médias qui limite leur capacité « *de contextualiser l'information sociale et d'en expliquer le sens* » (Raboy, 1993, p. 84, basé sur Tuchman, 1978, Carey, 1986 et Miège *et al.*, 1986). Néanmoins, la perception des risques serait affectée par leur médiatisation en raison de l'importance de la couverture des catastrophes et de l'internationalisation des informations, rendue possible par les nouvelles technologies, qui créerait un « rapprochement médiatique » et donnerait au public la perception que les risques mêmes lointains les guettent directement (Boutté, 2006). Le concept de « société du risque » serait même indissociable des médias, puisque parler des risques serait presque toujours parler de leur médiatisation (Champagne, 1999). En ce sens, les études sur la perception du risque (Fischhoff *et al.*, 1978) démontrent que les publics surestiment les « risques imaginaires » ou la fréquence des événements spectaculaires et fortement médiatisés (attentats, meurtres, suicides, etc.), pourtant moins fréquents, et sous-estiment les risques naturels qui sont les plus fréquents, mais les moins médiatisés (tels les maladies et les accidents). La façon dont les médias traitent un sujet jouerait donc un rôle clé dans la perception du risque chez les individus qui évalueraient les événements par une comparaison à ceux qui ont été fortement médiatisés préalablement (Boutté, 2006). Une attaque revendiquée par un groupe armé sera ainsi constamment comparée aux précédents événements similaires.

Les médias auront également tendance à donner un nom aux événements d'envergure qu'ils sont appelés à couvrir, pensons par exemple au « 9/11 » ou, plus récemment, à « l'attaque contre Charlie Hebdo ». Or, le fait de nommer ou d'attribuer une qua-

lification particulière à un événement pourrait jouer sur la compréhension des publics de son importance. Le choix des termes devient donc particulièrement déterminant dans la couverture des événements critiques. En revenant sur la médiatisation de la fusillade survenue le 6 décembre 1989 à l'École polytechnique de Montréal, au Québec, Raboy, en se basant sur Pêcheux (1988), évoquait déjà une « *lutte discursive – une bousculade en vue de nommer les choses d'une certaine manière, dans le sillage de l'événement* » (Raboy, 1993, p. 83), afin de le contextualiser et d'en interpréter le sens. Ainsi, les termes utilisés pour décrire les fusillades et les attaques revendiquées par des sympathisants de groupes extrémistes suscitent une vive réflexion sur les impacts de choix discursifs. Pensons, par exemple, au vocable associé au terrorisme qui est souvent contesté et est loin de faire l'unanimité dans la communauté scientifique et politique (Spaaij, 2012).

Ce contexte nous amène donc à interroger le rôle des médias dans la couverture des attentats. La façon de couvrir ce type d'événements est de nature à encourager une réflexion éthique et, éventuellement, à pousser les organismes d'autorégulation à revoir les règles déontologiques en place. C'est ce qui nous conduit à interroger l'efficacité des outils déontologiques actuellement mis à la disposition des professionnels de l'information pour les aider à réaliser ce type de couverture. Nous nous penchons ici spécifiquement sur la couverture des attaques d'octobre 2014 au Canada pour observer si certaines pratiques des médias canadiens posent des questionnements quant au respect des principes présentés dans le guide déontologique et au sein de la jurisprudence du CPQ et soulèvent les limites de la responsabilité sociale des médias lors de ce type de couverture.

## **Méthodologie**

L'importance des risques en société, dont ceux liés aux fusillades et aux attentats, de même que le rôle accordé aux médias dans la communication de ces risques, nous incitent donc à analyser plus spécifiquement les pratiques journalistiques lors de la couverture des attentats. Comme les attaques revendiquées par des individus isolés et des groupes organisés ont largement occupé l'actualité internationale ces dernières années, suscitant une certaine crainte chez les publics et une interrogation sur les enjeux liés à la radicalisation, et puisque les professionnels de l'information ont eux-mêmes interpellé les instances d'autorégulation afin d'être mieux outillés pour traiter ces situations, nous croyons qu'il est nécessaire d'analyser la couverture de ce type d'événement afin de la mettre en parallèle avec les principes déontologiques reconnus par la profession.

Partant de ces constats généraux, nous avons décidé de nous intéresser plus spécifiquement aux attaques survenues en octobre 2014 au Canada, afin d'établir une relation entre la couverture de ces événements par les médias au Québec et le respect des principes déontologiques reconnus par la profession journalistique. Nous avons ainsi relevé les principes du guide de déontologie du CPQ (2015a) pouvant s'appliquer directement au traitement d'attaques armées ou d'événements critiques et les avons confrontés à différentes pratiques professionnelles observées lors d'une analyse de la couverture médiatique des attaques de 2014, ce qui nous a permis de soulever divers questionnements sur l'application de ces principes.

Notre corpus était constitué des exemplaires imprimés des journaux québécois *Le Devoir*, *La Presse*, *The Gazette*, *Le Soleil*, *Le Nouvelliste*, *La Tribune*, *La Voix de l'Est* et *Le Droit*, publiés entre le 20 octobre 2014, date des événements de Saint-Jean-sur-Richelieu, et le 27 octobre 2014, cinq jours après ceux d'Ottawa. Nous avons ajouté à ce corpus une revue de presse effectuée en ligne sur les sites de *Radio-Canada*, de *TVA Nouvelles*, du *Journal de Montréal* et du *Journal de Québec*. Notre objectif était d'identifier si des manquements potentiels pouvaient être observés et des questionnements éthiques pouvaient être soulevés en regard des pratiques professionnelles adoptées pour couvrir ces événements. De ce fait, nous n'avons pas effectué une analyse exhaustive du corpus, mais avons plutôt effectué une lecture complète de celui-ci dans le but d'isoler, dans un premier temps, des exemples d'articles qui nous semblaient soulever des questionnements éthiques quant aux principes invoqués dans le guide du CPQ et dans la jurisprudence de l'organisme. Cet exercice nous a fourni suffisamment d'exemples, sur chacun des principes, pour étoffer cette analyse de cas et nourrir notre questionnement. Il serait toutefois intéressant, dans un deuxième temps, d'effectuer une analyse plus approfondie de ce corpus.

Nous nous sommes ainsi particulièrement intéressés aux sections C « Recherche de la vérité » et D « Respect des personnes et des groupes » du guide du CPQ (2015a) qui s'appliquaient le plus directement au cas à l'étude. D'ailleurs, le *Rapport d'activités 2014 – 2015* du CPQ (2015b) souligne que les principaux griefs invoqués dans les plaintes étudiées par le tribunal d'honneur de l'organisme, lors de sa dernière année d'exercice, en regard de manquements potentiels à la déontologie journalistique dans la presse écrite ou électronique, concernent principalement ces sections, une tendance qui se confirme d'une année à l'autre dans les rapports d'activités de l'organisme. En effet, « la majorité des motifs invoqués concernent la qualité de l'information » (CPQ,

2015b, p. 19), soit 53% des motifs de plaintes étudiés. Vient ensuite « l'attitude des médias à l'égard des personnes et des groupes, dans une proportion de 24% » (CPQ, 2015b, p. 19). Concernant la qualité de l'information, les principaux griefs relevés concernent les informations incomplètes ou inexactes, le manque d'équilibre de l'information, la partialité ainsi que la publication de photographies, de titres, de manchettes ou de légendes et le sensationnalisme. En ce qui concerne l'attitude des médias à l'égard des personnes et des groupes, les principaux griefs relevés concernent les préjugés, l'atteinte au droit à un procès juste et équitable, l'atteinte au droit à la vie privée, les propos méprisants, les propos haineux et racistes, les propos islamophobes et l'atteinte au droit à la dignité humaine.

Nous mettrons donc en parallèle les principes invoqués dans le *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec* (2015a) ainsi que les principaux griefs issus de sa jurisprudence avec certaines pratiques observées dans les médias pour traiter des événements de Saint-Jean-sur-Richelieu et d'Ottawa. Cette analyse permettra d'entamer une réflexion sur la viabilité de la théorie de la responsabilité sociale de la presse et des processus d'autorégulation médiatiques actuellement en place ainsi que sur le rapport entre liberté de presse et droits individuels (vie privée, sécurité, respect des minorités) ainsi qu'entre intérêt public et curiosité publique.

---

#### RECHERCHE DE LA VÉRITÉ ET QUALITÉ DE L'INFORMATION

---

Concernant l'exactitude et la qualité de l'information, cette analyse nous permet d'abord de soulever une réflexion sur le recours aux qualificatifs liés au terrorisme dans les médias, dans un contexte où l'activité terroriste est, comme nous l'évoquions précédemment, l'objet de nombreuses définitions et interprétations et où aucun consensus ne semble se dessiner au sein des communautés scientifiques ou politiques. Il convient donc de réfléchir aux implications de ces choix terminologiques.

À la suite des événements d'octobre 2014, un débat a rapidement surgi dans différents médias canadiens qui interrogeaient les liens entre les auteurs des attaques et les mouvements terroristes. Certains médias ont rapidement parlé d'actes terroristes organisés adressés contre l'Armée canadienne ou contre le Canada tout entier, alors que d'autres ont évoqué des attaques isolées causées par la maladie mentale ou ont qualifié les auteurs de loups solitaires, référant ici notamment aux caractéristiques du *lone wolf terrorist* évoquées plus haut. Ces dif-

férences discursives donnent un sens fort varié aux événements et à leur contexte. De plus, certains médias canadiens et intervenants politiques ont rapidement effectué des liens entre les responsables de ces attaques et les mouvements terroristes (principalement l'ÉI), sans que la GRC se soit encore prononcée à ce propos.

Un second aspect de la couverture médiatique relative à ces événements et à leur contextualisation qui retient l'attention est le fait que plusieurs médias aient rapidement amalgamé les événements de Saint-Jean-sur-Richelieu et ceux d'Ottawa, en raison des dates rapprochées et de certaines similarités chez les auteurs des attaques qui, notamment, s'étaient tous deux préalablement radicalisés et s'en sont pris à des représentants des institutions militaires canadiennes. Ce rapprochement a pu augmenter la crainte des publics et leur donner l'impression d'avoir affaire à des actes terroristes organisés, ce qui rejoint l'impact potentiel de la médiatisation sur la perception des risques évoqué plus tôt. Des médias ont ainsi juxtaposé les photos de Zehaf-Bibeau et de Couture-Rouleau pour illustrer les événements (on en retrouve un bon exemple dans le *Vancouver Observer* du 24 octobre 2014 ou dans l'article de Gollom du 27 octobre 2014 sur le site de *CBC News*), alors que la GRC a affirmé qu'elle n'avait pas d'information lui permettant d'établir un lien entre les deux attaques.

*Le Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec* précise, au sujet de la présentation de l'information, que la déontologie veut que les « *journalistes et les médias d'information respectent l'intégrité et l'exactitude de l'information dans la présentation et l'illustration qu'ils en font* » (CPQ, 2015a, p. 21). De plus, au sujet du sensationnalisme, il est prévu que les « *journalistes et les médias d'information ne déforment pas la réalité, en exagérant ou en interprétant abusivement la portée réelle des faits et des événements qu'ils rapportent* » (CPQ, 2015a, p. 21).

Or, dans un contexte où le terrorisme est très difficile à définir et à circonscrire et, dans le cas d'événements où les gestes ont été commis par des individus agissant seuls, il est particulièrement difficile de déterminer où commence et où s'arrête l'acte terroriste. Au Canada, le Code criminel, à l'article 83.01, définit l'« *activité terroriste* » comme étant un acte commis « *au nom – exclusivement ou non – d'un but, d'un objectif ou d'une cause de nature politique, religieuse ou idéologique* » en vue de susciter la crainte chez la population « *quant à sa sécurité, entre autres sur le plan économique, ou de contraindre une personne, un gouvernement ou une*

*organisation nationale ou internationale à accomplir un acte ou à s'en abstenir* » (extrait du *Code criminel canadien*, 1985). En ce sens, les actes analysés peuvent se rapprocher de la définition canadienne du terrorisme, puisqu'ils visaient à susciter la crainte, même lorsque posés par des individus agissant seuls.

En dépit des questionnements et des différentes positions, parfois contradictoires, qui ont été exprimées dans les médias quant à la nature des gestes commis à Saint-Jean-sur-Richelieu et à Ottawa, nous pouvons souligner la place que les médias canadiens ont accordée aux différentes opinions afin de permettre aux intervenants et aux publics de réfléchir au sens donné à ces événements et de déterminer s'ils répondaient ou non à la définition d'« *actes terroristes* ». Dans le contexte où des élections fédérales étaient imminentes au Canada, que la sécurité nationale risquait d'y être un enjeu de taille et que le gouvernement fédéral conservateur de l'époque a rapidement présenté les événements d'octobre 2014 comme des actes terroristes<sup>5</sup>, justifiant du même coup l'adoption du projet de loi antiterroriste C-51 permettant d'accroître le pouvoir des forces de sécurité, ce débat était d'autant plus important pour permettre aux publics de réfléchir sur les enjeux liés à la sécurité publique et invitait les médias à une prudence singulière.

### **De l'importance accordée aux responsables des attentats et à leur image**

Concernant l'équilibre de l'information, nous nous intéressons aussi à l'ampleur globale de la couverture de presse accordée à ces événements, en revenant sur le principe voulant que les terroristes se servent des médias pour faire entendre leurs messages (Nacos, 2005). La définition du terrorisme présentée dans le Code criminel canadien se rapproche de la vision du terrorisme à finalité médiatique développée par Nacos qui estime que les terroristes cherchent à susciter la crainte chez la population et à faire réagir le gouvernement pour ainsi donner une voix à la cause qu'ils revendiquent et qui n'est pas traitée habituellement par les médias et les politiques. De ce fait, Nacos, comme Tsfaty et Weimann (2002), qualifie l'acte terroriste d'acte de communication politique. Elle estime que ce que les terroristes attendent « *c'est que, confrontés à la violence politique (et plus particulièrement à des actions terroristes spectaculaires), les médias laissent passer toutes les informations relatant les faits liés à ces événements – y compris les messages savamment calculés que les terroristes veulent diffuser, qu'ils revendiquent ou non la responsabilité des actes en question* » (Nacos, 2005, p. 14). Dans le cas présent, nous soulevons justement la question à savoir si les médias canadiens ont pu embarquer dans



une stratégie savamment orchestrée et se faire les porte-parole d'idéologies prônées par les auteurs de ces attentats ou par le groupe armé ÉI qui cherche à s'y associer. Dans cet esprit, le précédent guide déontologique du CPQ, *Droits et responsabilités de la presse*, cité abondamment dans la jurisprudence de l'organisme, précise :

« Il est aussi de la responsabilité des entreprises de presse et des journalistes de se montrer prudents et attentifs aux tentatives de manipulation de l'information. Ils doivent faire preuve d'une extrême vigilance pour éviter de devenir, même à leur insu, les complices de personnes, de groupes ou d'instances qui ont intérêt à les exploiter pour imposer leurs idées ou encore pour orienter et influencer l'information au service de leurs intérêts propres, au détriment d'une information complète et impartiale. » (Conseil de presse du Québec, 2003, p. 16)

Il est donc légitime de se demander si les terroristes et les auteurs d'attaques cherchent à utiliser les médias pour obtenir une certaine gloire, en plus d'en faire une caisse de résonance de leurs messages et revendications. Les procédés utilisés par l'ÉI sur le web et les médias sociaux vont notamment en ce sens. Plusieurs chercheurs soulèvent les dangers potentiels d'accorder trop de place et d'importance aux responsables d'événements violents et de diffuser leur propagande (Hénin, 2015 ; Berthomet, 2015 ; Carignan, 2014 ; Brillon, 2007 ; Nacos, 2005), ce qui pourrait notamment avoir pour effet de les glorifier et d'inciter des imitateurs, individus possiblement dérangés à la recherche d'une certaine glorification, à reproduire des actes de violence. Estimant, en ce sens, que la diffusion des images ou des vidéos préparées par des individus radicalisés pouvait « contribuer au terrorisme » en « transformant les porteurs du message en "vedettes" », la Sûreté du Québec a d'ailleurs invité les médias à « faire un examen de conscience » et à la prudence à la suite de la diffusion, en décembre 2014, d'une vidéo présentant « un djihadiste canadien proférant des menaces contre le Canada au nom du groupe armé État islamique » (Radio-Canada et La Presse Canadienne, 8 décembre 2014).

Ces questionnements ne sont pas nouveaux. Ils avaient notamment nourri l'intérêt des chercheurs et des journalistes après qu'une couverture importante ait été accordée par les médias à Kimveer Gill, auteur de la fusillade au Collège Dawson de Montréal en septembre 2006, ainsi qu'à Cho Seung-hui, responsable de la fusillade de l'Université Virginia Tech aux États-Unis en avril 2007, ce dernier ayant même préparé un kit à l'intention des médias, qu'il

avait posté avant la fusillade, pour s'assurer d'obtenir une couverture médiatique. Le sujet avait notamment été abordé lors d'un colloque, tenu en 2007 à la Maison de Radio-Canada et réunissant journalistes et chercheurs. Cette question a de nouveau été soulevée en juin 2014, en raison de l'attention accordée dans les médias, au Canada et à l'international, à Justin Bourque, auteur d'une fusillade qui a tué trois agents de la GRC à Moncton au Nouveau-Brunswick. Une image de Bourque en cavale lors de l'opération policière de juin 2014, vêtu d'une tenue aux couleurs militaires et d'un bandeau rappelant les héros de films d'action, a rapidement fait le tour du monde. Dietz soulevait alors la responsabilité des médias lorsqu'ils diffusent les images d'un tueur (Dietz en entrevue avec Lagacé, 2014). Revenant sur l'image de Bourque, il évoquait le risque d'inciter les imitateurs potentiels et interrogeait la pertinence de diffuser les images du tireur à l'international. Il mentionnait en particulier les dangers que pouvait provoquer la diffusion de l'image du tueur qui ressemblait aux héros de films violents et risquait d'être idolâtré par certains individus dérangés.

Le questionnement lié à la diffusion de l'image des victimes et des auteurs d'attaques était toujours d'actualité à l'automne 2014, avant les événements d'octobre, en raison de la diffusion des vidéos de décapitation de l'ÉI. Certains médias internationaux ayant parfois censuré ces images tournées par l'ÉI, d'autres les ayant diffusées intégralement, alors que certains ont préféré ne pas montrer d'images issues de l'ÉI et ont plutôt présenté des photos des victimes prises avant les faits. Le psychanalyste Vincent Magos estimait d'ailleurs que le public devrait « refuser de regarder les images des mises à mort », non seulement pour une question de « dignité des victimes » ou pour éviter de « jouer le jeu des djihadistes », mais aussi parce qu'elles ne laisseraient psychologiquement pas le choix au public que de « s'identifier à l'un des deux protagonistes : la victime ou son bourreau » (Magos, 15 septembre 2014).

La section 18.2 du *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec* concernant la « sensibilité du public » peut s'appliquer à ces images spécifiques :

« Les journalistes et les médias d'information évitent de diffuser inutilement des images ou propos pouvant heurter la sensibilité du public.

Lorsque le format le permet, les journalistes et les médias d'information avertissent le public que des images ou des propos choquants seront diffusés » (CPQ, 2015a, p. 26)

Dans une décision rendue en octobre 2004, le CPQ s'est penché sur une plainte mettant en cause le Groupe TVA-LCN concernant la diffusion de la décapitation de l'américain Nick Berg. Le CPQ n'avait alors pas retenu la plainte, considérant que :

*« les images diffusées au sein du reportage ne sont pas celles de la décapitation. Le choix de ne pas diffuser cette partie démontre un souci de qualité de l'information et du respect du public des médias audiovisuels du Québec. LCN ne présente pas l'extrait dans son intégralité, il se termine à la limite de l'acte par le cri de la victime. Le lecteur de nouvelles de LCN, en prévenant les téléspectateurs du caractère violent du reportage ainsi que de la fin sonore du document, met en garde les personnes sensibles. Le Conseil rappelle que le téléspectateur est à même de juger de sa sensibilité au regard de cette mise en garde. »* (CPQ, 2004, D2004-05-059)

Le CPQ estimait toutefois que de diffuser ces images dans leur intégralité « aurait été un manquement à la pondération de l'information. Le fait de le[s] diffuser en partie ne peut être contestable qu'au regard de la sensibilité individuelle étant donné les avertissements liés à ces images » (CPQ, 2004, D2004-05-059). Ainsi, dans les cas de 2014, la diffusion parfois complète des images de décapitation semble alors déroger aux principes reconnus dans la jurisprudence de l'organisme.

Dans le cas des attaques d'octobre 2014, une grande importance a, encore une fois, été accordée aux responsables des événements. Les médias ayant même visité l'école secondaire où étudiait Zehaf-Bibeau à Laval au Québec, près de vingt ans avant les événements. Différents médias, dont l'hebdomadaire *Courrier Laval* du 23 octobre 2014 et la chaîne d'information TVA, ont publié ou diffusé des images de l'école, le portrait de Zehaf-Bibeau présenté dans son album des finissants<sup>6</sup> et des photos de classe. Certains médias ont également diffusé des images d'une vidéo, rendue publique par le commissaire de la GRC en mars 2015 et tournée par Zehaf-Bibeau dans sa voiture quelques instants avant l'attaque d'Ottawa, où il évoque en partie les motivations qui le poussent à commettre ses actes violents.

Les comptes créés par Couture-Rouleau et Zehaf-Bibeau sur divers médias sociaux ont également été scrutés à la loupe par les journalistes et ont ainsi pu servir d'équivalent au kit médias évoqué plus tôt, utilisé lors de précédentes fusillades. Ils ont permis aux médias de relayer diverses images des auteurs des attentats et de revenir sur les messages extrémistes que ces derniers diffusaient sur les réseaux

sociaux notamment pour convertir de nouveaux adeptes. De plus, des photos de Zehaf-Bibeau armé ont été diffusées sur des comptes Twitter liés à l'ÉI avant d'être reprises dans les médias traditionnels. Les médias ont également consacré divers articles et reportages au contenu des comptes de Couture-Rouleau sur Twitter et sur Facebook, dont une page qu'il tenait sous le nom d'Ahmad LeConverti et une autre sous le nom d'Ahmad Rouleau. Des journaux, dont le quotidien *La Presse*, ont ainsi rapporté que Couture-Rouleau avait tenté de quitter le Canada, en juillet 2014, pour aller au Pakistan rejoindre son « meilleur ami Facebook », un résident de Karachi, avant de se faire intercepter par la police (Sioui, 24 octobre 2014) et qu'il avait longtemps été un bon vivant publiant par exemple, sur sa page Facebook, des photos de lui avec ses amis partageant une bière dans une piscine, avant de se convertir et de se mettre à véhiculer sur ses pages des théories du complot et des propos liés à l'islam radical (Peritz, Thanh Ha et Pearreaux, 21 octobre 2014). De plus, une capture d'écran du compte Facebook de Couture-Rouleau a largement circulé dans les médias (dont le site Internet de la *Société Radio-Canada*, 21 octobre 2014). Cette image illustre les dernières publications sur la page, parues le 17 octobre 2014, représentant deux portes, l'une menant vers l'enfer et l'autre vers le paradis.

Ainsi, les différentes photos de ces comptes ont largement nourri les médias traditionnels. Devant ces constats, la question posée dans le code du CPQ, à savoir si les médias, même à leur insu, ne se font pas les complices de ces personnes ou de ces groupes terroristes en relayant les images et les propos qu'ils souhaitent eux-mêmes véhiculer sur diverses plateformes ou qu'ils souhaitent partager comme legs à la suite de leurs gestes semble particulièrement se poser, tout comme celle à savoir si nous n'accordons pas trop d'attention et d'intérêt aux auteurs de ces gestes. Par ailleurs, les médias sociaux facilitent l'accès à ce genre d'information, ce qui nous amène à souligner que des balises déontologiques concernant spécifiquement l'usage des informations contenues sur les médias sociaux par les journalistes pourraient les aider à évaluer davantage la pertinence de cette couverture.

---

#### RESPECT DES MÉDIAS À L'ÉGARD DES PERSONNES ET DES GROUPES

---

Nous avons également soulevé les principes du guide de déontologie du CPQ concernant le respect du droit à la vie privée ainsi que le respect à l'égard des personnes et des groupes, pour les analyser pa-

rallèlement à la couverture des attaques d'octobre 2014. Le CPQ reconnaît occasionnellement la pertinence de divulguer des informations relevant de la vie privée et pouvant heurter la dignité d'une personne, en se basant sur le critère d'intérêt public de l'information. Ainsi, l'article 18 du *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec* soutient que, bien que :

*« Les journalistes et les médias d'information respectent le droit fondamental de toute personne à sa vie privée et à sa dignité.*

*Les journalistes et les médias d'information peuvent privilégier le droit du public à l'information lorsque des éléments de la vie privée ou portant atteinte à la dignité d'une personne sont d'intérêt public.* » (Conseil de presse du Québec, 2015a, p. 26).

Or, la définition même d'intérêt public est largement débattue et n'est certes pas explicite. Les outils déontologiques du CPQ ne fournissent pas de définition précise de ce principe qui demeure vague et se confond souvent avec la curiosité publique. Sans définir ces deux notions, le CPQ semble tracer une ligne importante entre ce qui relève de l'intérêt public, de ce qui tient davantage de la curiosité. Sa jurisprudence rappelle que :

*« Que ce soit lors de la collecte, du traitement ou de la diffusion de l'information, les médias et les journalistes doivent faire preuve de prudence, de discernement et de circonspection. Ils doivent se soucier d'informer réellement le public, et doivent faire les distinctions qui s'imposent entre ce qui est d'intérêt public et ce qui relève de la curiosité publique. [...]*

*Les journalistes doivent manifester à l'endroit des victimes et de leurs proches tout le respect et la compassion qui leur sont dûs (sic) en écartant les détails qui ne sont pas d'intérêt public et qui, souvent, n'ont rien à voir avec l'incident rapporté. Ces détails, davantage destinés à piquer la curiosité et qui tiennent plutôt de la surenchère, peuvent être préjudiciables à la victime ou à ses proches en les exposant à des tracasseries ou à des peines inutiles. Les médias et les journalistes doivent donc prendre les plus grandes précautions pour ne pas exploiter le malheur d'autrui.*

*Dans ce contexte, la publication de photos ou d'images et d'informations permettant l'identification des victimes ou de leurs proches doit être l'objet d'une décision basée non pas sur un simple consentement souvent obtenu sous*

*le coup d'une émotion vive, mais d'abord et avant tout sur leur caractère d'intérêt public.*

*La question de l'identification des personnes mises en cause, ou de leurs proches (victimes d'agression, accident ou de suicide), est particulièrement délicate, voire épineuse pour les professionnels de l'information. Doit-on nommer ou ne pas nommer? La règle qui s'impose, eu égard à cette question, est identique à celle déjà énoncée pour le traitement de ces affaires : ne révéler l'identité des personnes que lorsque cette identification est d'un intérêt public certain, voire incontournable.* » (Conseil de presse du Québec, 2003, p. 29-30)

Concernant les drames humains, l'article 18.1 du code du CPQ précise également qu'il est reconnu par la déontologie que : *« Les journalistes et les médias d'information font preuve de retenue et de respect à l'égard des personnes qui viennent de vivre un drame humain et de leurs proches. Ils évitent de les harceler pour obtenir de l'information et respectent leur refus d'accorder une entrevue »* (CPQ, 2015a, p. 26).

Cependant, en scrutant les réseaux sociaux utilisés par les responsables des attaques analysées, dans le but d'en rapporter des détails importants et en s'intéressant de près aux parents et aux membres de la famille des auteurs de ces attaques ainsi que des victimes, les médias ont possiblement atteint les limites d'application des principes concernant l'identification des proches et le respect du refus d'accorder des entrevues. Il est donc légitime de soulever un questionnement à savoir si les médias ont outrepassé la frontière de ce qui peut être qualifié d'intérêt public en s'intéressant de près aux familles des victimes et en révélant des détails qui auraient pu compromettre leur vie privée, voir même leur sécurité.

Ainsi, après les événements de Saint-Jean-sur-Richelieu, les médias ont recueilli les témoignages de voisins et d'amis de Couture-Rouleau. Ils se sont intéressés à sa vie sociale, à sa vie de famille avec son ex-conjointe et son enfant, ainsi qu'à sa vie professionnelle. Ils ont surtout largement questionné son père, Gilles Rouleau, d'autant plus que ce dernier s'inquiétait de la conversion de son fils et avait alerté les autorités à plusieurs reprises à ce propos.

Au lendemain des événements de Saint-Jean-sur-Richelieu, Gilles Rouleau déclarait aux médias : *« J'ai perdu mon fils. Mon fils est partout ce matin. Laissez-moi tranquille, je n'ai aucun commentaire. »* (Société Radio-Canada, 21 octobre 2014), propos qui ont été relayés sur diverses tribunes publiques. Or,

devant une certaine pression médiatique, Rouleau a finalement dû se prononcer publiquement et son image a été largement diffusée. Il a alors notamment appelé à un renforcement du pouvoir des services de sécurité canadiens et a déploré l'impuissance des autorités à stopper son fils avant le drame. La détresse émotionnelle de Gilles Rouleau est encore palpable dans divers propos qu'il a tenus en entrevues dont celui-ci : « *"J'ai mal. Je dois vivre avec ce qu'il a laissé, je suis en 'câlisse'" après lui"*, a-t-il ajouté, *la gorge nouée par l'émotion. Gilles Rouleau dit coopérer pleinement avec l'enquête en cours et avoir donné aux policiers un plein accès à sa résidence, où son fils habitait le sous-sol* » (Alteresco, 24 octobre 2014). Dans ce même article, on invite M. Rouleau à commenter la fusillade d'Ottawa, bien qu'il n'y ait pas de lien établi avec les actes commis par son fils, on lui demande aussi de se prononcer sur le problème de radicalisation des jeunes Canadiens.

L'exemple encore plus frappant du difficile équilibre à trouver pour les médias entre respect de la personne et de la vie privée et information d'intérêt public s'est sans doute révélé dans les heures qui ont suivi l'attentat survenu sur la colline parlementaire d'Ottawa. Les médias ont alors rapidement cherché à en apprendre le plus possible sur l'auteur de la fusillade Michael Zehaf-Bibeau. Ils ont rapidement révélé qu'il était né à Montréal, qu'il avait grandi au Québec avant de déménager dans l'Ouest canadien, mais surtout, ils ont révélé l'identité de ses parents, dont celle de sa mère Susan Bibeau, dévoilant du même coup qu'elle était une haute fonctionnaire fédérale en poste comme vice-présidente de la Section de l'immigration de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada. Ces informations ont rendu cette dernière très facile à identifier et auraient sans doute pu lui occasionner des complications au travail. Certains médias ont même souligné « l'ironie » de la situation, dressant un parallèle entre le poste occupé par Mme Bibeau et les actes commis par son fils. Ils ont également dévoilé l'identité du père de Zehaf-Bibeau, Bulgasem Zehaf, précisant qu'il était immigré, d'origine libyenne, et qu'il était retourné en de nombreuses occasions au pays. On peut également soulever ici la question à savoir s'il était d'intérêt public, mais également s'il pouvait s'avérer discriminatoire, de mentionner l'origine du père de Zehaf-Bibeau. À ce propos, le CPQ mentionne qu'il « *n'est pas interdit aux médias de faire état des caractéristiques qui différencient les personnes ou les groupes. Cependant, cette mention doit être pertinente et d'intérêt public, ou être une condition essentielle à la compréhension et à la cohérence de l'information* » (Conseil de presse du Québec, 2003, p. 41). Certes, l'origine du père n'était pas ici une condition essentielle à la compréhension des faits, mais pouvait insinuer un lien entre

l'origine de ce dernier et les allégeances du fils qui s'était radicalisé, ce qui peut avoir pour effet d'engendrer des préjugés au sein de la population.

Après avoir été ainsi identifiée et avoir vu sa photo publiée dans les médias, Susan Bibeau a décidé elle aussi de réagir publiquement, ce qu'elle a fait dans une lettre qu'elle a fait parvenir aux médias, où elle soutient être « horrifiée » et « fâchée » par les gestes que son fils a commis. Elle tente de les comprendre et de les expliquer en revenant notamment sur le refus des autorités canadiennes de délivrer un passeport à ce dernier pour se rendre en Arabie Saoudite ainsi qu'en évoquant sa détresse et son désespoir. Elle mentionne son propre sentiment de culpabilité et s'excuse publiquement. Il est difficile de trouver, dans un cas comme celui-ci, où se situe le juste équilibre entre le respect de la peine et de la vie privée des parents, qui sont eux aussi des victimes de ces événements, et le devoir des médias de comprendre la situation et de tenter d'expliquer les motivations du tireur. Ainsi, à l'intérieur du corpus que nous avons analysé, une journaliste du *Journal de Montréal* mentionne que puisque « *les réflexions et les observations de la mère de Michael Zehaf-Bibeau apportent un éclairage de première source quant aux possibles motivations derrière les événements tragiques d'Ottawa* », il lui semble pertinent de les diffuser (Legault, 25 octobre 2014).

Bien que l'intérêt pour les propos de Susan Bibeau puisse se justifier, selon certains médias, par le besoin de mieux comprendre les motivations du tireur et de déterminer s'il s'agit d'un acte terroriste ou non, certains autres éléments largement couverts semblent plus facilement assimilables à la curiosité publique. C'est le cas de l'intérêt que les médias ont porté à la résidence familiale de Susan Bibeau et de Bulgasem Zehaf, où ne résidait plus Michael Zehaf-Bibeau. Plusieurs médias ont tourné des reportages et pris des photos devant cette dernière, espérant pouvoir interroger des gens qui entraient ou sortaient des lieux. Certains médias ont même ouvertement diffusé le nom de la rue sur laquelle se situe la maison et ont mentionné le nom de son quartier, rendant celle-ci facilement localisable, ce qui aurait pu mettre en danger ses occupants. Une photo d'Olivier Jean diffusée le 23 octobre 2014 dans le quotidien *La Presse* et prise par une fenêtre extérieure permet même de voir l'intérieur de la maison, dans le but de démontrer que les parents devaient eux aussi faire face aux images de l'attentat au Parlement d'Ottawa et regardaient les nouvelles télévisées qui traitaient du drame. Un autre exemple tiré de notre corpus qui porte à réflexion est celui d'un duplex entre le présentateur Pierre Bruneau et la journaliste Marie-Laurence Delainey, publié le 23 octobre 2014 sur le site de *TVA Nouvelles*, tour-

né en direct devant la maison de Mme Bibeau, qui mentionne une présence policière afin de réduire le nombre de médias sur les lieux, alors que la journaliste poursuit son intervention devant le domicile, où l'on voit également l'adresse civique ainsi que des images de l'intérieur du domicile, telles des photos des parents, tournées encore une fois à travers les fenêtres.

Dans un autre article paru dans le quotidien *La Presse* du 24 octobre 2014, la tante de Zehaf-Bibeau est à son tour interrogée, après qu'on ait appris que ce dernier s'était présenté au chalet de sa tante, situé à Mont-Tremblant au Québec, la veille des événements d'Ottawa, pour y souper et y coucher. Dans cet article, encore une fois, le chalet de Monique Bibeau est clairement illustré dans une image d'Olivier Pontbriand, où l'on aperçoit également les voitures et les plaques d'immatriculation.

Au terme de ces observations et à la suite de la diffusion des images relevées lors de l'analyse, il est certes possible de se demander si les médias ont outrepassé l'intérêt public pour assouvir une certaine curiosité liée au désir de mieux comprendre le quotidien et les motivations de Zehaf-Bibeau et de Couture-Rouleau. Dans une volonté, certes noble, d'expliquer les événements et de s'interroger sur le phénomène de la radicalisation ainsi que d'évaluer le niveau de sécurité des Canadiens et de mieux comprendre le terrorisme, les médias sont-ils allés trop loin dans la couverture des événements d'octobre 2014 ?

Bien que certains médias internationaux aient, en partie, salué la qualité du travail réalisé par les médias canadiens lors de la difficile couverture de ces événements, alors que les sources d'informations étaient nombreuses et que les impératifs particuliers du direct se faisaient sentir, les réflexions éthiques et déontologiques que notre analyse de la couverture médiatique québécoise des événements nous amène à soulever démontrent, encore une fois, les difficultés liées à la couverture journalistique des situations de crises, en particulier lors d'événements dramatiques de grande ampleur pouvant être assimilés à des actes terroristes.

Lors d'une recherche précédente portant sur la couverture de crise, incluant la guerre et le terrorisme, nous soulevions que les professionnels de l'information « *tentent de rapporter les faits au meilleur de leur connaissance, tout en devant dé-partager l'information d'intérêt public de la curiosité publique qui s'installe et qui pousse parfois certains journalistes à s'acharner sur les victimes ou sur leur famille pour susciter de l'émotion* » (Carignan, 2014, p. 270), c'est ce que nous observons encore une fois

avec les événements d'octobre 2014. Ces événements confirment également la conclusion de Bettez qui estimait que les caractéristiques du journalisme en situation d'exception étaient « *difficilement conciliables avec plusieurs fondements juridiques et philosophiques de la déontologie journalistique* » (Bettez, 2010, p. 71). Le travail pour concilier ces deux aspects n'est certes pas terminé.

---

## IMPLICATIONS ET CONCLUSION

---

La théorie de la responsabilité sociale des médias, qui est au cœur du principe d'autorégulation médiatique, suppose une liberté imputable des médias qui doivent s'assurer de répondre aux besoins du public. Elle soutient que « *les médias ont une trop grande influence sur la marche de la société pour qu'ils puissent prendre leur rôle à la légère* » (Bernard, 2005, p. 46). Or, plusieurs auteurs critiquent la méconnaissance de cette théorie et son inefficacité, affirmant qu'elle « *représente l'idéologie officielle des médias tout en demeurant un modèle, un objectif aux contours vagues, largement ignoré dans la pratique* » (Saint-Jean, 2002, p. 93). Lorsque nous nous intéressons aux limites de fonctionnement actuelles des instances d'autorégulation de la presse, telles de Conseil de presse du Québec, qui vit à répétition des crises financières et structurelles mettant en danger sa survie, qui essuie de la part de médias et des publics des critiques sur la rigueur de ses décisions et sur leur impact limité et qui s'auto-saisie peu de cas présentant des problèmes majeurs pour la profession journalistique, repensons ici au comité avorté sur l'étude du traitement des crises, il y a lieu de s'interroger sur les limites actuelles de la théorie de la responsabilité sociale de la presse.

L'analyse de la couverture médiatique des événements d'octobre 2014 met en lumière la difficulté pour les médias et les professionnels de l'information d'appliquer des principes déontologiques très généraux et parfois peu étoffés lors de la couverture de sujets sensibles, dans un contexte de traitement accéléré de l'information. Il faut parfois aller fouiller en profondeur dans la jurisprudence de l'organisme pour trouver des explications et des exemples d'application pouvant aider à mieux définir ces principes et à les appliquer à la couverture d'attaques armées comme celles d'Ottawa et de Saint-Jean-sur-Richelieu. Il est certain que, dans le feu de l'action, les professionnels de l'information recherchent des outils pouvant aider rapidement aux prises de décisions et ne peuvent se permettre une telle recherche pour nourrir leur réflexion. Il semble donc nécessaire de créer des outils déontologiques mieux adaptés aux nouvelles réalités de la presse et l'aidant à respecter les principes fondateurs de l'éthique et de

la déontologie. D'ailleurs, notre analyse nous permet de constater l'absence, dans la dernière édition du guide déontologique du CPQ, de certains principes déontologiques pertinents et couramment soulevés dans la jurisprudence de l'organisme. Une analyse de contenu des différentes versions de ce guide et une comparaison avec les autres guides d'organismes d'autorégulation de la presse nous sembleraient pertinentes pour apporter un éclairage plus approfondi sur ce point<sup>8</sup>. Cette étude met également en lumière le besoin de préciser les contours de certaines notions largement utilisées par la profes-

sion journalistique et les organismes d'autorégulation, mais qui ne sont pas définies de façon précise, pensons notamment à l'intérêt public, à la curiosité publique ou à l'indépendance journalistique. Des expressions largement répandues sans qu'on analyse leur véritable sens.

---

*Date de soumission de l'article : 15 avril 2016.*

*Date d'acceptation : 31 octobre 2016.*

## NOTES

<sup>1</sup>. La non-reconnaissance de la légitimité du CPQ et le refus systématique de la part de Québecor de répondre aux plaintes le concernant affectent le fonctionnement de l'organisme alors que le groupe détient 40% de l'information totale produite au Québec selon la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (2014). Depuis ce départ, d'autres entreprises de presse ont aussi épisodiquement menacé de quitter le CPQ, ce que rapportent également Corriveau et Sirois (2012).

<sup>2</sup>. Le manque de diffusion des décisions du CPQ est notamment soulevé par Bernier (2010). Il figure également parmi les conclusions du rapport *L'état de la situation médiatique au Québec : l'avis du public*, relatant les conclusions de la tournée des régions du Québec effectuée par le CPQ en 2008 : « Il existe un préjugé voulant que déposer une plainte devant le Conseil de presse n'ait aucune conséquence. Le public estime que ces décisions ne sont pas assez diffusées dans la sphère publique et médiatique, notamment lorsque le média est concerné » (CPQ, 2008, 25).

<sup>3</sup>. « État Islamique » est le nom officiel sous lequel est inscrit ce groupe militant sunnite sur la liste des entités terroristes inscrites par Sécurité publique Canada (2016). C'est pourquoi nous utiliserons cette appellation à l'intérieur de cet article, bien que cette entité soit connue sous différents noms dont « al-Qaïda en Irak », « État islamique en Irak et au Levant » (EIL), « État islamique en Irak et en Syrie » (EIS) ou « État islamique d'Irak et d'al-Cham » (EIIIC).

<sup>4</sup>. La communauté internationale a du mal à s'entendre sur la définition du terrorisme, dont le terme a une forte connotation négative, puisqu'il « constitue un moyen au service d'une fin. De ce fait, sa nature varie considérablement selon les cas. Seul le principe général, purement utilitaire, et certains mécanismes de l'action favorisent une représentation unitaire du phénomène » (Larousse, 2015), ce qui pousse plusieurs chercheurs à inviter à la prudence pour en faire usage.

<sup>5</sup>. Le jour même de l'attaque de Saint-Jean-sur-Richelieu, le ministre fédéral conservateur, Steven Blaney, a associé cet événement à un acte terroriste, affirmant qu'il démontrait que la menace terroriste est « bien réelle » au Canada (Marquis, 21 octobre 2014). Par ailleurs, dans une adresse à la nation présentée le soir même des événements d'Ottawa, l'ex premier ministre canadien Stephen Harper parlait déjà d'un acte terroriste, précisant que le « Canada ne sera jamais intimidé » et qu'il renforcerait ses mesures de sécurité. Harper ajoutait également que, dans les « prochains jours, nous en apprendrons davantage sur le terroriste et ses complices, mais les événements de cette semaine nous rappellent tristement que le Canada n'est pas à l'abri des attaques - des types d'attaques que nous avons vues ailleurs dans le monde ».

<sup>6</sup>. Un album souvenir réalisé pour les élèves de terminale au Canada.

<sup>7</sup>. « Câlisse » est un juron couramment utilisé dans le langage québécois et inspiré des termes sacrés de la religion catholique. Il sert ici à exprimer des émotions, telles la colère et la frustration.

<sup>8</sup>. Exercice déjà entamé par Raymond Corriveau dans La déontologie du Conseil de presse du Québec, une mutation bénéfique ?, Actes des Travaux du Comité de Recherche « Sociologie de la communication », Congrès AISLF, Montréal, 5 au 7 juillet 2016, disponibles au [https://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/SET/AISLFCR33/DOCS\\_SOCIO/2016/Actes\\_AISLF\\_CR33\\_2016\\_Montreal.pdf](https://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/SET/AISLFCR33/DOCS_SOCIO/2016/Actes_AISLF_CR33_2016_Montreal.pdf)

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alteresco, T., 2014, 24 oct., « Attentat à Saint-Jean-sur-Richelieu : “La loi doit changer”, dit le père de Martin Couture-Rouleau », Société Radio-Canada, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2014/10/24/005-pere-couture-rouleau-temoignage-saint-jean-sur-richelieu.shtml>.
- Beck, U., 2001, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion.
- Bernard, J., 2005, *La théorie de la responsabilité sociale de la presse : Présentation, discussion, actualisation, Mémoire de maîtrise*, Université de Sherbrooke, <http://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/5262>.
- Bernier, M.-F., 2013, « La montée en puissance d'un “5e pouvoir” : Les citoyens comme acteurs de la corégulation des médias ? », *Éthique publique*, vol. 15, no 1, pp. 169-191.
- Bernier, M.-F., 2010, « Fin du mythe de l'autorégulation des médias », in Fahmy, M. (Éd.), *L'état du Québec 2010*, Louiseville, Les Éditions du Boréal.
- Berthomet, S., 2015, *La Fabrique du djihad : Radicalisation et terrorisme au Canada*, Montréal, EDITO.
- Bettez, G., 2010, *La déontologie et pratiques journalistiques lors de situations d'exception : Le cas de la fusillade au collège Dawson, Essai de maîtrise inédit*, Université du Québec Trois-Rivières.
- Boutté, G., 2006, *Risques et catastrophes : Comment éviter et prévenir les crises ?* Paris, Éditions du Papyrus.
- Brillon, P., 2007, 19 avr., « Un peu de retenue S.V.P. », *La Presse*.
- Burton, F., Stewart, S., 2008, *The ‘Lone Wolf’ Disconnect*, STRATFOR Global Intelligence, [http://www.stratfor.com/weekly/lone\\_wolf\\_disconnect](http://www.stratfor.com/weekly/lone_wolf_disconnect).
- Carey, J. W., 1986, « The Dark Continent of American Journalism », in Manoff, R. K., Schudson, M. (Éds.), *Reading the News*, New York, Pantheon, pp. 146-196.
- Carignan, M.-E., 2014, *La modification des pratiques journalistiques et du contenu des nouvelles télévisées, du quotidien à la situation de crise : Analyse France/Québec*, Thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, Sciences-po Aix-en-Provence.
- Centers for Disease Control and Prevention, 2012, *Crisis and Emergency Risk Communication*, [http://emergency.cdc.gov/cerc/resources/pdf/cerc\\_2012edition.pdf](http://emergency.cdc.gov/cerc/resources/pdf/cerc_2012edition.pdf).
- Champagne, P., 1999, « La médiatisation des risques et l'espace public », Actes de la 13e séance du séminaire du Programme risques collectifs et situations de crise, Paris, CNRS.
- Code criminel, R.C.S., 1985, c. C-46, art. 83.01.
- Collard, N., 2014, 24 oct., « Le style de Peter Mansbridge impressionne les Américains », *La Presse*, <http://www.lapresse.ca/arts/medias/201410/24/01-4812168-le-style-de-peter-mansbridge-impressionne-les-americaains.php>.
- Conseil de presse du Québec, 2016, *Le Conseil*, <http://conseildepresse.qc.ca/le-conseil/mission/>.
- Conseil de presse du Québec, 2015a, *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec*, [http://conseildepresse.qc.ca/wp-content/uploads/2015/08/Guide-de-d%C3%A9ontologie-journalistique\\_CPQ.pdf](http://conseildepresse.qc.ca/wp-content/uploads/2015/08/Guide-de-d%C3%A9ontologie-journalistique_CPQ.pdf).
- Conseil de presse du Québec, 2015b, *Rapport d'activités 2014-2015*, <http://conseildepresse.qc.ca/wp-content/uploads/2016/02/rapport-dactivit%C3%A9s-2014-2015.pdf>.
- Conseil de presse du Québec, 2008, *L'état de la situation médiatique au Québec : L'avis du public*, Montréal, [http://conseildepresse.qc.ca/wp-content/uploads/2013/01/2008-11-10\\_etat-situation-mediatique\\_avis-du-public.pdf](http://conseildepresse.qc.ca/wp-content/uploads/2013/01/2008-11-10_etat-situation-mediatique_avis-du-public.pdf).
- Conseil de presse du Québec, 2004, *Décision D2004-05-059*, <http://conseildepresse.qc.ca/decisions/d2004-05-059/>.
- Conseil de presse du Québec, 2003, *Droits et responsabilités de la presse (3e éd.)*, Montréal.
- Corriveau, R., Sirois, G., 2012, *L'information : La nécessaire perspective citoyenne*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Deland, M., 2014, 20 oct., « Deux militaires happés par un chauffard : Le suspect a dit “agir au nom d'Allah” », Agence QMI, TVA Nouvelles, <http://tvanouvelles.ca/lcn/infos/faitsdivers/archives/2014/10/20141020-154216.html>.
- Fédération professionnelle des journalistes du Québec, 2014, *Candidature de Pierre Karl Peladeau : Le mélange de l'État et de la presse est explosif*, <http://www.fpqj.org/candidature-de-pierre-karl-peladeau-le-melange-de-letat-et-de-la-presse-est-explosif-3/>.
- Fengler, S., Eberwein, T., Alsius, S., Baisnée, O. Bichler, K., Dobek-Ostrowska, B., Powell, W., 2015, « How Effective is Media Self-Regulation ? Results from a Comparative Survey of European Journalists », *European Journal of Communication*, vol. 30, no 3, pp. 249-266.
- Fischhoff, B., Slovic, P., Lichtenstein, S., Read, S., Combs, B., 1978, « How Safe is Safe Enough ? A Psychometric Study of Attitudes towards Technological Risks and Benefits », *Policy Sciences*, vol. 9, no 2, pp. 127-152.
- Giddens, A., 2005, *La constitution de la société : Éléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses universitaires de France.
- Giddens, A., 2000, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Gollom, M., 2014, 27 oct., « Michael Zehaf-Bibeau and Martin Couture-Rouleau : Their Shared Traits », *CBC News*, <http://www.cbc.ca/news/canada/michael-zehaf-bibeau-and-martin-couture-rouleau-their-shared-traits-1.2812241>.
- Habermas, J., 1991, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot.
- Hénin, N., 2015, *Jihad academy : Nos erreurs face à l'état islamique*, Paris, Fayard.
- La Presse, 2014, 20 oct., « Acte terroriste à Saint-Jean : Martin “Ahmad” Rouleau inspiré par l'islamisme radical », *La Presse*, <http://www.lapresse.ca/actualites/dossiers/attentat-a-saint-jean-sur-richelieu/201410/20/01-4810905-acte-terroriste-a-saint-jean-martin-ahmad-rouleau-inspire-par-lislamisme-radical.php>.
- Lagacé, P., 2014, 6 juin, « Un tueur, une photo », *La Presse*, <http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/patrick-lagace/201406/06/01-4773342-un-tueur-une-photo.php>.

- Lagadec, P., 2008, 14 nov., La grande décision : Capitulation ou invention, face aux événements extrêmes, [http://www.patricklagadec.net/fr/pdf/La\\_grande\\_decision.pdf](http://www.patricklagadec.net/fr/pdf/La_grande_decision.pdf).
- Le Monde et AFP, 2014, 23 oct., « Attentat à Ottawa : Le tireur espérait partir pour la Syrie », *Le Monde*, [http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2014/10/23/le-canada-traumatise-apres-l-attaque-du-parlement-par-un-tireur-isole\\_4510844\\_3222.html](http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2014/10/23/le-canada-traumatise-apres-l-attaque-du-parlement-par-un-tireur-isole_4510844_3222.html).
- Legault, J., 2014, « Fusillade d'Ottawa : Réflexions de la mère de Zehaf-Bibeau », *Le Journal de Montréal*, <http://www.journaldemontreal.com/2014/10/25/fusillade-dottawa-reflexions-de-la-mere-de-zehaf-bibeau>.
- Leveson, B., 2012, nov., *An Inquiry into the Culture, Practices and Ethics of the Press*, Volume 1, Londres, The Stationery Office, [https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment\\_data/file/270939/0780\\_i.pdf](https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/270939/0780_i.pdf).
- Magos, V., 2014, 15 sept., « Il faut refuser de regarder les images des mises à mort », *Slate.fr*, <http://www.slate.fr/story/92145/refuser-regarder-images-etat-islamique>.
- Marquis, M., 2014, 21 oct., « Attentat de St-Jean : un acte "terroriste" ? », *La Presse*, <http://www.lapresse.ca/actualites/dossiers/attentat-a-st-jean-sur-richelieu/2014/10/21/01-4811177-attentat-de-st-jean-un-acte-terroriste.php>.
- Miège, B. et al., 1986, *Le JT : Mise en scène de l'actualité à la télévision*, Paris, La Documentation française.
- Nacos, B. L., 2005, *Les médias et le terrorisme*, Montréal, Éditions Saint-Martin.
- Pêcheux, M., 1988, « Discourse : Structure or Event ? », in Nelson, C., Grossberg, L. (Éds.), *Marxism and Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, pp. 633-650.
- Peretti-Watel, P., 2001, *La société du risque*, Paris, La Découverte.
- Peritz, I., Thanh Ha, T., Perreux, L., 2014, 21 oct., « Martin Couture-Rouleau's Shift into Extremism Played Out on Social Media », *The Globe and Mail*, <http://www.theglobeandmail.com/news/national/extremism-in-canada-borders/article21217185/>.
- Raboy, M., 1993, *Crise des médias, crises de société : Les femmes, les hommes et l'École polytechnique de Montréal*, Communication : information, médias, théories, pratiques, vol. 14, no 1, p. 82.
- Radio-Canada avec *La Presse Canadienne*, 2014, 8 déc., « Vidéo de djihadistes : La SQ presse les médias d'agir avec discernement », Société Radio-Canada, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/national/2014/12/08/002-conseil-national-musulmans-john-maguire-video-terrorisme-etat-islamique-canada.shtml>.
- Ricard-Châtelain, B., 2014, 22 oct. « Les militaires sommés de laisser leur uniforme à la maison », *Le Soleil*, <http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/politique/2014/10/22/01-4811623-les-militaires-sommes-de-laisser-leur-uniforme-a-la-maison.php>.
- Saint-Jean, A., 2002, *Éthique de l'information : Fondements et pratiques au Québec depuis 1960*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Sécurité publique Canada, 2016, *Lutte contre le terrorisme*, <http://www.securitepublique.gc.ca/cnt/ntnl-scrtr/cntr-trrrsm/index-fr.aspx>.
- Siebert, F. S., Peterson, T., Schramm, W., 1956, *Four Theories of the Press : The Authoritarian, Libertarian, and Soviet Communist Concepts of What Press Should Be and Do*, Champaign, University of Illinois Press.
- Sioui, M.-M., 2014, 24 oct., « Martin Couture-Rouleau : "il avait le coeur noble et le cerveau déprimé" », *La Presse*, <http://www.lapresse.ca/actualites/dossiers/attentat-a-st-jean-sur-richelieu/2014/10/23/01-4812127-martin-couture-rouleau-il-avait-le-coeur-noble-et-le-cerveau-deprime.php>.
- Société Radio-Canada, 2015, 6 mars, « Zehaf-Bibeau voulait "venger les moudjahidines du monde entier" », Société Radio-Canada, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/politique/2015/03/06/001-devoilement-video-zehaf-bibeau.shtml>.
- Société Radio-Canada, 2014, 9 déc., « Attentat à Saint-Jean-sur-Richelieu », Société Radio-Canada, <http://ici.radio-canada.ca/sujet/attentat-saint-jean-sur-richelieu>.
- Société Radio-Canada, 2014, 23 oct., « Fusillade au parlement d'Ottawa : Qui était Michael Zehaf-Bibeau, le tireur au parlement ? », Société Radio-Canada, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2014/10/22/015-famille-michael-zehaf-bibeau-passe.shtml>.
- Société Radio-Canada, 2014, 21 oct., « Attentat à Saint-Jean-sur-Richelieu : Martin "Ahmad" Couture-Rouleau, un adepte de l'islam radical », Société Radio-Canada, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2014/10/21/003-attentat-saint-jean-sur-richelieu-martin-rouleau-portrait.shtml>.
- Spaaij, R., 2012, *Understanding Lone Wolf Terrorism : Global Patterns, Motivations and Prevention*, Dordrecht, Springer Netherlands.
- Terrorisme, (s.d.), *Larousse Encyclopédie*, <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/terrorisme/96706>, consulté le 15/04/15.
- Tuchman, G., 1978, *Making News : A Study in the Construction of Reality*, New York, The Free Press.
- Tsfati, Y., Weimann, G., 2002, « *www.terrorism.com: Terror on the Internet* », *Studies in Conflict & Terrorism*, vol. 25, no 5, pp. 317-332.
- West, J., 2014, « Canada's Coverage of the Ottawa Shootings Put American Cable News to Shame », *Mother Jones*, <http://www.motherjones.com/mixed-media/2014/10/cbc-ottawa-shootings-cable-news>.





**Quelle responsabilité sociale de la presse?**

La couverture des attaques à Ottawa et à Saint-Jean-sur-Richelieu

**What social responsibility for the press?**

The coverage of the attacks in Ottawa and Saint-Jean-sur-Richelieu

**Qual a responsabilidade social da imprensa?**

A cobertura dos ataques a Otava e Saint-Jean-sur-Richelieu

**Fr.** Dans cet article, l’auteure s’intéresse au contexte entourant la création des instances d’autorégulation médiatique en revenant sur les fondements de la théorie de la responsabilité sociale de la presse, qui étayent les principes de base des guides déontologiques d’organismes d’encadrement des médias, dont le Conseil de presse du Québec. L’évolution des pratiques professionnelles journalistiques amène un questionnement sur les limites actuelles de ce type d’encadrement pour couvrir les situations de crise, alors que la société, qualifiée de « société du risque » par plusieurs auteurs, est confrontée à un nombre croissant de dangers et que le cadre de pratique amène les journalistes à couvrir davantage ce type d’événement. S’intéressant en particulier au cas des attaques survenues à Ottawa et à Saint-Jean-sur-Richelieu au Canada en octobre 2014, l’auteure met en parallèle différentes pratiques observées chez les médias canadiens avec les principaux griefs relevés dans la jurisprudence du Conseil de presse du Québec et les énoncés déontologiques du *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec*, dans le but de tracer les limites potentielles d’application des principes de l’organisme en contexte critique. Cette analyse permettra d’entamer une réflexion sur la viabilité de la théorie de la responsabilité sociale de la presse et des processus d’autorégulation médiatiques actuellement en place ainsi que sur le rapport entre liberté de presse et droits individuels (vie privée, sécurité, respect des personnes) de même qu’entre intérêt public et curiosité publique.

**Mots-clés :** déontologie, attentats, risque, médias, théorie de la responsabilité sociale de la presse

**En.** This article examines the context surrounding the creation of self-regulation entities in the media sector by analyzing the origins of the social responsibility of the press theory. This theory is used as a guideline to establish the deontological principles of self-regulation organizations such as the Quebec Press Council. The evolution of professional journalistic practices bring a questioning about the current limitations of this type of supervision to cover crisis, while society, described as a “risk society” by several authors, is facing a growing number of dangers and while the professional journalistic context brings the journalists to cover even more this type of event. By focusing on the case of the October 2014 attacks in Ottawa and in Saint-Jean-sur-Richelieu, Canada, the author observes various Canadian media practices and studies them in parallel with the main objections raised in the Quebec Press Council jurisprudence and with the ethic guideline of this organization, to observe the potential limitations of these principles in a context of crisis. This analysis will lead to a reflection on the viability of the social responsibility of the press theory and on the self-regulation process currently in place. It will also question the relation between freedom of the press and individual rights (attitude of the press towards individuals and groups, privacy, security) as well as between public interest and public curiosity.

**Keywords:** deontology, risk, terrorism, media, social responsibility of the press

**Pt.** Este artigo discute o contexto de criação de instâncias de auto-regulação mediática, por meio de uma análise dos fundamentos da teoria da responsabilidade social da imprensa, que servem de base aos princípios das orientações deontológicas dos organismos de enquadramento dos media, nomeadamente o Conselho de imprensa do Quebec. A evolução das práticas profissionais jornalísticas originou um questionamento sobre os limites actuais desse tipo de enquadramento para cobrir situações de crise, enquanto a sociedade, descrita como “sociedade de risco” por diversos autores, é confrontada com um número crescente de perigos e o quadro da prática leva os jornalistas a dar mais importância à cobertura desse tipo de eventos. Com um interesse particular sobre o caso dos atentados ocorridos em Otava e Saint-Jean-sur-Richelieu em Outubro de 2014, a autora coloca em paralelo diferentes práticas observadas nos media canadianos com as principais objecções identificadas na jurisprudência do Conselho de imprensa do Quebec e os enunciados deontológicos do *Guia de deontologia jornalística do Conselho de imprensa do Quebec*, com o objectivo de observar os potenciais limites da aplicação dos princípios do organismo em contexto crítico. Esta análise permite levar a cabo uma reflexão sobre a viabilidade da teoria da responsabilidade social da imprensa e os processos de auto-regulação mediáticos actualmente em vigor bem como sobre a relação entre liberdade de imprensa e direitos individuais (privacidade, segurança, respeito das pessoas) e a relação entre interesse público e curiosidade pública.

**Palavras-chave:** deontologia, crise, terrorismo, media, teoria da responsabilidade social da imprensa



# Conflict zones and non-physical risks to journalism practice

## Notes from Goma, Democratic Republic of Congo

CHRISANTHI GIOTIS  
PhD Candidate  
University of Technology Sydney  
Australia  
Chrisanti.Gioti@uts.edu.au



The physical dangers for journalists in conflict zones are real. The 2015 Reporters without Borders annual round-up tallied 110 professional journalists killed, 54 journalists held hostage and 153 journalists detained (RSF 2015), countless others carry emotional scars. There is still much work to be done caring for the human beings who run into places others run from. However, my research deals with journalism practice during drawn out conflicts when guns are not blasting in the immediate vicinity, and the particular risk this paper examines is the risk to quality international reportage inherent in the production of journalism that takes place in those increasingly entrenched and segregated international zones that exist within countries in crisis; zones alternatively described as Aidlands (Mosse 2011a) or Peacelands (Autesserre 2014).

Aidlands can be defined as places in the world where the concentration of international non-government organisations (INGOs) and UN or World Bank affiliated organisations is so great that it creates its own cultural geography within the city, while at the same time effecting the overall cultural geography of the host city. Peacelands include all of the latter, plus peace-keepers, and international relations/conflict experts – the peace industry – and are linked to the new drawn-out dynamics of conflict, with places within nations, like the east of the DRC, existing in “*not war but not peace either*”

### **Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

Chrisanthi Giotis, « Conflict zones and non-physical risks to journalism practice. Notes from Goma, Democratic Republic of Congo », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.  
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

(Ramalingam 2013, p. 32). I use the hybrid term aid/peacelands given the increasing interconnection between humanitarianism, development and conflict (Duffield 2007). A key point is the level of segregation from the local community and conversely connection to other aid/peacelands around the world. Their existence, and the knowledge dynamics these spaces foster, has been an issue of growing concern and critique in postcolonial, development and international relations literature (Autesserre 2014; Duffield 2007; Jackson 2005; Mbembe 2001; Mosse 2011a; Ramalingam 2013; Wallace, Bornstein & Chapman 2007). Given that foreign correspondents also use these spaces, the critiques from these neighbouring disciplines must be taken seriously. This paper asks: how do aid/peacelands – as spaces – contribute to forms of journalistic knowledge that create risks for quality journalism? I examine these dynamics through the aid/peaceland situated in Goma, Democratic Republic of Congo.

---

#### BACKGROUND TO THIS RESEARCH

---

This paper has come out of my wider PhD project searching for enablers to help foreign correspondents more-often present complex and nuanced reporting of crisis situations, and furthermore, represent the victimhood of people (especially in sub-Saharan Africa) without reducing those people to two-dimensional objects to be consumed. My research focused on foreign correspondents because it follows the argument of eminent ethnographer Ulf Hannerz (2004) that foreign correspondents can be significant agents of normative cosmopolitanism.

It has already been noted that journalists, particularly in sub-Saharan Africa, will often deal with physical, economic and emotional insecurities, through embedding themselves with western International Non-Government Organisations (INGOs). The dangers to quality reporting, with journalists becoming “*a cog in the world’s humanitarian machine*” (Balzar in Hannerz 2004, p. 46), has been discussed for some time, especially by Africa experts. Similarly, in development literature, a concern with the symbiosis of media and aid driving negative stereotypes has existed since the late 80s (Benthall 2010, pp. 182-184). These concerns are further backed up by media, postcolonial and other scholars who criticise foreign correspondents for creating simplistic and stereotyped representations of sub-Saharan Africa (Granqvist 2012; Gruley & Duvall 2012; Hintzen 2008; Lindqvist 1997; Madondo 2008; Mamdani 2007; Mamdani 2009; Mbembe 2001; Muspratt & Steeves 2012; Wainaina 2005, 2012). These critiques focus on Anglo-American reportage and my research also focuses on Anglo-

American reportage. However, the concerns I develop in this paper regarding aid/peacelands are relevant to all internationals who enter such spaces.

Scott (2015) suggests that critiques of Anglo-American reporting of sub-Saharan Africa may be over-stated as they are based on a small set of empirical examples. This critique is important to pay attention to. However, given my focus on foreign correspondents’ *practice*, the most important consideration for my research is the fact that many foreign correspondents, when they write of their time in Africa, particularly Sub-Saharan Africa, feel the need to engage with, and to some extent correct, the common media representations that they, and/or their colleagues, and/or their news organisations, have helped to create (Dowden 2009; French 2005; Harden 1991; Hunter-Gault 2006; Keane 2004; Sara 2007; Zachary 2012). The repetition, particularly of an element of *mea culpa*, produces its own body of evidence, separate to content and textual based analysis.

Scott (2015) further argues that the empirical data critiquing reporting is based narrowly on elite, especially US, newspapers. This criticism is no barrier to this research as the important point about elite newspapers is the fact that “*quality news media and the individual journalists writing for them play a tremendously important role in informing both policy-planning and decision-making as well as the allocation of attention to countries and issues*” (Otto & Meyer 2012, p. 206). The interplay with policy is particularly important to pay attention to as part of the dynamics of the aid/peaceland of Goma – as will become apparent below.

Once having introduced the methodology and theoretical framework the analysis in this paper will begin with a description of the aid/peaceland of Goma, focusing particularly on how it is an international space, and how this space produces its own doxa entrenching northern knowledge dominance. The paper will then focus in on the key relationships for journalists within these spaces – their relationships with INGO workers and, more importantly, for the new arguments of this paper, their relationships with fixers – and consider how the space impacts these relationships. Various risks to quality journalism production will become apparent.

A limitation of this paper is that hard news from conflict zones increasingly depends on “*unsalaried, uninsured, and often politically vulnerable stringers who are nationals of the countries affected*” (Sterling 2009, p. 645) however, this paper does not deal specifically with the significant role of agency news

media, except in regards to two points specifically concerning the aid/peaceland space. Firstly, news-agency stringers exist on the periphery of aid/peacelands, entering and exiting its space, and in the specific case of Goma, DRC, sometimes swapping between the role of fixer and stringer. Secondly, news-agency and international broadcast media head-offices will sometimes deploy extra (usually salaried) personnel to the same areas assigned to a stringer, and these deployed journalists, like other travelling foreign correspondents, are likely to utilise aid/peaceland spaces as their base.

---

## METHODOLOGY

---

As part of my PhD I reported from Goma, DRC for 21 days in August and September 2014 with articles published on my blog and for the Australian publication *Crikey*. I arrived in the DRC at the end of August 2014 just as ebola was confirmed in that country but not in the immediate vicinity. I left just before the Peace One Day concert was held at Goma airport. The exact timing of the visit was random. However, the fact that it was book-ended by two significant news events, one associated with the ‘*Heart of Darkness*’ trope and the other the more recent, INGO-dominated ‘Africa Rising’ news frame (Wright 2016) helps demonstrate the richness of the research site for examining problematic representations of sub-Saharan Africa by Anglo-American media.

Initially I planned to follow the usual practice of freelancers and pitch stories to editors before travelling. However, I found that the process of pitching was significantly curtailing my freedom around the type of stories I might pursue. Given the lack of fixed story (and income) I chose not to employ a fixer. I did employ a translator but this person was not found through the usual circle of expat recommendations. My wider research argues that journalists working on international conflict stories should engage with former-refugee communities living in multicultural cities like Sydney. My translator in Goma, a part-time English teacher and local radio journalist, was found through the links I established in Sydney’s east DRC community. The fact that my translator was not a member of the aid/peaceland community of Goma turned out to be significant.

The main focus of my research was producing journalism features for publication while engaging in auto-ethnography. A secondary concern was taking advantage of the trip so as to conduct semi-structured, and exploratory, qualitative, research interviews around media production processes with

local and international NGO workers, local and international journalists, and with fixers. Early on in that process two international workers, particularly concerned with policy development, highlighted the importance of fixers in the news production process and interviews with fixers came to form a key empirical feature of my research. I used my translator for the journalism stories and, following usual practice, all interviewees were named unless anonymity was requested for safety reasons. The research interviews were conducted by myself and in English. Following the stipulations of my ethics clearance these research interviews remain anonymous.

Finally, of particular importance to this paper, is the fact that my 20 nights in Goma were split equally between two hotels. The first hotel existed outside of the peaceland space and I was the only westerner there for the entire 10 days. In contrast, the second hotel was run by an INGO, packed with expats and local elites, and very much part of Goma’s aid/peaceland. Comparing my auto-ethnographic field notes of the two periods, both in terms of my affective experiences, and in terms of the conversations I was having, and people I was having those conversations with, led to my interest in the effect of space as a risk to quality journalism production. This then led to the discovery of the inter-disciplinary aid/peaceland literature mentioned above.

The conceptual analysis of the aid/peaceland which follows draws upon the empirical evidence of my auto-ethnographic field notes however, given the limits of auto-ethnography in terms of the extreme specificity and subjectivity of the data, this analysis is supplemented with literature on aid/peacelands. I will also refer to evidence from my six interviews with fixers (five male, one female, ages ranging from early 20s to mid 40s). While six interviews is a significant number for the small community of Goma, the research sample is again small, and so these results will also be discussed in relation to other literature on fixers from around the world.

---

## THEORETICAL FRAMEWORK

---

Pierre Bourdieu’s concept of doxa, and from social geography, the idea of social practices as regulated by the way we conceive of space and time make up the theoretical basis of this analysis.

Eminent historian Fernand Braudel in his work *The structures of everyday life: the limits of the possible* (1981) shows us everyday practices like what you eat and how you pass the time are structures in our lives that situate us in a certain system of living.

Similarly, social geographer David Harvey, quoting Nancy Munn, tells us “*socio-cultural practices ‘do not simply go on in or through time and space,’ but they also ‘constitute (create) the spacetime ... in which they go on.’*” Actors are, therefore “concretely producing their own spacetime” (1996, p. 215). Analysing my experiences in Goma while embedded in aid/peace land spaces I will argue that a particular *international* spacetime can be discerned which entails risks to the quality production of journalism in Goma.

In the final journal article of his life, published posthumously, the eminent French sociologist Pierre Bourdieu described a new international economic field visible through the politics of structural adjustment, which disproportionately disadvantaged African economies (Bourdieu 2001, p. 6). Bourdieu says that within this field there are sub-fields at work (p. 4) and although Bourdieu didn’t elaborate on these sub-fields in that article, surely the field of aid-development-peacebuilding is one of these sub-fields. Indeed, this has been argued by Jeffrey Jackson who, in his ethnographic study of Honduras, titled *The Globalizers: Development Workers in Action* classes both journalists and development/aid workers as ‘Globalizers’ he identified in response to Bourdieu’s article (2005, p. 3).

The field will be subject to internal pressures, and external pressures with the external pressures relative to the autonomy of the field. Despite this struggle at any one time there is a doxa and this is a shared “*universe of tacit presuppositions that organize action in the field*” (Neveu & Benson 2005, p. 3). Doxa is not just an idea it is also the creation of practices, which legitimize the dominant ideas, or orthodoxy, of the field. Bourdieu contends: “*The social world doesn’t work in terms of consciousness; it works in terms of practices, mechanisms and so forth*” (Bourdieu & Eagleton 1992, p. 113). Bourdieu’s long-time collaborator Loic Wacquant has taken this argument further examining the inter-related role of practices, doxa, habitus, affect and particular spaces (Wacquant 1995).

Thus, if fields are a site of struggle, and doxa is constantly under-review and reformed through the practices in the field, I argue that the synchronicity in changing practices exhibited by the development field and the international reporting field, combined with the shared work and social space of aid/peacelands, is creating doxa. Given the “*very low autonomy*” of the journalism field as a sub-field within the field of power (Bourdieu 2005, p. 41) the dynamics of this doxa creation must be carefully considered. In particular, I suggest the international spacetime of aid/peacelands, in conjunction with

the synchronicity of practices, is helping to reconstitute a particular northern-international doxa in the field of foreign correspondence and that doxa entails risks for quality reporting, particularly in drawn-out conflict situations like the east of the DRC.

---

#### THE SPACETIME OF GOMA’S AID/PEACELAND

---

In conceptualising the aid/peaceland of Goma it may be useful to think of a network of connected nodes dotted throughout the city. These nodes are spaces of work and leisure – offices, homes, hotels, cafes, restaurants and clubs. The connection between these nodes are also constituted specifically as part of aid/peaceland, you do not take any old transport to get around. Instead the transport is securitised and chauffeured giving rise to the ubiquitous stereotype of INGO workers in white Toyota four-wheel-drives<sup>1</sup>. Not each node is equal; certain spaces at certain times are particularly powerful creators (and creations) of the aid/peaceland. At my time of visiting these powerful spacetime nodes included: the all-you-can-eat buffet and cheap cocktails at the lakeside restaurant/bar, Le Chalet, on Wednesday nights; the nightclub Coco Jumbo late on Friday nights; the trilingual monthly trivia event at Riviera; and the new boulangerie, Au Bon Pain, anytime during the day but especially on weekends. This network of spaces was visualised in 2014 in cartoon format and can be found at the expat-oriented website *Living in Goma* <https://livingincoma.com/2014/10/23/goma-by-anne-francewhite/>. The *boulangerie* is a particularly good example given the excitement it was still generating at my time of visiting. It had opened in May and was attracting expats and local elites in droves. In the cartoon map it is captioned “*talk of the town – good bread at last!*”.

The *boulangerie* typifies the international connection and local segregation. Like an expat moth to flame I discovered it on my very first foray into the city, and on weekends expats would travel from the next major city, Bukavu, with the express intention of checking out this ‘talk of the town’ – yet many moto drivers (local motorbike taxis) hadn’t heard of it. My translator too had never heard of it and when, after I had introduced him to it, I asked him to meet me there one day I found that, arriving before me, he did not go inside but instead waited outside with the security guard. The *boulangerie* was obviously for internationals and elites, not everyday locals. At times it resembled nothing so much as a packed co-working hot-desk space. Strangers would share tables, tapping away on their laptops for hours, and of course they weren’t strangers by the end of the visit. People would come and go and greetings and introductions were manifold. These interactions

were based not just on the particular space of Goma but connected to the international world of aid/peacelands. Several of my research interviews resulted from introductions made at the *boulangerie* and three of my research interviews took place there. At one point an interviewee, despite knowing me to be a journalist and researcher, asked if I was part of the “UN family” (Interview F) clearly implying a distinct international and mobile tribe, mobile both in terms of moving between locations and moving between strands of international knowledge-work.

Another major feature of the aid/peaceland space is the sense of danger. In my experience discussions around security were constant – partly fuelled by my repeated transgression, especially at first, of normal INGO security protocols. These conversations about danger, however, were not in relation to the risks of war. Goma is not immune to actual warfare, as shown during the M23 Rebellion take-over of the city in 2012. However, in general, it is protected from the impact of blasting guns. The danger discourse instead revolved around violent urban crime which, it has been argued, has been created because of, and particularly targets, expatriates in Goma (Büscher & Vlassenroot 2010, p. S266). As a walking dollar sign you are a target and the conflict plays a part here too. Twice in my 21 days I dealt with crime situations, both times the perpetrators were young men who appeared to be drug-addled and also left me with the impression they were former combatants. These situations came about because I was outside of the aid/peaceland space and in the local space however, they were also resolved through the local community. In the second, more serious instant, where the young man followed me for some time and when confronted told me that I was to “*come with him*” I was eventually able to hop into a local bus and, in my limited Swahili, ask the conductor not to let the young man in.

Even if the dangers are real, the effects of this discourse of danger should be considered. I found that during my stay, and especially after I changed to the second hotel I was less willing to step out of aid/peaceland spaces. Like other gated communities aid/peacelands breed separation, and more importantly they breed comfortableness with that separation.

Of course, this is not to suggest foreign correspondents stay completely bunkered, if they did how would they get any reporting done? However, the trips to the field are highly orchestrated, often involving the use of INGOs or fixers, and specific security arrangements. Such ‘deployments’ into ‘the field’ may in fact only strengthen the existing aid/peaceland relationships.

---

## INGO- JOURNALIST RELATIONSHIPS

---

In recent years, former and current sub-Saharan Africa based foreign correspondents, have expressed their concerns regarding the long-established symbiosis between the humanitarian/development profession and foreign correspondents (Balzar in Hannerz 2004, pp. 45-7; Dowden 2009, pp. 4-9; French 2005, p. 59; Polman 2010; Rothmyer 2011). This has led journalism scholars to conclude that foreign correspondents, especially in reporting humanitarian crises, are effectively embedded with aid organisations and that this may entail “*similar trade-offs to going on location with the military*” (Franks 2010, p. 79).

In journalism literature the critique of this embedded practice is that western foreign correspondents “*rely on NGO ‘ex-pats’ working overseas to provide perspective*” (Moeller 2006, p. 188) and the result, particularly for Africa, is the perpetuating of negative stereotypes which correspond with the funding priorities of NGOs (Dowden 2009, p. 7; Franks 2010; Rothmyer 2011) and because of time, space and funding constraints, the ignoring of other stories (Rothmyer 2011). Furthermore, that western foreign correspondents are perpetuating a view of ‘white angels of mercy’ with African actors relegated to backdrops (Franks 2010, p. 75; French 2005, p. 59; Keane 2004). These concerns correspond with the critiques of representations of sub-Saharan Africa put forward by postcolonial scholars such as Hintzen (2008), Lindqvist (1997), Madondo (2008), Mamdani (2007; 2009), Mbembe (2001), Muspratt & Steeves (2012) and Wainaina (2005). On the flip side the INGO-journalist relationship has also been problematised as contributing to simplistic ‘Africa Rising’ framing (Wright 2016). More recently critiques of these representations have been linked to foreign correspondents’ lifestyles (Sundaram 2016; Wainaina 2012). Sundaram writes about the disconnect from local reality saying: “*...journalists are often lodged in expensive bungalows or five-star hotels. As the news has receded, so have our minds*” (2016, p. 99).

My focus on aid/peacelands builds on these existing critiques. The particular concern that I will now develop is how these international relationships and spaces impact our relationship (or lack thereof) with locals and the risks this entails.

---

## THE RISK OF LOST LOCALS

---

In the first place let’s consider what happens when we lose locals (or reduce them to backdrops)



inherent in the traditional understanding of embedding – that is logistical and safety support getting to the ‘frontline’ of villages under attack, and refugee camps. Former Africa correspondent Richard Dowden describes this process of embedding with INGOs as a “deal”, which excludes the effort of locals. He writes:

*“The deal, mostly unspoken but well understood, is that aid workers tell journalists where disaster is breaking. The aid agencies provide plane tickets, a place to stay, vehicles, a driver, maybe a translator – and a story. In return the journalists give the aid agencies publicity, describing how they are saving Africans and using images of distress and helplessness to raise money. The deal excludes the efforts of local people to save themselves. It is easier – and more lucrative – to portray them as victims dependent on Western charity.”* (Dowden 2009, p. 7)

Thus logistical embeds create a reporting risk: the misrepresentation of the overall truth of the situation that occurs when local initiatives are excluded from stories; in fact most refugees and internally displaced people (IDPs) are helped by locals in the community – around Goma only 25% of IDPs are in camps (Giotis 2015). Ordinary people helping IDPs is part of the broad local reality, not witnessed in aid/peacelands – whether staying inside the main network of securitised space, or travelling in a four-wheel drive outside it.

Expanding our understanding of embedding to include our time spent in aid/peacelands means that we can highlight the international and specifically – *not local* – element of the embedding experience. My experiencing an international space, segregated from the local, mirrors the findings of ethnographers of aid/peaceland spaces (Apthorpe 2011; Büscher & Vlassenroot 2010; Eyben 2011; Harper 2011; Jackson 2005; Mosse 2011b; Rajak & Stirrat 2011).

It was only in my first hotel, a hotel very much open to the local community, whose water tank was in fact used by local shopkeepers on the frequent occasions when water and electricity were cut off, that I was able to gain any sense of the ‘everyday’. It was here my local phone credit seller battled valiantly to improve my Swahili, I bantered with the hairdresser next door and I discussed the state of Goma with the young doctor from Kinshasa over our simple, yet beautifully presented, one-egg, one-banana, (and occasionally one-passion fruit) breakfast.

The risk of journalists not giving readers a sense of normality in their reports has been re-

cently highlighted by philosopher Alain de Botton. In his 2014 book *The News*, he argues that BBC website figures of 2.52m readers for ‘Bowie Comeback Makes Top Ten Singles Chart’ and only 4,450 readers for ‘East DR Congo Faces Catastrophic Humanitarian Crisis’ are not explained by a lack of compassion but a lack of engagement resulting from a lack of understanding about the reality of the everyday. He says the average western consumer of media can not engage with a catastrophic humanitarian crisis in the DRC because they have no sense as to this being out of the ordinary “*We don’t know whether anyone has ever had a normal day in the Democratic Republic of Congo, for no such thing as ever been recorded by a Western news organisation*” (de Botton 2014, p. 84). A similar argument is made by Ben Rawlence author of *Radio Congo* who says to create new knowledge of a place “*you need to get the balance right between reality, which is horrific, and the encompassing reality, which is human and normal and mundane*” (Rawlence in Taylor 2012, p. online).

Bringing this discussion home to the particular dynamics of the conflict in the east of the DRC we can consider if the invisibility of much of the local reality may be blinding foreign correspondents to important local societal structures. In particular, the focus in the foreign media on western intervention and sanctions regarding conflict minerals means that there has been scant attention paid to the issues surrounding artisanal miners (Fahey 2009). The introduction of the humanitarian legislation Section 1502 of the Dodd-Frank Act was hailed as a step forward in the dominant narrative of stopping the trade in conflict minerals but there were hundreds of thousands of artisanal miners who relied on the current arrangements for their survival who were pushed to one side.

As predicted by Easterly (2006), when one is focused towards the west, grand plans for positive change can leave devastation in their wake. In the case of Section 1502, a key organisations pushing for the legislation was U.S based INGO the Enough Project. The Enough Project acknowledged the plight of artisanal miners (Bafilemba, Mueller & Lezhnev 2014, pp. 10-1); however, the organisation argued, with the help of a particular case study, that the western mines taking over would provide development support for the local community even as tens of thousands of locals lost their livelihoods. Unfortunately, the exemplar pointed to has turned out to be less than exemplary, a small area which was meant to be set aside so that artisanal miners could continue work in an accredited conflict-free zone is still to be set up (Alphamin Resources 2016).

The plight of artisanal miners hasn't been ignored by foreign journalists all together<sup>2</sup>. However, the scale of attention paid to this issue does not match its crucial importance to hundreds of thousands of Congolese. Belatedly, journalists are realising this and recently an Al Jazeera documentary on the issue was nominated for an Emmy (un-named reporter 2016). However, the underlying risk of ignoring important societal structures effecting locals (like 75% of IDPs helped in the community or hundreds of thousands surviving via artisanal mining) remains when journalists are missing out on the fabric of local life.

---

**A NORTHERN-INTERNATIONAL DOXA  
IN AID/PEACELANDS**

---

Of course another explanation as to why the plight of artisanal miners was downplayed is simply that the Anglo-American journalists accepted the international view of the situation, with that international view including the taken for granted of assumption of the need for intervention.

Jeffrey Jackson, in his in-depth ethnography of development workers, argues that the “*first thing*” you have to realise is that they live in an “*international space*” (2005, p. 52) nurturing their capacities as “*promoters of global agendas and builders of transnational institutions of governance*” (2005, p. xii). These global agendas have also been described, in development literature, as “*travelling orthodoxies*” (Mosse 2011b, p. 7). Of particular concern in conflict situations is the documented top-down approach has also been linked, with the DRC used as an example, with a circular logic which always favours intervention (Koddenbrock 2012). This does not mean that every analysis offered by international experts will be faulty but foreign correspondents must be aware of the documented bias towards international interventions shown by travelling experts; forewarned is forearmed.

The practices dominant inside aid/peacelands strengthen the doxa of the international perspective variously, through: connection with an international world via social media; discussions of postings around the world, with those postings linked to the constant of career progression; and *accountability links*, whether for aid programs or articles written, which do not flow into the local community but instead head ‘back’ to the ‘centre’ in New York, London, and Sydney. There is also the valuing of the international worker over the local worker in concrete salary-based ways; local NGO professionals are offered employment on different pay scales

from their expat colleagues. Jackson describes this process of different pay scales in depth, viewing it as one of the structures of globalization disempowering people’s knowledge in developing countries because, as one of his interviewees puts it, their knowledge “*comes cheap*” and is therefore not valued (Jackson 2005, p. 114). All of these elements contribute to the taken for granted presupposition in the field that knowledge is thematized, transferable and held by travelling experts.

In the development profession the privileging of technical or thematic expertise has been described by Professor Emeritus and former Director of the Global Insecurities Centre, Mark Duffield, as moving from the 1970s when “*learning the language, making friends and trusting people*” was the norm to the conditions for ‘Ground Truth’ and ‘Area Expertise’ to be devalued “*Westerners with area expertise now appear abnormal, even threatening*” (2014, p. S84). Ben Ramalingam has described this move to technical or thematic expertise as the “*The ‘Best-practicitis’ Epidemic*”. (2013, p. 24).

Anyone who has followed changes in the coverage of foreign reporting will recognise a parallel process having taken place in the journalism profession with technical expertise, meaning the ability to quickly put together a story package, being valued above knowledge of the place and the ability to speak the language. A decade ago US ABC *Nightline* stalwart Ted Koppel said “*...the age of the foreign correspondent, who knew a country or region intimately, is long over*” (Moeller 2006, p. 188). In their place came the parachutist who was able to “*hit the ground running [and trained to] come up with some semblance of information and some basic components of the story*” (Pintak in Ricchiardi 2006, p. 47). In this version of international journalism the value of the westerner is their technical knowledge, their “*familiarity with their news outlets’ needs and procedures...those sent are skilled in crisis coverage, not educated in the politics, culture and language of a region*” (Moeller 2006, p. 187). Or put another way parachutists “*know a great deal about covering crises but not necessarily much about the crisis they are covering*” (Hess in Palmer & Fontan 2007, p. 21). Of course foreign correspondence, especially in sub-Saharan Africa, and concerning Anglo-American reportage, has long been subject to this critique of parachuting in without much knowledge. The point I am making here is that these practices, instead of being cast away, are being reconstituted by new reporting dynamics, and these dynamics mirror changes in a neighbouring field.

The dominance of technical or thematic knowledge, in both the development and journalism pro-

fessions, equals a lack of respect for the complexity of conflict, a problem which intersects with a complaint made by many scholars (French 2005, pp. 128-129; Gruley & Duvall 2012; Mamdani 2007; Mbembe 2001; Mudimbe 1994, p. 238; Muspratt & Steeves 2012; Wainaina 2005) of the representation of Africa in western reportage “*where neither history nor motivation is thinkable*” (Mamdani 2007, p. online). In development literature it has been noted this lack of respect for local specificity and complexity has led to a “*long roster of development disasters*” (Ramalingam 2013, p. 8). There have also been significant *reporting* disasters influenced by this lack of respect for the complexity of local reality.

As Franks has detailed, the Ethiopian crisis of the mid 1980s was “*reported as a straightforward famine, caused by lack of rain... Yet the reality was very different... the consequence of an ongoing civil war and a brutal regime*” (2010, p. 81). The politics of war underlying the famine was reported in the original BBC Michael Buerk documentary that turned the world’s attention to Ethiopia, however, subsequent reporting did not follow up on this important element “*...as the story reverberated around the media it was picked up in an increasingly simplistic way*” (Franks 2013, p. 101). Reporting of the Rwandan genocide and the Darfur conflict has also been criticised for the lack of local understanding shown by Anglo-American reporters (Gruley & Duvall 2012; Mamdani 2007; Mamdani 2009).

In the DRC it has been argued that the urge to simplification evident in reporting has in fact contributed to the simplification of development initiatives. Autesserre and others describe a process whereby it became the accepted truth that the DRC conflict was not receiving enough attention in the international media because it was too complex<sup>3</sup>. This meant that international actors focused on specific issues like conflict minerals and war-rap and simplified the dynamics of these issues so as to attract attention. However, given the strong symbiosis between media attention and policy priorities, it then became difficult to shift focus to other important issues, or indeed add complexity or nuance to the situation for it was those particular issues that were attracting both funders and readers. (Autesserre 2012; Eriksson Baaz & Stern 2013; Ramalingam 2013, pp. 32-35).

The important point to come back to here is that simplification is helped along when a deep understanding of local dynamics is devalued. Furthermore, the fact that the doxa of the field in which both professions are engaged is privileging technical/thematic knowledge over local area knowledge helps explain how it has come to be seen as normal for foreigners, whether they are INGO workers or journal-

ists, to fly in and pretend to know everything there is to know. In this respect aid/peacelands can be understood as zones reinforcing the larger structure of northern-knowledge dominance in the field of international development (Kothari 2006). For foreign correspondents the specific professionals, to be found in aid/peacelands, crucial to keeping alive this myth of know-all flying internationals – are fixers.

---

#### THE RISKS OF A HIERARCHICAL INTERNATIONAL TRIBE

---

Paulo Nuno Vicente quotes a freelance journalist in Kenya as saying it’s both “*patronizing*” and “*non-sensical*” that “*Western media send their reporters parachuting into other countries and expect them to have the best reports*” (2013, p. 45). It’s true, it is patronizing and nonsensical – but of course that’s not what happens – because those journalists turn to the knowledgeable local fixer for help. Fixers are an incredibly important part of the international reporting scene. They are also an incredibly important part of aid/peacelands – but they belong to the ‘compradore’ class.

Rajat and Stirrat describe the compradore class as “*intermediaries between the host population and the foreign development workers who control communication and usually produce what is expected of them.*” (2011, p. 168). In the case of INGOs, locals routinely hold together offices in the long term while their expat superiors come and go. In the case of foreign journalists fixers keep hold of the contacts and knowledge needed for reporting. Yet, existing as they do as part of a compradore class, most audience members don’t know that such a thing as a fixer exists and so what they see is this westerner coming in and summing up the situation. It is not unreasonable to believe the subtext for some audiences could involve a variation on the theme of ‘see all it takes is a little western know-how and analysis and everything could be worked out’.

At times this lack of naming fixers may have to do with protecting the safety of the fixer, after all western journalists have the safety of their passport, local fixers do not and at least one of my interviewees had been forced to flee the DRC for a time because of reporting he had helped with (Interview H). However, at other times, it is hard not to assume the motivation is hiding the role of the fixer from the public. The majority of fixers I interviewed in Goma took the lack of acknowledgement as par for the course even if there was a sense of sadness about this. The exception was when it came to documentaries. Here one fixer quite rightly pointed out that

he expected to be acknowledged in the credits, and indeed he hoped he would be for this would help him get extra work. He told me that once, when he was not acknowledged, he asked the documentary maker why he had not been credited and he was not given a clear explanation. The fixer then suspected that the foreign correspondent's "ego" was the reason (Interview C).

Although still not generally known to the public, one place where the role of fixers has been discussed more than other places, is Iraq, where, in part, because of the extreme security risk, fixers have been converted into local stringers or "proxy journalists" (Palmer & Fontan 2007, p. 6). There is an ethical issue here in that western journalists' lives seem to be valued more than local journalists' lives. Palmer & Fontan point out the gruesome statistic that in the first year after the 2003 invasion of Iraq, the body count for media personnel was split roughly half-half between foreign and Iraqi nationals. However, as time went on, the vast majority of those killed have been Iraqis (2007, p. 6). The practice of western journalists retreating behind secure compounds may be justified by the belief that western journalists in Iraq are more targeted than locals (Veis 2007, p. online) however it is difficult to find ethical justification for the silence around the role taken on by locals.

Preparing an article on the role of Iraqi fixers/stringers/journalists Greg Veis found himself rebuffed by nine of the US's biggest news organisations. One former Iraqi reporter for a major U.S newspaper told Veis he felt those organisations were hiding the bravery of Iraqi journalists so American journalists could get the credit (Veis 2007, p. online).

Acknowledging the role of the fixer means better analysis of the potential benefits and pitfalls of the journalist-fixer relationship – a process that has begun in academic literature (Davies 2012; Murrell 2009, 2014; Palmer & Fontan 2007). Both Murrell (2009 and 2015) and Palmer and Fontan (2007) have pointed out that the fixer's role includes editorial input. There are obvious advantages to this, especially in the suggestion of story ideas that might otherwise not be picked up (Murrell 2009, p. 11). However, this scenario of supplying off the beaten track story ideas is more likely be the case when the fixer is on retainer and is starting to act more as a local producer, and, to underscore the difference, Murrell found BBC personnel, especially in Iraq, who saw their colleagues in this way would use the term "local producer" not fixer (Murrell 2009, p. 13).

The question to ask then in relation to this research is how likely is this partnership model to come about in the structures of aid/peaceland?

When asked directly none of the fixers interviewed in Goma called the working relationship a partnership and the international structure of the aid/peaceland space is likely contributing to this lack of partnership. Bunce, in examining the international newsrooms in Nairobi found that while local news workers were highly valued "ultimately, however, the Western voices in newswires enforced through hierarchical chains of command, prevailed over and above dissenting opinions of local journalists" (Bunce 2015, p. 50).

Bunce further found that one of the main restrictions on the content produced by correspondents is the need to sell stories to a western audience (2015, p. 48). Fixed frames expected in the west acting as a stumbling block was specifically mentioned by one of my interviewees whose main source of employment was as a stringer for an international news agency (interview D). These findings align with the fears of Hamilton and Jenner who asked: "Foreign nationals may offer the promise of greater international perspective in foreign reporting but will it turn out that way? Will foreign nationals end up seeing the world through an American lens, with the only advantage being that they will work for less?" (Hamilton & Jenner 2004, p. 315). In Murrell's research she found:

*These fixers... know what kinds of stories will work for the various journalists from different broadcast companies. Globalisation has made possible this tribe of news gatherers (be they correspondents or fixers) who have more in common with each other than with the general populace of the country in question. (2015, p. 151)*

This creates a risk when fixer's believe that they know what western audiences want in terms of stories so they exclude information in their translation of quotes, or their interpretation of the situation, which doesn't fit the previously defined frame. However, in Palmer and Fontan's research it is only recognised as a danger by a minority of journalists (2007, p. 17).

I concentrated on this element of the fixer's professionalism and found that there was a strong sense from fixers that they understood western news values, especially among the more experienced fixers. It is worth noting here that the most experienced fixers had been in the job for almost 20 years, almost as long as the conflict in the east of the DRC had been raging. The two most experienced estimated that they had worked on upwards of 300 stories each (Interviews H and I). The most experienced estimated he had worked

with 40 western news organisations, reeling off the biggest names in the business (Interview H).

Given this wealth of experience is it any wonder that fixers feel that they have a strong sense of what constitutes news for western audiences? However, their understanding has no theoretical element, it is completely formed through their experience of previous news stories and thus there is an obvious bias towards repetition of what has worked in the past. As an example one, very experienced fixer, who also worked as a stringer, said to me “*Today there is a moto [motorcycle taxis – the main form of taxis in Goma] strike – that is not international news*” (Interview I). However, it could be international news. It could spark a story about civil unrest in the light of continuing state failure and questionable democratic reforms. I believe that this fixer did not see it as an international story because the state of the DRC’s democracy is not one of the key storylines that has interested Anglo-American media recently<sup>4</sup>.

---

#### **BRAVERY REDEFINED: THE RISK OF INFLEXIBILITY**

---

The tendency towards the repetition of storylines is heightened by the fact the correspondent briefs their chosen fixer on their objectives for the reporting trip well before arriving – so where will the idea for the brief come from? Often from new takes on previous stories. One fixer told me that so attached was a documentary team to the idea for a story they had seen in another documentary that they refused to believe the fixer when he told them that the situation on the ground had changed in the year which had elapsed since that first documentary was made (interview J). This may be an extreme example but all the fixers I spoke to said that the western journalists arrived with an idea and it was their job to make that idea come about. I wish to make this point perfectly clear because it is easy to underestimate its importance. In all journalism you arrive at a story with some sort of idea as to what the story will be. The crucial difference in this situation is that everything about the structure of the reporting experience mitigates against the normal flexibility with which initial story ideas are treated reporting, say, the education round for a national paper. Arriving in a place like Goma, you have limited knowledge, limited time, in that limited time you have limited contact with locals and limited if any language skills so you can’t eavesdrop in the marketplace or “*read the graffiti*” (Palmer & Fontan 2007, p. 21), you are under extreme stress, your fixer is doing everything they can to fulfil the original brief, and you will have probably sold that original brief, that tried and tested story for the western market, to your editors back home who

are making this trip possible. In short everything is working against the likelihood of changing the story dramatically, including your own psychology, for the last thing you want is to introduce more uncertainty into an already highly uncertain situation. One interviewee, a Congolese journalist working for overseas news organisations and as a fixer, said that the western journalist changing the pre-determined storyline required an act of “*bravery*”, and more often than not foreign correspondents saw their storyline was flawed, and they acknowledged as much in their conversations, but they didn’t change it (Interview D).

The need to find stories that can be sold to a western market of readers mirrors the process of finding development projects that can be sold to a western market of charity donors. And in both cases locals need to work in with the processes of the western organisation. Given the power inequality is it any wonder that researchers in this area of development found that “*in Uganda the colonial image of ‘black faces, white masks’ was used several times to describe the negative aspects of the relationships that were being created around aid funding*” (Wallace, Bornstein & Chapman 2007, pp. 173-174). It is not unreasonable to suppose that the field of international reporting might also entrench power relations which are structured around discourses of power which imply racial inferiority as described by Fanon in *Black Skin, White Masks* (1986 [1952]).

The risk here is that existing in the aid/peacelands, which has already normalised the devaluing of local knowledge and power inequality this uncritical evolution new practices are developed. One such potentially problematic practice has already occurred in Iraq. Quoting research from Orville Schell, Murrell describes a situation in Iraq where much of the basic reporting is now done by Iraqis, while writing and analysis is done by westerners and goes on to say “*if this were to become the enduring model for correspondence, than the traditional foreign correspondent would morph into a ‘foreign affairs correspondent’ who would proffer analysis while the practical eyewitness reporting would be done by cheaper means*” (2015, p. 154). Murrell calls this the “*final step in the outsourcing... of international news gathering*” (2015, p. 154) however, is this not also the outsourcing of danger? I do not wish to downplay the danger but this can be debated both ways and is probably contingent on specific times and places – indeed in the DRC several of my interviewees discussed how foreigners were needed to report what locals can’t and one mentioned how he would act as a fixer but not as a journalist, following the death of one of his journalist friends (Interview J). In any case, the type of ethics

being practiced must be questioned. At the very least it is not a practice designed to build a sense of solidarity; how will this privileging of the western life impact the analyses offered by the ‘foreign affairs correspondent’? It is worth noting again there is a similar trend in international development with 80% of “*all victims of violence, fatal or not, among the staff of western aid organisations in war zones residents of the country in question*” yet “[t]here is barely any discussion of the ethics of this in the humanitarian world” (Polman 2010, p. 153).

In relying on the social and material infrastructure supplied by aid/peace land have we run the risk of uncritically mirroring the general modes of being and social relations between internationals and locals in conflict zones?

---

### CONCLUSION

---

Westminster Lobby and Washington’s Capitol Hill are recognised as places of power and their dynamics are analysed and discussed in both academia and popular culture. Those discussions and representations include concerns that a shared social world might lead to a shared social view of the world at large “*that journalists might broaden their minds if they were not living cheek by jowl with the politicians*” (Grattan in Simons 1999, pp. 79-80). We need to include this same consideration for journalists and aid workers and in discussing the hotels, cafes, clubs and restaurants of Goma as part of aid/peaceland these too can be recognised as scenes of power where limited frameworks of interpretation can take hold.

Correspondents step into the internationalised spaces of aid/peacelands to protect against the physical and emotional risks of conflict zones but, once inside the bunkers and international hotels, different risks emerge: there is the risk of missing

important local structures; there is the risk of over-emphasising the international perspective with its propensity for intervention; there is the risk losing the empathic effect of the average and everyday from our descriptions; there is the risk that we strengthen our acceptance of the technical/thematic doxa in foreign correspondence, a doxa which values technical crisis reporting not understanding local complexity; there is the risk of accepting the colonial echoes apparent in a hidden, undervalued, comprador class of fixers and stringers; and in the relegation of fixers and local stringers to a compradore class there is the risk they will continue to produce what is expected of them in terms of fixed, well-worn frames for a western audience.

None of these risks have an easy fix. A safety alternative to the bunkered life of aid/peaceland sometimes discussed in international development is community based acceptance strategies, in other words, embedding with locals rather than segregation, however, this has remained mainly at the level of debate (Duffield 2012, pp. 485-486). A version of this which foreign correspondents could try is embedding themselves with local journalists rather than in aid/peacelands – this is something that should be considered and taking ourselves out of expat comfort zones would also have the advantage of making reporting cheaper while perhaps providing learning opportunities for both the travelling reporter and the local. At the very least, by learning from other disciplines, there is one thing we can and must do right now, we must begin discussing the non-physical risks inherent in reporting from conflict zones thanks to our embedding in aid/peacelands. This paper aimed to stimulate that discussion.

---

*Date de soumission de l'article : 15 avril 2016.*  
*Date d'acceptation : 31 octobre 2016.*

### NOTES

<sup>1.</sup> Creative names for aid/peacelanders are tied to their cars “*In Afghanistan... they are known as the ‘Toyota Taliban’*. In Sudan they’re called the ‘white ooze’” (Polman 2010, p. 206).

<sup>2.</sup> For example in 2009, the issue was discussed, at least to some extent, in a program broadcast on Australia’s ABC as part of their flagship foreign news series *Foreign Correspondent (The Congo Connection 2009)*.

<sup>3.</sup> It is perhaps worth noting here that all wars are complex and one wonders how much this ‘answer’ as to why the DRC was a forgotten conflict was fueled by an echo-chamber effect. Boyd-Barrett (2004) suggests that the main issue was not complexity but rather the involvement of proxy-forces as they mess with the typical genre of war reporting (p. 27).

<sup>4.</sup> A recent content analysis (Bunce 2016) shows that strikes have indeed fallen out of favour as a frame in Anglo-American (and Australian) reporting of Africa. Conversely there has been a dramatic increase in conflict frame reporting, much of it driven by coverage of the DRC. Yet the state of the DRC’s democracy and the state of its conflict are intimately linked.

## Interviews used in this paper

Interview C, fixer and stringer, 05/09/2014, Goma, DRC  
Interview D, journalist, stringer and fixer, 24/08/2014, Goma, DRC  
Interview E, INGO worker, 26/08/2014, Goma, DRC

Interview F, UN worker, 29/08/2014, Goma, DRC  
Interview H, fixer and stringer, 06/07/2014, Goma, DRC  
Interview I, fixer and stringer, 07/07/2014, Goma, DRC  
Interview J, fixer, 07/07/2014, Goma, DRC

## BIBLIOGRAPHY

- Apthorpe, R., 2011, "Coda. With Alice in Aidland: A Seriously Satirical Allegory," in Mosse, D. (Ed.), *Adventures in Aidland: The Anthropology of Professionals in International Development*, New York, Berghahn Books, pp. 199-219.
- Autesserre, S., 2014, *Peaceland: Conflict Resolution and the Everyday Politics of International Intervention*, Cambridge University Press.
- Autesserre, S., 2012, "Dangerous Tales: Dominant Narratives on the Congo and Their Unintended Consequences," *African Affairs*, vol. 111, n° 443, pp. 202-222.
- Bafilemba, F., Mueller, T., Lezhnev, S., 2014, *The Impact of Dodd-Frank and Conflict Minerals Reforms on Eastern Congo's Conflict*, The Enough Project.
- Benthall, J., 2010, *Disasters, Relief and the Media*, Wantage, UK, Sean Kingston Publishing.
- Bourdieu, P., 2005, "The Political Field, the Social Science Field, and the Journalistic Field," in Neveu, E., Benson, R. (Eds.), *Bourdieu and the Journalistic Field*, Oxford, Polity, pp. 29-47.
- Bourdieu, P., 2001, "Uniting to Better Dominate," *Items and Issues*, vol. 2, n° 3-4, pp. 1-8.
- Bourdieu, P., Eagleton, T., 1992, "Doxa and Common Life," *New Left Review*, vol. I, n° 191, pp. 111-121.
- Boyd-Barrett, O., 2004, "Understanding: The Second Casualty," in Allan, S., Zelizer, B. (Eds.), *Reporting War: Journalism in Wartime*, Abingdon & New York, Routledge, pp. 25-42.
- Braudel, F., Reynolds, S., 1981, *The Structures of Everyday Life: The Limits of the Possible*, London, Collins.
- Bunce, M., 2016, "The International News Coverage of Africa: Beyond the 'Single Story'," in Bunce, M., Franks, S., Paterson, C. (Eds.), *Africa's Media Image in the 21st Century: From the "Heart of Darkness" to "Africa Rising"*, London; New York, Routledge, pp. 17-29.
- Bunce, M., 2015, "International News and the Image of Africa: New Storytellers, New Narratives," *Images of Africa: Creation, Negotiation and Subversion*, pp. 42-62.
- Büscher, K., Vlassenroot, K., 2010, "Humanitarian Presence and Urban Development: New Opportunities and Contrasts in Goma, DRC," *Disasters*, vol. 34, n° 2, pp. 256-273.
- The Congo Connection*, 2009, television program, Foreign Correspondent, Sydney, ABC TV.
- Davies, K., 2012, "Safety vs Credibility: West Papua Media and the Challenge of Protecting Sources in Dangerous Places," *Pacific Journalism Review*, vol. 18, n° 1, pp. 69-82.
- de Botton, A., 2014, *The News: A User's Manual*, London, Penguin Books.
- Dowden, R., 2009, *Africa: Altered States, Ordinary Miracles*, London, Portobello Books.
- Duffield, M. R., 2014, "From Immersion to Simulation: Remote Methodologies and the Decline of Area Studies," *Review of African Political Economy*, vol. 41, n° 1, pp. 75-94.
- Duffield, M. R., 2012, "Challenging Environments: Danger, Resilience and the Aid Industry," *Security Dialogue*, vol. 43, n° 5, pp. 475-492.
- Duffield, M. R., 2007, *Development, Security and Unending War: Governing the World of Peoples*, Cambridge, Polity.
- Easterly, W. R., 2006, *The White Man's Burden: Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done So Much Ill and So Little Good*, New York, Penguin Press.
- Eriksson Baaz, M., Stern, M., 2013, *Sexual Violence As a Weapon of War? : Perceptions, Prescriptions, Problems in the Congo and Beyond*, London, New York, Zed Books.
- Eyben, R., 2011, "The Sociality of International Aid and Policy Convergence," in Mosse, D. (Ed.), *Adventures in Aidland : The Anthropology of Professionals in International Development*, New York, Berghahn Books, pp. 151-160.
- Fanon, F., 1986 [1952], *Black Skin, White Masks*, London, Pluto Press.
- Franks, S., 2013, *Reporting Disasters*, London, C. Hurst & Co.
- Franks, S., 2010, "The Neglect of Africa and the Power of Aid," *International Communication Gazette*, vol. 72, n° 1, pp. 71-84.
- French, H., 2005, *A Continent for the Taking*, New York, Vintage Books.
- Giotis, C., 2015, "What It Takes to Survive As an Orphan in a Congolese Refugee Camp," *Crikey*, <http://www.crikey.com.au/2015/04/21/what-it-takes-to-survive-as-an-orphan-in-a-congolese-refugee-camp/%3E>, viewed 23/03/16.
- Granqvist, R. J., 2012, "Photojournalism's White Mythologies: Eliot Elisofon and LIFE in Africa, 1959-1961," *Research in African Literatures*, vol. 43, n° 3, pp. 84-105.
- Gruley, J., Duvall, C. S., 2012, "The Evolving Narrative of the Darfur Conflict as Represented in *The New York Times* and *The Washington Post*, 2003-2009," *GeoJournal*, vol. 77, n° 1, pp. 29-46.
- Hamilton, J. M., Jenner, E., 2004, "Redefining Foreign Correspondence," *Journalism*, vol. 5, n° 3, pp. 301-321.
- Hannerz, U., 2004, *Foreign News Exploring the World*

- of *Foreign Correspondents*, University of Chicago Press, <<https://http://www.lib.uts.edu.au/goto?url=http://UTS.ebib.com.au/patron/FullRecord.aspx?p=878248%3E>.
- Harden, B., 1991, *Africa: Dispatches from a Fragile Continent*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- Harper, I., 2011, "World Health and Nepal: Producing Internationals, Healthy Citizenship and the Cosmopolitan," in Mosse, D. (Ed.), *Adventures in Aidland: The Anthropology of Professionals in International Development*, New York, Berghahn Books, pp. 123-138.
- Harvey, D., 1996, *Justice, Nature and the Geography of Difference*, Cambridge, Blackwell.
- Hintzen, P. C., 2008, "Desire and the Enrapture of Capitalist Consumption: Product Red, Africa, and the Crisis of Sustainability," *The Journal of Pan African Studies*, vol. 2, n° 6, pp. 77-91.
- Hunter-Gault, C., 2006, *New News Out of Africa Uncovering Africa's Renaissance*, Oxford University Press, <<http://site.ebrary.com/lib/utslibrary/Doc?id=10197101%3E>.
- Jackson, J. T., 2005, *The Globalizers: Development Workers in Action*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Keane, F., 2004, "Trapped in a Time-Warped Narrative," *Nieman Reports*, vol. 58, n° 3, pp. 8-10.
- Koddenbrock, K., 2012, "Recipes for Intervention: Western Policy Papers Imagine the Congo," *International Peacekeeping*, vol. 19, n° 5, pp. 549-564.
- Kothari, U., 2006, "An Agenda for Thinking about 'Race' in Development," *Progress in Development Studies*, vol. 6, n° 1, pp. 9-23.
- Lindqvist, S., 1997, *Exterminate All the Brutes*, trans. J. Tate, London, Granta Publications.
- Madondo, B., 2008, "Vanity Farce: The Africa Issue," *Transition*, vol. 98, n° 1, pp. 170-179.
- Mamdani, M., 2009, "There May Have Been No Water but the Province, Was Awash with Guns," *New Statesman*, June 8, pp. 34-37.
- Mamdani, M., 2007, "The Politics of Naming: Genocide, Civil War, Insurgency," *London Review of Books [online version]*, vol. 29, n° 5, pp. 5-8, <http://www.lrb.co.uk/ezproxy.lib.uts.edu.au/v29/n05/mahmood-mamdani/the-politics-of-naming-genocide-civil-war-insurgency>, viewed 30/05/15.
- Mbembe, A., 2001, *On the Postcolony*, trans. Berrett, A.M., Roitman, J., Last, R. M., Rendall, S., Berkeley, University of California Press.
- Moeller, S. D., 2006, "Regarding the Pain of Others: Media, Bias and the Coverage of International Disasters," *Journal of International Affairs*, vol. 59, n° 2, pp. 173-196.
- Mosse, D. (Ed.), 2011a, *Adventures in Aidland: The Anthropology of Professionals in International Development*, New York, Berghahn Books.
- Mosse, D., 2011b, "Introduction: The Anthropology of Expertise and Professionals in International Development," in Mosse, D. (Ed.), *Adventures in Aidland: the Anthropology of Professionals in International Development*, New York, Berghahn Books, pp. 1-31.
- Mudimbe, V. Y., 1994, *The Idea of Africa*, Bloomington, London, Indiana University Press.
- Murrell, C., 2015, *Foreign Correspondents and International Newsgathering: The Role of Fixers*, New York and London, Routledge.
- Murrell, C., 2014, "The Vulture Club: International Newsgathering via Facebook," *Australian Journalism Review*, vol. 36, n° 1, pp. 15-27.
- Murrell, C., 2009, "Fixers and Foreign Correspondents: News Production and Autonomy," *Australian Journalism Review*, vol. 31, n° 1, pp. 5-17.
- Muspratt, M., Steeves, H. L., 2012, "Rejecting Erasure Tropes of Africa: The Amazing Race Episodes in Ghana Counter Postcolonial Critiques," *Communication, Culture & Critique*, vol. 5, n° 4, pp. 533-540.
- Neveu, E., Benson, R., 2005, "Introduction," in Neveu, E., Benson, R. (Eds.), *Bourdieu and the Journalistic Field*, Oxford, Polity, pp. 1-25.
- Otto, F., Meyer, C. O., 2012, "Missing the Story? Changes in Foreign News Reporting and Their Implications for Conflict Prevention," *Media, War & Conflict*, vol. 5, n° 3, pp. 205-221.
- Palmer, J., Fontan, V., 2007, "'Our Ears and Our Eyes': Journalists and Fixers in Iraq," *Journalism*, vol. 8, n° 1, pp. 5-24.
- Polman, L., 2010, *The Crisis Caravan: What's Wrong with Humanitarian Aid?*, New York, Metropolitan Books.
- Rajak, D., Stirrat, J., 2011, "Parochial Cosmopolitanism and the Power of Nostalgia," in Mosse, D. (Ed.), *Adventures in Aidland: The Anthropology of Professionals in International Development*, New York, Berghahn Books, pp. 161-176.
- Ramalingam, B., 2013, *Aid on the Edge of Chaos: Rethinking International Cooperation in a Complex World*, Oxford, Oxford University Press.
- Ricchiardi, S., 2006, "The Limits of the Parachute," *American Journalism Review*, vol. 28, n° 5, pp. 40-47.
- Rothmyer, K., 2011, "Hiding the Real Africa," *Columbia Journalism Review*, vol. 49, n° 6, pp. 18-20.
- RSF, 2015, *Round Up of Journalists Killed Worldwide 2015*, [http://en.rsf.org/IMG/pdf/rsf\\_2015-part\\_2-en.pdf](http://en.rsf.org/IMG/pdf/rsf_2015-part_2-en.pdf).
- Sara, S., 2007, *Gogo Mama: A Journey into the Lives of 12 African Women*, Sydney, Macmillan.
- Scott, M., 2015, "The Myth of Representations of Africa," *Journalism Studies*.
- Simons, M., 1999, *Fit to Print: Inside the Canberra Press Gallery*, Sydney, UNSW Press.
- Sterling, C. H., 2009, *Encyclopedia of Journalism*, in Sterling, C. H. (Ed.), *Encyclopedia of Journalism*, Thousand Oaks, Sage.
- Sundaram, A., 2016, "We're Missing the Story: The Media's Retreat from Foreign Reporting," in Bunce, M., Franks, S., Paterson, C. (Eds.), *Africa's Media Image in the 21st Century: From the «Heart of Darkness» to «Africa Rising»*, London; New York, Routledge, pp. 99-101.
- Taylor, M., 2012, *Radio Congo: Taking the Slow Road through Central Africa – A Review by Magnus Taylor*, *African Arguments*, <SLJ Risks paper 31 Oct 16.docx, viewed



30/06/2014.

Un-named reporter, 2016, *Al Jazeera Documentary on DRC Minerals Up for Emmy*, <<http://www.screenafrica.com/page/news/television/1660203-Al-Jazeera-documentary-on-DRC-minerals-up-for-E Emmy%3E>, viewed 31/10/2016.

Veis, G., 2007, "Baghdad Confidential," *Mother Jones*, Jul.-Aug. 2007, pp. 13+.

Vicente, P. N., 2013, "The Nairobi Hub: Emerging Patterns of How Foreign Correspondents Frame Citizen Journalists and Social Media," *Ecquid Novi: African Journalism Studies*, vol. 34, n° 1, pp. 36-49.

Wacquant, L. J., 1995, "Pugs at Work: Bodily Capital and Bodily Labour among Professional Boxers," *Body & Society*, vol. 1, n° 1, pp. 65-93.

Wainaina, B., 2012, "How Not to Write about Africa in 2012 – A Beginner's Guide," *The Guardian online*, 04/06/12, [http://www.theguardian.com/commentisfree/2012/jun/03/how-not-to-write-about-africaviewed\\_08/08/16](http://www.theguardian.com/commentisfree/2012/jun/03/how-not-to-write-about-africaviewed_08/08/16), <<http://www.theguardian.com/commentisfree/2012/jun/03/how-not-to-write-about-africa%3E>.

not-to-write-about-africa%3E.

Wainaina, B., 2005, "How to Write about Africa," *Granta*, vol. 92, n° winter, pp. 91-95.

Wallace, T., Bornstein, L., Chapman, J., 2007, *The Aid Chain: Coercion and Commitment in Development NGOs*, Rugby, Practical Action Pub..

Wright, K., 2016, "It Was a 'Simple', 'Positive' Story of African Self-Help (Manufactured for a Kenyan NGO by Advertising Multinationals)," in Bunce, M., Franks, S., Paterson, C. (Eds.), *Africa's Media Image in the 21st Century: From the "Heart of Darkness" to "Africa Rising"*, London; New York, Routledge, pp. 147-157.

Zachary, G. P., 2012, *Hotel Africa: The Politics of Escape*, North Charleston SC, Create Space.

**Conflict zones and non-physical risks to journalism practice**

Notes from Goma, Democratic Republic of Congo

**Zones de conflit et risques non physiques pour la pratique du journalisme**

Notes de Goma, République Démocratique du Congo

**Zonas de conflito e riscos não-físicos à prática do jornalismo**

Notas sobre Goma, República Democrática do Congo

**En** Conflict zones around the world are accompanied by spaces designed to service the internationals whose careers intersect with conflict – professionals such as foreign correspondents. These increasingly entrenched and segregated internationalised zones – alternatively described as aidlands (Mosse 2011a) or peacelands (Autesserre 2014) have been the subject of recent critique in postcolonial, development and international relations literature for fostering limited and flawed types of knowledges of the countries and conflicts in which they exist. This paper argues the urgent need to take account of these critiques given that foreign correspondents use of these same aid/peace lands while on reporting assignments constitutes ‘embedding’ in the humanitarian and international development field. A series of potential risks arising from this embedding are detailed with risks defined here as non-physical challenges to quality, ethical, international reportage. The research is practice-led drawing on auto-ethnography and interviews conducted in Goma, DRC as well as inter-disciplinary literature. Bourdieu’s concepts of doxa and, from social geography, the idea of social practices as regulated by the way we conceive of space and time, will be used to highlight the importance of engaging with these risks right now given the current state of flux in international reporting. This flux makes the profession vulnerable to the uncritical adoption of practices designed for, and set by, the powerful humanitarian and development fields.

**Keywords:** Foreign correspondents, embedding, humanitarianism, Bourdieu, fixers

**Fr** Les zones de conflit à travers le monde sont accompagnées d’espaces dédiés aux étrangers, les professionnels tels que les correspondants à l’étranger, dont les carrières croisent les conflits. Ces zones internationalisées, de plus en plus retranchées et séparées, aussi désignées comme des « aidlands » (Mosse 2011) ou « peacelands » (Autesserre 2014), ont récemment fait l’objet de critiques dans la littérature sur les études postcoloniales, le développement et les relations internationales, suspectées d’encourager une connaissance limitée et erronée des pays et des conflits dans lesquelles ils se trouvent. Cet article défend l’idée d’une prise en compte urgente de ces critiques étant donné que l’utilisation faite par les correspondants à l’étranger de ces zones de aid/peacelands lors de leurs missions de reportage constitue une imbrication dans le domaine de l’action humanitaires et du développement international. Les risques émergents potentiels dus à cette imbrication sont détaillés ici comme des difficultés non matérielles qui remettent en cause la qualité et l’éthique du reportage international. Cette recherche est fondée sur la pratique faisant appel à l’auto-ethnographie et des entretiens conduits à Goma, la RDC ainsi qu’à une littérature interdisciplinaire. Le concept de la doxa de Bourdieu et, issue de la géographie sociale, l’idée que les pratiques sociales seraient conditionnées par notre manière de concevoir l’espace et le temps, seront employés afin de mettre en lumière l’importance de prendre en considération sans délai ces risques compte tenu du flux actuel de correspondance internationale. Ce flux expose la profession à l’adoption non critiquée de pratiques élaborées et mises en place par des puissants domaines de l’humanitaire et du développement.

**Mots-clés:** correspondants à l’étranger, imbrication, humanitarisme, Bourdieu, accompagnateurs

**Pt.** As zonas de conflito em todo o mundo veem acompanhadas de espaços concebidos para apoiar estrangeiros, cujas carreiras se entrecruzam com o próprio conflito – isso inclui profissionais como os correspondentes estrangeiros. Essas zonas internacionalizadas, cada vez mais arraigadas e segregadas, podem ser descritas como «*aidlands*» (terras de ajuda) (Mosse 2011) ou «*peacelands*» (terras de paz) (Auteserre 2014). Elas têm sido o objeto de recentes críticas da literatura pós-colonial e da literatura sobre desenvolvimento das relações internacionais por fomentarem conhecimentos limitados e equivocados sobre os países e os conflitos nos quais elas atuam. Este artigo discute a necessidade urgente de se levar em consideração essas críticas, já que o uso que os correspondentes estrangeiros fazem dessas terras de ajuda/paz em missões de reportagem, constituem uma «imbricação» no campo da ação humanitária e do desenvolvimento internacional. Uma série de riscos potenciais decorrentes desta imbricação são detalhados neste artigo. Eles são definidos aqui como dificuldades não-materiais que acabam por questionar a qualidade e a ética da reportagem internacional. A pesquisa é conduzida por meio de auto-etnografia e entrevistas conduzidas em Goma, RDC. Também recorrer à literatura transdisciplinar. O conceito de doxa, de Bourdieu, e a ideia de que as práticas sociais seriam condicionadas por nossa maneira de conceber o espaço e o tempo – originária da geografia social – serão empregados para destacar a importância de se levar em consideração os riscos envolvidos no fluxo atual das atividades dos correspondentes internacionais. Tal fluxo torna a profissão vulnerável à adoção acrítica de práticas concebidas e estabelecidas pelos poderosos campos humanitários e de desenvolvimento.

**Palavras-chave:** correspondentes estrangeiros, imbricação, atores humanitários, Bourdieu, *fixers*



# Jornalismo de guerra em Angola durante o conflito ultramarino português

SÍLVIA TORRES<sup>1</sup>

Doutoranda  
Faculdade de Ciências Sociais e Humanas  
Universidade Nova de Lisboa  
Portugal  
silviammtorres@gmail.com



a década de 60 e na primeira metade da década de 70 do século XX, a Guerra do Ultramar<sup>2</sup> era, direta ou indiretamente, uma preocupação constante para os portugueses. Todas as pessoas tinham alguém conhecido ou da família que estava, tinha estado ou iria estar na guerra. Apesar da longa distância geográfica, as guerrilhas que se travavam no continente africano também eram sentidas na metrópole<sup>3</sup>. Nesta época, a imprensa portuguesa, sujeita a um feroz controlo por parte da censura, noticiou a guerra disputada em Angola, na Guiné Portuguesa e em Moçambique entre os movimentos de libertação africanos e as forças armadas portuguesas. Este foi o maior conflito armado da história de Portugal.

O presente trabalho tem por objetivo analisar a forma como um dos meios de comunicação portugueses, neste caso, a revista *Notícia*, tratou o conflito de Portugal em África, entre fevereiro de 1961 e abril de 1974. O artigo foca-se também nos riscos que os repórteres de guerra correram na cobertura jornalística do conflito e nas estratégias utilizadas para contornar a censura.

Para realizar este estudo, opta-se pela revista em causa por ser uma publicação com sede na capital da província envolvida no conflito (Luanda), logo geograficamente mais próxima do mesmo; e escolhe-se um meio de Angola, porque esta província so-

**Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

Sílvia Torres, « Jornalismo de guerra em Angola durante o conflito ultramarino português », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.

URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

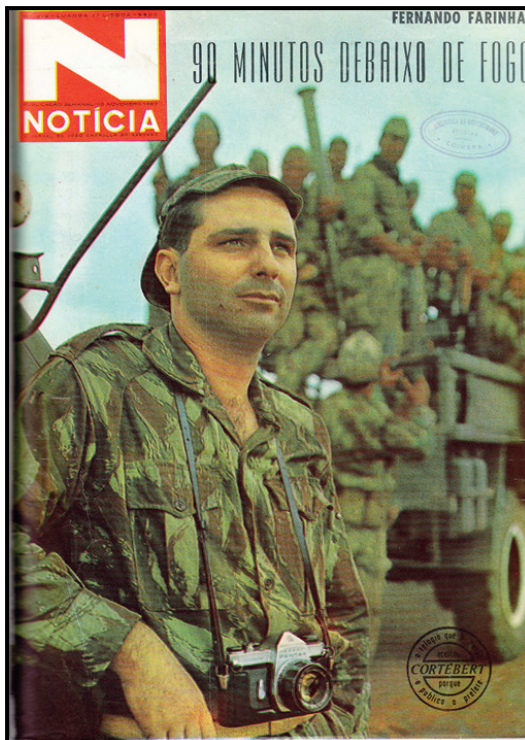
freu grande desenvolvimento com o despoletar do conflito, tendo esse mesmo progresso alcançado a imprensa daquela ex-colónia. Este artigo tem como base uma análise da revista *Notícia*, publicação angolana que, na época, mais reportagens publicou sobre o conflito, e testemunhos de oito jornalistas que, naquele tempo, trabalharam em meios de comunicação de Angola e da metrópole. Teve-se em linha de conta três importantes aspetos:

- todos os artigos foram alvo de censura – “dominar e orientar por completo a opinião pública era na realidade o grande e único objectivo da censura” (Azevedo, 1997, p. 64);

- a verdade acaba quando a guerra começa – “O jornalismo e a guerra têm (...) condicionantes extremas. Quando a guerra começa, a sua primeira vítima é a verdade. Se isto acontece até em democracia (...) muito pior será em ditadura”. (Teixeira, 2001, p. 462);

- recordar o passado é uma construção:

“A memória é matreira como uma raposa, que nos engana e engana quem nos ouve, que pode suavizar o sofrimento, aumentar as pequenas alegrias, distorcer opiniões, contar factos que não sucederam ou não sucederam assim, embora tivessem sucedido exactamente assim para quem os narra” (Torgal, in Carvalho, 2001, p. 10).



Capa da *Notícia* de 18 de novembro de 1967

Comparativamente com a metrópole, a imprensa colonial de expressão portuguesa surge tardiamente. O primeiro jornal do território português ultramarino, *Gazeta de Goa*, publicado em Nova Goa (Índia Portuguesa), é apresentado em 1821. No caso de Angola, a estreia dá-se em 1845, com a publicação do *Boletim do Governo Geral da Província de Angola*, em Luanda. Só no final de 1866, emerge um novo título, agora independente: *A Civilização da África Portuguesa*, semanário sobre “interesses administrativos, económicos, mercantis, agrícolas e industriais da África portuguesa, particularmente de Angola e S. Thomé”. A esta publicação, neste período, sucedem-se outras – jornais, revistas, anuários e anais – feitas por amadores, de várias áreas profissionais e também de diversos estratos sociais. No entanto, só em agosto de 1923, em Luanda, é fundado o primeiro jornal profissional, *a província de Angola*, publicação que ainda hoje perdura com o título *Jornal de Angola*.

Apesar do aparecimento tardio de publicações, a imprensa de Angola não foi lenta no que diz respeito ao seu crescimento e desenvolvimento, principalmente durante a década de 60, acompanhando o progresso a todos os níveis que a então província ultramarina sofria. Em 1961, existiam 31 periódicos em Angola. Em 1970, contavam-se 94 (Ferreira, 1977, p. 174). O conflito iniciado em Angola em 1961, e depois alargado à Guiné (1963) e a Moçambique (1964), camuflado pelo governo do Estado Novo como mera ação de policiamento, despoletou este avanço. A revista *Notícia* é revelação clara do progresso que em Angola também atingiu a imprensa.

Para o historiógrafo Júlio de Castro Lopo, em *Jornalismo de Angola – subsídios para a sua história* (1964), é possível distinguir três períodos do jornalismo angolano: o primeiro marcado pelos “primeiros passos do jornalismo”, um segundo onde surge a “imprensa livre<sup>4</sup>” e um terceiro denominado “jornalismo industrial e profissional”. Por este autor, a revista *Notícia* é integrada no terceiro ciclo. Ainda relativamente aos períodos da história da imprensa angolana, Borges de Melo (1993) sugere uma divisão diferente, mais rigorosa, que se estende por seis períodos cronológicos. O primeiro, de 1482 até ao final do século XVIII, é abundante em publicações que, apesar de não poderem ser consideradas “jornais propriamente ditos”, servem para apresentar Angola através de “descrição pormenorizada da terra, gente e costumes”. A data de fundação do *Boletim do Governo Geral da Província de Angola*, 13 de setembro de 1845, marca o início do segundo período e o surgimento do semanário *A Civilização da África*

*Portuguesa*, a 6 de dezembro de 1866, dá início ao terceiro período, no qual irrompe o “*jornalismo não oficial*”. O quarto período inicia-se a 16 de agosto de 1923 com a publicação do primeiro número do inicialmente semanário e posteriormente diário a *província de Angola*. Para Borges de Melo (1993, p. 140), este jornal lança “*as bases da profissionalização jornalística e da implantação de periódicos com assento em estrutura verdadeiramente empresarial*”. A revista *Notícia*, que “*alcançou a maior dimensão jornalística entre todas as publicações de Angola*”, é a protagonista do quinto período, que se inicia a 19 de dezembro de 1959. O sexto e último período coincide com a independência de Angola, iniciando-se a 11 de novembro de 1975. Apesar de as duas versões apresentadas inserirem a revista em períodos diferentes da história da imprensa em Angola, ambas assumem que a *Notícia* não surge apenas como mais uma publicação. Destaca-se a vários níveis não só em Angola, como também na metrópole, onde chegou a ter uma delegação, em Lisboa.

A *Notícia* foi fundada por António Alves Simões a 19 de dezembro de 1959. Propriedade da tipografia Neográfica e com sede em Luanda, apresenta-se aos leitores de Angola como “*semanário ilustrado*” que, segundo o jornalista João Fernandes, pretendia distrair e ocupar o tempo de quem o comprasse com anedotas e passatempos. Este objetivo muda em 1962, quando o ex-jornalista do diário *O Comércio*, também de Luanda, João Charulla de Azevedo, integra a equipa redatorial, primeiro como redator principal e, a partir de 1963, como diretor-adjunto. Entre outras mudanças, o recém-chegado aumenta o número de elementos que compõem a redação da revista e, em pouco tempo, garante Júlio de Castro Lopo (1964, p. 119), a *Notícia* passa a ser “*a publicação mais popularizada de e em Angola*”. Esta mudança permitiu aumentar o número de páginas da revista, em formato A4, e, conseqüentemente, a tiragem e o preço da mesma. As mudanças passam também pelo grafismo e por conteúdos noticiosos. Moutinho Pereira, João Fernandes, António Gonçalves e Fernando Farinha, jornalistas que lá trabalharam, tratam a revista por “*o Notícia*”, porque, garantem, a publicação tinha muito mais de jornal do que de revista.

“*A primeira reportagem a cores na imprensa de Angola*”, como anuncia a revista, foi publicada pela *Notícia* a 6 de fevereiro de 1965. Meio ano depois, a revista dava conta de uma “*nova etapa na vida deste jornal*”: “*dimensões menos avantajadas, um formato mais manuseável, como o que hoje em dia é seguido pelas magazines de todo o mundo*”. Por ter acesso a uma “*impressora ultra-rápida*”, nesta altura, a *Notícia* prometia aumentar a tiragem para os 30 mil exemplares e melhorar a revista do ponto de

vista gráfico, graças à impressão em *offset*. Ainda em 1965, a partir de agosto, a revista passa a conter ficha técnica, constituída pelo nome de todos os que trabalhavam na *Notícia*: jornalistas, colaboradores e responsáveis por publicidade, impressão e distribuição. O trabalho realizado por todos aqueles que constavam nesta ficha estava não só ao alcance de quem vivia em Angola, como também na metrópole e em Moçambique.

Em 1966, a *Notícia* “*muda de dono*”, anuncia a capa da edição de 5 de março. Charulla de Azevedo compra a Neográfica, empresa proprietária da revista, depois de vários desentendimentos com António Alves Simões. Provisoriamente, o novo dono ocupa lugar de editor e, com a autorização do governador-geral de Angola, de diretor. Só mais tarde, Charulla passa a pasta de diretor ao próprio pai, João Baptista dos Santos, pessoa com “*idoneidade intelectual e moral*”, como exigia o artigo 2 do Decreto n.º 26580 de 14 de maio de 1936 a quem ocupasse aquele cargo. Assim teve que ser porque, legalmente, o editor de uma publicação não podia em simultâneo assumir também a função de diretor.

Na edição em que a compra da Neográfica por parte de Charulla é comunicada, o anúncio termina com uma frase que, desde então e até 1975, acompanhou sempre a capa da revista: “*Projecto o melhor, espero o pior e aceito de ânimo igual o que Deus quiser*”. Este era o lema do novo proprietário da *Notícia*, um “*franciscano espiritual*”, explica Moutinho Pereira.

Em 1966, a *Notícia* passou a ser constituída por cem páginas. É também neste ano que apresenta duas edições, uma angolana e outra metropolitana. Esta edição especial, que deixou de existir em março de 1972, era igual à de Angola, exceto em alguns anúncios e em algumas notícias. Neste mesmo ano, Charulla de Azevedo estruturava já uma edição moçambicana que não chegou a ser implementada. Já no final de 1966, a revista passou a ter correspondentes em Macau (China), em Lourenço Marques (Moçambique) e na Cidade do Cabo (África do Sul).

No ano em que a *Notícia* passou a ter leitores noutros países da América, da Europa, de África e da Ásia, João Charulla de Azevedo morre, com 33 anos, vítima de ataque cardíaco. A viúva, Maria Helena de Azevedo, assume o comando da Neográfica. Na edição de 25 de março de 1967, em que é anunciado o falecimento de Charulla, com o título de capa “*Morreu o melhor de nós*”, faz-se uma promessa que é cumprida até 1975:

“(…) *sai do genérico o nome de João Charulla. Tanto como editor como redactor-repór-*

*ter (...). Mantem-se, contudo, neste jornal, o seu nome (...). Deste número em diante NOTÍCIA passa a ter o seu nome prolongado. Será NOTÍCIA, o jornal de João Charulla de Azevedo. Aquilo que sempre foi.”*

Em 1970, o grupo CUCA entra no capital acionista da Neográfica. Com este reforço, lê-se na edição de 6 de junho, “o Notícia *poderá, portanto, vir a ser não propriedade dum homem mas sim de centenas (...) de accionistas. Mas uma coisa foi desde já ressaltada (...): a independência da redacção*”. Na mesma edição explica-se que um “*jornal para poder cumprir a sua missão tem de ser livre. Ser independente, ser um fio de telefone entre o jornalista independente e o grande público. Um jornal tem que ser um serviço público*”. E este serviço destacou-se pelas reportagens que fez não só em Angola como também noutros países dos cinco continentes. Como escreve António Gonçalves no blogue Africandar<sup>5</sup>, era esta característica que distinguia a revista “*dos concorrentes de Lisboa e arredores*”. A título de exemplo, João Fernandes diz ter estado nos cinco continentes, ao serviço da *Notícia*: “*a Notícia tinha de estar em todo o lado*”. Já Moutinho Pereira e Joaquim Cabral, que também trabalharam na revista, foram os únicos representantes da imprensa portuguesa que acompanharam, em Cabo Kennedy e Houston, a chegada do homem à lua. Como enviados especiais, estiveram 21 dias nos Estados Unidos da América a fazer a cobertura jornalística da missão espacial *Apollo 11*, juntamente com profissionais de 53 países. Fernando Farinha, especialista no tema Guerra do Ultramar, fez a cobertura jornalística do conflito não só em Angola, como também na Guiné Portuguesa e em Moçambique.

A *Notícia*, que se havia estreado cerca de um ano antes de a guerra portuguesa em África ter começado, deixou de se publicar quase um ano depois de o conflito ter terminado. A revista foi suspensa pelo Conselho da Revolução<sup>6</sup> no início de março de 1975, após publicação do artigo “*Abram a porta, somos do Copcon. O novo medo?*”, texto da autoria de António Gonçalves<sup>7</sup> que “*atacava*” o Governo português.

---

#### A CENSURA DO ESTADO NOVO À IMPRENSA

---

Durante os 13 anos em que duraram as guerras de Portugal em África, os meios de comunicação de todo o império “*uno e indivisível do Minho a Timor*”<sup>8</sup> estiveram sujeitos ao controlo da censura. A guerra que se travou em três frentes, Angola, Guiné Portuguesa e Moçambique, era um dos temas sensíveis para os censores. Com o dealbar do conflito, a atividade censória foi reforçada. A censura limitou a liberdade dos media portugueses da metrópole,

dos arquipélagos dos Açores e da Madeira e das províncias ultramarinas. Primeiro cumpriram-se os ditames de António de Oliveira Salazar e depois os de Marcello Caetano. O primeiro chamou-lhe censura e o segundo, exame prévio. Nomes diferentes, intentos iguais, como reforça Cândida de Azevedo (1997, p. 64). Os meios de comunicação portugueses eram assim mais uma arma que lutava contra o inimigo, sendo simultaneamente um elemento moralizador para os militares que combatiam do lado de Portugal, apresentados sempre positivamente, como heróis que lutavam “*por um objectivo comum a toda a sua comunidade*” (Afonso e Gomes, 2000, p. 271).

Por ser uma presença, simultaneamente ausente, constante e diária na redacção, apesar de preferir descrição, a própria censura foi tema de notícia na revista. Na edição de 22 de julho de 1961, na página 3, é publicado o texto “*Uma censura à Censura*”. O artigo, não assinado, é escrito na terceira pessoa do plural. “*Nós somos pela Censura*”; “*Nós concordamos com a Censura*”. No entanto, pode ler-se, “*discordamos (...) das razões colaterais que lhe desvirtuam o sentido*” e “*estamos já um pouco cansados de ser censurados*”. Este cansaço estava relacionado com as consequências que advinham das “*antipáticas observações*” dos censores – “*corte total*”, “*suspenso*”, “*com cortes*” – que obrigavam, por exemplo, a fazer/refazer textos, a parar as máquinas da tipografia e a atrasar a distribuição dos jornais. Felizmente, continua o texto, “*o corte total é raríssimo*” graças a uma censura preliminar: “*Dentro de cada jornal (...) existe uma censura prévia (...). Nós sabemos o que passa e o que não pode passar pela ‘frieira’*”. Mário Ventura confirma a teoria: “*não houve nenhum jornalista em Portugal dessa época que tivesse hipótese de fugir a este esquema, no mínimo estranho, que era o de aprender a censurar o seu próprio pensamento e a sua própria necessidade de expressão*” (Azevedo, 1999, pp. 368-369). Ainda no texto “*Uma censura à Censura*” fala-se de “*diversidade de critérios*”: “*assuntos há que se forem submetidos à apreciação de determinados censores vêm de lá incólumes, enquanto que com outros... tal diversidade de critérios torna os artigos, no que respeita à possibilidade ou impossibilidade de publicação, uma autêntica lotaria*”. Em depoimentos, Salazar e Marcello chegaram a confirmar este jogo onde quem ditava as regras eram pessoas com diferentes critérios de interpretação. A mesma ideia é defendida por Fernando Dacosta, que chegou a trabalhar na delegação da *Notícia*, em Lisboa: “*a censura não era rígida porque estava nas mãos do ser humano*”. Segundo Graça Franco (1993, p. 136),

*“os jornalistas cedo se habituaram às disparidades dos censores, à benevolência de uns e à rigidez de outros. Tidos nas redacções como*

‘macróbios do exército’, eram, de facto, na sua maioria, recrutados entre militares na generalidade em idade de reforma, ou já reformados, e trabalhando na Censura quase sempre a tempo parcial e a troco de um magro vencimento; imbuídos da mística do Regime, cumpriam, muitas vezes com excesso de zelo, as indicações recebidas.”

Na edição de 26 de outubro de 1963, a revista volta a envolver a censura numa notícia ao, simultaneamente, despedir-se dos leitores: “E até de hoje a quinze dias!”. A *Notícia* explicava que a edição de 2 de novembro de 1963 estava proibida de chegar aos leitores: “A Comissão de Censura à Imprensa, por decisão tomada em 16 de outubro corrente, resolveu punir este órgão de Imprensa com a pena de suspensão de publicação por um número”. O motivo do castigo não surge explicitado, mas Moutinho Pereira acrescenta que a pena resultou de um artigo publicado sem respeitar as alterações previamente feitas pelo censor de serviço.

Outro exemplo de conteúdo jornalístico sobre a censura data de 7 de novembro de 1964. Na capa lê-se o título “Tudo pela Censura, nada contra a Censura...”. Na página 12, um artigo refere que a censura “não se justifica” em Portugal e que há diferenças entre a censura à imprensa praticada na metrópole e nas províncias ultramarinas:

“Nós, em Angola, beneficiamos de um regime de Censura menos duro que os jornais dos outros pontos do território nacional. Isso é verdade e deve-se, em grande parte, aos jornalistas teimosos que continuam a escrever como se não existisse censura (...). Também é facilmente verificável que os censores menos maus (...) são os militares. Duma forma geral o censor que é militar rala-se muito pouco com o facto do jornal atacar o Sr. A ou ferir os interesses do Sr. B.”

Nem todos os temas exigiam igual atenção por parte do censor de serviço, como explica o jornalista Cesário Borga, que passou pela imprensa de Lisboa (*Flama*, *A Capital* e *Diário de Lisboa*): “A Guerra Colonial era um tema tabu, ao qual os censores estavam completamente atentos. Como a guerra também não era muito abordada pelos meios de comunicação, era fácil para os censores encontrar estas notícias”. Segundo Fernando Dacosta, a censura era “ferocíssima” em relação a esta temática – “como o conflito era o tema dominante do regime, havia uma atenção acutilante”. Avelino Rodrigues, que trabalhou na imprensa de Lisboa, tem o mesmo parecer:

“Para os jornalistas da década de sessenta, a Guerra Colonial era o grande tabu. A censura chegava a ser ridícula. Uma vez, cortaram-me o boletim meteorológico. No auge da guerra, o regime passara a incluir as províncias ultramarinas no boletim meteorológico nacional, que até ali só cobria a metrópole. (...) Resumi a informação oficial, sem me dar conta de uma notícia de última hora que a censura mandara ocultar: tinha havido cheias no rio Limpopo e não se podia assustar as famílias dos soldados... E lá me cortaram a única notícia sobre o teatro de guerra que me foi dada a escrever nos quatro anos em que trabalhei no jornal *O Século*”. (Rodrigues, in Torres, 2016, p. 351)

Para Fernando Dacosta,

“No jornalismo português, a guerra não foi contada ou foi muito mal contada, com referências muito subtis. Nenhum jornalista fez um grande trabalho sobre a Guerra Colonial. Nem podia fazer. (...) A verdade era toda retalhada e isso inibia os jornalistas. O problema da censura não é o que corta, é o que inibe”. (Dacosta, in Torres, 2016, p. 217)

Para contornar a censura, os jornalistas recorriam a várias estratégias, como escrever nas entrelinhas ou em jeito de código e também escolher o censor a quem entregariam a notícia mediante a escala de serviço, como conta Moutinho Pereira:

“(…) havia um jogo que consistia em escolher o censor de serviço para determinado tipo de textos. Havia uma escala de censores, quase todos militares, e nós tínhamos acesso a ela. ‘Se perceberes, corta. Se não perceberes, corta na mesma’ – era esta a instrução fatal para os censores mais estúpidos, que dava jeito para as coisas que nos convinha. Os textos interessantes, com um gosto intelectual, iam para uma pessoa que gostasse de poesia ou que fosse ao teatro. Nós tínhamos o perfil de cada um bem definido. Sabíamos a quem mandar os textos”. (Pereira, in Torres, 2016, p. 322)

No caso da *Notícia*, utilizava-se ainda uma outra estratégia. Quando a redação queria informar os leitores de que determinada edição tinha sido alvo de muitos cortes por parte da censura, era inserido na revista um anúncio da Neográfica onde se destacava uma ferradura no rabo de um camponês. Quando este anúncio estava na edição, os leitores ficavam a saber que “a ‘besta’ – a Comissão de Censura – tinha dado coices violentos



no camponês – o jornalista e os artigos” (Pinto, 2011, p. 67).

Todos os conteúdos noticiosos relativos à Guerra do Ultramar eram controlados por dois tipos de censura: uma militar e outra civil. A civil analisava tudo o que era publicado. A censura militar focava-se no tema tabu, fazendo “alterações de forma a que não fossem dadas informações aos elementos inimigos” (Pinto, 2011, p. 242). Era também a censura militar que proibia referências positivas em relação aos movimentos de libertação, denominados “terroristas”, “turras”, “bandoleiros” ou “bandidos”. Aliás, “qualquer referência à oposição e às suas principais figuras era cortada, mesmo que a prosa não fosse elogiosa para essas figuras” (*idem*, p. 253) porque “tudo o que soasse a oposição feria a vista dos censores” (*idem*, p. 296). No entanto, houve exceções, como conta Moutinho Pereira, referindo-se ainda ao tempo em que estava ao serviço do jornal *O Comércio*, também de Luanda:

“Uma vez, uma alta patente (...) deu-me para a mão uma máquina fotográfica. Era a máquina do Dr. Américo Boavida, um médico do MPLA, que foi morto na operação em que a máquina caiu nas mãos da tropa. Continha um rolo. Fiz o que tinha a fazer. As fotografias foram publicadas num suplemento especial do jornal *O Comércio*. Eram imagens captadas pelo médico num centro da resistência do MPLA” (Pereira, in Torres, 2016, p. 327)

Citando outro exemplo, Moutinho Pereira voltou a escrever sobre o inimigo:

“(…) quando apareceram no sudeste de Angola, quase nas terras do fim do mundo, pessoas com a sigla MPLA escrita na testa, à navalha. Isso serviu de motivo para as tropas portuguesas deslocarem uma série de populações para ‘aldeamentos estratégicos’ a fim de melhor as ‘protegerem’. Desconfiei. Escrevi que tal barbaridade nunca tinha sido prática do MPLA. Deixei em suspenso o que não podia escrever: a ideia de que aquilo poderia ser prática de alguém não pertencente ao MPLA, provavelmente dos Flechas, unidades paramilitares constituídas por ex-guerrilheiros ‘reciclados’ pela PIDE [Polícia Internacional e de Defesa do Estado]”. (*idem*)

Continuando a referir exemplos de conteúdos sobre a censura publicados na revista, em *A Chuva e o bom tempo*, crónica da autoria do então chefe de redacção, João Fernandes, que opinava sobre os mais diversos temas, a censura também é referenciada. A 17 de janeiro de 1970, na sua crónica que ocupava

a última página da revista e que era publicada com regularidade desde 1967, o jornalista apresenta uma lição gramatical sobre o presente do indicativo: “eu escrevo, tu gostas, ele risca, nós fazemos outra vez, vós bocejais, eles acham bem”. No Natal de 1971, João Fernandes preenche a sua rubrica *A Chuva e o bom tempo*, que começava a não ser publicada com regularidade, com um texto intitulado “Suspende”. Nele dá um aviso aos leitores: “É suspender que está na moda? Pois também eu suspendo. Até ser outra vez possível”. Durante dois meses, a crónica não foi publicada. O texto regressa a 26 de fevereiro de 1972: “irritei-me. Se o que eu tinha para dizer não podia ser lido (...) melhor seria desistir”. *A Chuva e o bom tempo* anunciou o seu fim definitivo apenas a 11 de maio de 1974, quando a Revolução dos Cravos ainda era tema de capa. Porque a censura pertencia ao passado, a rubrica deixara de fazer sentido: “encerro aqui uma época. Oito anos andei eu a escrever esta secção. Talvez venha a ter saudades dela. Mas para já não tenho remorsos. Com tanta chuva a secção inchou e já não cabe aqui. Agora ela vai estender-se pelo *Notícia* inteiro”.

Voltando agora a uma questão anteriormente referida no artigo “Tudo pela Censura, nada contra a Censura...”, no qual se defende que em Angola a censura era menos controladora, de facto, João Fernandes constatou esta realidade quando a *Notícia* lançou a edição metropolitana. Conteúdos noticiosos publicados em Angola eram proibidos na edição de Lisboa. Para Fernando Dacosta,

“(…) em Moçambique e em Angola havia muito mais liberdade. Filmes e livros que eram cortados aqui [na metrópole], lá passavam. Mas não era só lá. Por exemplo, no *Comércio do Funchal*, um jornal cor-de-rosa que marcou o final da década de 60 e princípios da década de 70, dirigido por Vicente Jorge Silva, o censor era um advogado que fazia os cortes numa esplanada. Naquele ambiente descontraído, deixava passar imensa informação que aqui era impossível publicar”. (Dacosta, in Torres, 2016, p. 219)

Opinião contrária tem Joaquim Letria, que entre outros meios, foi jornalista da *Flama*, do Rádio Clube Português e da agência *Associated Press*:

“Por exemplo, na metrópole, não se podia publicar a fotografia de uma senhora em biquíni: os censores mandavam logo pintar a parte do corpo descoberta até ficar um fato de banho completo e assim já era permitido. Nas províncias, sobretudo em Angola e em Moçambique, neste tipo de coisas, havia muito mais abertura do que na metrópole. É por isso que

*eu penso que se criou a reputação de uma censura mais branda no ultramar. Quanto à guerra e à política, a história era outra”. (Lectria, in Torres, p. 283)*

### A NOTÍCIA E A GUERRA DO ULTRAMAR

A Guerra Colonial integra a agenda da revista *Notícia* desde o primeiro semestre de 1961 até a Revolução dos Cravos. Entre informação e desinformação, os 13 anos de cobertura noticiosa incluem desde cerimónias oficiais a reportagens de guerra no teatro de operações de Angola, mas também da Guiné Portuguesa e de Moçambique. Se, em 1961, a revista apresenta parcas e oficiosas informações sobre o conflito, nos anos seguintes, após a intervenção de Charulla de Azevedo, a estratégia muda.

Os acontecimentos que assinalam o início do conflito – a 4 de fevereiro, nacionalistas do MPLA assaltam, em Luanda, a Casa de Reclusão Militar, a Cadeia de São Paulo, uma esquadra da PSP e a Emissora Nacional e, a 15 de março, no norte de Angola, iniciam-se os ataques da União das Populações de Angola contra os colonos portugueses e algumas populações negras – não foram noticiados em fevereiro e março de 1961. Foi na edição de 1 de abril deste ano que, pela primeira vez, se fez referência ao conflito. O texto, intitulado “*Luanda protestou*”, surge acompanhado por duas fotografias de um edifício vandalizado, consequência de “*brutais acontecimentos que nos enlutaram a todos*”. A palavra guerra surge pela primeira vez num texto publicado na edição de 20 de maio (“*Agora que tanto se fala...*”). Nele se diz que “*Angola tem muito de virgem, e passível de ser aproveitada*”. Resumidamente, o texto é um convite ao investimento de capital da metrópole em Angola:

*“Podem empregar aqui o seu dinheiro, financiando a cultura da oliveira e da vinha. (...) Podem mandar para cá grande número de homens e mulheres para as vindimas e para a apanha da azeitona (...). Podem, inclusivamente, mandar os seus próprios filhos, cooperar, em paz, no futuro desta terra grandiosa. Sim, em paz, e não para a guerra, como agora foram obrigados.”*

O ano de 1961 fica ainda marcado por notícias relacionadas com o desembarque de contingentes militares em Luanda, “*briosos soldados*” sempre muito bem recebidos pela população, exercícios militares, comemorações e, entre outros assuntos, vitórias dos “*nossos soldados*” sobre os “*bandoleiros*”. Neste primeiro ano, a *Notícia* cinge-se a informações fornecidas pelo Centro de Informação e Turismo de

Angola (CITA), onde a imagem ocupa mais espaço do que o texto e onde a propaganda é mais forte do que a informação. Este ainda não era o “*jornal de João Charulla de Azevedo*”, o jornalista que revolucionou a publicação a vários níveis a partir de 1962.

Apesar das alterações implementadas por Charulla e seguidas após a sua morte, durante os 13 anos em que a guerra durou, a *Notícia* não apresentou um retrato fiel sobre a guerra portuguesa em Angola. Houve, de facto, cobertura jornalística do conflito, mais do que em qualquer outro meio da imprensa portuguesa, mas faltou contextualização e atualidade. O conflito foi essencialmente noticiado através da publicação de reportagens, artigos de opinião e referências editoriais, ficando a faltar notícias diretas e objetivas sobre o tema. A guerra foi noticiada no passado, nos tempos verbais pretérito perfeito e imperfeito do indicativo. Apenas um dos lados do conflito foi apresentado – os heróis e os vencedores, ou seja, as corajosas, patrióticas e sofridas forças armadas portuguesas – escasseando informação sobre os movimentos de libertação – os vilões e os vencidos, apresentados sempre negativamente. “*Não há reportagens de guerra neutras e, muito menos, que tomem partido pela outra parte. (...) Na guerra, ou se está de um lado, ou do outro, e a terra de ninguém é a mais perigosa de todas*” (GOMES e FARINHA, 2001, p. 25). A revista *Notícia* foi parcial e, ora porque a censura não permitiria outro caminho, ora porque eram os militares portugueses que lhes garantiam segurança em serviço de reportagem, esteve sempre do lado dos “*heróis*”, militares que defendiam o império “*uno e indivisível do Minho a Timor*”, “*a bem da Nação*”, ao serviço do Estado Novo.



Fernando Farinha, ao centro, na companhia de comandos, em 1970, na zona leste de Angola

Na *Notícia*, a cobertura jornalística do conflito não foi um exclusivo de determinados jornalistas mas, na realidade, esteve concentrada em dois deles: Fernando Farinha e Moutinho Pereira, ambos provenientes do jornal *O Comércio*, for-

madros pela tarimba e convidados por Charulla a integrar a equipa da *Notícia*. Moutinho Pereira foi dispensado do Serviço Militar Obrigatório (SMO) por questões de saúde. Fernando Farinha, também conhecido por “jornalista soldado”, cumpriu o SMO, continuando simultaneamente a enviar conteúdos sobre a guerra para a revista, autorizado pelo comandante da Região Militar de Angola. O mesmo aconteceu com outros profissionais da *Notícia*. Refira-se o exemplo do repórter fotográfico Lucas de Sousa, anunciado a 4 de fevereiro de 1969:

“(…) vai trocar as suas roupas civis pela farda do Exército Português. Todavia, as suas aptidões profissionais são de molde a supor que, mesmo nas Forças Armadas, sejam convenientemente aproveitadas e continuemos a contar com trabalhos seus nas nossas colunas.”

Ao contrário de grande parte dos meios de comunicação portugueses da época, a *Notícia* deu destaque ao conflito, nos momentos em que o noticiou, e não se limitou a comunicados oficiais, tendo, pelo contrário, apresentado conteúdos inéditos e da sua própria autoria. Todavia, a revista não foi um meio capaz de dar aos leitores atualidade e dados suficientemente informativos. Por vezes, a experiência vivida pelo jornalista no teatro de operações roubou espaço de antena à vertente informativa e esclarecedora que se espera de um jornal. Tal como os soldados portugueses, os jornalistas que os acompanharam foram também heroicizados.

Segundo Leston Bandeira, que trabalhou em vários meios de comunicação da província ultramarina, em Angola, “a guerra era quase um exclusivo da *Notícia*”. O jornalista não via noutras publicações da província tantas referências sobre o conflito como na revista. Fernando Farinha confirma a teoria:

“A *Notícia* deu importância à guerra porque eu comecei a fazer reportagens e essas reportagens tiveram um enorme sucesso. O pessoal militar e os habitantes de Luanda começaram a ler e a colecionar a revista. (...) Desde que a *Notícia* começou a publicar reportagens sobre a guerra, a venda de exemplares aumentou bastante”. (Farinha, in Torres, 2016, p. 236)

Moutinho Pereira partilha da mesma opinião:

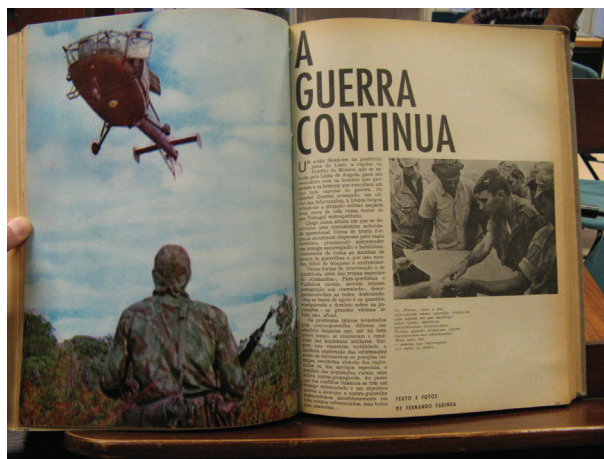
“(…) nós [eu e Fernando Farinha] entendíamos que a guerra estava a acontecer e que, por mobilizar uma quantidade enorme de gente, submetida a coisas tremendas, merecia

atenção. (...) No *Notícia*, as reportagens de guerra tinham sempre, pelo menos, chamada de capa. Tinha que ser. As pessoas da cidade viviam de tal maneira no seu rame-rame que achavam que a guerra era coisa dos outros. As pessoas que moravam em Luanda, de vez em quando, lembravam-se que havia guerra porque ouviam uns tiros na baixa da cidade. Normalmente, era pancadaria da tropa contra a própria tropa: zangavam-se uns com os outros e era um festival. O *Notícia* lembrava a existência da guerra. De resto, as pessoas viviam arredadas deste tema. (...) se eu e o repórter Fernando Farinha não fizéssemos nada, as pessoas não se lembravam. Nos meios de comunicação da metrópole era ainda pior (...)”. (Pereira, in Torres, 2016, pp. 321-322)

Lembrar que existia uma guerra deu notoriedade à revista e também aos repórteres que a noticiavam, correndo perigo de vida e, por isso, sendo vistos como “heróis”.

Porque o inimigo nem sempre atacava, nem todas as operações militares se traduziam em espetáculo digno de notícia. Quando não acontecia nada merecedor de registo, para justificar o tempo investido, os repórteres apresentavam textos e imagens sobre histórias de vida e do dia-a-dia dos militares e das populações que encontravam ou contavam experiências vividas no decorrer das missões.

Ao longo dos 13 anos, a guerra cedo deixou de ser novidade, passando a fazer parte da rotina da *Notícia*. Em 1962, já se fazia o balanço da guerra que há um ano tinha despoletado em Luanda. Assim foi até 1974.



Reportagem publicada na edição da *Notícia* de 15 de março de 1969

---

## PERIGOS E RISCOS

---

Os jornalistas da *Notícia* que fizeram reportagens de guerra, apesar de protegidos pelos militares portugueses, correram risco de vida, tal como qualquer soldado. Para não serem distinguidos entre os militares por parte do inimigo, acompanharam missões fardados com uniforme de campanha (camuflado). Normalmente, dois militares eram responsabilizados pela segurança de cada repórter. Este não andava armado mas tinha que transportar a própria ração de combate. Numa fase inicial, conta Fernando Farinha, jornalistas de vários meios fizeram reportagens de guerra mas “*com o passar do tempo, o interesse foi-se perdendo*”. Além disso, para acompanhar os militares, “*era preciso ter alguma preparação física e militar e também capacidade para aguentar muitas dificuldades. As equipas militares faziam operações a sério (...) [nas quais] os jornalistas corriam risco de vida. Nem todos estavam dispostos a passar por isso*” (Farinha, in Torres, 2016, p. 238). Fernando Farinha, além da formação militar que recebeu no SMO, frequentou também sessões dos cursos de comando, paraquedismo e cavalaria, por vontade própria: “*o que aprendi nestes cursos facilitou bastante o meu trabalho de repórter de guerra*” (*idem*, p. 239).

O perigo a que os repórteres da revista estiveram sujeitos é evidenciado em algumas edições. A 18 de novembro de 1967, por exemplo, a capa da *Notícia* é ocupada por uma fotografia de Fernando Farinha, fardado, com a máquina fotográfica Pentax pendurada no pescoço, vendo-se em segundo plano militares numa viatura. Sobre este trabalho, pode ler-se no editorial que “*o nosso enviado especial ao norte (...) é capa desta edição, devido ao facto de ter estado envolvido numa emboscada montada pelos terroristas, a uma coluna de viaturas, em que seguia e que o imobilizou durante 90 minutos, debaixo de fogo*”. O comentário refere-se a uma reportagem bastante descritiva que ocupa dez páginas, na qual Fernando Farinha conta, como sempre fez, na primeira pessoa, o que se passou:

*“(...) saltei da camioneta onde ia e embrenhei velozmente pelo mato, abrigo-me atrás de um grosso imbondeiro. (...) Olho em volta. Ninguém. Apercebo-me então que me separei demasiado dos soldados que me acompanhavam. Inquieto-me (...). Firmo a voz, que parecia querer fugir-me e grito: – Estou aqui! O que eu fui dizer! Rajadas de tiros vêm cravar-se no amigo imbondeiro que me protege. (...) Nem os tiros de resposta ao fogo inimigo, que os meus companheiros iniciam, me tranquilizam. O que se estará realmente a*

*passar? (...) Só então me lembro que tenho a máquina fotográfica comigo. Apercebo o camuflado dum dos meus companheiros. Fotografá-lo entre o capim. Tiros continuam a ser trocados.”*

O jornalista é não só protagonista da reportagem como também “*testemunha da luta ingrata, corrosiva, traiçoeira, que sustentamos em Angola. Sinto medo mas não posso deixar de pensar que, se me safar desta, tenho uma boa reportagem para o Notícia*”, lê-se na edição de 18 de novembro.

Ao serviço da *Notícia*, na cobertura jornalística da guerra, Fernando Farinha destaca três momentos em que “*ia perdendo a vida*”: uma vez, durante uma operação militar, foi mordido por uma cobra venenosa – “*salvou-me uma rápida evacuação de helicóptero para um hospital de campanha*”; outra “*foi quando o paraquedas não abriu e eu, em queda livre, a ver a terra cada vez mais perto, tive de resolver o problema*”, recorrendo ao paraquedas de reserva já fora dos limites de segurança; a terceira ocorreu na Guiné Portuguesa, onde esteve em julho de 1970 como enviado especial – “*o helicóptero em que eu estava foi envolvido por um tornado e aterrou em sérias dificuldades nos pântanos da Guiné. Um outro helicóptero que seguia conosco despenhou-se no rio Mansoa e desse desastre não houve sobreviventes*”. As experiências não foram suficientemente traumáticas para que desistisse de fazer a cobertura jornalística da guerra ou até mudar de profissão, porque, assume, “*gostava muito daquilo que fazia*” (Farinha, in Torres, 2016, pp. 236-237).

---

## CONCLUSÃO

---

Como era esperado, a censura não permitiu que o jornalismo português percorresse um caminho isento mas não é correto atribuir-lhe inteira responsabilidade. A estreita relação estabelecida entre jornalista e militar também ditou o rumo da história que não concentra toda a verdade sobre o conflito e que favorece claramente o papel desempenhado pelas forças armadas portuguesas. Afinal, eram os “*valorosos soldados*” que garantiam a segurança aos jornalistas enquanto estes faziam a cobertura jornalística da guerra. Apesar de tudo o que foi referido, a revista *Notícia* destacou-se na cobertura jornalística da guerra e é hoje um documento importante para retratar a história do conflito e a história das práticas profissionais jornalísticas da época.

A presente análise não pretende ser representativa do jornalismo português que se fez sobre a Guerra do Ultramar, na medida em que apenas se analisou uma publicação e se entrevistaram alguns

jornalistas portugueses. Trata-se de um estudo de caso, cingido à revista *Notícia*. No entanto, este estudo pode servir de base a outras pesquisas e também chamar a atenção para uma parte da imprensa de Portugal que nem sempre é contemplada na história dos media portugueses.

---

*Date de soumission de l'article : 16 avril 2016.*

*Date d'acceptation : 31 octobre 2016.*

## NOTAS

---

<sup>1</sup> Esta investigação foi desenvolvida com o apoio da Fundação para a Ciência e a Tecnologia (bolsa SFRH/BD/108106/2015).

<sup>2</sup> A Guerra do Ultramar, também conhecida por Guerra Colonial (em Portugal) ou Guerra da Independência (em Angola), inicia-se em Angola em 1961 e estende-se à Guiné Portuguesa em 1963 e a Moçambique, em 1964. Foi uma luta travada entre as forças armadas portuguesas e os vários movimentos de libertação de Angola, da Guiné Portuguesa e de Moçambique, então províncias ultramarinas portuguesas. Portugal queria manter o domínio sobre os territórios que possuía em África; as províncias ultramarinas lutavam pela independência.

<sup>3</sup> Na época em estudo, o Império Português era constituído pela metrópole (Portugal continental), pelos arquipélagos dos Açores e da Madeira e por províncias ultramarinas situadas em África e na Ásia.

<sup>4</sup> Lopo considera que esta imprensa, feita por amadores de várias classes sociais, criou novos “valores mentais” e defendeu “os interesses nacionais e dos míseros negros” (1964, p. 26).

<sup>5</sup> <http://africandar.blogspot.pt/>

<sup>6</sup> O Conselho da Revolução, criado em março de 1975, era um “instrumento de intensificação da participação das Forças Armadas na vida sociopolítica portuguesa”. Mais informação disponível em <http://www.aatt.org/site/index.php?op=Nucleo&id=1536>.

<sup>7</sup> Sousa Oliveira, pseudónimo de António Gonçalves, assina o texto.

<sup>8</sup> Slogan criado pelo Estado Novo, na década de 60, numa altura em que o governo de António de Oliveira Salazar era pressionado pela comunidade internacional para abandonar o império.

## REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

---

### Livros:

- Afonso, A., Gomes, C. de M., 2000, *Guerra Colonial*, Lisboa, Editorial Notícias.
- Azevedo, C. de, 1999, *A Censura de Salazar e Marcello Caetano*, Lisboa, Editorial Caminho.
- Azevedo, C. de, 1997, *Mutiladas e Proibidas – Para a história da censura literária em Portugal nos tempos do Estado Novo*, Lisboa, Editorial Caminho.
- Carvalho, A. de, 2001, *Angola, anos de esperança*, Coimbra, MinervaCoimbra.
- Ferreira, E. de S., 1977, *O Fim de Uma Era: O Colonialismo Português em África*, Lisboa, Livraria Sá da Costa Editora.
- Franco, G., 1993, *A Censura à Imprensa (1820 – 1974)*, Lisboa, Imprensa Nacional – Casa da Moeda.
- Gomes, C. de M., Farinha, F., 2001, *Guerra Colonial – um Repórter em Angola*, Lisboa, Editorial Notícias.
- Lopo, J. de C., 1964, *Jornalismo de Angola – subsídios para a sua história*, Luanda, Edição do Centro de Informação e Turismo de Angola.
- Melo, A. B. de, 1993, *História da Imprensa de Angola*, Rio de Janeiro, Semana Ilustrada Editorial.
- Pinto, J. F., 2011, *Segredos do Império da Ilusitânia – A Censura na Metrópole e em Angola*, Coimbra, Edições Almedina.
- Torres, S. M. M., 2014, *Guerra Colonial na Revista Notícias*, Coimbra, MinervaCoimbra.
- Torres, S., 2016, *O Jornalismo Português e a Guerra Colonial*, Lisboa, Guerra & Paz.
- Teixeira, R. de A., 2001, *A Guerra Colonial: Realidade e Ficção*, Lisboa, Editorial Notícias.

### Periódicos:

- Notícia* (Luanda, Angola), edições de 1959 a 1975.

### Entrevistas:

- António Gonçalves, entrevistado em Rio Maior a 18 de janeiro de 2012.
- Cesário Borga, entrevistado em Lisboa a 17 de julho de 2015.
- Fernando Dacosta, entrevistado em Lisboa a 29 de julho de 2015.
- Fernando Farinha, entrevistado em Lisboa a 10 de janeiro de 2012 e a 29 de julho de 2015.
- João Fernandes, entrevistado em Óbidos a 18 de janeiro de 2012.
- Joaquim Letria, entrevistado em Lisboa a 22 de julho de 2015.
- Leston Bandeira, entrevistado em Lisboa a 10 de janeiro de 2012.
- Moutinho Pereira, entrevistado em Lisboa e também via e-mail entre janeiro e março de 2012 e em Odivelas a 5 de agosto de 2015.



**Jornalismo de guerra em Angola**  
durante o conflito ultramarino português

**War Reporting in Angola**  
during the Portuguese Colonial War

**Journalisme de guerre en Angola**  
durant la guerre coloniale portugaise

**Pt.** Este artigo centra-se na cobertura jornalística da guerra portuguesa em Angola feita pela revista *Notícia*, publicação semanal com sede em Luanda entre 1959 e 1975. A partir da análise das edições publicadas entre 1961 e 1974 e de oito entrevistas a profissionais que na época trabalharam em meios de comunicação de Angola, pretende-se compreender como foi feita a cobertura jornalística do conflito, que espaço concedeu a revista aos acontecimentos relativos à guerra e que práticas profissionais regularam o trabalho dos repórteres – que riscos correram no teatro de operações e que estratégias criaram ou seguiram para contornar os cortes da censura. Uma simples análise às várias edições da revista seria insuficiente para perceber acontecimentos e relatos do passado. Assim, as entrevistas efetuadas foram cruciais para compreender e distinguir verdades e mentiras, presenças e ausências, informação e propaganda. Este artigo aborda também a questão relativa ao condicionamento da censura, os riscos que os repórteres de guerra portugueses correram em missões de serviço no teatro de operações e o historial da revista que, na época, era um meio de comunicação bastante desenvolvido e arrojado que se interessou pelo tema Guerra Colonial, o maior conflito armado da história de Portugal. Conclui que a revista *Notícia* deu destaque à guerra travada entre as forças armadas portuguesas e os movimentos de libertação africanos, apresentando conteúdos originais, ao contrário da maior parte dos meios de comunicação portugueses que, principalmente por causa da censura, não ousaram ir além dos comunicados oficiais.

**Palavras-chave:** jornalismo de guerra, censura, imprensa portuguesa, revista *Notícia*, Angola, Guerra Colonial.

**En.** This article examines the journalistic coverage of the Portuguese Colonial War by *Notícia*, a weekly publication based in Luanda from 1959 to 1975. Based on an analysis of articles published between 1961 and 1974 and eight interviews with professionals who worked in Angolan media during that period, it attempts to understand how journalistic coverage of the conflict was done; what space the publication accorded war news; what professional practices were employed by reporters; what risks they faced in the field and what strategies they employed to circumvent censorship. Exclusively analysing publication copy to study the events and facts of the past is inadequate. In light of that, the interviews were vital to understand and ascertain truth from fiction; news from propaganda and what was told and what was not. This article also addresses the context of censorship; the risks ran by Portuguese war correspondents in the field and the history of *Notícia*, which, at the time, was an audacious and avant-garde publication interested in the Colonial War—the single most important armed conflict in Portugal’s history. This paper finds that *Notícia* depicted the war from the perspective of both the Portuguese armed forces and the Angolan liberation forces by providing original content—in contrast to the majority of censored Portuguese media that did not dare defy the official account.

**Keywords:** war reporting, censorship, Portuguese press, *Notícia* publication, Angola, Portuguese Colonial War



**Fr.** Cet article se centre sur la couverture journalistique de la guerre portugaise en Angola réalisée par la revue *Notícia*, publication hebdomadaire basée à Luanda entre 1959 et 1975. Reposant sur l'analyse des articles publiés entre 1961 et 1974 et de huit entretiens avec des professionnels qui travaillaient à l'époque dans les médias angolais, il propose de comprendre comment la couverture journalistique de ce conflit a été faite, quel espace la revue accordait aux informations relatives à la guerre et quelles pratiques professionnelles étaient exercées par les reporters – quels risques courraient-ils sur le théâtre des opérations et quelles stratégies ont-ils créées ou suivies pour contourner les actes de censure. L'analyse seule des éditions de la revue est insuffisante pour percevoir les événements et les faits appartenant au passé. Ce faisant, les entretiens réalisés ont été cruciaux pour comprendre et distinguer les vérités, les mensonges, ce qui est dit et ce qui est tu, l'information et la propagande. Cet article aborde par ailleurs la question relative aux conditions de la censure, aux risques que les reporters de guerre portugais prenaient lors de leurs missions sur les théâtres d'opérations et à l'histoire de la revue qui, à cette époque, était un média d'avant-garde et audacieux qui s'intéressait à la Guerre coloniale, le conflit armé le plus important de l'histoire du Portugal. L'article conclue que la revue *Notícia* mettait en scène la guerre au travers des forces armées portugaises et des mouvements de libération africains, en présentant des contenus originaux, au contraire de la majeure partie des médias portugais qui, principalement en raison de la censure, n'osaient pas braver les communiqués officiels.

**Mots-clés :** journalisme de guerre, censure, presse portugaise, revue *Notícia*, Angola, Guerre coloniale.



# Confronting Risk at the Crossroads of Media Freedom in Burma

PATRICIA W. ELLIOTT

Associate Professor  
School of Journalism  
University of Regina  
Canada

patricia.elliott@uregina.ca



For much of the past fifty years, Burma (Myanmar)<sup>1</sup> appeared to outside observers as a tightly controlled monolith, with little independent media activity. Yet throughout decades of draconian censorship – aspects of which remain in place today – the country’s writers, journalists and activists never stopped pushing the envelope of state control. Ethnic media, citizen journalists, bloggers and even state-sanctioned periodicals proffered a surprising level of diversity and dialogue beneath the surface. During 1988’s brief period of press freedom, the sudden appearance of some forty independent newspapers indicated a significant level of underground organization and popular demand (Chadha & Kavoori, 2000). Aung Zaw, founding editor of *The Irrawaddy*, remembers those heady days:

*“Even editorials were getting better, lively, more objective. You don’t see it for years, for ages... such journalism, photos, front page stories all about the uprising in a very objective way, not just one-sided. I was very impressed. But it was rather short-lived. It was only about two months and gone.”* (personal communication, Dec. 11, 2008)

A return to censorship did not suppress the people’s determination to communicate freely, however. Alternative media networks continued to flourish

**Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

Patricia W. Elliott, « Confronting Risk at the Crossroads of Media Freedom in Burma », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.

URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

post-1988, both inside Burma and along the borders. Journalists maintained a fluid grasp of whatever technology was available and suitable to the circumstances, including clandestine newspapers, cleverly-worded radio news reports, mobile phone chains, hand-delivered cassette tapes, and more.

This article will describe perceptions of risk from the journalists' points of view, and why they continued their work under threat of incarceration, exile, and death under military rule. I will then explore the historical roots of journalism as a particularly valued form of democratic engagement among Burmese citizens, dating back to anti-colonial struggles, and how this context contributed to the development of a strong and well organized underground press corps. Next, I will consider how this context might inform the current situation as Burma moves toward democratic reform. In 2018, Burma's journalists have arrived at a historical crossroad. After decades of struggle, a move to civilian government has created an opening for media organizations to surface above ground and/or to return from exile. However, the position of journalism is far from secure. Journalists are still subject to arrest and harassment, and still face danger in areas where armed conflict continues and Burma Army soldiers operate far from central control. While a transition to civilian rule is underway, there are no tidy endings to the story. "*Changes are welcomed and transitions are difficult*," outgoing Information Minister Ye Htut (2014) told an assembly of journalists in Rangoon in December 2014. More to the point, journalist Saw Yan Naing (2015) states, "*Working as a journalist in Burma, the press freedom I enjoy today can end tomorrow without warning*." Indeed, arrests in 2017 of journalists working for Reuters and The Voice punctuated this reality (Reuters, 2017; Human Rights Watch [HRW], 2018). As Voltmer (2013) observes, the concept of 'media freedom' brings multiple tensions to transitioning governments, including among activists who themselves fought for media freedom and now find themselves in positions of governmental power. As well, the landscape has opened up for Western powers to export their own vision of commercial/corporate media practice in the name of 'democratic development,' without regard to already-successful indigenous journalism structures and methods. Within this overall context, I will argue that without a complete grasp of the diversity and strength of existing grassroots media, there is a danger that international media development assistance may blunt the edge of a style of risk-taking journalism that unabashedly holds power to account, and that seeks social justice, not profit.

---

#### JOURNALISM AND RISK IN BURMA

---

If one could assign an epistemology of risk to Burma, I would identify it as critical realism – meaning,

not a constructed, ephemeral phenomenon, but a hard reality arising from actual conditions of political repression and power. As Toynbee (2008) notes, this stance inserts a political dimension into one's worldview. Indeed, it is difficult to imagine studying the state of Burmese journalism without recognizing the impact of political oppression. As post-colonial independence leader Bogyoke Aung San famously said:

*"You may not think about politics. But politics thinks about you. You may shun politics. But politics clings to you always in your home, in your office, in your factories. There, everyday you are doing politics, grappling with it, struggling with it."* (Aung San, 1946)

To this I would add that, around the world, politics often thinks of people in threatening ways. In my conversations with exiled and underground journalists over the years, risk has been vividly described in terms of a soldier's boot to the door, a gun to the head, or a sinister threat to one's family and friends. My first encounter with underground media was in rebel-held Shan territory in 1990, in a mountain encampment surrounded by the Burma Army and its proxy Home Guard factions. At the time, media consisted primarily of mimeographed sheets and booklets distributed hand-to-hand along smugglers' trails. Landmines, ambushes, and summary executions were a daily risk. Following a series of Burma Army sweeps in the mid-90s, many media activists relocated to neighbouring countries, where their daily lives remained far from secure. In 2005, refugee radio producers involved with an unlicensed Thai community radio station told me of their difficulties with immigration officials and government censors. Since the 1990s, the communications path has widened with the expansion of Internet-based communication, yet when I returned to the region in 2008, hand-delivered print newspapers and audio cassette tapes remained a primary means of communication with rural audiences inside Burma, and video from remote areas was still being smuggled out on camera memory cards rather than transmitted electronically.

I had opportunity to speak with a number of journalists engaged in these activities, while working on a documentary film project, *Breaking Open Burma* (Elliott & Risk, 2012). At the time, Burma's Press Scrutiny and Registration Board remained in place, making daily journalism inside the country next to impossible. News bureaus in neighbouring countries received reports from underground journalists inside Burma via G-Talk, rented mobile phones, smuggled video files, and

whatever other means were available, which were then disseminated back to Burma and internationally. Two major international news events – the 2007 Saffron Revolution and Hurricane Nargis in 2008 – had demonstrated to the world a deep commitment and ability to report breaking news despite government restrictions, prompting a short burst of donor income that would later decline. The journalists interviewed were selected through a combination of prior personal contacts in the region, and the snowball method of asking each person for suggestions on who else we should meet. In total, videographer Susan Risk and myself conducted interviews with seventeen journalists working with seven news groups. Media organizations were chosen to represent a mix of ethnic and majority media; media for international and national/ethnic audiences; print, online and broadcast media; and above-ground and underground journalism. Unless otherwise noted, interviews were primarily conducted in English, a *lingua franca* adopted by the dissident journalism community as a means to communicate internationally and across Burma's many linguistic groups.

Although risk was not the sole focus of discussion, the topic arose in every interview, with words grounded in realist experiences. Asked to provide a specific example of risk, a reporter working for *Burma Issues*, a human rights-focused multimedia production house, immediately recalled a colleague who was tied up and executed on the spot after being caught with a camera in his backpack (Saw Kwehsay, personal communication, Dec. 8, 2008). A journalist for the Karen-language newspaper *Kwe Ka Lu* explained:

*"It's very dangerous for you to go cover news.... If the Burmese soldiers catch you, they can kill you any time, na. They don't like someone to report what's happening in the village, what they did to the villagers".* (Saw Ehna, personal communication, Dec. 8, 2008)

Journalists also spoke of risk through exposure to malaria and other tropical diseases in the field (Saw Niko, personal communication, trans., Dec. 8, 2008). Displacement and exile were other common risk factors. Psychological damage was not mentioned to the extent one might hear in conversation with North American journalists, but was nonetheless acknowledged in less direct ways. *"I feel like someone is watching us or somebody tracking us or something...I am not safe and I am not free,"* is how one undercover journalist described her ongoing sense of anxiety ('Zarni,' personal communication, Dec. 12, 2008). Yet the journalists were more apt to speak of their fears in

terms of risks to colleagues rather than to themselves. Asked about personal bravery, a journalist who worked undercover in Rangoon throughout the Saffron Revolution reported:

*"No, I'm really not [that brave] because there's a lot of undercover journalists there from DVB (Democratic Voice of Burma) also. And also there's a lot of undercover journalists from Mizzima [News Agency]. I'm not that much.... Sometimes I am very afraid to go to the incident."* ('Zarni,' personal communication, Dec. 12, 2008)

Moreover, when asked about risk, journalists often spoke first about the risk to their interview subjects and audiences. *"When you distribute the newspaper, if the Burmese soldiers find out, they can make trouble for the villagers,"* explained Saw Ehna, a reporter for *Kwe Ka Lu* (personal communication, Dec. 8, 2008). Risk-taking is widely understood as a co-project of journalists, subjects, and audiences, an integrated act of writing, reading and sharing information for a social good that is greater than the individual. Saw Niko, a videographer for *Burma Issues*, found villagers were willing to share their stories despite possible repercussions:

*"Why [do] they like to share their stories? Because they want other people to know what they are facing at the moment. It's not only our people but also the outside world – the international community – to understand and to know why we are suffering and why we are facing the problem here."* (personal communications, trans., Dec. 8, 2008).

Saw Niko's easy transition from "they" to "we" is noteworthy. Many journalists interviewed indicated that they perceived themselves not as outsiders reporting on a tragedy, but as insiders taking up common cause with the audience. *"I want to be part of the Burmese freedom movement,"* explained 'Zarni,' who secretly reported from Rangoon for *Mizzima News*, a multi-media news agency, during the Saffron Revolution (personal communication, Dec. 12, 2008). Aung Zaw, editor of *The Irrawaddy*, said that although the magazine at times critiqued specific aspects of the pro-democracy movement, its reporting was part of an overall "mission" closely tied to the restoration of democracy in Burma (personal communication, Dec. 11, 2008). A video editor for *Images Asia* spoke of the importance of showing the outside world what is going on inside Burma (anonymous, Dec. 10, 2008). To borrow from management science (Damodaran, 2008), one might therefore describe the activities as *strategic* risk, aimed at reaching a commonly held goal of political reform.

---

## HISTORICAL CONTEXT

---

To understand why Burma's peoples hold journalism as a key element in their democratic struggles, it is first important to consider long-standing historical ties between journalism and anti-oppressive actions in Burma. The region today known as Burma/Myanmar has long been home to a highly literate population with an established history of free expression. Traditionally, novelists, poets, playwrights and comedians have been held in high regard, taking an active role in expressing the political and social zeitgeist of the grassroots (Hla Pe, 1985). Added to this is the everyday practice of public discussion and debate at Buddhist temples, accompanied by a wealth of religious journals and lectures that comment on current events and social issues. It could be argued that the arrival of the modern printing press was therefore in many respects a natural meld with existing cultural practices. In 1869, the first Burmese-language newspaper, *Myanmar Thandawsint Thadinsah*, emerged to compete with the English-language *Rangoon Times* and *Rangoon Gazette*, soon followed by other vernacular newspapers. On August 15, 1873, King Mindon introduced 17 Articles guaranteeing a free press for "the benefit of the citizens to hear general news from Europe, India, China, and Siam for enriching their thoughts and improving their trade and communication" (cited by *The Irrawaddy*, 2004). However, this promising start to a free press was reined in by encroaching colonialists, who gradually folded Burma and its neighbouring territories into a single Indian province in the 19<sup>th</sup> Century. Beginning in 1835, colonial incursion brought with it a variety of acts and regulations concerning publishing (Sen, 2004). However, an attempt to impose universal censorship of non-English media with the Vernacular Press Act, 1878, sparked protests in India, swiftly leading to the act's abolition within three years (*Encyclopædia Britannica*, Vernacular Press Act, 2016.) Its predecessor, The Press Act (1910) deployed less overt but equally effective control, by requiring hefty cash deposits for the privilege of publishing (Mishra, 1987). Although less direct, the Act nonetheless drew heavy criticism in the British House of Commons, and was repealed in 1921 (Larkin, 2003). Though these laws were short-lived and controversial, censorship as a legal concept proved enduring through other means. "The legislative arsenal was impressive," notes Larkin (2003), pointing to a system of ad hoc laws impacting everything from theatre performances to book publishing, in addition to journalism (p. 65). Control exercised through such instruments as the Official Secrets Act, 1923, and the Burma

Wireless Telegraphy Act, 1933, were justified in the name of state security and a rising threat from Japan. Hobbs (1947) voiced the sense of colonial grievance:

*"The British have had to undergo some scathing denunciation at the hands of certain Burmese writers whose articles appeared, among others, in the Saithan, New Mandalay sun (sic), The new light of Burma and the Dagon magazine. Fully four years before the war, Japanese paid propaganda, bitterly attacking the British and Chinese, appeared frequently in the Burmese vernacular press."* (Hobbs 1947, 112-113)

Finally, if all else failed, the Criminal Code's treason and sedition provisions cast a long shadow over Burma's blossoming media landscape. In this manner, suppression of freedom of expression was indelibly tied to the colonial project. As a result, many emerging local journalists found themselves operating within the fold of anti-colonial and dissident discourse. Grassroots media activity became a key driver of political reforms of the early 20<sup>th</sup> Century, particularly among the student and socialist press. Literary societies, publishing houses and book clubs also held prominent roles in advancing activist networks. An example from the 1930s was the Red Dragon Publishing House and Book Club, founded by future prime minister U Nu (Trager, 1966). Several of Burma's independence leaders began their careers in the radical press, including Aung San, Burma's 'Father of Independence,' who served as editor of the student newspaper *Oway*. When Aung San was expelled from the University of Rangoon in 1936, the newspaper's supporters burned the Union Jack outside Government House (Kasem, 1962). This dramatic act created a defiant picture of the beginning of the end of British rule in Burma, and set a precedent for the 'ink-stained rebel' as a political force in Burma's democratic struggles. Even as the colonial government decamped in 1948, a historical pattern and legal framework were set, in which state oversight of media was accepted as a matter of national security. At the same time, the colonial experience had equally established journalism as a major oppositional force in society.

The post-colonial years were marked by seesaw battles between the newly independent Union of Burma's central government, which favoured a secular multicultural nation, and the Burma Army (BA), which retained a hyper-nationalist ideology that had been forged in its origins as a fifth column for the Japanese army during the war years (Yawnghwe, 1987; Allen, 1984). Added to this was the constitutional challenge of bringing seven semi-autonomous

ethnic states and 135 ethnic nationalities into the new Union of Burma, a geographical construct of the departing colonialists. Throughout this period of political jockeying, print publications flourished and journalists remained an intractable thorn in the side of politicians and generals alike. The 1948 constitution guaranteed press freedom, however it took just two years for parliament to revive Britain's pre-war anti-sedition legislation. Defamation of public officials was introduced as a Criminal Code offence (*Irrawaddy*, 2004), while the Emergency Provisions Act, 1950, prescribed fines and up to seven years imprisonment to anyone who "causes or intends to spread false news" (Liddell, 1997). Although these conditions presented a threat, the press flourished in the post-colonial environment and journalists retained open access to the prime minister's office (Zin Linn, 2008). In 1962, 52 newspapers and magazines formed the Burma Press Council, an organization dedicated to defending their freedom (*The Irrawaddy*, 2004). As Council members gathered to sign a founding charter, they doubtless had little idea of the upheavals to come.

As fate would have it, journalists were not the only ones seeking a common front. State and regional leaders had been holding meetings to hammer out a common position on constitutional reforms, aimed at achieving greater autonomy from Rangoon, a situation the Army viewed as an alarming threat to national unity. Although the constitutional conferences had been peaceful and democratic, the entire concept of federated states flew in the face of the Army's slogan: 'One Blood, One Sword, One Command.' In the early hours of March 2, 1962, General Ne Win's troops moved in to arrest prominent federalist politicians (Yawnghwe, 1987). Two days later, on March 4, the general held a press conference to announce that an eight-member Revolutionary Council, hand-picked by himself, would now govern the nation. After delivering his statement, he turned and walked out the door, leaving behind a stunned press corps (Lintner, 1989). The Army was now in complete control of the country, a situation unchanged for decades to come.

---

**JOURNALISM UNDER DICTATORSHIP: "THEY JUST CANNOT STOP US."**

---

Scarcely able to believe their own notes, journalists carried on their work as usual. But soon the arrests began, along with the closure and nationalization of newspaper offices over a two-year period. One of the military junta's first laws was directed at the media, The Printers and Publishers Registration Act, 1962. Under the Act, printers and publishers

were required to be certified by the Central Registration Board, and to submit all published materials, including individual newspaper and magazine articles, to a Press Scrutiny Board (Socialist Republic of the Union of Myanmar, 1962, amended 1971). This Act would serve as the vanguard law of state censorship until 2012. However, there was very little need to promulgate censorship laws, as the legal apparatus had already been put in place by prior governments, and need only be wielded with a stronger hand. The criminal code and emergency measures provisions were enlisted to the cause of censorship, along with the Official Secrets Act, first promulgated in 1923 and now liberally interpreted to forbid the sharing of documents of any kind, secret or not (Liddell, 1997). The aforementioned Wireless Telegraphy Act, 1933, drafted by the British to ensure state control of the airwaves, needed few changes until 1996, when the military updated it to include fax machines and computer modems. Building on this framework, The Television Video Act, 1996, required all videos to be reviewed by censors, and video parlours to be licensed, while The Computer Science Development Law, first introduced in 1996, made the unauthorized import, possession and use of computers with networking capacities punishable with sentences of up to fifteen years (*Mizzima News*, 2008).

By 1964, it appeared that Burma's long, albeit contested, tradition of freedom of expression was wiped out. The newsstands plummeted from hundreds of titles to just six, all under strict state control (*The Irrawaddy*, 2004). But, as Hachten (1971) observes, just because the presence of mass media is limited does not mean *no* media exist. Indeed, despite the draconian censorship, Burma's journalists never walked away from the story. Their work moved underground, and even into prison cells. Zin Linn (2008), a journalist imprisoned from 1982 to 1984, described how magazines and newspapers were produced in Insein prison's cell blocks. Inmates gathered news from a smuggled-in radio tuned to BBC, and prominent jailed dissidents provided editorials.

*"Only a single, handwritten copy of each issue was produced and circulated among political prisoners, with great care and at even greater risk to those who contributed their energies. I myself was on the editorial staff of Cellblock No 3. We managed to bring out a monthly magazine named The Tidal Wave and another commemorating the 50th birthday of Daw Aung San Suu Kyi, called The Democracy Mothers' Day Magazine. In every issue, [imprisoned editor] U Win Tin contributed articles on current political questions as well as the contemporary history of Burmese politi-*

cal science. Everybody in the cells was eager to read his articles.” (Zin Linn, 2008)

Book clubs also moved underground after the 1962 coup, but continued to function as important gathering points for activists. Aung Zaw participated in secret literary discussions of the late 1980s:

“We invited very famous writers, journalists, almost every other week for discussion. It was illegal. We were watched, but we discussed literature. But it was unavoidable that you came down to discussing politics. Burmese bookworms, I mean these groups I hang out with they read, in spite of the closed society, they read a lot of books: Shakespeare, Tolstoy, Dostoevsky, Kafka, Camus, Keats.” (interview, 2008)

Leaflets and posters became popular methods for spreading news. Distribution tactics include tossing leaflets from speeding bus windows, or gluing them to the walls of public washrooms (Aung Zaw, personal communication, Dec. 11, 2008). Similar tactics arose after a 2007 military crackdown, with posters appearing in rural areas, and stray dogs trotting through the streets of Rangoon with pictures of military leaders tied to their necks (Alternative ASEAN Network on Burma [AltSEAN], 2008). Editors in the state-sanctioned press also found ways to impart counter-news. For example, when censors objected to graphs illustrating inflation, some publications simply printed commodity price lists week after week, allowing readers to draw their own comparisons (R. Alampay, personal communication, Dec. 2, 2008).

---

#### DIVERSE VOICES IN EXILE

---

Ethnic language media was also a significant platform for reporting on human rights abuses throughout the country. Operating in remote areas, ethnic journalists were on the front lines of some of the worst abuses, including genocidal sweeps through indigenous territories by the Burma Army. *Kwe Ka Lu* operated an office in an area of Karen State that was sporadically occupied by Burma Army troops. Reporters did their field work by visiting villagers at night and sleeping in the jungle (Saw Ehna, personal communication, Dec. 8, 2012). In 1997, *Kwe Ka Lu*'s reporters fled a major Burma Army offensive with only the clothes on their backs. Leaving behind their computers and office equipment, they joined the ranks of internally displaced people hiding out in the jungle. Months later, the group crossed to Thailand, where they resumed their work facing a new set of constraints. Fearful of the immigration

police, reporters seldom ventured into the streets, relying on phone communications and clandestine cross-border trips to gather the news (Saw Ehna, personal communication, Dec. 8, 2012).

Suppressed at home, Burma's full range of ethnically diverse media found spaces to survive in Thailand, Bangladesh and India. Burma News International, founded in 2003, counted eleven exiled ethnic news agencies among its founding members, but this represented just a fraction of countless small newspapers, websites and community radios operating along the borders, publishing and broadcasting in languages such as Karen, Kachin, Arakanese, Pa'O, Rohingya, and Tai (to name a few), as well as Burmese and English. While escaping the risks of torture and execution inside Burma, exiled media activists became subject not only to the host country's publishing and broadcast laws, but also to myriad laws concerning immigration and state security, many of them punitive in nature. Under pressure from Burma, which has trade ties with surrounding countries, state security forces regularly raided exiled news offices on the pretext of searching for arms and drugs. An example is a raid on the Karen Information Centre in Mae Sot, Thailand, on February 4, 2010 (Kya Kaw, 2010). A great variety of laws and regulations could be called on to harass and intimidate exiles. In 2007, Indian officials sealed the headquarters of *Mizzima News*, citing them for operating “commercial activities” in a residential zone (*Mizzima News*, 2007). For stateless people, such occurrences were disconcerting to say the least; the implied message was that they were causing trouble for the host government and could be deported at any moment. Most journalists gained temporary residency permits, and a few held UNHCR recognition as refugees, but there was no guarantee their ID cards would be respected by local authorities. In 2006, the Burmese Journalist Protection Committee was established to intervene on behalf of these stateless media producers (Khun Sam, 2006).

Meanwhile, inside Burma, journalists were organized into cells for gathering and transmitting reports (Sein Win, personal communication, Dec. 12, 2008). Net cafés and office computers became conduits for distributing pictures and stories to exiled media groups and bloggers on the outside (‘Zarni,’ personal communication, Dec. 12, 2008). When the military cracked down on Internet use, rented mobile phones – which are difficult to trace – took over as the primary communications tool (anonymous, personal communication, Nov. 1, 2007). This technology would later become central to coverage of Cyclone Nargis in 2008. During the natural disaster, the larger exiled media groups that had stringers in affected areas, such as *Democratic Voice of*

Burma and *The Irrawaddy*, gained international prominence as the only sources of video and on-the-ground reports from inside the country. During this period, *Mizzima*'s Internet servers were repeatedly subjected to DOS (Denial of Service) attacks, as well as a home page hack from a group identifying itself as "*Independence Hackers from Myanmar*" dedicated to bringing down "*those fucking media web site which ever give shit to our government*" (screen shot of hacked site). The end result was not an end to news coverage, but a few days off line followed by a redoubled effort at web security, which was ultimately a beneficial exercise (Di Par, personal communication, Dec. 12, 2008). At the same time, concerned about the reliability of Internet communications, *Mizzima* began experimenting with satellite television transmission, knowing that many people inside Burma use satellite dishes to watch football matches. "*They just cannot stop us, because of our commitment,*" explained managing editor Sein Win (personal communication, Dec. 12, 2008). Indeed, two years later, when the military regime announced plans to return the country to civilian rule, *Mizzima* and other exiled media groups appeared well poised to return to Burma. However, their future prospects inside the country remain an open question today.

---

**MEDIA DEVELOPMENT  
AND THE FUTURE OF RISK-TAKING JOURNALISM**

---

"*Burma as a democracy is a whole package. Press freedom is one of the elements,*" explains Aung Zaw (personal communication, Dec. 11, 2008). But as Burma moves toward a more open society, what kind of media will comprise the package? While western governments, eager to strike up trade with Burma, have been swift to declare a victory for democracy, legal restrictions on freedom of expression remain in place, and journalists are subject to continuing arrest, threats, and harassment (HRW, 2018). The managing editor of *Mizzima*'s new Rangoon bureau describes the situation:

*"Quite frankly, the constitution does not adequately safeguard freedom of expression. There are dozens – if not more – of laws related to media and freedom of expression that arguably need to be addressed in one fashion or another. The legal framework absolutely must protect the independence of the media and prohibit all forms of censorship."* (Soe Myint, 2016).

Meanwhile, media agencies are struggling to survive economically in an entirely new environment that involves costly start-up fees and expensive In-

ternet connections, with scarce advertising dollars being sucked up by Burmese state media. Such conditions prompted *The Irrawaddy* to suspend publication of its English print edition in 2015, and its Burmese language edition in 2016; the magazine, publishing since 1992, is now digital-only, a format that presents an even tougher advertising market (Nyan Lynn Aung, 2016). U.S., British, and other international donors proffer support that is typically tied to a mainstream, free enterprise media model, perhaps because it is the only model donor countries understand. Such a position presumes there are no functioning alternative, pre-existing journalistic traditions at the receiving end of international assistance. This type of support also tends to focus on individual media enterprises, rather than on in-country journalists' associations that are working toward more broadly transformational goals. Given this context, it is important for international supporters – whether donor agencies or international journalism organizations – to develop a broadened view of the situation on the ground. The following are some aspects to consider.

**Media freedom has not been achieved.**

The U.S. and its allies have a vested interest in declaring democracy has been achieved in Burma, given the economic inroads made by trade rival China during the years of sanctions. However, Burma's new civilian leaders, elected in 2015, have barely taken their seats, while the military and military-backed business operators retain a great deal of power over the nation's daily operations. "*Myanmar may not become a fully-fledged democracy following Western models in the near future, and it needs years to establish a non-authoritarian tradition with the rule of law, rights and human security,*" observe Gravers and Ytzen (2014, p.1).

Meanwhile, exiled journalists have made a tentative foray back to their homeland, even if the ground is not fully prepared. There is good reason to do so: if they stay out of the country too long, state media and military cronies will take over a liberalized media market, a process that is already underway. The pace of re-establishing inside the country has been dizzying. In early 2012, journalists and editors from the major media exile groups were invited into the country for the first time to meet with and interview government officials. Between 2012 and 2013, a prescribed list of censored topics was abolished one by one, in January 2013 the Press Scrutiny and Registration Board was officially dissolved, and in 2014 an end to Internet censorship was announced (Ytzen, 2014; Zin Linn, 2013). However, as we have seen in a review of Burma's history, the abrogation



of censorship laws does not necessarily end the practice of censorship. In July 2014, five journalists from *Unity Weekly Journal* were arrested for reporting on a factory believed to be producing chemical weapons. They received ten years' imprisonment not under the new media laws, but under the State Secrets Act, 1923, created by the British colonizers and still in use as a handy 'catch-all' for dissenters and journalists (Burma News International, 2015). The five were pardoned on April 17, 2016, however the law under which they were imprisoned remained, along with numerous other legislative controls on freedom of expression, from the 1906 Unlawful Assembly Act to the 2014 Printers and Publishers Registration Law, prompting the Committee to Protect Journalists to call for more comprehensive legal reform (Simon, 2016). Despite this call, the following year, journalists were detained or arrested under the 1908 Unlawful Assembly Act, the 1923 Official Secrets Act and the 2013 Telecommunications Act, amid an overall rise in persecution and surveillance of critical voices (HRW, 2018 ; Reuters, 2017).

### **Collective, not just individual, rights are part of the discourse.**

While there is rightful concern for the fate of individual journalists facing arrest and detention, discussion of rights need not stop at the individual. Indeed, this is the concern of journalism organizations, which typically seek wider structural changes to the social and political environment for journalism – for example, establishing freedom of information laws, or introducing media literacy education in schools. To compare, in interviews with Romanian journalists in 2009, several mentioned that they would prefer international donors to provide funding for travel within their own country, to facilitate meetings among Romanian journalists, rather than funding them to travel abroad for training programs that did not suit the local context or their needs as already-experienced journalists.

There are several journalism organizations advocating for freedom of expression and the right to communicate in Burma. Some, like the Myanmar Blogger Society, sprang up from underground practice. Others, like the Myanmar Journalists Association, have quasi-governmental origins, but have joined with other groups, including the Myanmar Journalists Network and the Myanmar Journalists Union, to speak up against new press laws that retain old habits (International Media Support, 2013). Strengthening these organizations may well be as crucial as strengthening the media outlets that employ their members. However, governments and aid agencies tend to stand back from aiding journalism

associations, because of the advocacy work directed at governmental institutions. *“Individual journalists are easier to control than groups lobbying for structural change, and the focus on press freedom, while important, arguably provides a (less threatening) distraction from such collective demands,”* observes Brooten (2011), in a study of media reform in the Philippines and Burma.

Furthermore, collective rights ultimately expand beyond the circle of journalistic practice. *“It is well to remember that freedom of the media is not the freedom only of its owners and journalists. It is essentially the freedom of people to be fully informed and truthfully on all matters of public importance,”* states B.K. Sen (2004). Just as the Committee to Protect Journalism has called for broad legal reforms beyond media law, Sen advocates broad social reforms. Writing on the legal environment for freedom of expression in Burma, Sen (2004) argues that prioritizing the social, economic, political and cultural rights of all people will lift other boats, including journalism:

*“It is my submission that media law, of itself, is not essential. What is necessary is a vibrant civil society, democratic political parties, constitutional empowerment of the marginalized, decision-making at the grassroots, and accountabilities. In short – good governance will meet the concerns and rights of media.”* (p. 23)

### **The market model has severe limitations**

Media development handbooks typically open with the premise that journalism's calling is to serve the public interest by holding power to account, thereby contributing to democratic governance. At the same time, development agencies tend to privilege a market model that has in recent decades consistently failed to deliver quality public-interest journalism, as evidenced in two U.S. national commissions, the Knight Commission on the Information Needs of Communities (Knight Foundation, 2009), and the FCC-sponsored Working Group on the Information Needs of Communities (Waldman & the WGINC, 2011). The business model of privately-owned media relying on advertising dollars barely functions in wealthy economies, never mind in emerging economies. Yet still, the market retains an almost mystical appeal to media development specialists, as illustrated by the keynote speech to Burma's Third Conference on Media Development, delivered by a Hong Kong University professor:

*“I believe that at the end of the day, money will follow journalism that is credible and*

*relevant to the people. Somehow good journalism will survive and thrive, because the people need it.*" (Chan, 2014)

Similar thoughts were offered by a representative of the International Press Institute, who told the assembly, "Good journalism is good business. People will keep buying your product as long as the product is good" (Ahsan, 2014). How this theory will play out in a country where money is scarce and corruption is high remains to be seen, yet support agencies tend to bank their dollars on the concept.

Today, major donors such as BBC World Trust, USAID, and the Open Society Institute are prominent on the global scene, providing technology and training within a free market paradigm. The largest single donor country has historically been the U.S., via government agencies and private organizations such as the Gates Foundation and the Ford Foundation (Center for International Media Assistance, 2008). The bulk of assistance is dedicated to the "professionalization" of local journalists, seen through donor eyes as unskilled and corrupt (Centre for International Media Assistance, 2008, p. 6; p. 23). In its inaugural report, the Center for International Media Assistance (2008), an offshoot of the National Endowment for Democracy, highlighted the role of overseas assistance in promoting free market sustainability, noting the example of media training projects in former East Bloc countries:

*"From the start, say USAID officials, training in business skills was given a high priority. And it is no less important today. Integrating sound business practices into media assistance is widely recognized as essential to making projects sustainable."* (p. 57)

This emphasis contains a crucial oversight. For example, Romanian editors have complained that without a supportive market economy, only sensational tabloids and party mouthpieces survive (Calian, 2009; Couti, 2009). A similar situation has been reported in the Latin American context:

*"Crucial developments that nurtured the rise of a market-oriented press in the US never happened. Nowhere in the region do we find a commercial revolution similar to the one that US newspapers experienced, a process in which the economic bases of the press industry shifted from party coffers to the market."* (Waisbord, 2000, p. 51)

As a result, Waisbord (2000) argues, attempting to insert liberal free-market mass media into Latin America is like "fitting square pegs into round

holes" (p. 50). In 2014, the chair of the Yangon Media Group echoed these concerns, saying, "Many publications find it difficult to compete amongst a limited pool of advertisers at this particular stage in the country's development" (Ko Ko, 2014). A liberalized media market is easier for well-connected, well-heeled friends of the military to access than it is for small-scale non-profit media groups, particularly those serving rural areas. An estimated 70% of print media is published in Rangoon/Yangon, "much of it controlled by ex-military officials or their relatives, leaving little coverage in rural areas, where most Burmese live," according to Ytzen (2014, p. 40). How media owned by cronies and tycoons will serve the needs of people still striving to have their most basic needs met is debatable. Meanwhile, options that could potentially be viable – such as co-operative and non-profit media – too often sit on the sidelines of media development planning.

### **Journalism fulfills a social mission**

Thinking of Burma's media transition, I am reminded of a description of Romania's media in the immediate aftermath of the fall of Ceau escu, described by poet Andre Codrescu (1991) as a riveting experiment in people's television. Anyone with a story to tell could enter the station and tell it live on air to a national audience.

*"A lean peasant dressed in the ethnic costume of the Maramures region sat under the tricolour, speaking.... He mentioned his friends and relatives by name and named also their children. He told the story of the 'disappeared' from his village, the theft of the young men. It was a well-documented chronicle of pain, unfolding in a rhythm akin to folk epics, hypnotic and eerily beautiful."* (p. 109)

Concluded Codrescu: "The immediacy was stunning. I had never seen television like this" (p. 110). This intriguing model of grassroots television has since been well tamed by the influence of foreign media development aid, aimed at professionalizing the media and providing a 'sustainable' market model based on advertising revenues. Training courses, tours, and internships are regularly offered at CNN, BBC, and other western media headquarters (Couti, 2009). With this model comes an ideology on how media should be constructed, without thought to hearing from local people how it might be constructed differently.

Dominant mass media models of the west demand a highly detached model of journalism (or the artifice of such), an uncomfortable fit for journalism that rises from democratic struggles and that sits

firmly on the side of people who are oppressed. Burma's active, engaged journalism has served the country well for more than a century, and is essential for building trust with people at the centre of the stories. "Although the [exiled] journalists I spoke with were in large part pleased to have access to training in journalism by [USAID-sponsored] Internews and other nongovernmental organizations, many felt that the dominant U.S. approach to 'objective' journalism do not work well given the political violence characterizing the local context," Brooten (2006) observed in 2006. Twelve years later, the local context still includes considerable social divisions, including intercultural violence and continued armed conflict in some regions. Under such circumstances, journalism has a social role not simply to record facts, but also to advocate change and provide space for voices of victims of ongoing violence and oppression. Moreover, journalism is an important bedrock for gaining important related social rights, such as government transparency, freedom of expression, education, social justice, environmental justice, labour rights and human health, to name a few. In the case of Burma, a prescription for disembodied, disconnected journalism may undermine an alternative, more engaged model that heretofore has afforded ordinary people protection against the worst abuses of power. It lies at the heart of why villagers have taken risks to share their stories, and is a model that will doubtless continue to be needed in the years to come.

### **Third sector media is one of Burma's strengths**

Throughout the years of the dictatorship, the most vibrant, effective media emanating from Burma arose from social movements seeking not profit, but social justice. This is the model that delivered reports and video footage from inside Burma and ethnic states during the worst years. It is the model that has a historical, indigenous tradition, dating back at least to the colonial era. It is also, as noted in a global study of community media social impacts, the model least likely to attract advertising dollars, regulatory support, donor attention and a seat at policy planning tables (*Association mondiale des radiodiffuseurs communautaires* [AMARC], 2007).

While dissident media outlets were able to survive on a combination of donations, advertising and occasional project grants during the dictatorship, they now enter a newly opened market against heavy-weight competition. "Although most cronies grew wealthy under the military regime, they seem to be doing even better in the new open economy. Hence, they have used their insider advantage to retain control of key sectors," explains Ditlevson (2014). Media is one of the key sectors. "Technically there are so-called private commercial broad-

casters, but they are all 'cronies,' and the way they get their licences are controversial," observes Khin Muang Win (2014). Print, online publishing and radio broadcasting has been liberalized, with television under negotiation. Community-based media operations are struggling to redeploy and compete in this new environment, and have specific needs that require attention. Community radio director Naw Hsa Moo (2014) describes four key barriers: difficulty accessing broadcast licences; funding constraints; under-skilled broadcasters; and challenging geographic terrain. The potential rewards for Burma's people are great, however. Radio is an affordable medium that does not require electricity or the ability to read and write, and it can easily be offered in any tongue. Community radios and other forms of grassroots community media are capable of reaching out to Burma's most marginalized citizens in their own languages. This could play an important role in creating conditions for a more peaceful, less militarized existence. In August, 2015, space was opened on the broadcast spectrum for community radios, albeit with restrictions on political reporting. To occupy this space, local groups have much work ahead laying the groundwork of organizational and financial sustainability (Wright, 2015). The same is true for other forms of community-based non-profit media. As an added complication, their daily work inside Burma is not as high-profile as work carried out in exile during dramatic events such as Cyclone Nargis and the Saffron Revolution, a situation that lends itself to declining donations, grants, and advertising.

### **Reconciling ethnic voices are crucial to a peaceful future**

As previously stated, one of the most important roles third sector media plays is in meeting the needs of marginalized communities outside of urban centres, in particular among ethnic nationalities. Burma's fundamental conflict has been driven by the state's inability to accommodate the needs of ethnic nationalities that were drawn into the Union of Burma in 1948, and that encircled the central Burman lowlands with a far larger share of territory. Fear of non-Burman cultures led to the establishment of a dictatorship, and tipped off decades of violence and warfare between center and periphery, and between ethnic nationalities themselves as various alliances rose and fell, often egged on by superpowers jockeying for position in Southeast Asia (Yawnghwe, 1987). While ceasefire agreements have been signed in some areas, a ceasefire is not the same as a declaration of peace. As of December 2017 there were an estimated 710,000 people inside Burma displaced by various armed conflicts, with roughly equal numbers fleeing across the borders to Bangladesh, China

and Thailand (International Displacement Monitoring Centre, 2018 ; HRW, 2018). In 2018, the new civilian government seems as ill-prepared to address communal violence between Muslims and Buddhists as has been the military government. These tensions present serious challenges to Burma's future. When access to the means of communication is limited to the state or vested political interests, there can be negative, violence-inciting consequences. At the same time, 'media freedom' is open to co-optation, manipulation and abuse in an environment of communalist conflict, as seen in the role of extremist radio in the Rwandan genocide (De Forges & Annan, 2007). Community media handbooks and workshops guided by organizations such as the World Association of Community Radio and UNESCO provide models for a pluralist, as opposed to communalist, approach to ethnic media. Under such a framework, support for democratically constructed, community-based media can provide an alternative to communalism, as a meeting ground to peacefully share stories and mingle voices (Elliott, 2007). The alternative – a highly centralized mediascape in a single dominant language - does not speak to the need of people to address and debate local issues in the media, in their mother tongues, as part of a transition to a more peaceful future (Brooten, 2013).

To this end, in April 2013, ethnic media practitioners gathered in Mon State for a conference titled 'Strengthening of Ethnic Voices in Democratic Media Reform,' organized by Burma News International. At the end of their meeting, participants released a statement that called on the national government to include ethnic media in press law reforms, on larger media outlets to include ethnic content in their programming, and on state governments "to allow and assist the development of ethnic print media, radio and television." A follow-up conference, held in Arakan State in February 2016, revealed much work remained to be done, and that ethnic media remained in need of financial assistance, capacity building, and media production training. "Ethnic media organizations have been serving the duty of the fourth pillar just like other mainstream media, so the conference calls for the government and respective parliaments to recognize them and give them equal rights," read the final conference statement. The German aid agency DW Akademie is one organization that has taken on the role of supporting ethnic community media, stating:

*"The military government deliberately prevented the development of local media, fearing that armed groups based in the countryside might use them for propaganda purposes. In this current reform phase, however, community media could give ethnic minorities a*

*voice and greater involvement in the political process."* (Kohn, 2016)

Indeed, mainstream mass market media, by virtue of its structure, has limited interest in or ability to adequately serve the communications needs of remote local communities (Elliott, 2007). In this sense, the potential of ethnic media dovetails with the potential of all community media. It could be argued that the absence of adequately trained and supported community media alternatives supplied a vacuum for communalist hatred to explode unchallenged on Facebook at the start of the Rohingya crisis in 2016-2017, as tracked by digital analyst Raymond Serrato (Hogan & Safi, 2018). In April 2018, 200 ethnic media reporters again met and demanded help in "uplifting media awareness in ethnic areas and the emergence of more qualified ethnic reporters" (Sixth Ethnic Media Conference, 2018). Support for these journalists remains a potential bridge to peace and reconciliation.

### **Structural problems must be addressed**

After years in exile, returnee Lian H. Sakhong (2014) found his home village in a state of deep poverty and environmental degradation. "It seems to me that after all those years of struggle for freedom, what we gained, if anything, is incomparable to what we lost," he wrote (p. 221). At one time, Burma was one of Asia's wealthiest countries, a net exporter of rice and home to Southeast Asia's region's largest oilfields. Now its GDP ranks well below its neighbours (IMF, 2016). Structural issues that led to this state – in particular, a lack of consensus on the place of non-Burmans and their territories within the union – remain unresolved. Elections, now that they have resumed, follow a first-past-the-post system inherited from Britain, disenfranchising the voting power of minority groups, as opposed to proportional representation (Lidauer, 2014). Meanwhile, years of upheaval and populations have made it unclear who is a citizen and who is not. The UNHCR counts 926,000 people inside the country without citizenship; added to this are refugees and their children who were born in camps in neighbouring countries (UNHCR, 2018). Overshadowing these challenges is history of violent conflict, a militarized oligarchy, and a large standing army whose leaders view free expression as a threat to public order and national unity. The ability of journalists to survive in this environment depends to a great degree on attention given to deep structural changes to secure the safety and well-being of the majority of citizens. The newly elected parliamentarians may have been given a strong mandate for change, but the way forward is neither clear nor secure. As Voltmer (2013) observes, a transitioning government should not be

mistaken for a fully functioning democracy, or even assumed to be on that path in the long run; myriad events can lead to a quite different future. If the international community moves on to the next crisis in another part of the world, or closes its eyes to human rights abuses in the pursuit of a new market, Burma's journalists will remain in a difficult and risky state of affairs.

---

### CONCLUSION

---

After enduring decades of extreme risk to practice their profession, new risks face Burma's journalists at the crossroads of political transition. Although onlookers might presume Burma has largely transitioned to a land of democracy and free expression, the picture on the ground is far less clear, and the continued survival of the country's most active media outlets is not assured. The Minister of Information, Pe Myint, is a writer and a former vice-chair of the BurmaPress Council, who in 2018 appointed a former Reuters correspondent as his deputy. "As

*a media man, I do believe in press freedom,"* he stated shortly after his appointment, adding, "*We are still in the process of transformation and there is still much room for improvement*" (cited by Htet Naing Zaw, 2016). In the midst of this transition, it is important for media practitioners and their organizations around the globe – many of whom have benefited from footage and reports provided by ethnic and exiled media groups – to actively seek out solidarity with the country's grassroots media practitioners. Burma's journalists, though lacking resources and facing daily dangers, have far out-performed today's global media corporations at the task of relentlessly holding power to account. They have more than earned the world's recognition and support.

---

*Date de soumission de l'article : 15 avril 2016.*

*Date d'acceptation : 31 octobre 2016.*

*Mis à jour : Juin 2018*

### NOTES

---

<sup>1</sup> This paper refers to Burma, as opposed to Myanmar, out of respect for ethnic/exiled groups who object to the majority ethnic overtones of 'Myanmar' and the re-naming of the country by the military junta.

## BIBLIOGRAPHY

- Allen, L., 1984, *Burma: The Longest War 1941-45*, London, J. M. Dent and Sons.
- Alternative ASEAN Network on Burma (AltSEAN), 2008, *Saffron Revolution: Recap*, <http://www.altsean.org/Docs/PDF%20Format/Thematic%20Briefers/Saffron%20Revolution%20-%20Recap.pdf>.
- Association mondiale des radiodiffuseurs communautaires (AMARC), 2007, *Community Radio Social Impact Assessment: Removing Barriers, Increasing Effectiveness*, Montréal, AMARC.
- Aung San, 1946, Jan. 20, *Problems for Burma's freedom*, Presidential Address Delivered to the First Congress of the Anti-Fascist People's Freedom League, [http://www.aung-san.com/Prob\\_Burma.htm](http://www.aung-san.com/Prob_Burma.htm).
- Brooten, L., 2011, "Media, Militarization, and Human Rights: Comparing Media Reforms in the Philippines and Burma," *Communication, Culture & Critique*, vol. 4, pp. 229-249.
- Brooten, L., 2006, "Political Violence and Journalism in a Multi-Ethnic State: A Case Study of Burma (Myanmar)," *Journal of Communication Inquiry*, vol. 30, n° 4, pp. 354-373.
- Burma News International, 2015, May 3, *Statement on World Press Freedom Day*, <http://www.bnionline.net/images/2015/Statements/World-Press-Freedom-Day-2015.pdf>.
- Cailin, I., 2009, Apr. 10, *Facilia* newspaper office, Cluj, Romania (interviewers: CEU Summer Institute on Media and Democracy participants).
- Chadha, K., Anandam, P. K., 2000, "Myanmar," in Shelton A. Gunaratne, *Handbook of the Media in Asia*, Thousand Oaks, CA, Sage, pp. 350-371.
- Chan, Y. Y., 2014, *Keynote Speech to the 3rd Conference on Media Development: Moving Toward a Sustainable Media Environment*, Sept. 18-19, Yangon, [http://myanmarmediadevelopment.org/images/publication\\_3rdmediaconference-myanmar.pdf](http://myanmarmediadevelopment.org/images/publication_3rdmediaconference-myanmar.pdf).
- Chowdhury, M., 2008, *The Role of the Internet in Burma's Saffron Revolution*, Berkman Center for Internet and Society, Harvard University, n° 2008-08.
- Couti, R., 2009, July 9, TVR, Cluj, Romania (interviewers: CEU Summer Institute on Media and Democracy participants).
- Damodaran, A., 2008, *Strategic Risk Taking: A Framework for Risk Management*, Upper Saddle River, NJ, Pearson Education/Prentice Hall.
- Ditlevson, M., 2014, "Economic Fundamentals, Ongoing Challenges," in Gravers, M., Ytzen, F. (Eds.), *Burma/Myanmar – Where Now?* Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, pp. 341-388.
- Elliott, P. W., Risk, S., 2012, *Breaking Open Burma* (film).
- Elliott, P. W., 2007, *Another Radio is Possible: Community Radio, Media Reform and Social Change in Thailand*, MA thesis, University of Regina.
- Encyclopædia Britannica*, 2016, "Vernacular Press Act," <http://www.britannica.com/topic/Vernacular-Press-Act>.
- Hachten, W. A., 1971, *Muffled Drums: The News Media in Africa*, Ames, IA, Iowa State University Press.
- Hla Pe, 1985, *Burma: Literature, Historiography, Scholarship, Language, Life, and Buddhism*, Singapore, Institute for Southeast Asian Studies.
- Htet Naing Zaw, 2016, Mar. 28, "Incoming Info Minister Pe Myint: 'I will Ensure Press Freedom,'" *The Irrawaddy*, <http://www.irrawaddy.com/interview/incoming-info-minister-pe-myint-will-ensure-press-freedom.html>.
- Hobbs, C., 1947, "Nationalism in British Colonial Burma," *The Far Eastern Quarterly*, vol. 6, n° 2, pp. 113-121, <http://www.jstor.org/stable/2049156>.
- Hogan, L., Safi, M., 2018, April 3, "Revealed: Facebook hate speech exploded in Myanmar during Rohingya crisis," *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/world/2018/apr/03/revealed-facebook-hate-speech-exploded-in-myanmar-during-rohingya-crisis>.
- HumanRights Watch, 2018, *World report 2018* (Burmachapter). <https://www.hrw.org/world-report/2018/country-chapters/burma>.
- International Displacement Monitoring Centre, 2018, *Myanmar*. <http://www.internal-displacement.org/countries/myanmar>.
- International Monetary Fund (IMF), 2016, *Data Table: All Countries by Current GDP (National Currency), 2016 Projection*, downloaded from World Economic Indicators Database, <http://www.imf.org/external/pubs/ft/weo/2016/01/weodata/index.aspx>.
- Irrawaddy Magazine*, 2004, May 1, "Chronology of Burma's Laws Restricting Freedom of Opinion, Expression and the Press," [http://www.irrawaddy.org/research\\_show.php?art\\_id=3534](http://www.irrawaddy.org/research_show.php?art_id=3534).
- Kasem Sirisumpundh, 1962, *Emergence of the Modern National State in Burma and Thailand*, Ph.D. Dissertation, University of Wisconsin.
- Khin Muang Win, 2014, "Interview with Khin Muang Win, Deputy Executive Director and Deputy Chief Editor of the Democratic Voice of Burma, October 2013," in Gravers, M., Ytzen, F. (Eds.), *Burma/Myanmar – Where Now?* Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, p. 42.
- Khun Sam, 2006, Nov. 23, "Burma Media Conference Vows to Protect Journalists," *The Irrawaddy Online*, [http://www.irrawaddy.com/cartoon.php?art\\_id=6357](http://www.irrawaddy.com/cartoon.php?art_id=6357).
- Knight Commission on the Information Needs of Communities, 2009, *Informing Communities: Sustaining Democracy in the Digital Age*, Washington, DC, The Aspen Institute.
- Ko Ko, 2014, *Speech to the 3rd Conference on Media Development: Moving Toward a Sustainable Media Environment*, Sept. 18-19, Yangon, [http://myanmarmediadevelopment.org/images/publication\\_3rdmediaconference-myanmar.pdf](http://myanmarmediadevelopment.org/images/publication_3rdmediaconference-myanmar.pdf).
- Kohn, A., 2016, Feb. 2, "Myanmar: Government Discusses Ethnic Media Strategy," DW Akademie, <http://www.dw.com/en/myanmar-government-discusses-media-strategy/a-19044479>.
- Kya Kaw, 2010, Feb. 4, "Thai security forces raid Karen Information Centre," *Mizzima News* online,

- <http://www.mizzima.com/news/regional/3484-thai-security-agencies-raid-karen-information-centre.html>.
- Larkin, E., 2003, "The Self-Conscious Censor: Censorship in Burma under the British, 1900-1939," *The Journal of Burma Studies*, vol. 8, pp. 64-101.
- Lidauer, M., 2014, "Towards a New State in Myanmar," in Gravers, M., Ytzen, F. (Eds.), *Burma/Myanmar – Where Now?* Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, pp. 72-86.
- Liddell, Z., 1997, "No Room to Move: Legal Constraints on Civil Society in Burma," presented at *Strengthening Civil Society in Burma. Possibilities and Dilemmas for International NGOs*, Transnational Institute and the Burma Centrum Nederland, Dec. 4-5, Royal Tropical Institute, Amsterdam.
- Lintner, B., 1989, *Outrage: Burma's Struggle for Democracy*, Hong Kong, Review Publishing.
- Mishra, V. B., 1987, *Evolution of the Constitutional History of India (1773 - 1947)*, Delhi, Mittal Publications.
- Mizzima News Agency, 2008, *Mizzima: On the Road to Media Freedom in a Better Burma*, Chiang Mai, Thailand, Wanida Press.
- Mizzima News Agency, 2007, Apr. 16, "Mizzima News Headquarters Sealed Off by Indian Authorities," *Burma News International*, <http://www.bnionline.net/news/mizzima/1545-mizzima-news-headquarters-sealed-off-by-indian-authorities.html>.
- Nyang Lynne Aung, 2016, Jan.18, "Irrawaddy Suspends Myanmar Print Edition, Goes All-Digital," *Myanmar Times* online edition, <http://www.mmtimes.com/index.php/national-news/yangon/18508-irrawaddy-suspends-myanmar-print-edition-goes-all-digital.html>.
- Reuters, 2017, Dec. 13, "Two Reuters journalists arrested in Myanmar, face official secrets charges," <https://www.reuters.com/article/us-myanmar-journalists/two-reuters-journalists-arrested-in-myanmar-face-official-secrets-charges-idUSKBN1E71CO>.
- Sakhong, L. H., 2014, "Coming home!" in Gravers, M., Ytzen, F. (Eds.), *Burma/Myanmar – Where Now?* Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, p. 217.
- Saw Yan Naing, 2015, May 21, "Muckraking in Myanmar: Press Freedom Can End Tomorrow," *Global Investigative Journalism Network*, <http://gijn.org/2015/05/21/burma-media-freedom-watchdog-reporting-could-end-anytime/>.
- Sen, B. K., 2004, "Freedom of Expression and Transition Away from Authoritarian Rule," *Legal Issues on Burma Journal*, vol. 17, pp. 13-23.
- Simon, L., 2016, May 31, Letter to President Htin Kyaw from the Committee to Protect Journalists, <https://cpj.org/2016/05/cpj-urges-myanmar-to-reform-laws-restricting-press.php>.
- Sixth Ethnic Media Conference, 2019, April 29, Statement of the Sixth Ethnic Media Conference, <https://www.bnionline.net/en/news/statement-sixth-ethnic-media-conference>.
- Socialist Republic of the Union of Myanmar, *1962 Printers and Publishers Registration Law* (Law No. 1 amended by the Revolutionary Council of the Union of Myanmar, 1971).
- Soe Myint, 2016, "Safety and professionalism," presented at *IPI World Congress, Doha*, [https://www.ifex.org/burma/2016/03/22/media\\_moving\\_forward/](https://www.ifex.org/burma/2016/03/22/media_moving_forward/).
- Toynbee, J., 2008, "Media Making and Social Reality," in Hesmondhalgh, D., Toynbee, J. (Eds.), *The Media and Social Theory*, New York, Routledge, pp. 265-279.
- Trager, F. N., 1966, *Burma: From Kingdom to Republic*, New York, Frederick A. Praeger.
- United Nations High Commission on Refugees (UNHCR), 2017, *2018 Planning Summary*, Operation: Myanmar, <http://reporting.unhcr.org/sites/default/files/pdfsummaries/GA2018-Myanmar-eng.pdf>.
- Voltmir, K., 2013, *The Media in Transitional Democracies*, Cambridge, Polity Press.
- Wai Moe, 2014, "The Struggle for Peace in Northern Myanmar," in Gravers, M., Ytzen, F. (Eds.), *Burma/Myanmar – Where Now?* Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, pp. 262-278.
- Waisbord, S., 2000, "Media in South America: Between the Rock of the State and the Hard Place of the Market," in Curran, J., Park, M. J. (Eds.), *De-Westernizing Media Studies*, New York, Routledge, pp. 50-62.
- Waldman, S. & The Working Group on the Information Needs of Communities (WGINC), 2011, *The Information Needs of Communities: The Changing Media Landscape in a Broadband Age*, Washington, DC, U.S. Federal Communications Commission.
- Wright, L., 2015, Oct. 22, "Myanmar: Community Media Gets the Go-Ahead," *DW Akademie*, <http://www.dw.com/en/myanmar-government-discusses-media-strategy/a-19044479>.
- Yawnghwe, Chao-Tzang, 1987, *The Shan of Burma: Memoirs of a Shan Exile*, Singapore, Institute of Southeast Asian Studies.
- Ye Htut, 2014, *Speech to the 3<sup>rd</sup> Conference on Media Development*, Sept. 18-19, Yangon, [http://myanmarmediadevelopment.org/images/publication\\_3rdmediaconference-myanmar.pdf](http://myanmarmediadevelopment.org/images/publication_3rdmediaconference-myanmar.pdf).
- Ytzen, F., 2014, "Preserving Order amid Change and Developing Change amid Order," in Gravers, M., Ytzen, F. (Eds.), *Burma/Myanmar – Where Now?* Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies, pp. 25-45.
- Zin Linn, 2016, Jan. 26, Burma Dissolves Censorship but Needs to Do More for Press Freedom, *Asian Correspondent*, <https://asiancorrespondent.com/2013/01/burma-dissolves-censorship-office-but-needs-more-to-do-for-press-freedom/>.
- Zin Linn, 2008, Feb. 20, "Burma's Media Completely under Military Dictatorship," *Asian Tribune*, <http://www.asiantribune.com/?q=node/9685>.
- Zinn Lin, 2001, Apr. 8, "My Prison Life with U Win Tin," *History of Fighting Peacock Blog*, <http://drzawmyintmaung.blogspot.com/2009/01/my-prison-life-with-u-win-tin.html>.

**Confronting Risk at the Crossroads of Media Freedom in Burma**

**Faire face au risque à la croisée de la liberté des médias en Birmanie**

**Confrontando o Risco na Encruzilhada da Liberdade de Imprensa em Burma**

**En** Throughout over fifty years of stringent censorship, Burma's ethnic media, exiled news agencies, citizen journalists, bloggers and even state-sanctioned periodicals revealed a surprising level of diversity and dialogue coursing beneath the surface of state control. Today, under the promise of legislative reform, this diverse media activity stands at a historical crossroads, with underground and exiled practitioners returning to above-ground production inside Burma. This article describes perceptions of risk during the years of the dictatorship from the journalists' points of view, and why they continued their work under threat of incarceration, exile, and death. The article then examines the historical context that led to journalists' prominent place in Burma's democratic struggles. Finally, it contemplates the future risks they and their work may face in the new environment, and proffers some aspects for the international community to consider. After decades of struggle, a move to civilian government has created an opening for media organizations to surface above ground and/or to return from exile. However, the position of journalism is far from secure. Journalists are still subject to arrest and harassment, and still face danger in areas where armed conflict continues and Burma Army soldiers operate far from central control. Amid an uncertain transition to civilian rule, there are no tidy endings to the story. As well, the landscape has opened up for Western powers to export their own vision of commercial/corporate media practice in the name of 'democratic development,' without regard to already-successful indigenous journalism structures and methods. Within this overall context, I will argue that without a complete grasp of the diversity and strength of existing grassroots media, there is a danger that international media development assistance may blunt the edge of a style of risk-taking journalism that unabashedly holds power to account, and that seeks social justice, not profit.

**Keywords:** risk, journalism, freedom of expression, Burma, Myanmar

**Fr** Pendant plus de cinquante ans de censure draconienne, les médias ethniques birmanes, les agences de presse en exil, les journalistes citoyens, les blogueurs et même les périodiques approuvés par l'État ont montré un niveau de diversité et de dialogue surprenant même sous le contrôle de l'État. Aujourd'hui sous la promesse d'une réforme législative, cette activité médiatique diversifiée se trouve à un carrefour historique, avec des praticiens clandestins et exilés retournant à une production sur place publique en Birmanie. Cet article décrit les perceptions du risque pendant les années de dictature du point de vue des journalistes, et pourquoi ils ont continué leur travail sous la menace d'incarcération, d'exil et de mort. L'article examine ensuite le contexte historique qui a mis les journalistes dans une place prépondérante dans les luttes démocratiques en Birmanie. Enfin, il envisage les risques futurs auxquels les journalistes et leur travail peuvent être confrontés dans ce nouvel environnement, et montre certains aspects que la communauté internationale devrait prendre en compte. Après des décennies de lutte, le passage à un gouvernement civil a créé une ouverture permettant aux organisations médiatiques de faire surface et/ou de revenir d'exil. Cependant, la position du journalisme est loin d'être sûre. Les journalistes sont toujours soumis aux arrestations et au harcèlement et sont toujours exposés au danger dans les zones où les conflits armés se poursuivent et où les soldats de l'armée birmane opèrent loin du contrôle central. Au milieu d'une transition incertaine vers un pouvoir civil, il n'y a pas de fin définie à l'histoire. De même, le paysage s'est ouvert aux puissances occidentales et à la possibilité d'exporter leur propre vision de la pratique



des médias commerciaux/corporatifs au nom du « développement démocratique », sans tenir compte des structures et des méthodes de journalisme indigènes déjà couronnées de succès. Dans ce contexte global, je soutiens que sans une compréhension complète de la diversité et de la force des médias locaux existants, l'aide internationale au développement des médias risque d'émousser la lame d'un journalisme de prise de risque qui mesure sans équivoque la responsabilité du pouvoir, et qui cherche la justice sociale, pas le profit.

**Mots-clés :** risque, journalisme, liberté d'expression, Birmanie, Myanmar

**Pt.** Apesar de quinze anos sob censura estrita, a mídia étnica, as agências de notícias produzidas a partir do exílio, os jornalistas cidadãos, os blogueiros e mesmo os veículos de mídia sancionados pelo estado em Burma têm apresentado um surpreendente grau de diversidade e diálogo, funcionando por debaixo do controle estatal. Atualmente, apesar da promessa da reforma legislativa, essa atividade midiática se encontra em uma encruzilhada histórica, onde praticantes marginais ou exilados estão retomando a produção clandestina no interior de Burma. Este artigo descreve as percepções de risco durante os anos da ditadura a partir do ponto de vista dos jornalistas. Também busca entender os motivos pelos quais eles continuam o seu trabalho mesmo sob a ameaça de prisão, exílio ou morte. Para isso, examina o contexto histórico que garantiu aos jornalistas um lugar proeminente na luta pela democracia em Burma. Finalmente, contempla os riscos futuros ao trabalho dessas pessoas face ao novo ambiente, e formula alguns aspectos a serem considerados pela comunidade internacional. Após décadas de luta, a mudança para um governo civil tem criado uma abertura para que as organizações de mídia possam retornar à superfície e/ou voltar do exílio. Contudo, o jornalismo está longe de ter uma posição segura. Os jornalistas ainda estão sujeitos à prisão e assédio. Também correm riscos em áreas em que o conflito armado continua e os soldados do Exército de Burma operam fora do controle central. Em meio a uma transição incerta rumo a um governo civil, ainda não há um final claro para essa história. Além disso, a paisagem midiática se abriu para que as potências do Oeste pudessem exportar suas próprias visões em relação à prática da mídia comercial/corporativa em nome do 'desenvolvimento democrático', mas sem considerar as estruturas e métodos já bem sucedidos do jornalismo nativo. Em meio a esse contexto geral, sustenta-se aqui que, sem uma compreensão completa da diversidade e da força demonstrada pela mídia alternativa (*grassroots*) já existente, há um risco de a assistência internacional ao desenvolvimento da mídia possa atrapalhar um tipo de jornalístico que já leva em consideração os riscos envolvidos em selutar abertamente contra os detentores de poder e que busca justiça social em vez do lucro.

**Palavras-chave:** risco, jornalismo, liberdade de expressão, Burma, Myanmar



# Agentes, no víctimas

## Estrategias de periodistas para evadir las agresiones no físicas en Baja California

DIANA DENISSE MERCHANT  
Doctora en Ciencias Sociales  
Universidad Autónoma de Baja California  
México  
diana.merchant@uabc.edu.mx



En este artículo se analizan las estrategias que periodistas de prensa escrita llevan a cabo para evadir agresiones económicas, psicológicas y éticas provenientes de actores de grupos de poder. El argumento parte de que el contexto de precariedades estructurales en el que se desarrolla el periodismo mexicano potencia el riesgo de que funcionarios públicos, políticos y dueños de empresas periodísticas agredan de manera constante y diversa a los periodistas; pero también que habilita a los periodistas para crear dichas estrategias de evasión. La propuesta es definir a partir del contexto de Baja California cuáles son riesgos de agresión a los que se enfrentan los periodistas de la prensa escrita de ese Estado, y cómo son enfrentados y evadidos tales riesgos por los periodistas.

### ETNOGRAFÍA DE LAS RUTINAS DE PRODUCCIÓN

Este texto pretende dar una respuesta parcial a las cuestiones anteriormente planteadas a través de un análisis etnográfico dentro del gremio periodístico de Baja California, México que tuvo una duración de 12<sup>1</sup> meses: cuatro desde dentro<sup>2</sup> de un periódico y ocho desde fuera. La investigadora realizó una observación participante que consistió en vivir las rutinas de producción noticiosa<sup>3</sup>, desempeñándose como reportera de las fuentes de salud y educación,

#### **Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artículo :**

Diana Denisse Merchant, « Agentes, no víctimas. Estrategias de periodistas para evadir las agresiones no físicas en Baja California », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.  
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

dentro del periódico *El Mexicano*, ubicado en la ciudad de Tijuana. Posteriormente, la observación se realizó con periodistas específicos durante el seguimiento de sus rutinas periodísticas en eventos como conferencias de prensa e inauguraciones gubernamentales de obras públicas.

La observación participante y el registro denso de las prácticas periodísticas se enfocaron principalmente en los momentos de relaciones prensa-poder que periodistas de prensa sostuvieron con actores de grupos de poder: empresarios, funcionarios públicos y políticos. El rol de reportera-investigadora fue revelado a los actores desde el inicio del análisis etnográfico y se manifestó en los momentos en que los actores parecían olvidarlo. Esta situación no impidió el fluido *rapport* establecido entre investigador-actor, al contrario permitió el acceso rápido a los mundos de vida profesional de los actores del gremio periodístico. En general, durante la investigación no se registraron obstáculos de ingreso e inserción al campo como “una más” (Guber, 2012), pero sí hubo dificultades al inicio del registro de las observaciones participantes pues resultó complicado y complejo mantener dos roles y dos cargas de trabajo que desempeñar: la de investigación y la del reporte diario.

A pesar de estas dificultades metodológicas por la carga de trabajo, se definió durante el primer mes de observación una estrategia de registro que consistía en anotar en libretas de bolsillo, a lo largo del día como reportera, palabras claves y *memos* que contenían sentimientos, preguntas y pequeñas conclusiones. Al llegar a casa por la noche, los *memos* se desarrollaban de manera detallada y densa en un diario de campo.

La etnografía, como metodología, estrechamente ligada a la disciplina de la antropología, permitió profundizar en los detalles de las situaciones de la vida cotidiana de los periodistas que no se pueden observar a simple vista o mediante una o varias entrevistas. Estos detalles solamente se revelaron después de una vivencia “lenta” desde dentro del grupo social estudiado y mediante un registro continuo y detallado de las prácticas, acciones, actitudes, percepciones, y discursos: representaciones, sentidos y significados, que tienen los actores a investigar. En esos términos la etnografía constituye una concepción y práctica de conocimiento que busca comprender los fenómenos sociales desde la perspectiva de sus miembros (Guber, 2012).

Posteriormente a la etnografía dentro y fuera del periódico se realizaron 25 entrevistas a profundidad a periodistas, editores, directores generales, jefes de información y dueños de diversos periódicos, re-

vistas, portales en línea y semanarios de los cinco municipios del estado; así como a cinco funcionarios públicos y miembros de oficinas de comunicación social del gobierno del Estado (2013-2019).

---

#### PODER, RESISTENCIA Y AGENCIA DE LOS PERIODISTAS.

---

Partiendo del pensamiento Foucaultiano (1979) el poder es una fuerza que se ejerce entre actores pero no se reparte entre ellos sino que circula en cadena entre éstos. El poder:

*“Nunca está localizado ni aquí, ni allí, no está nunca en las manos de algunos, no es un atributo como la riqueza o un bien. El poder funciona, se ejercita a través de una organización reticular. Y en sus redes no sólo circulan los individuos, sino que además están siempre en la situación de sufrir o de ejercitar ese poder; [...] el poder transita transversalmente, no está quieto en los individuos”* (Foucault, 1979:144).

El poder recorre las redes de los grupos de/con poder o de actores poderosos (Ortega, 2003; Ruíz, 2010) que son un conjunto de personas unidas por cierto tipo de intereses que influyen directamente en el desarrollo y crecimiento político, económico de una ciudad, un estado o un país; y en la definición cultural y social de éstos. En términos de Gutiérrez (2005) los grupos de poder son visibles y legítimos, a diferencia de los poderes fácticos que no son electos ni ligados a la rendición de cuentas públicas, pero con capacidad para impulsar o bloquear políticas institucionales y acciones legislativas (Gutiérrez, 2005). Este tipo de poder se mueve en agrupaciones familiares, religiosas, logias, asociaciones empresariales, comerciales y sindicales, los cárteles, grupos armados y mafias (Mires, 2006). Bajo ambas definiciones de poder, los medios de comunicación también son poderes fácticos.

El poder político-económico que circula en una relación sostenida entre los periodistas y actores de los grupos de poder provoca tensiones entre ambos tipos de actores, porque mediante ese poder, funcionarios públicos, políticos y empresarios intentan influir los procesos de producción noticiosa. Dicha influencia se materializa en prácticas como: censuras<sup>4</sup> no tajantes, intimidaciones y sobornos hacia los periodistas, que son condiciones inherentes al periodismo bajacaliforniano. Esta situación es alarmante por tal, este artículo las señala como agresiones naturalizadas y normaliza-

das debido a que al igual que las agresiones físicas dañan la integridad y profesión de los periodistas.

Las agresiones a periodistas provenientes de los grupos de poder y poderes fácticos han sido analizadas por diversos autores bajo el concepto de violencias (De León y Hernández, 2015; Del Palacio, 2014; Camarillo, 2015; Martínez, 2015). Del Palacio (2015) ha catalogado a las agresiones físicas, los ataques y las presiones contra periodistas como violencia. La autora distingue a la violencia física de la violencia estructural, este último es un concepto que retoma de Sémelin (1983) y qué es definido como la “*violencia contenida en situaciones de miseria y opresión*” (Sémelin en Del Palacio, 2015: 405). Del Palacio define más detalladamente esta diferencia:

*“Los periodistas han sufrido en los últimos años [2010-2014], diferentes tipos de violencia: física, con ataques que han llegado a la muerte; intimidaciones de diversa índole y la violencia estructural o sistémica ya naturalizada, que incluye bajos salarios, despidos injustificados, falta de seguridad laboral, etcétera”* (2015: 422).

Esta distinción remarcada en el trabajo de Del Palacio (2015), que bien podría nombrarse también como “violencia estructural económica”, es útil para entender que hay agresiones estructurales invisibles para los periodistas. Lo que este artículo agrega a la propuesta de Del Palacio es que dichas agresiones naturalizadas no provienen únicamente de las empresas noticiosas como argumenta la autora y otros autores (Salazar, 2012), sino que también las agresiones surgen de las relaciones prensa-poder como se planteó anteriormente: las prácticas de cohecho, soborno o “*chayote*”<sup>5</sup>; embute<sup>6</sup> o subvención, censura e intimidaciones de diversos tipos. Estas prácticas que emergen de las relaciones clientelares entre periodistas y gobierno tendrían que ser consideradas como agresiones de diversos tipos: económicas, éticas y psicológicas debido a que se realizan para agredir diferentes rubros de la vida profesional de los periodistas, sin que la mayoría de ellos las reconozcan. La clasificación y distinción de las agresiones no han sido planteadas como tal por la literatura mexicana sobre prensa-poder, a excepción de identificar y definir a la violencia estructural; y de investigar de manera pertinente a las agresiones físicas hacia los periodistas.

Los periodistas críticos<sup>7</sup> logran identificar estas prácticas como agresiones emitidas con poder, por lo tanto las resisten (Foucault, 1979), contrarrestan y evaden. Así los grupos de poder no son los únicos ejecutores del poder, sino que también estos periodistas adquieren herramientas para ac-

tivar su acción social o periodística. Esto significa que en Baja California hay periodistas que hacen la excepción a esta normalización de riesgo de ser agredido y crean nuevas alternativas para ejercer el periodismo.

La resistencia según Foucault (1979) es un elemento que complejiza al poder. Las resistencias son “más reales y más eficaces cuando se forman allí mismo donde se ejercen las relaciones de poder”, Foucault (1979: 171). En éstos términos definidos por el autor, la resistencia es un proceso creativo y transformativo permanente, “desempeña en las relaciones de poder, el papel de adversario, de blanco, de apoyo, de saliente para una aprehensión” (Díaz, 2006:105). En esos términos cuando existe un poder de dominación la resistencia surge como una fuerza inventiva de los sujetos de nuevas formas sociales y culturales. En este punto, es donde el concepto de resistencia podría unirse al concepto de agencia.

El concepto de agencia se inscribe en la corriente post-estructuralista que intenta darle un equilibrio a la discusión sobre qué fuerza determina el comportamiento social: si el actor a través de la subjetividad o las estructuras económicas, políticas y socio-culturales, atravesadas por el poder. El concepto de agencia, entonces, es un articulador de estas dos fuerzas, posicionándolas como complementarias una de la otra.

El concepto de agencia al que recurre este artículo para explicar la acción de resistencia dentro del gremio periodístico que realizan los periodistas críticos proviene de la teoría de la estructuración de Giddens (2003). Para este autor el “agente es un ser capaz de desplegar un espectro de poderes causales, incluido el poder de influir sobre el desplegado por otros” (2003:51). Por lo tanto, la agencia es la capacidad de poder en los actores para realizar acciones y decidir cuestiones que producen una diferencia social. El agente desarrolla reflexividad a partir de su práctica en tanto la realiza.

Giddens plantea que este poder del actor es posible porque la estructura es dual: constriñe pero habilita a los actores para desarrollar agencia ante situaciones. En esos términos, cuando un periodista hace uso de su capacidad de agencia para contribuir al periodismo de calidad, esquivo el constreñimiento de su contexto periodístico –con sus condiciones laborales, económicas, culturales- y del poder. Es en ese momento en que realiza prácticas distintas a las establecidas y normalizadas, con el fin de evitar las agresiones hacia su persona y su profesionalismo.

El papel de agente ante el poder es lo que Salazar (2012) plantea como una “subjetividad del riesgo” definida como una interiorización reflexiva

del riesgo por parte del periodista que le permite la capacidad de negociar, adscribirse o resistir tales riesgos de amenaza y vulnerabilidad en un caso de “violencia sistémica” (2012:64). El autor plantea que en Ciudad Juárez se relaciona al riesgo con el evento violento, con la agresión física o el asesinato de periodistas, pero también a la censura de los propios periódicos hacia sus periodistas y de actores de los grupos de poder hacia los periodistas. El riesgo en términos de Salazar (2012:71) es:

*“Una sensación de mayor exposición a la inseguridad, que no se reduce a la amenaza latente de la práctica en relación a eventos vinculados con el crimen organizado o el narcotráfico, sino que permea hasta llegar al nivel de lo institucional evidenciando un escenario de abandono ante el cual el actor periodista se coloca en una situación de vulnerabilidad”.*

En esos términos el estado vulnerable en el que se encuentra el periodista se fortalece a partir de un contexto de precariedades estructurales (Salazar, 2012; Del Palacio, 2015; Márquez, 2015), pues contribuye a generar espacios, momentos de agresión física, psicológica o económica de los periodistas por los actores de los grupos de poder.

---

#### PANORAMA DE PRECARIIDADES ESTRUCTURALES

---

En México, existe un contexto periodístico precario que se replica en Baja California<sup>8</sup> y que sitúa a los periodistas en constante riesgo de ser agredidos por actores de grupos de poder. Las precariedades toman la forma de:

Procesos irregulares en la entrega de concesiones del espectro radioeléctrico. El uso y entrega de bandas de frecuencias de radio y televisión del espectro radioeléctrico mexicano, del gobierno a empresas privadas de comunicación ya establecidas en México, se otorgan bajo procesos poco regulados y discrecionales. Sin esta regulación tampoco se limita la estructura de la propiedad de los medios de comunicación, en términos de compatibilidad de propiedad de medios y cargos públicos, participación política o conglomerados empresariales. Con estos últimos, donde una o varias familias son dueñas de muchos y diversos medios; hay relaciones estrechas de medios de comunicación con los grupos con poder donde se llevan a cabo acuerdos económicos y políticos que benefician a grupos específicos, obediendo al sistema clientelar de la política mexicana, (Mancinas, 2007; Somuano, 2010; Reig, 2011).

Contratos discrecionales de compra y venta de publicidad entre gobierno, empresas privadas y pe-

riódicos. En los contratos de publicidad privados, en ocasiones secretos, que sostienen secretarías de gobierno federal, estatal y municipal no hay montos límites a contratar, ni especificaciones de cómo debe presentarse visual y textualmente la publicidad gubernamental en los periódicos. Esto ocasiona que la publicidad se presente como noticias periodísticas que incluyen coberturas y tratamiento sesgado de la información.

Impunidad en las agresiones físicas y asesinatos de periodistas. Citando datos de la Comisión Nacional de Derechos Humanos, hacia el 2013 el 81% de éstas agresiones quedan impunes<sup>9</sup>. México se considera el país más peligroso para ejercer periodismo (RSF, 2015-2016), y en diversas listas mundiales de agresiones contra periodistas se encuentra entre los primeros lugares. Esta clasificación la ha ganado por los asesinatos contra periodistas que desde hace 15 años que han rebasado los 103 periodistas asesinados y 25 desaparecidos (Becerril y Ballinas, 2015). Los estados de Veracruz, Chihuahua y Guerrero son considerados los de más alto riesgo para ejercer la profesión. El problema de las agresiones hacia periodistas no se ha salido de control en Baja California. Este Estado ha registrado solamente un asesinato desde el año 2000. A pesar de estas cifras, los periodistas enfrentan mayormente otro tipo de agresiones, provenientes de actores que se desarrollan en ámbitos económicos y políticos. Funcionarios públicos y políticos, así como las empresas periodísticas para las que trabajan ponen en riesgo la integridad personal y profesional de los periodistas con agresiones psicológicas, éticas y económicas en las que se profundizará más adelante en este texto.

Contratos ofrecidos por las empresas periodísticas que violan los derechos laborales de los periodistas. Periodistas trabajan con contratos de corta duración, o como profesionales *freelance* que no les otorgan prestaciones sociales como seguro médico, acceso a crédito para comprar una vivienda, ahorro para la vejez. Esta situación que sucede a nivel nacional (Fuentes, 2008), y se replica en Baja California ha generado una rotación de puestos de trabajo constantes ocasionados también por la escasez de buenos salarios.

Como se planteó anteriormente, las precariedades estructurales son el campo propicio para que los funcionarios públicos, políticos y empresarios agredan a periodistas de diversas maneras y ocasionen miedo, ansiedad y precaución a éstos (Rodelo, 2009): miedo a perder el trabajo, a ser rotado constantemente de fuentes, a ser desprestigiado en su ejercicio profesional, lo que en algunos casos los lleva a autocensurarse, perfilarse a los intereses de las empresas y a sostener relacio-

nes de intercambio con los actores de los grupos de poder público.

En Baja California proliferan las agresiones psicológicas, económicas y éticas aún más que las agresiones físicas<sup>10</sup>. Los funcionarios públicos han confiado en la impunidad ante las denuncias de las agresiones físicas, en la falta de los periodistas en defender su papel de contrapoder<sup>11</sup> (Márquez, 2015), en la falta de regulación legal y en la manera como las relaciones prensa-poder se han gestado históricamente en esta región del noroeste de México para cometer agresiones diversas.

Baja California fue el primer Estado en lograr la alternancia política del Partido Revolucionario Institucional (PRI) al Partido Acción Nacional (PAN) en 1989. La alternancia prometía una serie de cambios estructurales relacionados con la precariedad en el periodismo.

Con la llegada del panismo a la gubernatura del estado de Baja California (1989) se fragmentaron muchas prácticas de “subordinación” (Ortiz, 2007; Valero, 2006), que sostenían los medios de comunicación, sobre todo los periódicos con los funcionarios públicos y sus oficinas de comunicación social. Ernesto Ruffo Appel, gobernador de aquel primer sexenio panista en Baja California evidenció estas relaciones prensa poder e intentó erradicarlas eliminando los *chayotes*, *embutes* y “*aviadores*”<sup>12</sup> de las nóminas de comunicación social, olvidándose de la regulación legal. Esta reestructuración convirtió a la relación de la prensa con el poder en una de interdependencia (Ortiz, 2008). Actualmente, las relaciones que sostienen funcionarios públicos y periodistas en Baja California, se caracterizan por ser relaciones de poder negociado (Casero, 2008) donde cada actor busca beneficios propios a través de alianzas, cooperaciones, enfrentamientos y conflictos.

---

#### ESTRATEGIAS ANTE AGRESIONES ECONÓMICAS

---

Los chayotes se otorgan a nivel personal de los funcionarios públicos a los periodistas. Estos existen porque hay intentos de los funcionarios públicos y políticos por controlar la cobertura y el tratamiento informativo a través de dinero. Durante la realización de la observación participante y el empleo como periodista de las fuentes de salud y educación para el periódico *El Mexicano* fui testigo de cómo funcionarios públicos de nivel medio, como médicos, intentaron “pagarme” –o así le llamaron ellos- las noticias publicadas o la cobertura de diversas manifestaciones que llevaron a cabo. Mediante las preguntas: *¿Cuánto va ser?* y *¿En cuánto sale?* eviden-

ciaron que otros periodistas cobran una cantidad de dinero por publicar noticias o realizar cobertura de eventos.

H, periodista de una televisora de Tijuana se ha enfrentado a diversos sobornos provenientes de funcionarios públicos. En una ocasión habían tratado de entregarle billetes de 500, 200 o 100 pesos “*para las sodas*”,

“D: *¿Y se los aceptabas?*”

H: *Por supuesto que no, bueno, una vez tomé uno de 500 pero se lo di rápido al camarógrafo que venía conmigo, era navidad y pensé que sería bueno que lo usara para un regalo para su hijita...él sí se los quedó*” (H, Comunicación personal, 10 de julio de 2014)

Otro tipo de soborno, son las dádivas en especie o los regalos que otorgan los funcionarios públicos y políticos a los periodistas. Cada año las oficinas de comunicación social estatal y municipal organizan fiestas para conmemorar el día de la libertad de expresión. Estas reuniones se preparan para que los periodistas, editores, jefes de información de los periódicos celebren con comidas, bebidas y regalos. Los regalos son aparatos electrónicos pequeños, reproductores DVDs, *tablets*, reproductores de *ipods*, cafeteras, hasta el más preciado regalo: una televisión de más de 40 pulgadas. En la última fiesta de conmemoración de la libertad de expresión organizada por el ayuntamiento de Tijuana se repartieron todos éstos obsequios.

Los regalos en especie son vistos por muchos periodistas como una práctica inherente al periodismo, por ello aceptan los premios y llegan a autocensurarse. Una televisión, un celular, un vale de gasolina, un desayuno o un *ride* en las camionetas de los departamentos de comunicación social bastan para sentirse comprometidos con éstas y alinearse con ellas en la omisión o publicación de información.

Hay otro tipo de regalos que se entregan periódicamente en fechas especiales: los regalos navideños, del día de periodista o por los cumpleaños. Las tarjetas con mensajes, plumas, galletas, botellas de vino o plantas, son algunos de los que llegan a las redacciones para periodistas específicos y son aceptados por éstos, sin cuestionar.

El regalo en especie también es un tipo de soborno pero es distinto a la práctica del “*chayote*”. El primero está relacionado con objetos o cosas, mientras que el segundo está relacionado con cantidades de dinero. Ambos se otorgan por dar cobertura a

eventos, escribir noticias desde ciertos ángulos y omitir información. Algunos periodistas no hacen distinción entre ambos tipos de contraprestaciones: “*si recibes un celular en una fiesta, ya eres chayotero*”, (CT<sup>13</sup>, periodista, Comunicación personal, 2 de junio, 2014)

Funcionarios públicos y sus oficinas de comunicación social reconocen que a los periodistas “*no les alcanza*” (AM, Comunicación personal, 20 de mayo, 2014) que ganan poco y que sus condiciones laborales son limitadas. Mediante esta limitada reflexividad de la situación laboral de los periodistas, estos actores de poder generan estrategias de soborno, amparados en dichas condiciones estructurales precarias en las que se desarrolla el periodismo de Baja California.

Algunos periodistas entienden esta variedad de agresiones económicas como compromisos con los funcionarios, así que rechazan los regalos contundentemente, inclusive rechazan el agua, comida o galletas en las conferencias de prensa.

Otros actos más profundos para contrarrestar las agresiones económicas a las que se exponen los periodistas es obtener trabajos simultáneos. Muchos periodistas trabajan en diversos medios de comunicación. B, es un periodista que tiene un trabajo de tiempo completo en un periódico de Tijuana, es *freelance* en una estación de radio, además que es corresponsal de noticias para una cadena de televisión en Estados Unidos. La diversidad de trabajos le permite generar más ingresos para mantener a su familia, a pesar de terminar la jornada laboral más cansado física y mentalmente, según comentó en entrevista.

Periodistas como B, venden noticias a medios estadounidenses para generar mayores ingresos para su trabajo periodístico. Una noticia de televisión (producida, de 2 a 3 minutos) oscila entre 500 y 800 dólares, en las revistas y periódicos la venta se hace por palabra: cobrando de 45 centavos a 1 dólar por palabra escrita; y en radio alrededor de 150 dólares por minuto producido, dependiendo la cadena de noticias a la que se vende. Esta estrategia ha convertido a los periodistas de prensa escrita en periodistas multimedios pues deben tener el conocimiento de redactar noticias para televisión, radio así como lo hacen para los periódicos. Muchos de los periodistas que venden noticias como *freelance* para medios estadounidenses y mexicanos han acumulado años de experiencia ejerciendo la profesión y rebasan los 27 años de edad. Otros que no logran construir las redes para vender noticias a otras partes de su localidad, o el extranjero combinan el ejercicio del

periodismo con trabajos de docencia en universidades y preparatorias.

Una estrategia más a la que recurren los periodistas al ser agredidos mediante un intento de soborno es denunciar en el gremio, y mediáticamente a quién lo agredió. Los periodistas comunican lo ocurrido para que otros periodistas estén atentos, además acompañan esta acción a manera de denuncia en algún *blog*, redes sociales como Facebook, twitter, inclusive algunos periódicos publican las denuncias. Con estas publicaciones exponen a los funcionarios públicos, políticos o dueños de las empresas que intentan agredir económicamente a los periodistas bajacalifornianos.

La APE, es una asociación de periodistas del Estado que se ha conformado con el objetivo de señalar las censuras en los periódicos y visibilizar las agresiones económicas como los sobornos: a quien las otorga y a quien las acepta; así como las agresiones físicas y éticas. El siguiente testimonio es el ejemplo de la emergencia de formar un grupo alerta a las agresiones.

*“Pensé yo en crear un grupo, fortalecerlo, en donde de una manera podemos vencer la censura por medio de la observación y el conocimiento y experiencia, un poquito. Se me ocurrieron algunos nombres, alrededor de siete personas, ocho o nueve por ahí, los invité a participar. La intención era hacer un bloque contra todo lo que era la presión, o sea, mi intención principal, era de que en algún momento [si] alguna información la censuraban pues poderla compartir con los otros reporteros y que la información fuera saliendo, y bueno como ya traigo la idea, desde hace rato, de hacer redes de protección de periodistas, de una u otra manera estar todos en contacto.”* (CT, Comunicación personal, 2 de junio de 2014)

---

#### ESTRATEGIAS PARA EVADIR AGRESIONES ÉTICAS

---

Para la mayoría de los periodistas la censura en Baja California es una práctica no reconocida como agresión hacia su persona, pero si como una agresión al derecho de información que tienen los ciudadanos y a la libertad de expresión que tienen los medios de comunicación. De acuerdo con testimonios de periodistas las censuras ya no son autoritarias, tajantes o por medio de agresiones físicas, o de manera literal imperativa: “*quiero que censures esa información*”, o “*quiero que esa noticia no salga mañana*”. Estos cambios fueron más notorios después de la alternancia política de Par-

tido Revolucionario Institucional al Partido Acción Nacional en 1989. SH, (Editor, Comunicación personal, 3 de junio, 2014) argumentó que la censura ya no es autoritaria:

*“A mi antes me sucedía más seguido, que algunos compañeros –pero estamos hablando de hace como 20 años- que no podían publicar en sus medios y que lo pasaban al Zeta; la última vez que me pasó eso fue en el Siete Días, unos compañeros de los diarios que traían información importante que involucraba gente poderosa, pero fueron dos, tres, veces nada más, no creas que una vez al mes. Entonces no, no es tanto eso [la censura] ya, en algún momento a los periódicos tampoco les conviene estar ocultando... sólo que sea alguna información muy delicada y que involucre personajes poderosos, pero ya es muy difícil que pase esto”.*

Actualmente las censuras se ejercen mediante estrategias más sutiles, diversas, indescifrables a simple vista. Al menos 20 periodistas, editores y jefes de información, de 25 entrevistados reconocen que han sido censurados en sus periódicos cuando se presentan informaciones que involucran a los actores que compran publicidad a sus empresas periodísticas y actores con los que los dueños de sus empresas tienen relaciones amistosas.

Otros periodistas argumentan que en muchas ocasiones sus jefes de información o editores les dicen que las noticias no saldrán publicadas por falta de espacio. Estas censuras se ordenan de manera vertical descendente, de dueños a directores, de directores hacia editores, de editores a periodistas. Es pertinente recordar que De León (2015) clasifica a estas censuras como violencia naturalizada proveniente de las rutinas periodísticas. Esta agresión reduce la autonomía personal de los periodistas y los deja sin poder de decisión ante la elección de las noticias. Como hemos analizado a lo largo de este artículo, esta situación no ocurre en todos los periodistas, porque aunque exista censura vertical, un periodista esquivó y resistió la censura solicitada por su jefe inmediato. Sin embargo, cuando el periodista se autocensura se queda sin capacidad de agencia y eso lo ha decidido él mismo.

Dentro de las prácticas para evitar, disminuir la censura a la que están expuestos, los periodistas recurren a diversas estrategias como: Unirse, formar bloques<sup>14</sup> y proponer informaciones delicadas (con potencial a ser censuradas por las empresas noticiosas a las que trabajan) a sus jefes de información de manera simultánea. El siguiente texto pone en evidencia esta práctica:

*“Esa información (delicada) fue censurada en el medio donde se pretendía publicar, y lo que se nos ocurrió fue ‘si en el medio no puede pasar pues que pase en todos los medios’. Se planeó para que un viernes se publicara en [el blog de la] Asociación de Periodistas Universitarios en la madrugada. Se publicó la información y todos los medios de comunicación lo replicamos. A las 8:00 de la mañana ya estaba en los principales medios de comunicación en un solo día. Ese día se citó a conferencia de prensa [por parte de la oficina de comunicación social del ayuntamiento local], inmediatamente hubo reacción [de los funcionarios públicos] y a las dos semanas por esa situación cae el secretario de Seguridad Pública, entonces fue una manera de evitar la censura”.* (CT, Comunicación personal, 2 de junio, 2014)

La solidaridad gremial se visibiliza ante los jefes de información con el objetivo de que éstos últimos se abstengan de censurar informaciones delicadas. Asimismo, se recurre a la técnica del chantaje positivo, en el que se presiona a los editores a publicar informaciones delicadas bajo el argumento que todos los periódicos de la ciudad lo publicarán. *“No creo que no lo quieras publicar, ya lo traen todos y si lo dejas afuera seremos los únicos que no lo van a sacar”* (M, Comunicación personal, 4 de abril, 2014).

En los casos en que no hay tiempo para organizarse ante inminentes censuras de información, los periodistas envían la información a otros periódicos, como repetidamente hacen al *Semanario Zeta*, o a blogs con gran número de audiencia:

*“Hay esfuerzos muy aislados, hay periodistas que tienen las ganas y el hambre de hacer periodismo de investigación y en ocasiones sí los publican en sus respectivos medios. En ocasiones no y acuden a nosotros, aquí acuden muchos periodistas a darnos información que en sus periódicos les prohibieron publicar”.* (A, Comunicación personal, 26 de junio, 2014)

La publicación en otros periódicos con el objetivo de darle visibilidad a noticias delicadas es una opción que genera seguridad en los periodistas, pero vulnerabilidad ante los jefes de información al no lograr defender su trabajo y que sea publicado. Un caso contrario a esta situación de vulnerabilidad es el caso de M, periodista, que ante la noticia de que no hay espacio para publicar una de sus cinco noticias elaboradas en el día, dialoga con su jefe de información hasta intentar llegar a un acuerdo.



“Ah sí digo ¿por qué? que me den argumento de por qué. [Yo] trato de argumentar porque si puede salir, porque debe de salir, digo yo creo que es por esto y por esto, pero oye trabajé en esto y esto, este lo trae, este lo trae eh, y que cuántos no... y ya mis jefes van y hablan si se puede o no, aunque sea en columna sacar algo, o a ver, a veces se logra rescatar algo, alguna nota breve, a veces no se puede hacer nada. Depende ahí de las líneas editoriales, te digo eso pasa en todos lados”. (M, Comunicación personal, 4 de abril, 2014)

La estrategia de último recurso que ponen en marcha los periodistas que se han visto involucrados en numerosas situaciones de censura es la de iniciar proyectos periodísticos impresos como revistas, periódicos y portales *online*. Un ejemplo de éstos casos son el semanario *Siete Días*, fundado en el año 1999; el portal de noticias *Agencia Fronteriza de Noticias*, fundada en 2004; *Pregonero online*, fundado en el año 2014 y la revista *Newsweek en Español* versión Baja California fundada en 2016.

Los periodistas que son ignorados por sus jefes de información al momento de defender una nota optan por cualquiera de las otras estrategias anti-censura antes descritas, con el objetivo de que información importante se conozca por la ciudadanía.

La capacidad de agencia que ponen en marcha los periodistas está relacionada con la estructura como lo argumenta Giddens (2003) pero también con la voluntad que tienen los propios periodistas de no permitir ser agredidos. Sin el reconocimiento de qué es una agresión y cómo se materializa difícilmente los periodistas tendrán la voluntad para ser agentes activos en el ejercicio de su profesión.

---

#### LA INTIMIDACIÓN COMO AGRESIÓN PSICOLÓGICA Y SUS ESTRATEGIAS DE EVASIÓN.

---

La intimidación que ejercen los funcionarios públicos hacia los periodistas en Baja California son en menor medida agresiones físicas como golpizas o empujones; o agresiones verbales donde los amenazan sutilmente con agredirlos físicamente. Al analizar las intimidaciones a las que se enfrentan los periodistas en Baja California se encontraron dos que se repiten de manera constante: la exclusión y la desacreditación de los periodistas críticos.

Un ejemplo de exclusión es el caso de M, quien a causa de seguir su código de ética profesional y personal tuvo enfrentamientos con funcionarios públi-

cos y oficinas de comunicación social. Los problemas de M iniciaron con su exclusión de las listas de periodistas a los que se les enviaba información, seguida por un rechazo, señalamientos y juicios de valor:

“Los reporteros te van a decir, ¡uy engreído, sangrón!... pero conforme tú te vas manteniendo, los mismos funcionarios se van dando cuenta de tu ética, ¿no? Luego viene la segunda parte donde tratan de comprarte, es que manejando la verdad y la ética vas sacando la verdad y no les conviene y tratan de comprarte, y calmartte. Cuando no se puede, llega un tercer paso, que es la difamación o la calumnia, empiezan a generar campañas, sucede, a mí ya me pasó y te tienes que aguantar, ni modo. Yo tuve que hablar un tiempo ahí con mi periódico, me sacaron de agenda un tiempo. Pasando todo eso se dan cuenta que no pueden contra ti y sigue el último intento que es tratar de quitarte del medio y empiezan a hablar para que te corran”. (M, Comunicación personal, 4 de abril, 2014)

El caso de M, evidencia una agresión psicológica que trastoca su integridad como periodista y como persona cuando las oficinas de comunicación social del gobierno del Estado de Baja California intentaron intimidarlo recurriendo a una estrategia que contenía diversas agresiones que han sido analizadas por Del Palacio (2015) para el caso de los periodistas Veracruzanos: 1) intimidación, cuando M habla de la difamación de la que fue objeto y cuando los funcionarios públicos intentaron “quitarlo de en medio” aprovechando las relaciones comerciales que había entre las más altas jerarquías del periódico y los funcionarios públicos; e 2) intento de censura cuando desean “chayotearlo” o comprarlo. También se evidencia en la historia de M como él contrarresta los intentos de intimidación y censura: escribir apegado a un código de ética y deontología, “aguantando” las agresiones en este caso acompañado de su empresa noticiosa quien accedió a seguir publicando las noticias a pesar de las relaciones comerciales que ésta tenía con el actor que agredió a M.

CT, también ha sido excluido en varias ocasiones de las agendas del gobierno del Estado por no aceptar dádivas en especie, *chayotes* o tratos de amabilidad<sup>15</sup> de parte de las oficinas de comunicación social. El siguiente fragmento es una evidencia del bloqueo constante de las oficinas de comunicación social y funcionarios hacia su persona profesional.

“Yo estoy súper censurado por ejemplo con funcionarios, no se me permite a mi entrevistarse a algunos funcionarios [...] estoy censurado por medio de los documentos oficiales,

*me las negaron, tengo 10-15 solicitudes de información y todas son negadas. [Sobre los funcionarios, las oficinas de comunicación me dicen:], 'no tiene tiempo, déjame ver, perdí tu correo dámelo otra vez, ¡ay este, no tengo tu teléfono! no te pude marcar, no te puedo mandar los documentos, no los encontraba, déjame ver'; así se la llevan meses".* (CT, Comunicación personal, 2 de junio, 2014)

Para CT, la estrategia para evadir estas exclusiones es visibilizar las agresiones con otros periodistas con el objetivo de enfrentar en bloque de periodistas al funcionario público que se niega a brindar información delicada; socializar la información a través de medios sociales como *blogs*, por ejemplo en el *blog* oficial de la Asociación de Periodistas del Estado, o bien en columnas de opinión de portales de noticias en Internet u otros medios impresos.

La intimidación también toma forma de difamación a niveles organizacionales: entre empresas noticiosas y gobiernos. Un caso que evidencia esta difamación es la acusación que realizaron el gobierno del Estado y los gobiernos de los cinco municipios (Tecate, Mexicali, Tijuana, Rosarito y Ensenada) hacia el Grupo Healy, uno de los consorcios periodísticos más grandes e importantes de la región noroeste.

Los alcaldes y el gobernador señalaban a la empresa periodística, por medio de una carta publicada en periódicos, de ejercer una “*política de chantaje*” (Agencia Fronteriza de Noticias, 2015), extorsión y hostigamiento. Esta acusación pública era una desacreditación hacia la cadena de periódicos que durante sexenios mantuvo relaciones de intercambio y negociación con los gobiernos panistas. El gobierno del estado (2013-2019) argumentaba que periódicos Healy había publicado información que los comprometía, es decir, un “*manejo de información fuera de toda objetividad*” (La Jornada Baja California, 2015) a raíz de “*la imposibilidad financiera del Estado y los Municipios de dar una respuesta afirmativa a la demanda económica de periódicos Healy*” (Agencia Fronteriza de Noticias, 2015). Se trataba un contrato de publicidad de 30 millones de pesos (La Jornada Baja California, 2015)<sup>16</sup> que se según el gobierno estatal se salía de toda proporción de acuerdo a las partidas correspondientes a difusión y publicidad.

El director de Grupo Healy explicó en uno de sus periódicos, que informar sobre las propiedades adquiridas por el gobernador del Estado mientras se encuentra en funciones, el nivel que ocupa Baja California en delitos del fuero común, deficiencia y rezago en obras públicas del municipio de Tijuana, corrupción y altos salarios de los alcaldes mientras

estos están en banca rota, no era extorsión, sino información pública que los ciudadanos debían conocer como parte de su derecho a la información y derecho del periódico a publicar a causa de la libertad de expresión (Salinas, 2015).

La exclusión, desacreditación y difamación de la que han hablado M, CT, y este último ejemplo se ejerce a los periodistas y empresas noticiosas cuando deciden romper la regla del juego, al rechazar los tratos amables, el intercambio de regalos (Mauss, 1924) o los intentos de compra de noticias (*chayote*). Desde Foucault (1976) la exclusión es producida por la desviación de la norma, en este caso los periodistas se desvían de las normas generales en las que se desarrollan las relaciones entre actores. También, siguiendo a Mauss (1924) la exclusión puede ser entendida como la manifestación del conflicto entre periodistas, funcionarios públicos y oficinas de comunicación social, a causa de que uno de los periodistas no acceda ante la obligación de aceptar y devolver regalos otorgados. Es decir, se realiza una agresión psicológica cuando los periodistas evaden otro tipo de agresiones de parte de los funcionarios públicos o las oficinas de comunicación social.

---

## REFLEXIONES FINALES

---

Las agresiones a las que mayormente se exponen y enfrentan periodistas de periódicos en Baja California tienen tres maneras de presentarse: como agresión económica a través del soborno o *chayote*; como agresión psicológica a través de la intimidación por exclusión o difamación; y como agresión ética a través de prácticas de censura sutil, no autoritaria. Estas agresiones corresponden con las anteriormente estudiadas en otras regiones de México, como Veracruz, Aguascalientes, Sonora y Ciudad Juárez, con algunos matices. Entre éstos, destacan que a diferencia de Veracruz y Ciudad Juárez las censuras se caracterizan por ser menos autoritarias y tajantes durante los procesos de producción noticiosa. Como se ha analizado durante este artículo dichas agresiones éticas se realizan de maneras sutiles mediante las relaciones comerciales que incluyen contratos de compra y venta de publicidad o mediante el mantenimiento de relaciones de cortesía y amistad entre periodistas y actores de los grupos de poder. Al construirse estos dos tipos de relaciones entre actores de los grupos de poder y periodistas, los primeros intentan influir en los procesos de producción noticiosa.

Otro matiz es que en Baja California se registran menos agresiones físicas en comparación con las agresiones psicológicas. Los periodistas son agredidos mayormente en términos de difamaciones y

exclusiones de los círculos de periodistas a los que se les envía información, que en términos de golpizas, amenazas de muerte o a sus familiares. Sin embargo, es probablemente la agresión económica la que se reproduce de manera similar en todas las regiones de México, pues los bajos sueldos, despidos sin prestaciones sociales, ausencia de seguro médico durante las jornadas laborales, inclusive, ausencia de herramientas como chalecos antibalas o cursos de seguridad personal en lugares más violentos que Baja California, no existen para la mayoría de los periodistas.

Los periodistas críticos que viven en un contexto de riesgo a ser agredidos construyen estrategias individuales o en conjunto para evadir las agresiones, lo que significa que oponen resistencia al poder emitido por funcionarios públicos, empresarios y políticos. La resistencia al poder (Foucault, 1979) económico-político, que se ampara y crece en las condiciones estructurales precarias, le otorga a los periodistas un papel de agentes, pues se posicionan como actores con capacidad de hacer circular dicho poder hacia ellos y crear sus propias maneras de protección ante agresiones. La dualidad de la estructura (Giddens, 2003) se manifiesta en este punto, pues mientras los periodistas son constreñidos por el poder, también los habilita para generar la autoprotección que necesitan para desempeñar las prácticas periodísticas.

Esta autoprotección se materializa en prácticas de solidaridad, reflexión de las problemáticas y solidez del gremio de periodistas, que intenta ser una respuesta a la subjetivación del riesgo (Salazar, 2012).

Sin embargo, a pesar de la resistencia ante el poder manifestado en las agresiones, ¿la puesta

en marcha de las prácticas de autoprotección de los periodistas podría ser analizada como un poder transformador de las relaciones de poder? Inclusive, ¿transformador de las condiciones estructurales precarias en las que se desarrolla el periodismo de Baja California? O bien, ¿qué se transforma y qué se crea socialmente ante la resistencia al poder de estos periodistas?

Ante estas preguntas, es pertinente que la literatura sobre los estudios de periodismo siga identificando las estrategias puestas en marcha por los periodistas para esquivar lo establecido en el ejercicio del periodismo del noroeste. Al clasificarlas, podremos situar al periodista analíticamente como un agente ante las precariedades, del sistema de corrupción, de la cultura post-autoritaria o de las relaciones prensa-poder. Esta situación sin duda contribuye a una reflexión pertinente y compleja de la problemática general por la que atraviesa el periodismo mexicano regional.

Por otra parte, en la medida que editores, jefes de información, dueños, directores generales de los periódicos, pero sobre todo los periodistas se reconozcan como actores activos en el proceso de construcción de la noticia, es posible que emerjan nuevas maneras de desarrollo de un periodismo alternativo al existente en las fronteras del norte de México, mismo que al parecer, se replica en todo el país.

---

*Date de soumission de l'article : 13 avril 2016.*

*Date d'acceptation : 1<sup>er</sup> novembre 2016.*

## NOTAS

1. Octubre de 2014 a octubre de 2015.
2. Noviembre de 2014 a marzo de 2015.
3. Se refiere a las prácticas que configuran y realizan los periodistas durante los procesos de elaboración de las noticias.
4. La censura ha sido definida de manera compleja como: “medidas de control para impedir la publicación de información relacionada con temas que no son gratos para el gobierno” (Orozco, 2004:139), “ajustar los contenidos a intereses personales, como un tipo de censura privada” (Aznar, 2010) y obstáculo para el periodismo autónomo y de calidad (Guerrero y Márquez, 2014:7). La mayoría de estas definiciones responden a un tipo de censura correspondiente al periodo político autoritario, gobernado por el Partido Revolucionario Institucional (PRI), que tuvo México hasta la alternancia de gobierno con el presidente Vicente Fox (2000).
5. El chayote es definido por Calmon (2006) como un pago mensual o semanal a los periodistas de parte de los funcionarios públicos a través de las oficinas de comunicación social por medio de sobres. El chayotero es un periodista llamado así por otros periodistas del gremio que recibe este pago periódico.
6. El embute es un regalo ocasional, “Occasional gifts” (Calmon, 2006) entregado a los periodistas de parte de los funcionarios públicos a través de las oficinas de comunicación social.
7. El periodista crítico se caracteriza por no tener miedo a las represalias que puedan generar grupos de poder, ya sea gobierno, empresarios o políticos, al contrario tiene una actitud desafiante ante las informaciones que estos actores sociales les brindan. Este periodista se asemeja al periodista adversario, que se opone a los poderes políticos y económicos. Este tipo de periodista se encuentra en una clasificación de tres tipos definidos por Weaver y Wilhoit (1991): el periodista difusor y el periodista movilizador-populista e intérprete.
8. Estado ubicado al noroeste de México. Colinda con el estado de California, Estados Unidos, Sonora y Baja California Sur. Cuenta con 5 municipios: Mexicali (capital), Tijuana, Tecate, Ensenada y Rosarito (INEGI, 2016). El Padrón Nacional de Medios Impresos de la Secretaría de Gobernación en México establece que al 2016 existen 23 medios impresos entre revistas, diarios vespertinos y diarios matutinos. Este Padrón no da cuenta de revistas, ni portales de noticias en línea, por ello, la cifra recopilada en el trabajo de campo para este artículo (octubre de 2013 a octubre de 2014) arrojó que para enero de 2015 existía en prensa escrita: 2 revistas, 4 portales de noticias en línea, 9 periódicos impresos y 4 semanarios.
9. Esta cifra se publicó en la Recomendación General no. 20 “Sobre agravios a periodistas en México y la impunidad imperante”.
10. Durante el semestre de enero a julio de 2016 se registraron alrededor de dos agresiones físicas a periodistas por parte de policías en la ciudad de Tijuana, y otra agresión más por parte de los miembros del Partido de la Revolución Democrática de Baja California a un par de periodistas en el municipio de Mexicali. Las agresiones físicas a periodistas datan de los años treinta y cuarenta (cuando Baja California era todavía el Territorio Norte) hacia los periódicos *El Nuevo Mundo* y *El Centinela* por “criticar las formas de gobernar y administrar la justicia en atropello de la ciudadanía” (Márquez, 1991 citado en Ortiz, 2006).
11. Revisar más ampliamente en el concepto de cultura post-autoritaria de la autora.
12. En la jerga periodística un aviador es una persona que recibe un sueldo y aparece en las nóminas de ciertas oficinas de gobierno.
13. Este nombre y otros nombres han sido cambiados para proteger el trato de anonimidad con el informante.
14. Las asociaciones de periodistas han existido durante décadas en el periodismo bajacaliforniano, sin embargo, son señaladas por muchos periodistas, como corruptas y sin capacidades de defensa de los periodistas.
15. Los tratos de amabilidad son parte de las relaciones de cortesía (Merchant, 2016) o relaciones amistosas que surgen a la par de los intercambios y negociaciones económicas, ya sean contratos de publicidad o venta de noticias en el gremio periodístico bajacaliforniano. Las relaciones de cortesía se basan en la reciprocidad o intercambio de dones o regalos: las oficinas de comunicación social de los gobiernos otorgan tratos amables para recibir apertura de los periodistas cuando les piden modificar información de las noticias. Algunos periodistas las aceptan sin cuestionarlas y otros las rechazan rotundamente pues consideran que las relaciones amistosas o de cortesía son una influencia negativa para el proceso de producción noticiosa.
16. El contrato incluía cobertura a los eventos del gobernador y la primera dama, publicidad en espacios *premium*, chats, difusión de redes y comentarios en columnas.

## REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

### Fuentes bibliográficas

- Allan, S., Adam, B., Carter, C. (Eds.), 2000, *Environmental Risks and the Media*, Londres, Routledge.
- Allen, J., Henry, N., 1997, "Ulrich Beck's Risk Society at Work: Labour and Employment in the Contract Service Industries", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 22, n° 2, pp. 180-196.
- Bauer, M. W., Howard, S., Romo, Y. J., Massarani, L., Amorim, L., 2013, *Global Science Journalism Report: Working Conditions & Practices, Professional Ethos and Future Expectations*, Londres, LSE Research Online.
- Beck, U., Beck-Gernsheim, E., 2012, *La individualización: el individualismo institucionalizado y sus consecuencias sociales y políticas*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2011, *Crónicas desde el mundo de la política interior global*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2008, *La sociedad del riesgo mundial: en busca de la seguridad perdida*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2007, *Un nuevo mundo feliz: la precariedad del trabajo en la era de la globalización*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., Grande, E., 2006, *La Europa cosmopolita: sociedad y política en la segunda modernidad*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2003, "The Silence of Words: On Terror and War", *Security Dialogue*, vol. 34, n° 3, pp. 255-267.
- Beck, U., 2002, "The Terrorist Threat: World Risk Society Revisited", *Theory, Culture and Society*, vol. 19, n° 4, pp. 39-56.
- Beck, U., 2000a, "A Global Prospect: Beyond the Work Society", *Global Focus*, vol. 12, n° 1, pp. 79-87.
- Beck, U., 2000b, "Democratization of Democracy: Third Way Policy Needs to Redefine Work", *The European Legacy*, vol. 5, n° 2, pp. 177-181.
- Beck, U., 1998, *La sociedad del riesgo: hacia una nueva modernidad*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 1997a, "Capitalism without Work", *Dissent*, vol. 44, n° 1, pp. 51-56.
- Beck, U., 1997b, *The Reinvention of Politics: Rethinking Modernity in the Global Social Order*, Cambridge, Polity.
- Beck, U., 1992, *Berufliche arbeitsteilung und soziale ungleichheit: eine historisch-gesellschaftliche theorie der berufe*, Fráncfort del Meno, Campus.
- Beck, U., Brater, M., Daheim, H., 1980, *Soziologie der arbeit und der berufe: grundlagen, problemfelder, forschungsergebnisse*, Reinbek, Rowohlt.
- Beck, U., Brater, M., 1977, *Die soziale konstitution der berufe: materialien zu einer subjektbezogenen theorie der berufe*, Fráncfort del Meno, Aspekte.
- Blas, P. A., 2015, "Inseguridad laboral, una constante en medios de comunicación de Guadalajara", en Paláu, M. S. (Ed.), *Medios de comunicación y derecho a la información en Jalisco, 2014*, Guadalajara, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente, pp. 123-138.
- Blas, P. A., 2014, "2013: un año marcado por despidos en diversos periódicos de Guadalajara", en Paláu, M. S. (Ed.), *Medios de comunicación y derecho a la información en Jalisco, 2013*, Guadalajara, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente, pp. 157-171.
- Blas, P. A., 2012, "Condiciones laborales de los periodistas en Guadalajara", en Larrosa, J. (Ed.), *Medios de comunicación y derecho a la información en Jalisco, 2011*, Guadalajara, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente, pp. 65-73.
- Braverman, H., 1998, *Labor and Monopoly Capital: The Degradation of Work in the Twentieth Century*, Nueva York, Monthly Review.
- Bro, P., Reinecke, K., Andersson, R., 2015, "Improving Productivity in the Newsroom? Deskilling, Reskilling and Multiskilling in the News Media", *Journalism Practice*, pp. 1-14.
- Cottle, S., Ashton, M., 1999, "From BBC Newsroom to BBC Newscentre: On Changing Technology and Journalist Practices", *Convergence*, vol. 5, n° 3, pp. 22-43.
- Cottle, S., 1998, "Ulrich Beck, 'Risk Society' and the Media: A Catastrophic View?", *European Journal of Communication*, vol. 13, n° 1, pp. 5-32.
- Cushion, S., 2007, "Rich Media, Poor Journalists: Journalists' Salaries", *Journalism Practice*, vol. 1, n° 1, pp. 120-129.
- De León, S., Hernández, E. R., 2015, "La violencia en el periodismo de Aguascalientes", en Del Palacio, C. (Ed.), *Violencia y periodismo regional en México*, Ciudad de México, Juan Pablos, pp. 49-89.
- Del Palacio, C., 2018, *Callar o morir en Veracruz: medios de comunicación y violencia durante el gobierno de Javier Duarte*, Ciudad de México, Juan Pablos.
- Del Palacio, C., 2015, "Periodismo impreso, poderes y violencia en Veracruz, 2010-2014: estrategias de control de la información", *Comunicación y Sociedad*, n° 24, pp. 19-46.
- Ekinsmyth, C., 1999, "Professional Workers in a Risk Society", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 24, n° 3, pp. 353-366.
- Everbach, T., Flournoy, C., 2007, "Women Leave Journalism for Better Pay, Work Conditions", *Newspaper Research Journal*, vol. 28, n° 3, pp. 52-64.
- Feinstein, A., 2012, "Mexican Journalists: An Investigation of Their Emotional Health", *Journal of Traumatic Stress*, vol. 25, n° 4, pp. 480-483.
- Flores, R., Reyes, V., Reidl, L. M., 2014, "El impacto psicológico de la guerra contra el narcotráfico en periodistas mexicanos", *Revista Colombiana de Psicología*, vol. 23, n° 1, pp. 177-193.
- Ganster, D., 2011, 12 ene., "Autonomy and Control", *ILO*, <http://www.iloencyclopaedia.org/component/k2/59-factors-intrinsic-to-the-job/autonomy-and-control>.
- García, J. A., León, B., Sanders, K., Harrison, J., 2004, "Journalists at Digital Television Newsrooms in Britain and Spain: Workflow and Multi-Skilling in a Competitive Environment", *Journalism Studies*, vol. 5, n° 1, pp. 87-100.

- Gollmitzer, M., 2014, "Precariously Employed Watchdogs? Perceptions of Working Conditions among Freelancers and Interns", *Journalism Practice*, vol. 8, n° 6, pp. 826-841.
- González, C., Rely, J. E., 2015, "Professionalism under Threat of Violence: Journalism, Reflexivity and the Potential for Collective Professional Autonomy in Northern Mexico", *Journalism Studies*, pp. 1-19.
- Gutiérrez, A. E., Torres, M., Torres, A. C., Juárez, J. M., Cantú, K., González, S., 2014, "Crimen organizado y narcotráfico en el noreste de México como condicionante en la reestructura de las rutinas periodísticas y la autocensura", *XXVI Encuentro Nacional de la Asociación Mexicana de Investigadores de la Comunicación*, San Luis Potosí.
- Gutiérrez, L., Prada, R., Valderrama, J., García, V., Guzmán, A., Forero, A., 2010, "Las condiciones laborales y la satisfacción de los periodistas colombianos", *Investigación y Desarrollo*, vol. 18, n° 1, pp. 24-43.
- Henry, L., 2013a, "Flexibilización productiva y difusión del trabajo independiente en la prensa escrita argentina: un estudio sobre las condiciones de empleo de los periodistas colaboradores", *Trabajo y Sociedad*, n° 21, pp. 261-278.
- Henry, L., 2013b, "Fragmentación y precarización laboral en la prensa escrita: los desafíos para la representación y la organización colectiva de los periodistas en un entorno productivo flexibilizado", en Senén, C., Del Bono, A., *La revitalización sindical en Argentina y sus heterogeneidades culturales*, Buenos Aires, Universidad Nacional de La Matanza, pp. 193-214.
- Henry, L., 2010, "Inserciones laborales precarias y organización del tiempo de trabajo: la configuración y extensión de las jornadas laborales de los periodistas colaboradores", *VI Jornadas de Sociología de la Universidad Nacional de La Plata*, La Plata.
- Johnstone, J. W., Slawski, E. J., Bowman, W. W., 1976, *The News People: A Sociological Portrait of American Journalists and Their Work*, Champaign, University of Illinois.
- Liu, C., 2006, "De-Skilling Effects on Journalists: ICTs and the Labour Process of Taiwanese Newspaper Reporters", *Canadian Journal of Communication*, vol. 31, n° 3, pp. 695-714.
- López, J., 2001, "Periodismo latinoamericano: los casos más comunes de corrupción", *Revista Latinoamericana de Comunicación Chasqui*, n° 76.
- Márquez, M., 2014, "Professionalism and Journalism Ethics in Post-Authoritarian Mexico: Perceptions of News for Cash, Gifts and Perks", en Wyatt, W. N., *The Ethics of Journalism: Individual, Institutional and Cultural Influences*, Londres, I.B. Tauris, pp. 55-63.
- Matus, J., Villar, H., Martínez, S., Cordero, F., Ledesma, P., 2009, *La condición del periodista en Chiapas*, Ciudad de México, Fundación Manuel Buendía y Universidad Autónoma de Chihuahua.
- Mellado, C., Salinas, P., Barría, S., 2010, "Estructura del empleo periodístico y validación profesional de sus prácticas en el mercado laboral chileno", *Revista Innovar*, vol. 20, n° 36, pp. 91-106.
- Mellado, C., Salinas, P., Del Valle, C., González, G., 2010, "Estudio comparativo de cuatro regiones: mercado laboral y perfil del periodista", *Cuadernos de Información*, vol. 26, pp. 45-64.
- Mellado, C., Barría, S., Parra, E., 2009, *Mercado laboral y ejercicio del periodismo en la región del Bío-Bío: censo 2009*, Concepción, Universidad de Concepción.
- Micó, J. L., Masip, P., Nogué, A., Ruiz, C., González, S., Domingo, D., 2010, "Periodistas polivalentes en la prensa de proximidad: una tendencia (casi) inevitable en Cataluña", *Textual & Visual Media*, vol. 3, pp. 151-166.
- Moretsohn, S., 2002, *Jornalismo em "tempo real": o fetiche da velocidade*, Rio de Janeiro, Revan.
- Mythen, G., 2010, "Reframing Risk? Citizen Journalism and the Transformation of News", *Journal of Risk Research*, vol. 13, n° 1, pp. 45-58.
- Nygren, G., 2014, "Multiskilling in the Newsroom: De-Skilling or Re-Skilling of Journalistic Work?", *The Journal of Media Innovations*, vol. 1, n° 2, pp. 75-96.
- Nygren, G., 2011, "Passing through Journalism? Journalism as a Temporary Job and Professional Institutions in Decline", en Franklin, B., Mensing, D., *Journalism Education, Training and Employment*, Nueva York, Routledge, pp. 207-221.
- Nygren, G., 2008, *Yrke på glid: om journalistrollens deprofessionalisering*, Estocolmo, Stiftelsen Institutet för Mediestudier.
- Örnebring, H., 2010, "Technology and Journalism-As-Labour: Historical Perspectives", *Journalism*, vol. 11, n° 1, pp. 57-74.
- Reimer, S., 1998, "Working in a Risk Society", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 23, n° 1, pp. 116-127.
- Reinardy, S., 2014, "Autonomy and Perceptions of Work Quality Drive the Job Satisfaction of TV News Workers", *Journalism Practice*, vol. 13, n° 6, pp. 855-870.
- Reinardy, S., 2011, "Newspaper Journalism in Crisis: Burnout on the Rise, Eroding Young Journalists' Career Commitment", *Journalism*, vol. 12, n° 1, pp. 33-50.
- Reinardy, S., 2009a, "Beyond Satisfaction: Journalist Doubt Career Intentions as Organizational Support Diminishes and Job Satisfaction Declines", *Atlantic Journal of Communication*, vol. 17, n° 3, pp. 126-139.
- Reinardy, S., 2009b, "Female Journalists more Likely to Leave Newspapers", *Newspaper Research Journal*, vol. 30, n° 3, pp. 42-57.
- Reyna, V. H., 2014, *Nuevos riesgos, viejos encuadres: la escenificación de la inseguridad pública en Sonora*, Hermosillo, El Colegio de Sonora.
- Rodelo, F., 2008, "Ejercicio de la libertad de prensa y sus limitaciones en entornos violentos: el caso de los periodistas de Culiacán, Sinaloa, México", Tesis de maestría, Universidad de Guadalajara.
- Rodríguez, R., 2003, "Características socio-demográficas y laborales de los periodistas españoles e índice de satisfacción profesional", *Ámbitos*, n° 9-10, pp. 487-504.
- Ross, K., 2001, "Women at Work: Journalism as En-Gendered Practice", *Journalism Studies*, vol. 2, n° 4, pp. 531-544.

Ryan, K. M., 2009, "The Performative Journalist: Job Satisfaction, Temporary Workers and American Television News", *Journalism*, vol. 10, n° 5, pp. 647-664.

Salaverría, R., 2006, "El nuevo perfil profesional del periodista en el entorno digital", *XIII Jornadas Internacionales de Jóvenes Investigadores en Comunicación*, Zaragoza.

Salazar, S., 2014, "Systemic Violence, Subjectivity of Risk and Protective Sociality in the Context of a Border City: Ciudad Juarez, Mexico", *Frontera Norte*, vol. 26, n° 51, pp. 137-156.

Salwen, M. B., 1996, "The Dark Side of Cuban Journalism: Press Freedom and Corruption before Castro», en Cole, R. R., *Communication in Latin America: Journalism, Mass Media and Society*, Wilmington, Scholarly Resources, pp. 139-154.

Samuelson, M., 1962, "A Standardized Test to Measure Job Satisfaction in the Newsroom», *Journalism and Mass Communication Quarterly*, vol. 39, n° 3, pp. 285-291.

Sørensen, M. P., Christiansen, A., 2013, *Ulrich Beck: An Introduction to the Theory of Second Modernity and the Risk Society*, Nueva York, Routledge.

Spector, P. E., 1997, *Job Satisfaction: Application, Assessment, Causes and Consequences*, Thousand Oaks, SAGE.

Statt, D. A., 2004, *The Routledge Dictionary of Business Management*, Londres, Routledge.

Velasco, J. L., 2015, "Interpretación de editores y reporteros de las condiciones que prevalecen en su contexto laboral y profesional para el cumplimiento de la responsabilidad social asociada a la práctica del periodismo: el caso del diario Mural de Guadalajara, México", Tesis de maestría, Universidad de Guadalajara.

### Entrevistas

A, Comunicación personal, 30 de junio de 2014.

AM, Comunicación personal, 20 de mayo de 2014.

B, Comunicación personal, 5 de febrero de 2015.

CT, Comunicación personal, 2 de junio de 2014.

H, Comunicación personal, 10 de julio de 2014.

M, Comunicación personal, 4 de abril de 2014

SH, Comunicación personal, 3 de junio de 2014.

**Agentes, no víctimas**

Estrategias de periodistas para evadir las agresiones no físicas en Baja California

**Agents, Not Victims**

Strategies Employed by Journalists to Circumvent Non-Physical Abuses in Baja California

**Agents, pas victimes**

Stratégies permettant aux journalistes d'échapper aux agressions non physiques en Basse Californie

**Agentes, e não vítimas**

Estratégias dos jornalistas para escapar às agressões físicas na Baixa Califórnia

**Es** La precariedad estructural en la que se desarrolla el periodismo mexicano cobra distintos matices y consecuencias en las regiones de México. Las agresiones de actores de grupos de poder (funcionarios, políticos y empresarios dueños de las empresas noticiosas) del noroeste del país hacia los periodistas, emergen como una de las tantas problemáticas relacionadas a dicha precariedad económica, socio-cultural y política. En Baja California periodistas ejercen su profesión insertos en un peligro de agresión económica, ética y psicológica constante que los obliga a entender las agresiones no físicas desde dos dimensiones: como inherentes a su profesión porque han sido naturalizadas; o como detonantes para creación de estrategias para evadirlas debido a que trastocan diversos rubros de la vida profesional de los periodistas. El tema es pertinente pues, la clasificación y distinción de las agresiones no han sido planteadas a profundidad por la literatura mexicana sobre prensa-poder, a excepción de identificar y definir a la violencia estructural e investigar a las agresiones físicas contra periodistas (asesinatos, golpes, secuestro exprés). A través de un estudio etnográfico con duración de cuatro meses dentro del gremio periodístico de los cinco municipios de Baja California y 25 entrevistas realizadas con periodistas, editores, jefes de información, funcionarios públicos, políticos y empresarios se analizaron las estrategias de evasión de agresiones que realizan periodistas de prensa escrita. Tener trabajos simultáneos (ya sea dentro o fuera del rubro del periodismo), evidenciar públicamente a quien intentó sobornarlos, la unión y solidaridad entre colegas para publicar noticias delicadas, entre otras, son estrategias de resistencia a las agresiones. En este campo periodístico los periodistas que crean dichas estrategias se convierten en agentes y no en víctimas de una precariedad estructural que tiene casi un siglo gestándose en Baja California.

**Palabras clave:** peligro, agresiones a periodistas, precariedad estructural, estrategias de evasión, estudio etnográfico



**En** • The nuances and consequences of the structural precariousness of Mexican journalism vary with the region. Attacks on journalists by power groups (including public officials, politicians, and business and media owners) in the northwest of the country appear to be one of the many problems linked to its economic, socio-cultural and political instability. In Baja California, journalists practice their profession under constant threat of economic, ethical and psychological attack, obliging them to regard the phenomenon in one of two ways: as a naturalized aspect of their profession and therefore inherent to it; or as a trigger for creating strategies to circumvent it, including adapting aspects of their professional journalistic lives. The topic is relevant because the classification and differentiation of attacks has not been explored by Mexican studies on the press and power, apart from identifying and defining the structural violence and investigating physical attacks against journalists (murders, assaults and “express kidnappings”). By way of a four-month ethnographic study of the union of journalists from the five municipalities of Baja California and 25 interviews with journalists, editors, heads of information, public officials, politicians and business owners, this paper analyzes the strategies employed by print journalists to cope with abuses. Having another job concurrently (within or without journalism); publicly proving who is trying to influence them; and maintaining union and solidarity among colleagues when publishing sensitive news are all strategies employed to counter attacks. In this journalistic world, those who employ these strategies become agents and not victims of the structural precariousness that has developed in Baja California over the better part of a century

**Keywords:** danger, attacks against journalists, structural precariousness, avoidance strategies, ethnographic study

**Fr** • L'instabilité structurelle du journalisme mexicain prend différentes nuances et amène des conséquences diverses dans les régions du Mexique. Les agressions contre les journalistes par des groupes de pouvoir (comme des fonctionnaires, politiciens, ou hommes d'affaires et propriétaires de sociétés de médias) dans le nord-ouest du pays apparaissent comme l'un des nombreux problèmes liés à l'instabilité économique, socioculturelle et politique. En Basse Californie les journalistes exercent leur profession dans un danger d'agression économique, éthique et psychologique constant, qui les oblige à le voir selon deux dimensions : comme inhérents à leur profession parce que naturalisés ; ou en tant que déclencheur de création de stratégies visant à le contourner tout en modifiant divers aspects de la vie professionnelle des journalistes. La question est pertinente car la classification et la distinction des agressions n'ont pas été approfondies par la littérature mexicaine sur la presse et le pouvoir, à part pour identifier et définir la violence structurelle et enquêter sur les attaques physiques contre les journalistes (meurtres, coups, enlèvements express). A travers une étude ethnographique de quatre mois au syndicat des journalistes des cinq municipalités de Basse Californie et 25 entretiens réalisés avec des journalistes, éditeurs, chefs de l'information, fonctionnaires publiques, politiciens et entrepreneurs, les stratégies d'évasion des attaques de journalistes de la presse écrite ont été analysées. Avoir un autre travail simultanément (à l'intérieur ou à l'extérieur du journalisme), prouver publiquement qui essaye de les soudoyer, ainsi que l'union et la solidarité entre collègues pour publier des nouvelles sensibles, sont autant de stratégies existantes de résistance à l'agression. Dans ce domaine journalistique, les journalistes qui créent ces stratégies deviennent des agents et non des victimes de la précarité structurelle qui s'est développée en Basse Californie depuis près d'un siècle.

**Mots-clés :** danger, agressions de journalistes, instabilité structurelle, stratégies d'évitement, étude ethnographique

**Pt.** A precariedade estrutural na qual se insere o jornalismo mexicano possui nuances e consequências distintas a cada região do México. As agressões feitas país a jornalistas por atores de grupos no poder (funcionários, políticos, proprietários de empresas jornalísticas) do noroeste do emergem como um dos problemas relacionados à dita precariedade econômica sociocultural e política da profissão. Na Baixa Califórnia, os jornalistas exercem sua profissão inseridos em um contexto de agressão econômica, ética e psicológica constante, o que os obriga a situar as agressões físicas a partir de duas dimensões: como inerentes à profissão, pois foram naturalizadas; ou como estopim para a criação de estratégias de evasão na medida em que prejudicam os diversos aspectos da vida profissional. O tema é pertinente, já que a classificação e distinção dessas agressões não havia sido realizada com profundidade pela literatura mexicana sobre a relação imprensa-poder, a não ser para identificar e definir a violência estrutural e investigar as agressões físicas contra jornalistas (assassinatos, golpes, sequestros relâmpagos). Por meio de um estudo etnográfico com duração de quatro meses no interior do grêmio jornalístico de cinco municípios da Baixa Califórnia e de 25 entrevistas feitas com jornalistas, editores, responsáveis por assessorias de imprensa, funcionários públicos, políticos e empresários analisou-se as estratégias de evasão em relação às agressões desenvolvidas por jornalistas da imprensa escrita. Ter mais de um emprego (dentro e fora do jornalismo), denunciar publicamente as pessoas que tentaram suborno, recorrer à união e à solidariedade dos colegas para publicar notícias delicadas, entre outras, têm sido estratégias adotadas pelos jornalistas. Nesse campo jornalístico, os jornalistas que desenvolvem tais estratégias se converteram em agentes, e não vítimas, de uma precariedade estrutural que afeta há quase um século a profissão na Baixa Califórnia.

**Palavras-chave:** perigo, agressões a jornalistas, precariedade estrutural, estratégias de prevenção, estudo etnográfico



# Más allá de la violencia

## La incertidumbre laboral en el periodismo mexicano

VÍCTOR HUGO REYNA GARCÍA

Doctor  
El Colegio de Sonora  
México  
vhreyna@gmail.com



La crisis de seguridad que reportan y experimentan los profesionales del periodismo se ha convertido en la principal línea de investigación en el campo disciplinar de los estudios del periodismo mexicano. Entre la primera tesis de maestría que abordó el fenómeno, *Ejercicio de la libertad de prensa y sus limitaciones en entornos violentos: el caso de los periodistas de Culiacán, Sinaloa, México* (Rodelo, 2008), y la reciente publicación del libro *Callar o morir en Veracruz: medios de comunicación y violencia durante el gobierno de Javier Duarte* (Del Palacio, 2018) han pasado diez años y se ha conformado un cuerpo de trabajos heterogéneo.

El énfasis en la violencia corresponde con la cantidad y la calidad de las agresiones en contra de la prensa, así como con el impacto social de la cobertura intensiva y extensiva del combate al (y entre el) crimen organizado. Por esta razón, es una línea de investigación pertinente, que se ha caracterizado por presentar diagnósticos certeros pero sin olvidarse de trazar propuestas de resolución. A pesar de ello, su crecimiento ha sido tan expansivo que también ha contribuido a generar la impresión de que el principal —por no decir único— desafío que enfrenta el periodismo nacional es su crisis de seguridad.

**Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artículo :**

Víctor Hugo Reyna García, « Más allá de la violencia. La incertidumbre laboral en el periodismo mexicano », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*

[En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2017, 15 juin 2018 - June 15, 2018 - 15 de junho de 2018.

URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

En consecuencia, el estudio de una serie de fenómenos no vinculados a la violencia ha sido desatendido. Entre ellos, uno particularmente relegado ha sido el trabajo. Debido a la influencia de la sociología de las profesiones, la dimensión laboral nunca ha sido central en este campo del conocimiento y tal condición ha sido reafirmada por el énfasis en la crisis de seguridad. Sin embargo, las condiciones, las relaciones y la organización del trabajo son tan o más importantes que las amenazas y las agresiones porque determinan la manera en la que se realiza el periodismo.

Con ello en cuenta, este artículo propone un giro laboral en el campo disciplinar de los estudios del periodismo mexicano. Elaborando a partir de la sociología de Ulrich Beck, plantea realizarlo mediante las nociones de riesgo e incertidumbre. El propósito, siguiendo la terminología de Beck, es hacer presente o *escenificar* la incertidumbre laboral y delinear una nueva línea de investigación. En términos conceptuales y metodológicos, representa un desplazamiento de las experiencias y las percepciones sobre el riesgo criminal para estudiar los significados y las estrategias desarrolladas en respuesta a la reconfiguración del trabajo.

El artículo se organiza en dos apartados. El primero discute la conceptualización del nuevo mundo del trabajo de Beck y cómo se articula con su teoría de la sociedad del riesgo. El segundo incorpora tres conceptos clásicos de la sociología del trabajo: seguridad laboral, cualificación del trabajo y satisfacción laboral. El objetivo es robustecer la teoría de Beck y a través de ella analizar empíricamente el trabajo en la industria periodística. Por medio de este marco conceptual se pretende contribuir a la renovación de los estudios del periodismo mexicano.

---

#### ULRICH BECK Y EL NUEVO MUNDO DEL TRABAJO

---

En el campo disciplinar de los estudios del periodismo, la teoría de la sociedad del riesgo de Beck ha sido principalmente utilizada en la línea de investigación sobre representaciones sociales, para analizar cómo las organizaciones periodísticas procesan la nueva generación de riesgos biológicos, ecológicos y nucleares (Cf. Allan, Adam & Carter eds., 2000; Cottle, 1998; Mythen, 2010). En México, algunos investigadores han seguido esta ruta conceptual para estudiar cómo ha sido reportada la crisis de seguridad derivada del combate al (y entre el) crimen organizado (Cf. De León & Hernández, 2015; Reyna, 2014; Salazar, 2014).

Esta perspectiva de análisis ha sido menos explorada en los estudios que abordan las experiencias

y las percepciones de los periodistas ante el peligro criminal (Cf. González & Rely, 2015; Feinstein, 2012; Flores, Reyes & Reidl, 2014). En este sentido, ese cuerpo de trabajos, que es el dominante desde la primera tesis de maestría que analizó este fenómeno hasta el último libro especializado en la materia, ha dado cuenta de la manera en la que el riesgo ha trastocado las identidades, los valores y las prácticas periodísticas, pero no ha advertido del todo el carácter cambiante de la amenaza.

Más allá de la crisis de seguridad que reportan y experimentan los profesionales del periodismo, la teoría de Beck permite entender y explicar el mundo social de los periodistas desde una nueva óptica. En particular, su teoría sobre el nuevo mundo del trabajo puede dar sentido a la reconfiguración del mercado laboral en la industria periodística. Ante el énfasis en la violencia, puede visibilizar fenómenos como la paulatina pero constante renuncia de una nueva generación de periodistas que no cubre la fuente de seguridad pública ni ha sido amenazada por el crimen organizado y/o la clase política.

Aunque Beck no es reconocido como especialista en trabajo, a lo largo de su carrera lo estudió en dos etapas. La primera etapa fue entre las décadas de 1970 y 1980, cuando fue el líder de un proyecto de investigación sobre los mercados laborales (Cf. Beck & Brater, 1977; 1992; Beck, Brater, & Daheim, 1980). Según Mads P. Sørensen y Allan Christiansen, lo que Beck buscaba era desarrollar una sociología del trabajo centrada en el sujeto para ir más allá de los abordajes económicos y funcionalistas (Sørensen & Christiansen, 2013: 119-120).

La segunda etapa dio inicio con la publicación del ensayo *Un nuevo mundo feliz: la precariedad del trabajo en la era de la globalización* (Beck, 2007) y continuó con una serie de artículos sobre el trabajo (Cf. Beck, 1997a; 2000a; 2000b). En tal línea de investigación, un ya maduro Beck interrogó el carácter cambiante del trabajo a la luz de su célebre teoría de la sociedad del riesgo. El interés se disipó con los ataques terroristas a Estados Unidos en 2001, analizados en múltiples intervenciones (Cf. Beck 2002; 2003; 2008), y la creciente inclinación del autor hacia la política (Cf. Beck 1997b; 2011; Beck y Grande 2006).

Para entender la conceptualización del trabajo que hace Beck en esta segunda etapa es necesario ponerla en el contexto de su teoría social. En ella, se identifica como el cambio social más relevante a la creciente organización de la sociedad alrededor del riesgo. Esto tiene múltiples implicaciones. En primer lugar, significa que la sociedad contemporánea ya no es una sociedad industrial

sólo centrada en la producción y en la distribución de bienes en forma de riqueza, sino también una en la que la producción y la distribución de males en forma de riesgo adquieren cada vez mayor importancia.

Según el autor, “*la producción social de riqueza va acompañada sistemáticamente por la producción social de riesgos*” (Beck, 1998: 25). Es decir, el segundo proceso está embebido en el primero, a manera de una consecuencia indeseada e impen-sada. Aunque se puede argumentar que el desarrollo industrial siempre produjo malestares sociales, lo nuevo es que ahora han sido incorporados a sus procesos de producción y distribución, a menudo con la intención de controlarlos o evitarlos. De esta manera, en contraste con la sociedad industrial, el objetivo es impedir más males y no sólo lograr más bienes.

**Figura 1:** *La sociedad industrial y la sociedad del riesgo*

Sociedad industrial	Sociedad del riesgo
Producción de bienes	Producción de males
Eliminación de escasez/necesidades	Eliminación de riesgo
Distribución de bienes	Distribución de males
Un objetivo a alcanzar	Un objetivo a evitar
Combatir la realidad	Combatir futuros posibles
Enfoque positivo sobre las posibilidades del futuro	Enfoque negativo sobre los posibles desastres del futuro
El ser determina la conciencia (materialismo)	La conciencia determina el ser (idealismo)
Pobreza	Ansiedad
“¡Tengo hambre!”	“¡Tengo miedo!”
Distinciones nosotros-ellos cobran sentido	Distinciones nosotros-ellos pierden sentido
La necesidad es jerárquica	El smog es democrático
El proceso industrial es apolítico	El proceso industrial es político

Fuente: Sørensen y Christiansen, 2013: 20.

En ambos sentidos, Beck trabaja el cambio social mediante tipos ideales (Figura 1). Su teoría se basa en establecer distinciones entre la sociedad industrial y lo que denomina como sociedad del riesgo. En sus orígenes, pretendía dar sentido a la conciencia ecológica, pero conforme explotaron nuevas crisis sociales también sirvió para analizar el impacto de los peligros biológicos, nucleares

y terroristas. El planteamiento es sugerente tanto por su unidad de análisis (los males, no los bienes) como por su desafío a las categorías de análisis del pensamiento social clásico, en especial a la de clase social.

La máxima de “*la miseria es jerárquica, el smog es democrático*” (Beck, 1998: 42) abrevia la lógica de la distribución del riesgo que propone Beck. Por una parte, plantea que la lógica de la distribución de los bienes económicos de la sociedad industrial persiste: los ricos son ricos y los pobres son pobres; por otra parte, sugiere que sus zonas de protección son erosionadas por el surgimiento de una nueva generación de peligros. La contaminación ambiental es un buen ejemplo porque ricos y pobres quedan expuestos a ella de la misma manera, a pesar de que unos u otros puedan ser sus productores.

En este punto, la dimensión de análisis del trabajo parece entrar en conflicto con los postulados de la teoría de la sociedad del riesgo porque sigue la lógica de la producción y la distribución de bienes. No obstante, algunos autores interrogaron el significado del trabajo en la sociedad del riesgo antes de que Beck publicara su ensayo sobre el nuevo mundo del trabajo (Cf. Allen & Henry, 1997; Ekinsmyth, 1999; Reimer, 1998) y concluyeron que el análisis de la nueva realidad laboral adquiriría mayor sentido a través de los conceptos de inseguridad e incertidumbre que por medio del concepto de flexibilidad.

En la conceptualización de Beck, las consecuencias indeseadas del éxito del proceso de industrialización se manifiestan en forma de automatización y pérdida masiva de puestos de trabajo. La idea de capitalismo sin trabajo advierte sobre los prospectos de una sociedad en la que el desarrollo científico-tecnológico ha alcanzado tal punto en el que el trabajo de los humanos ya no es necesario. Es un escenario apocalíptico, pero realista por la evolución de la robótica. Sin ir demasiado lejos, en el periodismo ya son una realidad los algoritmos y los robots tanto para la recolección como para el procesamiento de la información.

Además de la disminución del empleo, el trabajo cambia como consecuencia directa de su globalización, digitalización, individualización y politización (Beck, 2007: 103-107). En términos contractuales y técnicos, emergen formas plurales de subempleo y el trabajo es desestandarizado, destemporalizado, desterritorializado: por una parte, se institucionalizan los contratos flexibles, fácilmente rescindibles por el empleador, y los contratos de tiempo completo se hacen infrecuentes; por otra parte, el trabajo es escindido de sus delimitaciones espaciales y

temporales y puede realizarse en cualquier lugar y tiempo (Figura 2).

En la industria periodística, el proceso de convergencia productiva y tecnológica ha hecho posible que los profesionales del periodismo no sólo recolecten la información fuera de sus lugares de trabajo, las salas de redacción, sino también que la redacten y envíen a sus editores desde donde estén... y a cualquier hora. En este sentido, el flujo ininterrumpido de la información de actualidad, que producen el lanzamiento de los canales de noticias de 24 horas y la expansión digital de los periódicos, introduce a los periodistas en una dinámica 24/7, difuminando las fronteras entre tiempos y espacios de descanso y trabajo.

En el periodismo, estos fenómenos se expresan de manera más clara en la figura del periodista subcontratado como colaborador *freelance* (Cf. Henry, 2010; 2013a; 2013b). Por lo general, los periodistas *freelance* laboran afuera de las salas de redacción, en sus propios tiempos y espacios, con una fecha y hora de cierre como su única referencia. Como en este tipo de empleo se agudiza la incertidumbre, hay también una ansiedad por tomar todas las oportunidades de trabajo que se presenten y esto puede producir jornadas laborales mucho más extensas que de ocho horas.

En la teoría laboral de Beck, el proceso más importante es el de la individualización del trabajo. Entendida como la institucionalización involuntaria del individualismo (Beck & Beck-Gernsheim, 2012), la individualización tiene dos vertientes en el mundo del trabajo: a) la biografía tradicional en la que la educación garantizaba una carrera a largo plazo deviene en la adaptación a las nuevas realidades del mercado de trabajo y b) las relaciones laborales, tradicionalmente mediadas por los sindicatos, de manera creciente son entre el empleador y el empleado, individualizando el empleo y el desempleo (Beck, 2007: 106).

Desde luego, la distribución del riesgo laboral es distinta a la del peligro biológico, ecológico, nuclear y terrorista. En principio, aunque todos estamos expuestos a él, no tiene aún la fuerza unificadora de tales eventos porque avanza de manera progresiva, no de golpe como el ataque terrorista al *World Trade Center* de Nueva York o el accidente nuclear de Fukushima. En parte, esto previene que se perciba que paulatinamente se está reduciendo el número de puestos de trabajo y que las promesas de la educación están perdiendo capacidad orientadora en las trayectorias profesionales.

**Figura 2 :** *El trabajo en la sociedad industrial y en la sociedad del riesgo*

Sociedad industrial	Sociedad del riesgo
Empleo pleno	Reducción de empleo
Trabajo de tiempo completo	Formas plurales de subempleo
Estandarización del trabajo	Flexibilización e individualización del trabajo
Trabajo contractualmente estandarizado	Trabajo contractualmente flexible
Trabajo espacialmente delimitado	Digitalización, globalización y desestandarización espacial del trabajo
Trabajo temporalmente delimitado	Digitalización, globalización y desestandarización temporal del trabajo
Trabajo despolitizado	Trabajo politizado
El desempleo como desgracia colectiva	El desempleo como desgracia individual y privada
Trabajo y carrera garantizados por la educación	Trabajo y carrera ya no son garantizados por la educación

Fuente: Sørensen y Christiansen, 2013: 107.

Esta generación de incertidumbres adquiere mayor sentido en el campo profesional del periodismo, donde desde fines del siglo XIX se transmite de generación en generación la idea de que lo que necesitan los periodistas para hacer mejor su trabajo es mayor y mejor profesionalización. Desde Walter Lippmann a principios del siglo XX hasta los profetas del periodismo digital, convergente o posindustrial de nuestros días, predomina la narrativa de que los trabajadores de este sector productivo deben adaptarse a los requerimientos técnicos de la época por medio de la educación.

En la época contemporánea, la investigación empírica nos indica que el periodismo se está convirtiendo en un trabajo temporal, en un escalón hacia una carrera en el mundo de las relaciones públicas, en la mayoría de los casos, o en la academia, en algunos casos (Cf. Henry, 2013a; Nygren, 2011; Reinardy, 2011). Aunque Beck no estudia estos fenómenos en términos de seguridad o satisfacción laboral, sus conceptualizaciones sirven para pensar el trabajo periodístico más allá de las certidumbres de la sociedad del pleno empleo y para imaginar nuevos escenarios laborales a partir de un diagnóstico más realista.

En *La sociedad del riesgo mundial: en busca de la seguridad perdida* (2008), Beck emplea el concepto de *escenificación* para aludir al proceso de construcción y producción social del riesgo. En este caso, aclara, escenificar no significa —como en el hablar común— exagerar o falsificar el peligro con la intención de infundir el miedo en amplios sectores sociales. Por el contrario, es un proceso habitualmente fundamentado en evidencias empíricas recabadas en diferentes intervalos de tiempo y espacio que busca hacer presente, escenificar, el peor escenario posible para entonces intentar evitarlo.

Este concepto marca una clara distinción entre riesgo en estado latente (anticipación a la catástrofe) y catástrofe en estado manifiesto (amenaza concretada e inevitable), pues se centra en el proceso por medio del cual un peligro deja de ser percibido como residual para convertirse en una prioridad. Sin esta escenificación, sin esta anticipación al peor escenario posible, los riesgos se mantienen invisibles hasta que se concretan en forma de catástrofe y pueden ser minimizados, caracterizados como excepcionales y difícilmente repetibles, una vez que ocurren.

Como diversas investigaciones han documentado, las agresiones y las amenazas que han recibido los profesionales del periodismo mexicano han condicionado a la comunidad periodística en su conjunto (Del Palacio, 2015; Gutiérrez et al., 2014; Rodelo, 2008), pues ha sido imposible localizar en una región, en una fuente de información o en una práctica profesional al origen de la violencia. En la terminología de Beck, lo que ha pasado es que el riesgo ha sido espacial, temporal y socialmente deslocalizado para ser escenificado en todo el gremio periodístico.

En este sentido, la amenaza ha pasado de los márgenes al centro de las prioridades de los periodistas mexicanos. Por esta razón, de manera individual o colectiva se han visto obligados a desarrollar un sinnúmero de estrategias para intentar evitar el peor escenario posible, yendo desde la interrupción de la cobertura del combate al (y entre el) crimen organizado hasta la encriptación de sus mensajes y correos electrónicos. El éxito o la falta de éxito de estas estrategias es debatible, pero lo que es incuestionable es que el riesgo ha transformado al periodismo mexicano.

Hasta el momento, la incertidumbre laboral no ha provocado un efecto similar. Por ejemplo, los profesionales del periodismo de este país se organizan colectivamente cuando uno de ellos es secuestrado

o asesinado, reclamando mayor seguridad y menor impunidad al Estado, pero no cuando uno de ellos es despedido o acosado en su trabajo. Esto significa, en primer lugar, que se manifiestan ante las agresiones, en segundo lugar, que dirigen sus reclamos a las autoridades antes que a sus empleadores y, en tercer lugar, que el trabajo no es aún un agente de movilización.

El despido de Carmen Aristegui y su equipo de *Noticias MVS* es una excepción, en tanto generó la movilización de activistas, periodistas y público en general. Pero, como las manifestaciones en reclamo de mayor seguridad y menor impunidad, se caracterizó por ser dirigida en contra del Estado y en defensa de la libertad de expresión. Además, el despido fue encuadrado como un problema de sus protagonistas y no como parte de la inestabilidad laboral en la que se encuentran la mayoría de los periodistas que trabajan en México. Así, la oportunidad de escenificar este problema no fue del todo aprovechada.

En términos generales, los periodistas mexicanos son socializados en la precariedad. Desde el primer día de clases, en las escuelas de periodismo y comunicación del país se les advierte que se equivocaron de carrera si esperan hacerse millonarios. En el mismo sentido, se les transmite el discurso de que en el periodismo hay hora de entrada pero no de salida. De esta manera, cuando ingresan a una organización periodística ya han racionalizado estas condiciones laborales y no las perciben como extraordinarias ni se organizan en respuesta a ellas.

Si desde los estudios del periodismo se ha contribuido a hacer presente la amenaza del crimen organizado y/o de la clase política, también desde los estudios del periodismo se puede escenificar la incertidumbre laboral que experimentan pero pocas veces reportan los periodistas mexicanos. No se trata de reemplazar o rechazar la línea de investigación sobre el riesgo criminal, sino de introducir un giro laboral que haga visible el carácter cambiante del trabajo en el mundo del periodismo para así avanzar un programa de investigación que progresivamente llene vacíos de información en esta materia.

Para tales efectos, este artículo propone analizar la incertidumbre laboral por medio de conceptos clásicos de la sociología del trabajo como seguridad laboral, cualificación del trabajo y satisfacción laboral. Estos tres conceptos pueden fortalecer los postulados de Beck y hacerlos empíricamente evaluables, así como dar un nuevo sentido a la reconfiguración del mercado laboral en la industria periodística. Más aún, en conjunto, pueden contribuir a generar una nueva mirada sobre la paulatina pero constante renuncia al periodismo de una nueva generación



de periodistas que no cubre la fuente de seguridad pública.

### Seguridad laboral

La seguridad laboral es la principal línea de investigación dentro de los estudios laborales del periodismo. Como absoluto, se le suele definir como “[e]l derecho a la continuidad en el empleo, por lo general hasta la jubilación” (Statt, 2004: 79). Pero, como no siempre es posible alcanzarla en términos contractuales, como dimensión de análisis se articula para examinar la situación contractual de los profesionales de un sector, en este caso la industria periodística, y definir si hay alta, baja o media seguridad laboral. En la actualidad, también abarca el estudio del empleo no remunerado.

Una premisa del estudio de la situación contractual de los periodistas es que se trata de un factor determinante de la calidad del producto. Aunque abundan los ejemplos en los que se practica un periodismo de excelencia incluso en situaciones de inestabilidad laboral, éste es difícil de sostener en el tiempo si no es acompañado por una mejora sistemática de las condiciones laborales. En el periodismo profesional, la precariedad del trabajo puede ser un detonante de las intenciones de renuncia y de la búsqueda de vacantes en otras empresas periodísticas o en otros sectores productivos.

En general, el estudio de la seguridad laboral en el periodismo se ha distinguido por su dispersión y discontinuidad, por la falta de diálogo interno. En parte, estas propensiones derivan de su énfasis en lo empírico y la poca discusión o desarrollo conceptual. A pesar de ello, una revisión panorámica de estas investigaciones permite identificar tres variables con las que tiende a ser relacionado: a) el profesionalismo (Bauer et al., 2013; Cushion, 2007; Gollmitzer, 2014), b) la satisfacción laboral (Gutiérrez et al., 2010; Rodríguez, 2003; Ryan, 2009) y c) el género (Everbach y Flournoy, 2007; Reinardy, 2009b; Ross, 2001).

En América Latina, una región idónea para el estudio de la seguridad laboral por los procesos de transformación cultural, económica, política y social que ha experimentado en las últimas décadas, predominan los análisis que toman a la situación contractual como una variable demográfica del profesionalismo. Esto está vinculado al interés por el soborno de periodistas institucionalizado durante los gobiernos autoritarios (Cf. López, 2001; Márquez, 2014; Salwen, 1996) y a la suposición de que a mayores salarios menores las tentaciones de recibir tal soborno.

En la región, la principal contribución en la materia es la de Claudia Mellado. Tanto en solitario como al frente de grupos de investigación, la autora ha diseñado y aplicado una serie de cuestionarios para caracterizar el perfil profesional de los periodistas chilenos (Cf. Mellado, Barría y Parra, 2009; Mellado, Salinas y Barría, 2010; Mellado et al., 2010). En ellos, la variable de seguridad laboral se mantiene como un descriptor de estabilidad y se evalúa a partir de la medición de: a) la relación contractual, b) el número de trabajos en los últimos tres años y c) el área de trabajo (periódicos, radio, televisión, entre otros).

A pesar de estos antecedentes, en México aún son escasos los trabajos que analizan la seguridad laboral de los profesionales del periodismo. En años recientes, investigadores como Juliana Matus, Hugo Villar, Sarely Martínez, Francisco Cordero y Patricia Ledesma (2009), Perla Araceli Blas (2012; 2014; 2015) y José Luis Velasco (2015) han intentado socavar este déficit mediante estudios sobre Chiapas y Jalisco, de manera respectiva. No obstante, ninguno ha iniciado un giro laboral en los estudios del periodismo mexicano y el trabajo se ha mantenido como una dimensión de análisis marginal.

En la teoría laboral de Beck, el carácter cambiante de la seguridad laboral define al nuevo mundo del trabajo. En primer lugar, la automatización del trabajo, conjugada con las recesiones económicas, produce pérdidas masivas de puestos de trabajo. En segundo lugar, el trabajo cambia cuando se institucionalizan los contratos flexibles, fácilmente rescindibles por el empleador, y cuando surgen nuevas formas de subempleo (Beck, 2007: 103-107). En este sentido, la incertidumbre laboral deriva tanto de la precarización del trabajo como del no-saber si la continuidad en el empleo es posible.

Siguiendo este esquema, la seguridad laboral en el periodismo puede ser examinada en dos sentidos: a) por una parte, a través de la cuantificación de los puestos de trabajo y b) por otra parte, por medio del análisis cualitativo de los contratos. Ello permitiría observar los cambios y las continuidades que introdujo la última recesión económica y llenar vacíos de información sobre el tamaño de la fuerza laboral en la industria periodística mexicana y las características básicas de sus contratos. Por razones de la más diversa índole, en México se desconoce cuántos periodistas hay y no se sabe cómo ha evolucionado esta población.

Debido a la ausencia de sindicatos en la mayoría de las organizaciones periodísticas del país, se puede plantear la hipótesis de que la incertidumbre laboral es un fenómeno que tiende a individualizarse, pues

las relaciones laborales tradicionalmente mediadas por una colectividad ahora son directamente entre el empleador y el empleado. De esta manera, las contrataciones y los despidos se estarían realizando sin mediación alguna, lo que inclinaría la balanza a favor de los patrones de manera sensible y dejaría a los trabajadores con poca capacidad de maniobra.

En el plano subjetivo, es igualmente importante indagar en las percepciones sobre la seguridad laboral de los periodistas. ¿Sienten seguro o inseguro su actual empleo? ¿Cuáles son los factores que determinan tal sensación, responde a las características de su contrato o más bien a la manera en la que son tratados en la organización? ¿Sienten que su trabajo es prescindible o imprescindible para la organización? ¿Cómo afecta todo esto su continuidad en el empleo, a sus intenciones de mantenerse o renunciar a él? En una época en la que el cambio generacional acelera la rotación de personal, es necesario hacer estas preguntas.

### **Cualificación del trabajo**

Además de la recesión económica, durante la segunda mitad de la década de 2000 inició un proceso de convergencia productiva y tecnológica en las organizaciones periodísticas. Con sus matices, este proceso produjo una reconfiguración del trabajo periodístico al suponer la concentración de tareas antes realizadas por varios profesionales en uno solo, el periodista multimedia. Ello erosionó la división del trabajo tradicional, permitió la reducción de las salas de redacción e impactó de manera directa en la definición de los nuevos contratos, al requerirse un nuevo tipo de cualificación.

En la sociología del trabajo, el estudio de la cualificación ha sido central desde que se publicara *Labor and monopoly capital: the degradation of work in the twentieth century* (Braverman, 1998). En él, Harry Braverman plantea que el modo de producción capitalista despoja a los trabajadores del control del trabajo y degrada sus cualificaciones para reducir los costos y aumentar las ganancias. El proceso, según el autor, consiste en tres fases: a) la disociación del trabajo de las habilidades, b) la separación de la concepción de la ejecución y c) el uso del poder monopólico sobre el conocimiento para controlar todo el proceso.

En el campo disciplinar de los estudios del periodismo, la teoría del proceso laboral de Braverman ha sido influyente en el desarrollo de perspectivas críticas a la convergencia tecnológica, introduciendo la noción de descualificación (Cf. Cottle y Ashton, 1999; Liu, 2006; Nygren, 2008). En respuesta, los partidarios del proceso han preferido el concepto

de multicalificación para realizar el potencial del cambio (Cf. García et al., 2004; Micó et al., 2010; Salaverría, 2006). En la actualidad, la discusión gira en torno a la recualificación (Cf. Bro, Reinecke y Andersson, 2015; Nygren, 2014; Örnebring, 2010).

El estudio de Chang-de Liu sobre el impacto de las nuevas tecnologías en el proceso laboral del periodismo taiwanés es el pionero de la vertiente crítica. En una época en la que tanto los analistas como los practicantes del periodismo manifiestan un optimismo por el cambio tecnológico y los prospectos de un periodismo digital, Liu mostró el lado oscuro del proceso, haciendo énfasis en: a) la introducción de las nuevas tecnologías aumenta la carga de trabajo, b) difumina las fronteras entre tiempo libre y tiempo de trabajo y c) degrada a la profesión porque ésta adquiere un matiz técnico (Liu, 2006: 703-708).

Publicado hace una década, el trabajo de Liu es sumamente vigente y, aunque toma como unidad de análisis a los periodistas taiwaneses, puede leerse como una teoría general de la descualificación del trabajo periodístico en el siglo XXI, particularmente en países en vías de desarrollo. Más aún, su estudio advierte la sistemática sustitución de los periodistas experimentados por una nueva generación que tiende a aceptar salarios menores, contratos temporales y cargas de trabajo más intensas, produciendo contenidos cada vez más breves y triviales.

Aunque autores como Henrik Örnebring (2010) y Gunnar Nygren (2014) propongan un desplazamiento más allá de la caracterización positiva o negativa de la convergencia por medio del concepto de recualificación, la conceptualización de Liu es sugerente y embona con la de Beck al dar cuenta de las consecuencias indeseadas de la destemporalización y la desterritorialización del trabajo periodístico. No se trata de describir al proceso en blanco y negro ni de idealizar el pasado, sino de observar aquellos efectos que la literatura de corte administrativo insiste en menospreciar.

En diversas entrevistas con periodistas del norte de México, se ha encontrado que la convergencia de tareas y tecnologías no es percibida —de entrada— como conflictiva, pues ha adquirido un carácter dado. En algunas de las organizaciones líderes de la región incluso está estipulada en los nuevos contratos. Sin embargo, al ahondar en ella, los profesionales del periodismo invariablemente reconocen las dificultades de recabar información y tomar fotografías o grabar vídeos al mismo tiempo, en solitario y para difundirse en *tiempo real*. Este fetiche por la velocidad (Moretzsohn, 2002) termina por agotarlos profesionalmente.

En los periódicos con edición impresa y digital, que son la norma en México y en otros países latinoamericanos, estas nuevas rutinas de trabajo hacen que los periodistas que anteriormente cubrían una cuota de cuatro o cinco notas diarias ahora tengan que cubrir el doble, pues redactan y envían contenidos desde el lugar de los hechos y posteriormente se vuelve a trabajar en ellos en las salas de redacción para la edición impresa del día siguiente. Así, realizan dos trabajos, que son explotados comercialmente de manera independiente, y reciben un solo sueldo (y en algunas ocasiones un bono por contribuir al portal en línea).

En el mismo sentido, la constante recualificación del trabajo, que en la actualidad ya abarca el marketing en redes sociales de los contenidos publicados en las dos ediciones de los periódicos (es decir, un tercer trabajo por un mismo sueldo), abona a la incertidumbre. Esto es así porque la especialización en alguna técnica, temática o fuente de información es percibida por los empleadores como un obstáculo para el pleno desarrollo del periodismo en *tiempo real* y mantiene a los empleados bajo la zozobra de que en cualquier momento pueden perder su empleo y ser reemplazados por otra persona, algoritmo o... robot.

En la industria periodística, la idea del capitalismo sin trabajo de Beck se expresa en forma de periodismo sin periodistas. El éxito de sitios de agregación de noticias como *The Huffington Post*, de publicación abierta de contenidos amateurs como *Bleacher Report* y el sinfín de publicaciones impresas y digitales alimentadas con noticias de agencia muestran cómo la recualificación del trabajo periodístico contribuye a hacer prescindible al periodista profesional. El hecho de que el periodismo sin periodistas aún no sea realidad no significa que no pueda serlo. Por lo mismo, esta amenaza debe ser anticipada, escenificada.

### Satisfacción laboral

¿Cuáles son los motivos y las motivaciones que tiene un profesional del periodismo para mantenerse en o abandonar su trabajo? El lugar común, tanto en países desarrollados como en países en vías de desarrollo, es creer que las percepciones económicas son determinantes en ambos sentidos. Sin embargo, la investigación empírica indica que hay otros factores y que frecuentemente la decisión de mantenerse o abandonar el periodismo está atravesada por la percepción de que en determinada organización periodística se cumple o no con los ideales profesionales.

Entendida como la sensación de satisfacción o insatisfacción hacia factores internos (la manera en la

que se produce el trabajo) y externos (condiciones laborales y salariales), la satisfacción laboral es una dimensión de análisis en la que se conjugan tanto el gusto por el trabajo, en este caso la práctica periodística, como el placer por recibir una remuneración (Reinardy, 2014: 856-858; Spector, 1997: 2-6). Desde sus orígenes, se trata de un abordaje de corte administrativo, fuertemente influido por la psicología social, que busca contribuir a la productividad de las organizaciones a través de la salud mental de sus trabajadores.

En el campo disciplinar de los estudios del periodismo, las primeras investigaciones sobre la satisfacción laboral de las que se tiene registro son las de Merrill Samuelson (1962) y de John W. C. Johnstone, Edward J. Slawski y William W. Bowman (1976). En *The news people: a sociological portrait of American journalists and their work* (1976), Johnstone, Slawski y Bowman elaboran un perfil de los periodistas estadounidenses y establecen las bases para el estudio de la satisfacción laboral, al encontrar una relación entre las políticas editoriales de las organizaciones y los ideales profesionales de los periodistas.

En el contexto de crisis y reconfiguración contemporánea, Scott Reinardy ha hecho nuevamente relevante a esta dimensión de análisis. En sus estudios, el autor ha descubierto que el síndrome de *burnout* o de desgaste profesional erosiona el compromiso profesional de las nuevas generaciones de periodistas y los induce a dejar al periodismo para continuar su carrera en otros sectores productivos (Cf. Reinardy, 2009a: 133-136; 2011: 41-46; 2014: 861-866). Diversos factores, como la carga, el horario, el salario e incluso la percepción de la pérdida de los valores periodísticos, estarían contribuyendo a ello.

El hecho de que los profesionales del periodismo entrevistados por Reinardy hayan respondido con relativa frecuencia que estaban pensando abandonar el campo profesional a causa del alejamiento de los ideales de sus organizaciones periodísticas es significativo para la investigación sobre el trabajo en el periodismo porque muestra el extremo al que puede llegar el conflicto entre la cultura organizacional y la cultura ocupacional. No es, como en otras épocas, simplemente la intención de abandonar un puesto de trabajo, sino la intención de abandonar el periodismo por completo.

En su teoría laboral, Beck no aborda la satisfacción laboral. Resulta llamativo si se considera que en sus primeras teorizaciones pretendía desarrollar una sociología del trabajo centrada en el sujeto para trascender los enfoques económicos y funcionalistas

(Sørensen & Christiansen, 2013: 119-120), así como por su posterior énfasis en la individualización. Sin embargo, por las características de la reconfiguración del trabajo que discute, es pertinente interrogar el estado de la satisfacción laboral de los profesionales del periodismo desde una perspectiva de riesgo e incertidumbre.

En un contexto en el que el empleo y el desempleo se individualizan y la división del trabajo se erosiona para aumentar las cargas y las intensidades, no sería sorpresivo que la insatisfacción laboral de los periodistas incrementara. Después de todo, como se plantea en el apartado anterior, la recualificación del trabajo periodístico establece mayores tareas a desarrollarse en menores lapsos, en *tiempo real*, desde diferentes espacios y por un salario que no necesariamente corresponde. Estas dinámicas podrían estar contribuyendo a agotar profesionalmente a una nueva generación.

Durante la última década, en el periodismo del norte de México se ha observado la emergencia de un fenómeno que podría denominarse de puerta giratoria, pues los reporteros jóvenes entran y salen de las salas de redacción de manera acelerada, en muchas ocasiones sin cumplir un año en su puesto de trabajo. Siendo la mayoría egresados de licenciaturas en comunicación y periodismo, su renuncia advierte sobre un fenómeno que Beck no prevé: la carrera cambia tanto porque la educación pierde su capacidad orientadora en el mercado del trabajo como porque la nueva generación tiene otra concepción del tiempo y el trabajo.

Debido a la relevancia de esta rotación voluntaria del personal, se han conducido una serie de entrevistas con sus protagonistas. En ellas, además de factores como las cargas, los horarios, los salarios y el menoscabo de los valores periodísticos que otros estudios han hallado, destaca una sensación de pérdida del control del trabajo. Generalmente entendido como “*la habilidad que tienen los trabajadores para influir en lo que sucede en su entorno de trabajo*” (Ganster, 2011), la noción de control del trabajo da sentido a la percepción de la pérdida de influencia editorial, organizacional y laboral que describen los entrevistados.

En contra de la hipótesis de que la nueva generación de periodistas está decidiendo abandonar su profesión por los bajos salarios de la industria periodística nacional o porque carece de una vocación, ello da pie para examinar este fenómeno desde otro ángulo. Incluso se puede sostener que están saliendo del periodismo porque son demasiado idealistas y no soportan la idea de adaptarse a la dependencia financiera e informativa hacia el Estado que algunas

organizaciones periodísticas aún mantienen. Para ellos, además, resulta sumamente conflictiva la organización jerárquica del trabajo.

---

## CONCLUSIONES

---

El énfasis académico en la crisis de seguridad que reportan y experimentan los periodistas mexicanos corresponde con la cantidad y la calidad de las agresiones en contra de la prensa y con el impacto que ha tenido la cobertura intensiva y extensiva del combate al (y entre el) crimen organizado. Sin embargo, no es el único desafío que enfrenta el periodismo del país; por lo tanto, no es el único fenómeno que precisa atención de los estudios del periodismo mexicano. Como indica su título, en este artículo se propone ir más allá de la violencia para ahondar en la escasamente explorada dimensión laboral.

Elaborando a partir de la teoría laboral de Beck, se plantea explorar esta dimensión de análisis a través de las nociones de riesgo e incertidumbre. El riesgo y la incertidumbre, se argumenta, son características básicas del nuevo mundo del trabajo y, conceptualmente, permiten más que las ambiguas y desgastadas nociones de flexibilización y precarización. A ello se incorporan tres conceptos clásicos de la sociología del trabajo: seguridad laboral, cualificación del trabajo y satisfacción laboral. Así, se robustecen las teorizaciones de Beck y se hacen susceptibles a la investigación empírica.

Con diversos ejemplos de un trabajo de campo recientemente finalizado, en este artículo se hace evidente que la incertidumbre laboral en el periodismo mexicano tiene varias dimensiones. El hecho de que aún no se haya hecho presente, escenificado, en el gremio periodístico o en el ámbito académico no significa que no sea ya una realidad, sino que se le ha caracterizado como un riesgo residual debido al carácter dado que posee la precariedad en el periodismo de este país y también por la magnitud de la crisis de seguridad derivada del combate al (y entre el) crimen organizado.

Al introducir las nociones de descalificación del trabajo e insatisfacción laboral se ha pretendido desafiar la idea de que sólo la seguridad laboral determina la permanencia o la partida de los periodistas en el periodismo. Por el contrario, en las entrevistas que se han realizado a reporteros, editores y directivos de periódicos del norte de México, hay casos en los que los profesionales reciben un buen salario para los estándares de la industria y tienen la libertad de expresión que muchos desean, pero que aun así tienen intenciones de renuncia porque sienten que tienen poca o nula influencia en las tomas de decisiones.

Más refinamiento conceptual y análisis empírico son necesarios para avanzar en este programa de investigación, pero aquí se ha presentado un primer avance. En simultáneo, los trabajos de Matus, Villar, Martínez, Cordero y Ledesma (2009), Blas (2012; 2014; 2015) y Velasco (2015), así como los estudios inéditos de María Elena Hernández y Leticia Castillo sobre los *freelance* y los techos de cristal, de manera respectiva, brindan elementos para dar inicio

a un giro laboral. En este caso, la clave es ir de la dispersión hacia la consolidación de esta línea de investigación a través de eventos y publicaciones.

---

*Date de soumission de l'article : 15 avril 2016.*

*Date d'acceptation : 31 octobre 2016.*

## REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

---

- Allan, S., Adam, B., Carter, C. (Eds.), 2000, *Environmental Risks and the Media*, Londres, Routledge.
- Allen, J., Henry, N., 1997, "Ulrich Beck's Risk Society at Work: Labour and Employment in the Contract Service Industries", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 22, n° 2, pp. 180-196.
- Bauer, M. W., Howard, S., Romo, Y. J., Massarani, L., Amorim, L., 2013, *Global Science Journalism Report: Working Conditions & Practices, Professional Ethos and Future Expectations*, Londres, LSE Research Online.
- Beck, U., Beck-Gernsheim, E., 2012, *La individualización: el individualismo institucionalizado y sus consecuencias sociales y políticas*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2011, *Crónicas desde el mundo de la política interior global*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2008, *La sociedad del riesgo mundial: en busca de la seguridad perdida*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2007, *Un nuevo mundo feliz: la precariedad del trabajo en la era de la globalización*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., Grande, E., 2006, *La Europa cosmopolita: sociedad y política en la segunda modernidad*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 2003, "The Silence of Words: On Terror and War", *Security Dialogue*, vol. 34, n° 3, pp. 255-267.
- Beck, U., 2002, "The Terrorist Threat: World Risk Society Revisited", *Theory, Culture and Society*, vol. 19, n° 4, pp. 39-56.
- Beck, U., 2000a, "A Global Prospect: Beyond the Work Society", *Global Focus*, vol. 12, n° 1, pp. 79-87.
- Beck, U., 2000b, "Democratization of Democracy: Third Way Policy Needs to Redefine Work", *The European Legacy*, vol. 5, n° 2, pp. 177-181.
- Beck, U., 1998, *La sociedad del riesgo: hacia una nueva modernidad*, Barcelona, Paidós.
- Beck, U., 1997a, "Capitalism without Work", *Dissent*, vol. 44, n° 1, pp. 51-56.
- Beck, U., 1997b, *The Reinvention of Politics: Rethinking Modernity in the Global Social Order*, Cambridge, Polity.
- Beck, U., 1992, *Berufliche arbeitsteilung und soziale ungleichheit: eine historisch-gesellschaftliche theorie der berufe*, Fráncfort del Meno, Campus.
- Beck, U., Brater, M., Daheim, H., 1980, *Soziologie der arbeit und der berufe: grundlagen, problemfelder, forschungsergebnisse*, Reinbek, Rowohlt.
- Beck, U., Brater, M., 1977, *Die soziale konstitution der berufe: materialien zu einer subjektbezogenen theorie der berufe*, Fráncfort del Meno, Aspekte.
- Blas, P. A., 2015, "Inseguridad laboral, una constante en medios de comunicación de Guadalajara", en Paláu, M. S. (Ed.), *Medios de comunicación y derecho a la información en Jalisco, 2014*, Guadalajara, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente, pp. 123-138.
- Blas, P. A., 2014, "2013: un año marcado por despidos en diversos periódicos de Guadalajara", en Paláu, M. S. (Ed.), *Medios de comunicación y derecho a la información en Jalisco, 2013*, Guadalajara, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente, pp. 157-171.
- Blas, P. A., 2012, "Condiciones laborales de los periodistas en Guadalajara", en Larrosa, J. (Ed.), *Medios de comunicación y derecho a la información en Jalisco, 2011*, Guadalajara, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente, pp. 65-73.
- Braverman, H., 1998, *Labor and Monopoly Capital: The Degradation of Work in the Twentieth Century*, Nueva York, Monthly Review.
- Bro, P., Reinecke, K., Andersson, R., 2015, "Improving Productivity in the Newsroom? Deskilling, Reskilling and Multiskilling in the News Media", *Journalism Practice*, pp. 1-14.
- Cottle, S., Ashton, M., 1999, "From BBC Newsroom to BBC Newscentre: On Changing Technology and Journalist Practices", *Convergence*, vol. 5, n° 3, pp. 22-43.
- Cottle, S., 1998, "Ulrich Beck, 'Risk Society' and the Media: A Catastrophic View?", *European Journal of Communication*, vol. 13, n° 1, pp. 5-32.
- Cushion, S., 2007, "Rich Media, Poor Journalists: Journalists' Salaries", *Journalism Practice*, vol. 1, n° 1, pp. 120-129.
- De León, S., Hernández, E. R., 2015, "La violencia en el periodismo de Aguascalientes", en Del Palacio, C. (Ed.), *Violencia y periodismo regional en México*, Ciudad de México, Juan Pablos, pp. 49-89.
- Del Palacio, C., 2018, *Callar o morir en Veracruz: medios*

- de comunicación y violencia durante el gobierno de Javier Duarte, Ciudad de México, Juan Pablos.
- Del Palacio, C., 2015, "Periodismo impreso, poderes y violencia en Veracruz, 2010-2014: estrategias de control de la información", *Comunicación y Sociedad*, n° 24, pp. 19-46.
- Ekinsmyth, C., 1999, "Professional Workers in a Risk Society", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 24, n° 3, pp. 353-366.
- Everbach, T., Flournoy, C., 2007, "Women Leave Journalism for Better Pay, Work Conditions", *Newspaper Research Journal*, vol. 28, n° 3, pp. 52-64.
- Feinstein, A., 2012, "Mexican Journalists: An Investigation of Their Emotional Health", *Journal of Traumatic Stress*, vol. 25, n° 4, pp. 480-483.
- Flores, R., Reyes, V., Reidl, L. M., 2014, "El impacto psicológico de la guerra contra el narcotráfico en periodistas mexicanos", *Revista Colombiana de Psicología*, vol. 23, n° 1, pp. 177-193.
- Ganster, D., 2011, 12 ene., "Autonomy and Control", *ILO*, <http://www.iloencyclopaedia.org/component/k2/59-factors-intrinsic-to-the-job/autonomy-and-control>.
- García, J. A., León, B., Sanders, K., Harrison, J., 2004, "Journalists at Digital Television Newsrooms in Britain and Spain: Workflow and Multi-Skilling in a Competitive Environment", *Journalism Studies*, vol. 5, n° 1, pp. 87-100.
- Gollmitzer, M., 2014, "Precariously Employed Watchdogs? Perceptions of Working Conditions among Freelancers and Interns", *Journalism Practice*, vol. 8, n° 6, pp. 826-841.
- González, C., Rely, J. E., 2015, "Professionalism under Threat of Violence: Journalism, Reflexivity and the Potential for Collective Professional Autonomy in Northern Mexico", *Journalism Studies*, pp. 1-19.
- Gutiérrez, A. E., Torres, M., Torres, A. C., Juárez, J. M., Cantú, K., González, S., 2014, "Crimen organizado y narcotráfico en el noreste de México como condicionante en la reestructura de las rutinas periodísticas y la autocensura", *XXVI Encuentro Nacional de la Asociación Mexicana de Investigadores de la Comunicación*, San Luis Potosí.
- Gutiérrez, L., Prada, R., Valderrama, J., García, V., Guzmán, A., Forero, A., 2010, "Las condiciones laborales y la satisfacción de los periodistas colombianos", *Investigación y Desarrollo*, vol. 18, n° 1, pp. 24-43.
- Henry, L., 2013a, "Flexibilización productiva y difusión del trabajo independiente en la prensa escrita argentina: un estudio sobre las condiciones de empleo de los periodistas colaboradores", *Trabajo y Sociedad*, n° 21, pp. 261-278.
- Henry, L., 2013b, "Fragmentación y precarización laboral en la prensa escrita: los desafíos para la representación y la organización colectiva de los periodistas en un entorno productivo flexibilizado", en Senén, C., Del Bono, A., *La revitalización sindical en Argentina y sus heterogeneidades culturales*, Buenos Aires, Universidad Nacional de La Matanza, pp. 193-214.
- Henry, L., 2010, "Inserciones laborales precarias y organización del tiempo de trabajo: la configuración y extensión de las jornadas laborales de los periodistas colaboradores", *VI Jornadas de Sociología de la Universidad Nacional de La Plata*, La Plata.
- Johnstone, J. W., Slawski, E. J., Bowman, W. W., 1976, *The News People: A Sociological Portrait of American Journalists and Their Work*, Champaign, University of Illinois.
- Liu, C., 2006, "De-Skilling Effects on Journalists: ICTs and the Labour Process of Taiwanese Newspaper Reporters", *Canadian Journal of Communication*, vol. 31, n° 3, pp. 695-714.
- López, J., 2001, "Periodismo latinoamericano: los casos más comunes de corrupción", *Revista Latinoamericana de Comunicación Chasqui*, n° 76.
- Márquez, M., 2014, "Professionalism and Journalism Ethics in Post-Authoritarian Mexico: Perceptions of News for Cash, Gifts and Perks", en Wyatt, W. N., *The Ethics of Journalism: Individual, Institutional and Cultural Influences*, Londres, I.B. Tauris, pp. 55-63.
- Matus, J., Villar, H., Martínez, S., Cordero, F., Ledesma, P., 2009, *La condición del periodista en Chiapas*, Ciudad de México, Fundación Manuel Buendía y Universidad Autónoma de Chihuahua.
- Mellado, C., Salinas, P., Barría, S., 2010, "Estructura del empleo periodístico y validación profesional de sus prácticas en el mercado laboral chileno", *Revista Innovar*, vol. 20, n° 36, pp. 91-106.
- Mellado, C., Salinas, P., Del Valle, C., González, G., 2010, "Estudio comparativo de cuatro regiones: mercado laboral y perfil del periodista", *Cuadernos de Información*, vol. 26, pp. 45-64.
- Mellado, C., Barría, S., Parra, E., 2009, *Mercado laboral y ejercicio del periodismo en la región del Bío-Bío: censo 2009*, Concepción, Universidad de Concepción.
- Micó, J. L., Masip, P., Nogué, A., Ruiz, C., González, S., Domingo, D., 2010, "Periodistas polivalentes en la prensa de proximidad: una tendencia (casi) inevitable en Cataluña", *Textual & Visual Media*, vol. 3, pp. 151-166.
- Moretzsohn, S., 2002, *Jornalismo em "tempo real": o fetiche da velocidade*, Río de Janeiro, Revan.
- Mythen, G., 2010, "Reframing Risk? Citizen Journalism and the Transformation of News", *Journal of Risk Research*, vol. 13, n° 1, pp. 45-58.
- Nygren, G., 2014, "Multiskilling in the Newsroom: De-Skilling or Re-Skilling of Journalistic Work?", *The Journal of Media Innovations*, vol. 1, n° 2, pp. 75-96.
- Nygren, G., 2011, "Passing through Journalism? Journalism as a Temporary Job and Professional Institutions in Decline", en Franklin, B., Mensing, D., *Journalism Education, Training and Employment*, Nueva York, Routledge, pp. 207-221.
- Nygren, G., 2008, *Yrke på glid: om journalistrollens de-professionalisering*, Estocolmo, Stiftelsen Institutet för Mediestudier.
- Örnebring, H., 2010, "Technology and Journalism-As-Labour: Historical Perspectives", *Journalism*, vol. 11, n° 1, pp. 57-74.
- Reimer, S., 1998, "Working in a Risk Society", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 23, n° 1, pp. 116-127.

- Reinardy, S., 2014, "Autonomy and Perceptions of Work Quality Drive the Job Satisfaction of TV News Workers", *Journalism Practice*, vol. 13, n° 6, pp. 855-870.
- Reinardy, S., 2011, "Newspaper Journalism in Crisis: Burnout on the Rise, Eroding Young Journalists' Career Commitment", *Journalism*, vol. 12, n° 1, pp. 33-50.
- Reinardy, S., 2009a, "Beyond Satisfaction: Journalist Doubt Career Intentions as Organizational Support Diminishes and Job Satisfaction Declines", *Atlantic Journal of Communication*, vol. 17, n° 3, pp. 126-139.
- Reinardy, S., 2009b, "Female Journalists more Likely to Leave Newspapers", *Newspaper Research Journal*, vol. 30, n° 3, pp. 42-57.
- Reyna, V. H., 2014, *Nuevos riesgos, viejos encuadres: la escenificación de la inseguridad pública en Sonora*, Hermosillo, El Colegio de Sonora.
- Rodelo, F., 2008, "Ejercicio de la libertad de prensa y sus limitaciones en entornos violentos: el caso de los periodistas de Culiacán, Sinaloa, México", Tesis de maestría, Universidad de Guadalajara.
- Rodríguez, R., 2003, "Características socio-demográficas y laborales de los periodistas españoles e índice de satisfacción profesional", *Ámbitos*, n° 9-10, pp. 487-504.
- Ross, K., 2001, "Women at Work: Journalism as En-Gendered Practice", *Journalism Studies*, vol. 2, n° 4, pp. 531-544.
- Ryan, K. M., 2009, "The Performative Journalist: Job Satisfaction, Temporary Workers and American Television News", *Journalism*, vol. 10, n° 5, pp. 647-664.
- Salaverría, R., 2006, "El nuevo perfil profesional del periodista en el entorno digital", *XIII Jornadas Internacionales de Jóvenes Investigadores en Comunicación*, Zaragoza.
- Salazar, S., 2014, "Systemic Violence, Subjectivity of Risk and Protective Sociality in the Context of a Border City: Ciudad Juarez, Mexico", *Frontera Norte*, vol. 26, n° 51, pp. 137-156.
- Salwen, M. B., 1996, "The Dark Side of Cuban Journalism: Press Freedom and Corruption before Castro", en Cole, R. R., *Communication in Latin America: Journalism, Mass Media and Society*, Wilmington, Scholarly Resources, pp. 139-154.
- Samuelson, M., 1962, "A Standardized Test to Measure Job Satisfaction in the Newsroom", *Journalism and Mass Communication Quarterly*, vol. 39, n° 3, pp. 285-291.
- Sørensen, M. P., Christiansen, A., 2013, *Ulrich Beck: An Introduction to the Theory of Second Modernity and the Risk Society*, Nueva York, Routledge.
- Spector, P. E., 1997, *Job Satisfaction: Application, Assessment, Causes and Consequences*, Thousand Oaks, SAGE.
- Statt, D. A., 2004, *The Routledge Dictionary of Business Management*, Londres, Routledge.
- Velasco, J. L., 2015, "Interpretación de editores y reporteros de las condiciones que prevalecen en su contexto laboral y profesional para el cumplimiento de la responsabilidad social asociada a la práctica del periodismo: el caso del diario Mural de Guadalajara, México", Tesis de maestría, Universidad de Guadalajara.





**Más allá de la violencia**

La incertidumbre laboral en el periodismo mexicano

**Beyond Violence**

Labor uncertainty in Mexican journalism

**Au-delà de la violence**

L'incertitude dans le travail des journalistes mexicains

**Para além da violência**

A incerteza laboral no jornalismo mexicano

**Es** La crisis de seguridad que reportan y experimentan los profesionales del periodismo se ha convertido en la principal línea de investigación en el campo disciplinar de los estudios del periodismo mexicano. El énfasis en la violencia corresponde con la cantidad y la calidad de las agresiones en contra de la prensa, así como con el impacto social de la cobertura intensiva y extensiva del combate al (y entre el) crimen organizado. A pesar de ello, su crecimiento ha sido tan expansivo que también ha contribuido a generar la impresión de que el principal —por no decir único— desafío que enfrenta el periodismo nacional es su crisis de seguridad. En consecuencia, el estudio de una serie de fenómenos no vinculados a la violencia ha sido desatendido. Entre ellos, uno particularmente relegado ha sido el trabajo. Debido a la influencia de la sociología de las profesiones, la dimensión laboral nunca ha sido central en este campo del conocimiento y tal condición ha sido reafirmada por el énfasis en la crisis de seguridad. Sin embargo, las condiciones, las relaciones y la organización del trabajo son tan o más importantes que las amenazas y las agresiones porque determinan la manera en la que se realiza el periodismo. En este sentido, este artículo propone estudiar la relación al trabajo de los periodistas mexicanos. Elaborando a partir de la sociología de Ulrich Beck, plantea realizarlo mediante las nociones de riesgo e incertidumbre. El propósito, siguiendo la terminología de Beck, es hacer presente o *escenificar* la incertidumbre laboral y delinear una nueva línea de investigación. En términos conceptuales y metodológicos, representa un desplazamiento de las experiencias y las percepciones sobre el riesgo criminal para estudiar los significados y las estrategias desarrolladas en respuesta a la reconfiguración del trabajo. El artículo se organiza en dos apartados. El primero discute la conceptualización del nuevo mundo del trabajo de Beck y cómo se articula con su teoría de la sociedad del riesgo. El segundo incorpora tres conceptos clásicos de la sociología del trabajo: seguridad laboral, cualificación del trabajo y satisfacción laboral. El objetivo es robustecer la teoría de Beck y a través de ella analizar empíricamente el trabajo en la industria periodística. Por medio de este marco conceptual se pretende contribuir a la renovación de los estudios del periodismo mexicano.

**Palabras clave:** periodismo, trabajo, México, riesgo, incertidumbre

**En** The security crisis reported and experienced by journalists has become the dominant line of research in Mexican journalism studies. The emphasis on violence corresponds to the quantity and quality of the attacks against the press, as well as the social impact of the intensive and extensive coverage of the so-called *Mexican Drug War*. Despite this, its growth has been so expansive that it has also contributed to generate the impression that the main —if not the only— challenge faced by this nation's journalism is its security crisis. Consequently, the study of a series of phenomena unrelated to violence has been neglected. Among them, one particularly relegated has been work. Hence, this article proposes a turn to labor in Mexican journalism studies. Drawing upon Ulrich Beck's labor theory, it outlines a turn through the notions of risk and uncertainty. The purpose, following Beck's terminology, is to make present or stage job uncertainty and outline a new line of research. In conceptual and methodological terms, it represents a displacement from the experiences and perceptions about criminal risk to study the mean-

ings and strategies developed in response to the reconfiguration of work. The article is organized in two sections. The first discusses Beck's conceptualization of the new world of work and how it is articulated with his theory of risk society. The second incorporates three classic concepts of the sociology of work: job security, skills and job satisfaction. The aim is to strengthen Beck's labor theory and through it analyze labor in journalism. This conceptual framework it is intended to contribute to the renewal of Mexican journalism studies.

**Keywords:** journalism, work, Mexico, risk, uncertainty

**Fr.** La crise sécuritaire que vivent et ressentent les journalistes est devenue le domaine de recherche principal dans les études sur le journalisme mexicain. L'accent mis sur la violence correspond à la quantité et la qualité des attaques contre la presse, ainsi qu'à l'impact social de la couverture intensive et extensive de la guerre contre (et entre) le crime organisé. La croissance de la couverture de la question a été si large qu'elle a contribué à donner l'impression qu'elle est le principal – sinon le seul – défi auquel est confronté le journalisme de cette nation est la crise de sécurité. Par conséquent, l'étude d'une série de phénomènes sans rapport avec la violence a été négligée. Parmi eux, un phénomène particulièrement relégué est le travail. Cet article propose donc d'aborder la question du travail dans les études sur le journalisme mexicain. En partant de la théorie du travail d'Ulrich Beck et des concepts de la sociologie du travail, la question est délimitée à travers les notions de risque et d'incertitude. L'objectif, selon la terminologie de Beck, est de mettre en évidence l'incertitude au travail et de définir un nouvel horizon de recherche. En termes conceptuels et méthodologiques, ceci représente un déplacement des expériences et perceptions sur le risque d'un point de vue criminel pour étudier les significations et les stratégies développées en réponse à la reconfiguration du travail. L'article est organisé en deux sections. La première aborde la conceptualisation de Beck du nouveau monde du travail et comment elle est articulée avec sa théorie de la société du risque. La seconde intègre trois concepts classiques de la sociologie du travail : la sécurité de l'emploi, les compétences et la satisfaction au travail. L'objectif est de renforcer la théorie du travail de Beck et d'analyser le travail dans le journalisme. Ce cadre conceptuel est également destiné à contribuer au renouvellement des études de journalisme mexicaines.

**Mots-clés:** journalisme, travail, Mexique, risque, incertitude

**Pt.** A crise de segurança reportada e experienciada pelos jornalistas tornou-se uma linha de pesquisa dominante nos estudos de jornalismo no México. A ênfase na violência corresponde à quantidade e à qualidade dos ataques contra a imprensa, bem como a ênfase no impacto social da cobertura intensiva e extensiva da guerra contra (e entre) o crime organizado. Apesar disso, o seu crescimento tem sido tão expressivo que também tem contribuído para gerar a impressão de que o principal – se não o único – desafio enfrentado pelos jornalistas dessa nação é a crise de segurança. Como consequência, o estudo de uma série de outros fenômenos que não se relacionam com a violência tem sido negligenciado. Dentre eles, um em particular merece ser trabalhado. Nesse sentido, este artigo propõe um direcionamento em relação ao trabalho dos jornalistas mexicanos. A partir da teoria do trabalho de Ulrich Beck, ele se concentra nas noções de risco e incerteza. A proposta, seguindo a terminologia de Beck, é a de apresentar ou nomear a incerteza no trabalho e destacar novas linhas de pesquisa. Em termos conceituais e metodológicos, busca-se afastar das experiências e percepções sobre risco criminal para estudar os sentidos e estratégias desenvolvidos em resposta à reconfiguração do trabalho. O artigo está organizado em duas seções. A primeira discute a conceptualização de Beck em relação ao novo mundo do trabalho e como ela se articula à sua teoria da sociedade de risco. A segunda incorpora três conceitos clássicos da sociologia do trabalho: segurança no trabalho, competências e satisfação no trabalho. O objetivo é fortalecer a teoria do trabalho de Beck e, a partir daí, analisar o trabalho no jornalismo. O referencial teórico busca, dessa forma, contribuir para a renovação dos estudos de jornalismo no México.

**Palavras-chave:** jornalismo, trabalho, México, risco, incerteza

# Entre abrazos y golpes...

## Estrategias subpolíticas de periodistas mexicanos frente al riesgo

*Estos años hemos crecido, entre abrazos y golpes, pero acá estamos.*

*Ahora somos muchos y muchas más y trabajamos con compas de todo el país.*

*(Integrante de la Red de Periodistas de a Pie)*

**SALVADOR DE LEÓN VÁZQUEZ**

Profesor-Investigador de tiempo completo  
Departamento de Comunicación  
Universidad Autónoma de Aguascalientes  
México  
sdeleon@correo.uaa.mx

**ALEJANDRA BRAVO PONCE**

Investigadora adjunta  
Departamento de Comunicación  
Universidad Autónoma de Aguascalientes  
México  
bravoalejandrapons@gmail.com

**E. MARITZA DUARTE ALCÁNTARA**

Candidata a maestra en Investigaciones Sociales y Humanísticas  
Universidad Autónoma de Aguascalientes  
México  
eme.duarte.a@gmail.com



Desde enero de 2014, fecha en la que dio comienzo este proyecto de investigación, y hasta el momento de redactar este artículo —un lapso de poco más de dos años— han sido asesinados en México 16 periodistas, dos han desaparecido, y cientos han sido agredidos de diversas formas, de acuerdo a nuestro propio monitoreo. La instancia oficial del gobierno para atender el problema, la Fiscalía Especial para la Atención a los Delitos sobre la Libertad de Expresión (FEADLE), revela en sus propias estadísticas que la efectividad resolutoria es apenas del 12%, con 93 consignaciones sobre las 770 denuncias realizadas desde el 2010, año de su creación (FEADLE, 2015).

Por otro lado, el mecanismo previsto en la Ley de Protección a Periodistas y Defensores de los Derechos Humanos (LPPDDH), promulgada en 2012, ha resultado ineficaz, lo cual es evidente en las cifras ya citadas así como en las reacciones de los periodistas mexicanos debido a la tardanza

**Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artículo :**

Salvador De León Vázquez, Alejandra Bravo Ponce, E. Maritza Duarte Alcántara, « Entre abrazos y golpes... Estrategias subpolíticas de periodistas mexicanos frente al riesgo », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.  
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

en los plazos contemplados para activar el mecanismo, debido a que solamente se actúa a petición de parte, a la falta de recursos para su operación, y a la ambigüedad de la acción de las autoridades en las tareas de protección, entre otras cosas. A pesar de esto, la FEADLE (2015) indicó que para noviembre de 2015 había 455 periodistas mexicanos acogidos a las medidas cautelares previstas por la ley para protegerlos por haber recibido amenazas o agresiones directas.

Existen diagnósticos de instancias civiles y oficiales que han documentado el incremento sostenido de violencia contra los periodistas en México desde hace 15 años (CNDH, 2013, 2016; Article 19, 2015; FEADLE, 2015). De estos diagnósticos hay que destacar tres tendencias importantes: la primera es una geografía muy definida de la hostilidad a los informadores concentrándose principalmente en las franjas norte (la frontera con E.U.) y oriente (la costa del Golfo de México) así como algunas regiones del sur del país; la segunda es la alta frecuencia con la que los agentes del Estado han sido responsables de la violencia; la tercera es la impunidad:

*“Los señalamientos son coincidentes en el sentido de subrayar la omisión, por parte de las autoridades responsables, de cumplir con la máxima diligencia su encargo, propiciándose así la falta de certeza jurídica a que tienen derecho los agraviados y favoreciéndose el incremento en la impunidad, al no llevarse ante la acción de la justicia a los responsables de las agresiones, máxime en los casos de homicidios y desapariciones de comunicadores, así como en el caso de los atentados cometidos contra instalaciones de medios de comunicación.” (CNDH, 2013).*

En este contexto han emergido grupos críticos autodenominados “redes de periodistas”. Estas redes usan nombres que apelan a las dificultades en las que ejercen su labor, o bien, rasgos que desean destacar: “Los Queremos Vivos”, “Nuestra Aparente Rendición”<sup>1</sup>, “Casa de los Derechos de los Periodistas”, “Red de Periodistas de a Pie”, “Red de Periodistas de Juárez”, “Consejo de Periodistas del Papaloapan”, “FotoreporterosMx”, entre otros. Estos nombres ofrecen una idea de la manera en la que los periodistas reconocen y nombran los riesgos y su propia tarea.

En México, las redes de periodistas emergentes constituyen una experiencia de sujetos sociales que frente a las condiciones estructurales buscan generar cambios, por lo que es pertinente estudiarlos bajo la perspectiva de la interacción entre agencia y estructura. El objetivo de este estudio es el de iden-

tificar la acción social llevada a cabo por los periodistas organizados en redes.

La pregunta de investigación plantea: *¿Cómo se constituye la agencia colectiva de las redes de periodistas en México frente a los riesgos reconocidos y por qué es así?* Esta pregunta implica un enfoque en el que los agentes sociales actúan dentro de sistemas sociales complejos. Tales sistemas significan un conjunto de determinaciones estructurales en el marco de las cuales los agentes desarrollan su acción en función de los recursos de los que disponen y la posición que detentan en la estructura social (Giddens, 2006). Asimismo, se asume la postura de una concepción relacional de sociedad, en la que las personas entran en interacción conformando configuraciones sociales dinámicas (Elias, 1990).

Implica también el reconocimiento de un conjunto de valores fñcados en una ideología de grupo que formula que el periodismo es una actividad deseable para el fortalecimiento de la democracia, y que por ello debe garantizarse su ejercicio libre. Al ser agentes del periodismo consideran las agresiones no sólo como afrontas directas contra individuos, sino como ataques a la democracia, término que sintetiza todos los valores a los que se aspira en términos de convivencia social (Waisbord, 2002; Ramírez, 2008).

---

#### DEMOCRACIAS EN TRANSICIÓN, PERIODISMO Y RIESGO

---

Waisbord (2002) afirma que los procesos de transición a la democracia en América Latina incluyen episodios de violencia dirigida específicamente hacia el sector de la prensa crítica mediante dos expresiones: una de facto debido a la incapacidad del Estado para monopolizar el uso de la fuerza física, la otra en la formulación de leyes para controlar a los medios.

En un contexto así, con ausencia de mecanismos de protección eficaces y, en general, condiciones frágiles de democratización (Voltmer, 2013), surge la presencia del riesgo en forma de vulnerabilidad ante las amenazas. Beck (2006) nos plantea que la sociedad del riesgo se presenta cuando las determinaciones estructurales nos impiden desenvolvernos a plenitud:

*“En la modernidad desarrollada, que había surgido para eliminar las limitaciones derivadas del nacimiento y permitir que los seres humanos obtuvieran mediante su propia decisión y su propia actuación, un lugar en el tejido social, aparece un nuevo destino “adscripto-*

tivo” de peligro, *del que hoy no hay manera de escapar*” (Beck, 2006).

Los riesgos son más evidentes en sociedades en las que el acceso a la seguridad ciudadana y a la justicia social no están garantizadas. Los Estados que conforman la región latinoamericana corresponden a estas democracias débiles en las que “el hecho de la privatización y comercialización no son garantía de independencia mediática como lo sugería la teoría liberal” (Voltmer, 2012), por el contrario, sirven para legitimar restricciones a la libertad de prensa y generar en ella espacios de corrupción.

Particularmente en México, durante la segunda mitad del siglo XX el Estado ha mantenido un fuerte control sobre los medios informativos a través de diferentes mecanismos y fortalecido con una normatividad débil que históricamente ha favorecido vacíos estratégicos. Diversos autores han documentado este periodo oficialista en el que el sistema de medios ha permanecido subordinado (Fernández, 1993; Bohmann, 1994; Carreño, 2000; Hallin, 2000; Hughes, 2006).

Desde la segunda mitad de la década de los noventa del siglo XX, sin embargo, ha habido cambios en las condiciones políticas, económicas y culturales de México: el término de un régimen de partido único para pasar a un periodo de alternancia política, la apertura al mercado global y la aparición de proyectos mediáticos más independientes de la mano de la consolidación de internet, *grosso modo*. Esto también ha traído cambios en las relaciones entre los medios y el poder político, generándose formas más sutiles y sofisticadas de control basadas ahora en la mercantilización de los espacios mediáticos (Trejo, 1995-96; Hernández, 2004; Demers, 2000; De León, 2011). Estos cambios parecen coincidir con el incremento de agresiones directas a periodistas.

En este trabajo asumimos que existe una relación entre la comunicación de masas, específicamente la práctica periodística, y la democratización. Siguiendo a Voltmer (2012), nuevas formas híbridas de democracia están emergiendo y junto con ellas, nuevas formas híbridas de periodismo también, en las que se reestructuran las funciones de la vigilancia del entorno (*watchdog*), la comercialización y los foros del debate político. En el caso de las redes de periodistas, la hibridación pasa por el activismo.

Las redes de periodistas son agrupaciones no formales que buscan generar cohesión para establecer estrategias que respondan a las problemáticas que experimentan. En México se violan sistemáticamente 44 derechos humanos, según Buscaglia

(2013), entre ellos, los relacionados con la libertad de expresión, que es precisamente lo que confronta al ejercicio periodístico tal y como los periodistas agrupados en las redes lo entienden.

Organizarse en redes es en sí misma acción social, consiste en el despliegue de una agencia colectiva para incidir en el curso de la realidad, en el sentido de Giddens (2006). Asimismo, la forma de la acción está en consonancia con ciertos aspectos que caracterizan a la sociedad del riesgo a la que hoy asistimos (Beck, 2006), ya que las redes de periodistas actúan desde la dimensión de la “subpolítica”.

Beck (2006) y Lechner (2000) plantean que una dimensión del riesgo se expresa en la desprotección de las instituciones hacia las necesidades y demandas ciudadanas, lo que obliga a los ciudadanos a organizarse en redes no formales para satisfacerlas. Se le denomina subpolítica, debido a que las acciones llevadas a cabo ocurren fuera de los cauces institucionales, pues constituyen una reacción ante la incompetencia oficial.

*“La insatisfacción por la política es, pues, en este sentido, no sólo descontento por la propia política sino que sobre todo expresa la desproporción entre la autoridad oficial que se presenta como política y es impotente, y una transformación amplia de la sociedad que lenta, aunque constantemente, pierde capacidad de decisión y se encuentra relegada al terreno de lo no político”* (Beck, 2006).

En este sentido, las redes de periodistas conformarían una “práctica profesional crítica y alternativa” como parte de una nueva cultura política consistente en el “aumento de la autoconciencia y los intereses de participar del ciudadano” (Beck, 2006).

## Metodología

Asumiendo los planteamientos de la etnografía multisituada (Marcus, 1995) o multilocal (Besserer, 2002), se ha diseñado el seguimiento en diferentes escenarios de las redes de periodistas que mostraron disposición para colaborar en este estudio. En ese sentido, la selección de los sujetos de investigación estuvo definida por su respuesta positiva y consiste en tres agrupaciones: “Red de Periodistas de a Pie” ubicada en la Ciudad de México; “Red de Periodistas de Juárez”, en Ciudad Juárez, Chihuahua, y “Consejo de Periodistas del Papaloapan”, en Tuxtepec, Oaxaca<sup>2</sup>. Las técnicas utilizadas para la obtención de datos fueron observación participante, entrevistas y, además, realizamos un seguimiento de sus publicaciones virtuales.

La observación participante ha consistido en la asistencia a actividades convocadas por las redes. No hemos integrado un protocolo estricto de observación debido a la volatilidad del objeto, salvo mantener atención sobre el despliegue de su agencia colectiva respecto a la violencia en contra de periodistas, manteniendo como instrumento de trabajo un diario de campo con descripción densa (Geertz, 1997).

Las entrevistas en profundidad se han realizado para comprender la perspectiva de los propios actores, otorgando al investigador el entendimiento de su mundo de vida y las motivaciones que orientan sus acciones. Para esta técnica se ha construido la siguiente guía de entrevista: a) las características de la red en la que participa; b) las características de las actividades que realizan, su modo de participación individual, el motivo y la finalidad que las orientan; c) la enunciación de los obstáculos que enfrenta el ejercicio del periodismo; d) las expectativas sobre el futuro del periodismo en México.

Respecto al seguimiento de publicaciones virtuales, se ha identificado y en situación de entrevista los actores nos han confirmado que las plataformas de internet son uno de sus principales recursos para mantener la cohesión y para informar acerca de sus actividades y posturas sobre el periodismo y sus afectaciones. De manera que se ha mantenido seguimiento de sus publicaciones en la *web*.

---

## RESULTADOS

---

Las redes de periodistas representan una clave sugerente de la forma de actuar en un contexto como el de México y sus procesos democráticos no consolidados. Sus características interpelan directamente el exceso de burocracia del aparato estatal, así como la ineficacia de los mecanismos que pretenden brindar protección. Dichas redes están constituidas por grupos pequeños, informales y dinámicos, que operan desde la extra-institucionalidad. En este trabajo se caracterizan las acciones de tres redes.

La Red de Periodistas de a Pie (RPP) surgió con la finalidad de capacitar y profesionalizar a los periodistas que por su situación geográfica y/o económica, resultaban marginados. Con el aumento de las agresiones contra periodistas, decidieron atender esa problemática. Está compuesta por diez periodistas, la mayoría mujeres, se ubica en la Ciudad de México. Cabe mencionar que el modelo de trabajo de esta red es herencia de otras redes ubicadas fuera de México, principalmente en Colombia, con objetivos similares. Una de las miembros de la RPP publicó en su perfil de Facebook:

*“En una cafetería de la colonia Roma [en la Ciudad de México] fundamos la red de periodistas sociales «Periodistas de a Pie». Éramos puras reporteras que cubríamos asuntos sociales, insatisfechas por el desdén de nuestros medios hacia los temas que cubríamos. Queríamos capacitarnos para ser mejores investigadoras y narradoras, y con estrategia poder para escalar nuestros temas ciudadanos a las portadas [...]. No sospechábamos que cambiarían pronto nuestros temas de cobertura porque nos cambió el país. Ocurrió el día en que a nuestros talleres llegaron reporteros de otros estados y cuando secuestraron a uno de nuestros compañeros... ahí nos nació la solidaridad, la necesidad de salir a las calles, de visibilizar a las víctimas, de hablar del impacto de la violencia, de hacer periodismo de investigación en equipo y de ayudar a crear otras redes en el país para impedir que aumentaran las zonas del silencio.”* (<https://www.facebook.com/daniela.pastrana>)

La Red de Periodistas de Juárez (RPJ), tiene muchas cosas en común con la RPP. Su núcleo está compuesto por seis periodistas, todas mujeres y adscritas a la empresa periodística «El Diario de Juárez»<sup>3</sup>, que ante el avance de la violencia extrema en la frontera norte del país, reconocieron la necesidad de organizarse para aprender a protegerse. Este colectivo surge de la ruptura con las asociaciones de periodistas complacientes con el poder político.

*“La red surge en un momento muy crítico por la violencia que vivíamos en Ciudad Juárez los periodistas, por la situación que teníamos que vivir en la cobertura de violencia. Y era un estrés muy fuerte, era estar en escenas de veinte homicidios al día, entonces en esos espacios que buscábamos para platicarnos cómo nos iba, para discutir lo que vivíamos, hasta para vivir los silencios que eran necesarios en su momento, empezamos a ver que éramos muy vulnerables. Y que teníamos muchas cosas y que necesitábamos aprender a ser, o enfrentar situaciones de cómo auto protegernos.”* (Integrante de la RPJ).

En lo que se refiere al Consejo de Periodistas del Papaloapan (COPAN), éste opera en una de las regiones más peligrosas de México por su marginación y su lejanía del centro político-administrativo. Las amenazas y agresiones que han enfrentado motivaron la intervención de la Defensoría de los Derechos Humanos de Oaxaca, sugiriendo formas de organización a los periodistas para empoderarse como bloque. Como resultado, surgió el COPAN, que sirvió para establecer una instancia independiente de re-

conocimiento de los periodistas a través de la emisión de credenciales, pero también un proyecto para la autogestión, la capacitación, el posicionamiento y la vinculación con organizaciones políticas y de activistas.

Para el análisis ordenado del despliegue de la agencia colectiva de cada red en relación con las condiciones estructurales de violencia contra la prensa en México, se desglosarán las siguientes categorías:

- Sujetos de la acción.
- Objetivos de la acción.
- Vínculos externos.
- Problemática local.
- Tipos de acción tendientes al cuidado.
- Tipos de acción tendientes a la capacitación.
- Tipos de acción tendientes a la protesta social.

### **Sujetos de la acción**

Esta categoría se refiere a los sujetos que son beneficiarios de las acciones de cada una de las redes. La RPP reconoce como sujetos de su acción a los periodistas en activo de todo el país. No se consideran una comunidad cerrada de trabajo, aunque en la práctica sí limitan la inclusión y participación de personas no relacionadas activamente al periodismo, en sus actividades, talleres y cursos. La RPP tiene la intención de establecer una cobertura nacional de sus acciones, mediante la exportación de su modelo a otros lugares de la república.

Del mismo modo, la RPJ se deslinda de quienes no sean periodistas en activo, orientando sus acciones únicamente hacia los reporteros en medios de comunicación. La condición de riesgo y permanente peligro en que viven los periodistas de la frontera en Ciudad Juárez, así como la falta de capacitación llevó a la Red de Periodistas de Juárez a conformarse como colectivo. Al estar constituida sólo por mujeres, incorporan un fuerte componente de identidad de género, que se expresa en una cualidad de ética del cuidado (Kohen, 2005) para la preservación de la vida desde el espacio personal.

*“O sea, que de repente se acerquen contigo y que te digan: “qué chingón que se estén preocupando por nosotros [...]”. O que un colega de la competencia nos hable y nos diga: “quiero ir a la PGR [Procuraduría General de la República] a poner una denuncia ¿me acompañas?”; que llega ahí se sorprenda de vernos y que te diga: “jamás pensé que alguien de la competencia pudiera venir en lugar de alguien de mi medio, ellos no quisieron venir o no estuvieron dispuestos”, me dijo mi colega.*

*Entonces son situaciones que realmente uno no las visualizó así, o sea yo no me visualicé como para tener un liderazgo, o poder encabezar movimientos, o encabezar, no sé, a grupos.” (Entrevista con integrante de la RPJ).*

Por su lado, el COPAN dirige su acción a los periodistas credencializados, en primera instancia, pero la extiende a grupos de activistas preocupados por los valores democráticos. Un ejemplo muy claro son los “encuentros de periodistas y activistas del sureste”, en los que el COPAN ha convocado a periodistas y miembros de la sociedad civil organizada de la región para discutir durante dos o tres días aspectos relacionados con la defensa de los derechos humanos, las libertades de expresión y la activación de mecanismos de protección.

En los tres casos, se observa que la definición de los sujetos de su atención, en última instancia, obedece a una reafirmación de su propia identidad, al reconocerse en sus colegas con sus problemáticas compartidas.

### **Objetivos de la acción**

En esta categoría se plantean los elementos que dirigen la acción social de las redes. Las necesidades de la capacitación, actualización y protección son asumidas como tarea por estas redes, cada una con su estilo propio.

La RPP asume la tarea de la autogestión y autoprotección a través de los cursos y talleres de capacitación, tanto profesionales como de seguridad personal. No confían en los mecanismos de protección a periodistas que ha instaurado el gobierno federal, por lo tanto, ellos mismos generan protocolos de seguridad alternativos. Ejercen presión por la vía de la protesta y los pronunciamientos públicos para que el Estado asuma su responsabilidad en la protección de periodistas, pero frente a la impunidad y la corrupción de las autoridades, ellos mismos implementan otras estrategias personales de autoprotección.

Para la RPJ, enfrentar la censura y atentados en contra de los periodistas se convirtió en uno de sus principales objetivos, contraponiéndose a la narrativa del gobierno que en los últimos años ha sido la de crear una nueva imagen de la ciudad para invisibilizar las cifras de violencia que emergen en el acontecer diario, a decir de ellas mismas. La realización de su trabajo convierte a los periodistas en un blanco fácil de violencia y, a veces, se atenta en contra de su vida. La conformación de la red busca fungir como un mecanismo de defensa y abrir nuevas oportunidades mediante la capacitación:



“A nosotros nos preocupaba mucho que [el gobierno nos pedía] no hacer preguntas insidiosas en situaciones de crisis y decíamos: “¡Ah caray!, ¿Cómo está esto? ¿Qué es para ustedes insidioso? O sea, vayamos definiendo”. Y veíamos un intento de censura ¿no?. [...] Analizamos esto como una forma de ir contra la censura, capacitamos a la gente para que vea como hacer su trabajo y qué hacer ante eso. O sea, me voy a poner a debatir al gobierno, voy a preparar a la gente para crear un ejército de nosotros.” (Entrevista colectiva con integrantes de la RPJ).

El emplazamiento del COPAN en “la ruta de la pólvora” (llamada así por el líder del grupo para hacer alusión a las problemáticas derivadas del tráfico de drogas) se ha evidenciado en varios casos de agresiones y homicidios en contra de periodistas. Algunos de los miembros del COPAN se encuentran inscritos en el mecanismo federal de protección a periodistas por haber recibido amenazas e inclusive por haber sido agredidos directamente.

Sin embargo, la naturaleza de su origen como recomendación de la Defensoría de los Derechos Humanos de Oaxaca, así como el apadrinamiento de la red Grupo Prensa Oaxaca, ha permitido que el COPAN aparezca como una instancia convocante para diferentes fuerzas sociales y políticas del lugar. En su corta vida —apenas a partir de junio de 2014—, el COPAN ha reunido a grupos de activistas, periodistas y políticos en foros públicos para vincularse en la defensa de periodistas y activistas. Asimismo, asume como parte de su acción visibilizar los riesgos que corren los periodistas de la zona y exigir a las instituciones responsables el cumplimiento de la protección a la libertad de expresión.

### Vínculos externos

La categoría de vínculos externos se refiere a todas aquellas instancias con las que las redes de periodistas buscan articularse para poder cumplir con sus objetivos. Por lo regular se trata de otras redes de periodistas, organizaciones no gubernamentales nacionales e internacionales preocupadas por la libertad de expresión y la defensa de los periodistas, defensorías de los derechos humanos y fundaciones filantrópicas.

La red de Periodistas de a Pie está vinculada a redes latinoamericanas más antiguas. En ocho años de trabajo, han aprendido a adquirir visibilidad frente a la comunidad internacional, lo que les ha permitido contar con reconocimientos, apoyos económicos, becas, estancias y contactos para continuar sus actividades. Han logrado alianzas

con algunos medios independientes de diferentes partes del país y del mundo, desde donde difunden sus actividades y apoyan a los periodistas que necesitan capacitación y cursos de protección y seguridad.

La RPJ, por su parte, también se relaciona con la RPP y con fundaciones y organizaciones como la Fundación Angélica Fuentes o el *Knight Center for Journalism* de la Universidad de Texas en Austin, para obtener fondos financieros y/o contactos para las diversas actividades. Consideran que a partir del 2008, se han consolidado y han ganado mayor credibilidad. También han generado convenios con la Fundación del Empresario Chihuahuense con cuyo apoyo han organizado talleres para capacitación de periodistas en Ciudad Juárez.

“Con Artículo 19 hemos acudido y hemos canalizado a gente para capacitar cuando es asunto enfocado a periodistas, o sea, en los puntos de coincidencia estamos... Por ejemplo, Artículo 19 dice, tengo un curso de taller, de capacitación para fotógrafos, y ahí canalizamos nosotros a la gente. Con *Freedom House*, pues han sido apoyos para la realización de talleres, el último que hicimos venía con recursos de *Freedom House*, o sea, *Freedom House* pagó a los talleristas que ya venían con sus viáticos y todo, o sea nosotros nada más íbamos a lanzar la convocatoria y traerlo.” (Entrevista con integrante de la RPJ).

La Defensoría de los Derechos Humanos de Oaxaca y el Grupo Prensa Oaxaca son los nexos más evidentes del COPAN. Sin embargo, en el transcurso de su existencia se han vinculado con otras instancias a nivel nacional como el Colectivo de Análisis de la Seguridad con Democracia (CASEDE)<sup>4</sup> la RPP y la RPJ. También han buscado el apoyo de organizaciones internacionales como *Freedom House*. En los tres casos ha habido acercamientos con la organización internacional *Artículo 19*, que en México ha mantenido una preocupación constante por la violencia en contra de periodistas elaborando diagnósticos anuales que permiten tener idea de la magnitud del problema.

### Problemática local

Cada red se enfrenta a los desafíos que les impone el propio contexto. En la categoría de problemática local se hace referencia a esa vocación, la cual orienta la forma en la que las acciones han sido adaptadas para atender a los riesgos específicos que se presentan en la región a la que cada red pertenece.

La RPP tiene condiciones más favorables debido, por un lado, a la dinámica centralista en la organización política y económica de México y, por otro lado, a que la Ciudad de México había sido una de las localidades menos riesgosas para los periodistas. Cabe señalar que en el último año esa situación se ha revertido, con casos de agresiones y homicidios ya registrados en este emplazamiento. Sin embargo, en su calidad de capital del país, la Ciudad de México permite un poder de convocatoria nacional para sus actividades y propuestas.

La RPP reconoce que en la capital del país también se ejerce la censura, el desprestigio, la falta de oportunidades para el crecimiento de los periodistas, malas condiciones laborales. Un caso emblemático de esta situación correspondió al reportaje sobre escándalo de la “casa blanca” del presidente de la república, que visibiliza el tráfico de influencias, la opulencia y la corrupción de los actores políticos de primer nivel. Los autores del reportaje fueron despedidos, y la RPP junto con otras instancias se pronunció en contra de los despidos. Posteriormente, los periodistas fueron condecorados con premios en México y en el extranjero por su reportaje<sup>5</sup>; aunque no fueron restituidos en sus puestos. El homicidio del fotógrafo Rubén Espinosa, en 2015, quien sufría una situación de traslado forzado por amenazas recibidas en su estado originario de Veracruz, mostró la fragilidad real de los periodistas capitalinos.

En la frontera norte, algunos de los periodistas asesinados fueron compañeros de las integrantes de la RPJ. La estructura de la violencia en Ciudad Juárez está conformada por los cárteles en disputa y las pandillas vinculadas a ellos, así como la presencia de las fuerzas armadas que, lejos de ofrecer seguridad, han generado múltiples abusos. A esto se agrega la precariedad en la que trabajan la mayoría de los periodistas con sueldos miserables, o sin contrato laboral, como en el caso de los *freelancer* o *pigistes*. Haber visto morir a sus compañeros ha generado en las integrantes de la RPJ un compromiso ejemplar: “ni tenemos reconocimiento, ni nos pagan, al contrario, gastamos y sacrificamos muchas cosas, tiempo con la familia, etcétera”. La RPJ trabaja en contraposición a las asociaciones de periodistas adulatoras del gobierno.

Una característica de Ciudad Juárez que no podemos eludir es el alto índice de sucesos violentos, al grado que el Consejo Ciudadano para la Seguridad Pública y la Justicia Penal llegó a considerarla como la ciudad más peligrosa del mundo durante el año 2009, al registrarse 191 homicidios dolosos por cada 100 mil habitantes<sup>6</sup>; situación que ha incidido directamente en las prácticas que desarrolla la RPJ:

*“Juárez ha sido el laboratorio de muchas políticas públicas relacionadas con seguridad [...] Yo creo que hemos vivido fenómenos muy, muy tremendos. Por ejemplo, en el caso de homicidios de mujeres ¿no?, pareciera que a lo mejor los periodistas podríamos haber tenido ya ahí como una formación para salir e informar sobre las víctimas, los deudos, que ahí habíamos podido tener, digamos, un aprendizaje y creo que no fue así. No sales a buscar al ciudadano para darle voz. No le das voz al ciudadano. Ya lo empiezas a catalogar como una cifra, y ya empiezas a, digamos, a basarte más en las versiones oficiales que en lo que me tiene que contar usted señora que le mataron a su hijo.” (Entrevista con integrante de la RPJ)*

En el sur del país, al conocer a los miembros del COPAN, ellos se preguntaban “¿cómo le hacemos para traer a los grandes periodistas al pueblo? ¿cómo le hacen otras redes del país?”, haciendo hincapié en la falta de atención en el escenario nacional debido a que Tuxtepec es una zona de difícil acceso. La problemática central que enfrenta el COPAN es la marginación territorial. La lejanía de los centros políticos y económicos trae consigo calidad de vida baja, inseguridad en todos los sentidos, pobreza, falta de oportunidades y violencia extrema como consecuencia de las anteriores.

Los periodistas del COPAN enfocan sus acciones hacia dos temas específicos: por un lado, la capacitación continua para que los periodistas puedan enfrentar los desafíos que esta realidad les exige tales como el riesgo, las tendencias a la precarización y flexibilización laborales, o el dominio de las herramientas del periodismo para un mejor despliegue de su actividad profesional; por otro lado, el fortalecimiento de su causa de protección a periodistas mediante la vinculación con la sociedad civil organizada en los niveles regional, nacional e internacional, así como con las instancias gubernamentales que tienen por mandato jurídico brindar esa protección que hoy les falta.

Los periodistas del COPAN se conciben a sí mismos como un gremio al que han dejado solo. El Estado los agrede y a sus patrones no les importa: en observación participante conocimos a un joven periodista de menos de 30 años de edad que fue golpeado en Tuxtepec por policías municipales. Solicitó adherirse al mecanismo de protección gubernamental y le entregaron un “botón de pánico” que se descompuso al poco tiempo. El botón es un dispositivo de posicionamiento satelital (GPS) que al presionarlo envía una señal a la corporación policiaca más cercana para que acudan en su ayuda, en este

caso, la policía municipal cuyos elementos fueron los mismos que lo golpearon, lo cual es una contradicción. Al comentar esto con el líder del COPAN preguntamos: “¿qué opinan sus patrones de que se estén organizando como periodistas para enfrentar este tipo de problemáticas? ¿los presionan para que dejen de hacerlo?”. Nos respondió: “no, no nos presionan, no les importa”. Desprotegidos de las estructuras que deberían cobijarlos, el Estado y la industria periodística, las acciones directas del COPAN se integran principalmente desde la subpolítica, pues los cauces institucionales no han demostrado efectividad; sin embargo, no renuncian a actuar por la vía institucional, gestionando acuerdos con la Fiscalía y otras instancias estatales para mantenerse como interlocutores legítimos de las instituciones y del poder político.

### **Tipo de acciones tendientes al cuidado**

En el despliegue de su agencia colectiva, las redes de periodistas desarrollan distintos tipos de acciones. En este estudio hemos puesto atención a tres de ellos. El primer tipo es el que se refiere al cuidado y la autoprotección en relación a las agresiones en su contra. Como veremos, cada red mantiene su estilo y su propuesta con respecto a cómo resolver la seguridad de sus colegas.

Los miembros de la RPP asumen un rol protector y didáctico, pero también contestario y activo en los espacios públicos. Hay un interés por “tejer redes” con otros organismos que “cobijen a todos los periodistas del país”, se sienten comprometidos con instancias internacionales para denunciar los abusos del poder en México. Congruentes con estas ideas, la RPP ha organizado diferentes talleres en donde se enseña a los periodistas aspectos básicos para protegerse en su persona, así como cursos que les permiten conocer las formas de proteger la información que guardan en sus equipos electrónicos.

La RPP también ha generado material impreso como folletos, manuales, volantes y fichas para distribuir entre los periodistas. En esos materiales se presentan consejos, estrategias y protocolos de seguridad personal, asumiendo que cada uno es responsable de su propia integridad ante la falta de eficacia de las autoridades obligadas por la ley.

Los atentados, asesinatos y agresiones contra periodistas en Ciudad Juárez, por otro lado, llevan a las integrantes de la RPJ a reflexionar: “¿Te imaginas un mundo sin periodistas?”. La intensa ola de homicidios que se registran en la frontera Norte, donde cualquier persona es proclive al peligro, orillaron a los periodistas a cubrir su agenda en grupo, generar mecanismos de seguridad y fortalecer el proceso de

cobertura. Pero además, las integrantes de la RPJ asumen un rol femenino de manera explícita y apropian el instinto maternal para cuidar a sus colegas:

*“Entonces tienes que aprender a vivir sin culpa ¿no? Porque es mi trabajo, o sea, de eso dependen mis hijos, ya hago un periodismo sin culpa, porque también antes era así como que «¡ah! soy una mala madre, soy una mala madre», entonces trataba de hacerlo sin culpa ¿no? Y convencida en que lo que estás haciendo vale la pena y yo si estoy bien convencida de que vale la pena. Y sí he tenido muchos riesgos, he estado en balaceras, hemos estado a punto de accidentarnos, nos han apuntado [con un arma]. En una ocasión unos [policías] federales nos cortaron cartucho [prepararon el arma para disparar] y yo estaba enfrente de toda la bola [el grupo] de reporteros, porque te la juegas, por lo regular son puros hombres y yo era la única chica ¿no? Y yo estaba así como que: “¡déjenlo!” como mamá gallinota “¡A mis hijos no!” [risas]. Pero son estos momentos de miedo ¿no?, en que dices, ya valió madre, o sea, ya-valió-madre [ya no hay remedio].” (Entrevista con integrante de la RPJ).*

La promoción del autocuidado a través de protocolos de actuación individual es uno de los argumentos de la conformación de la RPJ. No significa que tanto la RPJ como la RPP no tengan entre sus preocupaciones los mecanismos legales de protección a periodistas, sino que la desconfianza en las autoridades a causa de la ineficacia comprobada, las lleva a poner énfasis en la última barrera de la protección que es la autodefensa.

A diferencia de las otras redes que en este asunto enfatizan la protección desde el espacio privado y personal, el COPAN ha orientado sus esfuerzos a la relación con unidades de la estructura estatal, con la finalidad de obtener compromisos fehacientes para el cuidado de los periodistas de la región. Parte de su acción consiste en crear los espacios y los canales para establecer convenios con dichas unidades, o para traer actores significativos a foros públicos y discutir y comprometer a representantes del gobierno, de organismos autónomos, de partidos políticos y de la sociedad civil organizada en la protección a periodistas.

Diversas actividades dan cuenta de esto como los encuentros de periodistas y activistas del sureste, los foros para dialogar con los candidatos a diferentes puestos de gobierno, y la apertura de diálogo entre los periodistas afiliados al COPAN. Ejemplo de esto último fue la charla ofrecida por Jorge Morales en febrero de 2015, quien forma parte de la Comisión Estatal para la Atención

y Protección de los Periodistas<sup>7</sup>, organismo autónomo creado por el gobierno del estado de Veracruz, que tiene el estigma del estado más peligroso para ejercer el periodismo con un registro de casi dos decenas de periodistas asesinados en los últimos seis años.

### **Tipos de acciones tendientes a la capacitación**

La forma en la que estos grupos entienden el riesgo que afecta a los periodistas no se limita a las agresiones. El riesgo también se encuentra en las tendencias a la precarización y flexibilidad laboral que amenazan a todos los puestos de trabajo, pues como lo reconoce una periodista de Ciudad Juárez: “las empresas están recortando y minimizando, es más carga para los que se quedan, pero también hay muchos compañeros sin jale [empleo], la gran mayoría de los medios no tienen seguridad social, ni siquiera la que establece la ley”. Las acciones tendientes a la capacitación profesional es su forma de responder ante ese desafío.

La RPP gestiona cursos y talleres de diferentes temáticas que ofrecen a otros periodistas del país, con la finalidad de fortalecer las habilidades profesionales. Tienen un programa de actividades que van desarrollando de acuerdo a las necesidades detectadas entre los colegas, la situación política y de seguridad que enfrenta el país. Los temas principales sobre los que diseñan su plan de trabajo son cobertura periodística, seguridad digital y física en zonas de riesgo, ética periodística, derechos humanos, narrativa periodística, habilidades específicas.

Por su parte, la RPJ también ofrece constantemente cursos a los colegas. Ellas organizan su actividad en función de una agenda anual en la que, al interno de la red, definen el tema que les parece adecuado de acuerdo a las necesidades que reconocen como importantes para ser atendidas:

*“Nosotros hacemos un proyecto de año. No creas que estamos muy organizadas, pero tenemos un proyecto de año, y eso porque es una propuesta que tenemos que entregar para la gente que nos está dando el apoyo [financiero]. Entonces entramos en una serie de discusiones y debates sobre qué es lo que necesitamos ahora, por ejemplo, el primer año era autoprotección, seguridad. El segundo año ya lo hicimos más a transparencia e investigación periodística, y así nos estamos manejando. Entonces establecemos los lineamientos generales. Y aparte de considerar esos, y ajustar los temas a esos lineamientos que queremos empezar a impulsar, hay asuntos coyunturales como que de repente se viene la elección; o sea, a lo mejor es algo que no pensamos en el proyecto del año pero que, de todas maneras,*

*lo encajamos y decimos ‘okey, vamos a organizar algo en relación a esto’.” (Entrevista con integrante de la RPJ).*

Los periodistas del COPAN aprovechan sus contactos personales para que colegas conocidos compartan su trayectoria y experiencia a través de talleres, encuentros, charlas o conferencias. Como una manera de estimular el mejoramiento en la calidad de las prácticas periodísticas el COPAN ha implementado el Premio Regional de Periodismo.

Para los periodistas de Tuxtepec, su situación marginal dificulta que el proyecto sea conocido a nivel nacional y, de la misma manera, influye en las posibilidades de invitar a figuras del periodismo para la impartición de cursos y talleres. En el transcurso de sus tres años de existencia, el COPAN ha ido descubriendo cómo resolver ese problema mediante los vínculos solidarios con otras redes de periodistas y colegas para favorecer la impartición de cursos.

### **Tipos de acciones tendientes a la protesta social**

Finalmente, el elemento disruptivo de las acciones que llevan a cabo las redes de periodistas en México ha sido su faceta activista. Es disruptivo porque tradicionalmente los periodistas no encabezan acciones de protesta social, tomando las calles y las plazas para reivindicar derechos. Un sector encabezado por las redes de periodistas ha salido a las calles para hacer visible su condición de vulnerabilidad, exigir la actuación de las autoridades e intentar concientizar a la sociedad. Por ejemplo, la movilización “Prensa, No Disparen”, realizada el 23 de febrero del 2014 de manera simultánea en más de 20 ciudades mexicanas para protestar por el asesinato del periodista Gregorio Jiménez, en la que diversas redes de periodistas, entre ellas la RPP y la RPJ, convocaron al gremio periodístico nacional a actos de indignación.



**Imagen No. 1 :** Movilización de periodistas “Prensa, No Disparen” en la Ciudad de México, 23 de febrero de 2014. (Autoría propia)

Los miembros de la RPP se reconocen abierta y públicamente como periodistas-activistas. Desde su punto de vista, el periodismo y el activismo no son mutuamente excluyentes ni ponen en entredicho el valor de su ética profesional. Esta postura fue compartida por una de las periodistas que forman parte de la RPP en los siguientes términos:

*“Varias veces he escuchado de mis colegas el siguiente reclamo: «Defínete, ¿eres activista o periodista?», y siempre respondo que soy una periodista que defiende la libertad de expresión y el derecho de la gente a estar informada, que ese rol no me mete en un conflicto de interés porque esos derechos nos toca defenderlos directamente a nosotros, son nuestra materia de trabajo, nuestra cancha, nuestro hábitat, lo que da razón de ser a nuestro oficio, que si permitimos que callen hoy a los de Veracruz o Coahuila o Michoacán pronto todos estaremos cercados por el silencio. Soy nueva en esto del activismo, me metí cuando vi que había muy pocos en esa trincherera contra el silenciamiento forzado y lo hice porque creo que donde se instala el silencio gana la muerte y que hay que apostarle a la vida.”* (<https://www.facebook.com/marcelaturati>)

La idea de reconocer su activismo no es compartida por las integrantes de la RPJ, quienes tienen la prudencia de advertir que no son activistas. Desde su perspectiva, asumir ese rol pondría en duda su papel de periodistas pues, desde su punto de vista, al abanderar una causa se perdería la neutralidad que reconocen como uno de los valores periodísticos más apreciados. No renuncian a las acciones de protesta social, pero tienen el cuidado de definir sus actividades, siempre relacionadas con las agresiones a los periodistas. Evitan asumir una postura con relación a otros temas de manera abierta.

*“Yo les decía a las muchachas «hay que tener una idea menos activista», digo, a mí no me gusta mezclar el activismo con el periodismo porque en determinado momento te va a bloquear, te va a silenciar. Y la otra cosa es el hecho de que, como periodistas, tenemos que tener muy claro qué buscamos como grupo, porque yo no creo que yo tenga que sumarme a una acción que promueve el senado, o un senador, solamente porque en este momento dice: “con la ley Televisa te van a joder a ti como periodista, ¡súmate conmigo!”; “No, no, espérate, ¿qué intereses traes tú?”. O sea, no podemos dejar de ver todo ese tipo de cosas.”* (Entrevista con integrante de la RPJ).

“En Veracruz nos matan, en Oaxaca nos agreden”: es una leyenda que acompaña cada pronunciamiento del COPAN al denunciar públicamente agresiones a periodistas. Los Encuentros de Periodistas y Activistas del Sureste tienen también un tono crítico para señalar las tendencias violentas y la exigencia de atenderlas. Estas reuniones constituyen en sí mismas el dato que muestra que el COPAN, al igual que la RPP, asume abiertamente su activismo frente a la violencia contra periodistas y frente a otros temas relacionados con la justicia social. Las charlas promovidas por el COPAN con diferentes actores constituyen un esfuerzo para la reflexión y para dotar de sentido a sus acciones.

---

## DISCUSIÓN FINAL

---

El análisis de tres redes mexicanas de periodistas en el contexto de la crisis de seguridad que vive este país, nos muestra las maneras en las que se despliega su agencia colectiva. Los hallazgos son consistentes con las reflexiones que se desprenden de las perspectivas teóricas de este trabajo, pero también ofrecen nuevas formulaciones que es necesario puntualizar.

Las condiciones estructurales de violencia para la prensa que permanecen en los Estados latinoamericanos post-autoritarios, como lo discute Waisbord (2002), se relacionan con deficientes marcos normativos diseñados para controlar a los sectores críticos de la prensa, más que para garantizar su libertad, también con vacíos de poder que permiten que expresiones ilegítimas de violencia aparezcan ante la ineficacia de las autoridades de hacer respetar el Estado de derecho.

Con relación al asunto del marco normativo, las redes de periodistas en México han cuestionado en el discurso y en las acciones los elementos técnicos y jurídicos que se desprenden de la Ley de Protección a Periodistas y Defensores de los Derechos Humanos así como su ejecución. Las características de la acción social de las redes están orientadas en gran medida a resarcir desde el espacio privado y el espacio público los graves huecos de la legislación, buscando establecer mecanismos alternativos de protección no sólo contra las agresiones, sino frente a la ineficacia de las autoridades. La vía para lograrlo es extra-institucional, en el terreno de la subpolítica. En una sociedad en transición, la mejor manera de lograr la eficacia es evitar la burocracia de los procedimientos formales. Como lo plantea Beck (2006), esa vía consiste en la búsqueda de soluciones a través de la organización de redes no formales de ciudadanos, para atender lo que las instituciones y el Estado dejan irresuelto. Esas redes pueden desintegrarse una

vez resuelta la problemática, o bien, permanecer y formalizarse en caso de encontrar reivindicaciones de mayor densidad y articulación, como parece suceder con las de periodistas en México.

Con relación a los vacíos de poder estatal, encontramos que la impunidad que reflejan los diagnósticos y las estadísticas oficiales, por la nula resolución de los casos de agresión, genera gran desconfianza en las instituciones. En una sociedad como la mexicana, donde las agresiones a periodistas parecen ser ya un rasgo, es necesario trabajar en dos vías: la institucional, conscientes de que los resultados no serán óptimos, pero es necesaria para la interlocución legítima con las autoridades, y la extra-institucional en donde los resultados son expeditos, pero informales.

Para un sistema democrático fortalecido, una prensa libre, responsable y robusta es una de sus expresiones. Esta situación nos convoca a mirar las condiciones de agresión a los periodistas no sólo como una violencia a los informadores para censurarlos, sino como un problema estructural que solamente se solucionará con un avance sustancial hacia un sistema más justo y equitativo. Un sistema en donde se asuma que el camino para gestionar los conflictos no pasa por la violencia y la imposición autoritaria, sino por el diálogo y la comprensión de las diferencias.

El fortalecimiento de la democracia implicaría un debilitamiento relativo del mercado y del Estado para lograr un empoderamiento de la sociedad civil que, como lo señala Buscaglia (2003), en México ha estado disminuida y atomizada. Esto favorecería un fortalecimiento de las prácticas periodísticas críticas. Sin embargo, el pacto de impunidad prevalente en las élites políticas (Buscaglia, 2013) y el fortalecimiento de la delincuencia organizada ante la fragilidad del Estado de derecho ponen de relieve prácticas intimidatorias que han llegado hasta los despidos, las movilizaciones forzadas e incluso el asesinato. Por su parte, los empresarios de los medios prefieren ceder ante esas presiones, antes de perder la publicidad oficial y el favor de los políticos.

Esas prácticas de las cúpulas política y mediática, parecen estar orientadas a evitar la movilidad y asegurar la permanencia en los puestos de poder a cualquier costo, lo cual se agrava con el poder corruptor de las organizaciones delictivas (Calveiro, 2012). Esto se relaciona con el adelgazamiento de las garantías individuales y laborales de los periodistas, minando su seguridad en todos los sentidos y, con ello, el derecho a la información de los ciudadanos.

---

*Date de soumission de l'article : 15 avril 2016.*

*Date d'acceptation : 31 octobre 2016.*

## NOTES

---

<sup>1</sup> Colectivo en el que también participan activistas y académicos.

<sup>2</sup> En el siguiente enlace *web* se puede consultar un mapa digital en el que se ubican mediante marcadores rojos los sitios en los que opera cada grupo de periodistas: <http://bit.ly/1qaiXB9>

<sup>3</sup> «El Diario» ha sido un medio de comunicación *sui generis* en el país: ofrece sueldos por encima del promedio para un medio no capitalino, ha capacitado a sus periodistas pagándoles estudios a nivel maestría, se ha mostrado crítico del poder y ha protegido a sus periodistas.

<sup>4</sup> <http://www.casede.org/>

<sup>5</sup> En México recibieron el Premio Nacional de Periodismo 2014. El reportaje puede ser consultado en la dirección *web*: <http://www.periodismo.org.mx/assets/2014-reportaje.pdf>

<sup>6</sup> La información fue publicada por medios periodísticos. Una de las notas de referencia aparece en la dirección *web* <http://archivo.eluniversal.com.mx/notas/650956.html>

<sup>7</sup> <http://www.ceapp.org.mx>

## REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

---

- Article 19, 2015, *Estado de Censura. Informe 2014 sobre violencia contra la prensa*, <http://bit.ly/1YskvSe>, recuperado el 12/04/16.
- Beck, U., 2006, *La sociedad del riesgo*, México, Paidós.
- Besserer, F., 2002, *Topografías transnacionales*, México, Plaza y Valdés.
- Bohmann, K., 1994, *Medios de comunicación y sistemas informativos en México*, México, Alianza.
- Buscaglia, E., 2013, *Vacíos de poder en México*, México, Debate.
- Calveiro, P., 2012, *Violencias de Estado*, México, Siglo XXI.
- Carreño, J., 2000, Febrero, Cien años de subordinación. Un modelo histórico de la relación entre prensa y poder en México en el siglo XX, *Sala de prensa*, [www.saladeprensa.org/art102.htm](http://www.saladeprensa.org/art102.htm), recuperado el 11/03/08.
- CNDH, 2016, "Recomendación general no. 24. Sobre el ejercicio de la libertad de expresión en México", <http://bit.ly/24UWqbL>, recuperado el 10/03/16.
- CNDH, 2013, *Recomendación general no. 20. Sobre agravios a periodistas en México y la impunidad imperante*, <http://bit.ly/23zeB6p>, recuperado el 29/01/16.
- De León, S., 2011, "Comunicación pública, transición política y periodismo en México: el caso de Aguascalientes", *Comunicación y Sociedad*, vol. 15, nueva época, pp. 43-69.
- Demers, F., 2000, *Aléna, démocratisation du Mexique et "journalisme fonctionnel". Le cas du quotidien Siglo 21 de Guadalajara, 1991-1998*, Tesis de doctorado, Université Laval, Quebec, Canadá.
- Elias, N., 1990, *La sociedad de los individuos*, Barcelona, Península.
- Esteinou, J., 2014, "Las leyes secundarias de telecomunicaciones y el retorno a la dictadura perfecta en México", *Interdisciplinary Mexico*, vol. 4, n° 7, pp. 13-34.
- FEADLE, 2015, *Informe estadístico de la Fiscalía Especial para la Atención de Delitos cometidos contra la Libertad de Expresión. Noviembre 2015*, <http://bit.ly/1VbyOcg>, recuperado el 21/01/16.
- Fernández, F., 1993, *Los medios de difusión masiva en México*, México, Juan Pablos.
- Geertz, C., 1997, *La interpretación de las culturas*, México, Gedisa.
- Giddens, A., 2006, *La constitución de la sociedad: bases para la teoría de la estructuración*, Buenos Aires, Amorrortu.
- Hallin, D., 2000, "Media Political Power, and Democratization in Mexico", in Curran, J., Park, M.-J., *Dewesternizing Media Studies*, Estados Unidos, Routledge.
- Hernández, M. E., 2004, "Del pasado reciente al contexto actual. Mirada sociológica al periodismo mexicano", *Revista Mexicana de Comunicación*, vol. 89, pp. 31-37.
- Hughes, S., 2006, *Newsrooms in Conflict: Journalism and the Democratization of Mexico*, USA, University of Pittsburgh Press.
- Kohen, B., 2005, "Ciudadanía y ética del cuidado", en Carrió, E., Maffia, D. (Eds.), *Búsquedas de sentido para una nueva política*, Paidós, pp. 175-188.
- Lechner, N., 2000, "Nuevas ciudadanías", *Revista de Estudios Sociales*, n° 5, pp. 25-31.
- Marcus, G., 1995, "Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography", *Annual Review of Anthropology*, n° 24, pp. 95-117.
- Periodistas de a Pie, 2015, *Periodistas de Morelos dejan mecanismo de protección*, <http://bit.ly/1KtiT3q>, recuperado el 21/01/16.
- Ramírez, J. M., 2008, *El acceso a la información pública gubernamental. La gestión de una ley desde las organizaciones cívicas*, México, ITESO.
- Reguillo, R., 2012, "De las violencias: caligrafía y gramática del horror", *Desacatos*, n° 40, pp. 33-46.
- Trejo, R., 1995-96, "Prensa y gobierno: las relaciones perveras. Los medios, espacios y actores de la política en México", *Comunicación y sociedad*, n° 25-26, pp. 35-55.
- Voltmer, K., 2013, *The Media in Transitional Democracies*, Cambridge, Polity Press.
- Waisbord, S., 2002, "Antipress Violence and the Crisis of the State", *The Harvard International Journal of Press/Politics*, vol. 7, n° 3, pp. 90-109.





**Entre abrazos y golpes...**

Estrategias subpolíticas de periodistas mexicanos frente al riesgo

**Between Hugs and Haymakers...**

Subpolitical Strategies of Mexican Journalists at Risk

**Entre câlins et coups...**

Stratégies subpolitiques des journalistes mexicains face au risque

**Entre abraços e golpes...**

Estratégias subpolíticas dos jornalistas mexicanos frente ao risco

**Es** En este artículo se presentan resultados de investigación a nivel descriptivo de las estrategias que llevan cabo tres agrupaciones de periodistas en México que han surgido espontáneamente ante el contexto de violencia en su contra. Las agresiones en contra de los informadores en este país constituyen una problemática que se ha incrementado en los últimos 15 años, cobrando la vida de más de 80 periodistas en ese lapso y contabilizando por cientos otro tipo de agresiones como amenazas verbales, golpes, atentados, secuestros, desapariciones y movilizaciones forzadas, entre otras; lo que indica la existencia de una violencia permanente, sistemática y estructural. Tal hostilidad ha llevado a los afectados a organizarse en agrupaciones llamadas ‘redes de periodistas’, en las que reconocemos lo que Beck (2006) llama ‘prácticas profesionales críticas y alternativas’. Están organizadas en forma ‘subpolítica’ porque sale de los márgenes de los cauces institucionales para encontrar soluciones efectivas a problemas no resueltos por las estructuras oficiales. Mediante aproximaciones etnográficas caracterizamos a la Red de Periodistas de a Pie (Ciudad de México), la Red de Periodistas de Juárez (Ciudad Juárez, Chihuahua) y el Consejo de Periodistas de la Cuenca del Papaloapan (Tuxtepec, Oaxaca), en el centro, norte y sur del país, respectivamente. La discusión final plantea una mirada crítica hacia las condiciones que no permiten que sociedades como la mexicana culminen su transición a la democracia por factores relacionados con la globalización, la corrupción, la inmovilidad de las élites y la existencia de una sociedad civil disminuida, conformando un contexto de alto riesgo para la práctica del periodismo.

**Palabras clave:** periodismo, riesgo, redes, violencia, subpolítica.

**En** This paper presents a descriptive study of strategies that emerged spontaneously and are employed today by three groups of journalists in Mexico in response to the violence they face. Attacks on reporters in this country is worsening, with over 80 journalists killed over the past 15 years, not to mention the hundreds of other types of attacks including verbal threats, beatings, physical attacks, kidnappings, disappearances and forced mobilisations. This suggests the existence of permanent, systematic and structural violence and has led those affected to organize into groups called ‘networks of journalists,’ who subscribe to what may be described as Beckian (2006) ‘critical and alternative professional practices.’ These practices take a ‘subpolitical’ form in that they look outside institutional channels to provide effective solutions to problems official structures cannot solve. Based on ethnographic data, we analyze the Network of Journalists of Pie (Mexico), the Network of Journalists of Juarez (Juárez, Chihuahua) and the Council of Journalists of the Papaloapan Basin (Tuxtepec, Oaxaca), in the center, north and south of the country, respectively. In closing, this paper offers a critical look at the conditions that prevent societies like Mexico from transitioning to democracy due to factors related to globalization, corruption, the immobility of elites and the diminished presence of civil society, which, together, make the practice of journalism a high-risk endeavour.

**Keywords:** journalism, risk, violence, networks, subpolitics

**Fr.** Cet article présente les résultats d'une recherche à un niveau descriptif sur les stratégies menées par trois groupes de journalistes au Mexique qui ont émergé spontanément dans un contexte de violence envers eux. Les agressions contre les reporters dans ce pays représentent un problème qui a augmenté au cours des 15 dernières années, ôtant la vie à plus de 80 journalistes durant cette période et comptabilisant des centaines d'autres types d'agression tels que des menaces verbales, coups, attaques physiques, enlèvements, disparitions et mobilisations forcées. Ceci indique l'existence d'une violence permanente, systématique et structurelle. Une telle hostilité a conduit les personnes touchées à s'organiser dans des groupes appelés « réseaux de journalistes », que l'on peut décrire dans les termes de Beck (2006) comme des « pratiques professionnelles critiques et alternatives ». Ces pratiques prennent une forme « subpolitique » car elles sortent des canaux institutionnels pour fournir des solutions efficaces aux problèmes non résolus par les structures officielles. S'appuyant sur des données ethnographiques, nous analysons le Réseau de Journalistes de Pie (Mexico), le Réseau de Journalistes de Juárez (ville Juárez, Chihuahua) et le Conseil des Journalistes du Bassin Papaloapan (Tuxtepec, Oaxaca), respectivement au centre, au nord et au sud du pays. La discussion finale offre un regard critique sur les conditions qui empêchent sociétés comme le Mexique de réaliser leur transition vers la démocratie à cause de facteurs liés à la mondialisation, la corruption, l'immobilisme des élites et l'existence diminuée de la société civile, ce qui correspond à un risque élevé pour la pratique du journalisme.

**Mots clés :** journalisme, risque, violence, réseaux, subpolitique.

**Pt.** Neste artigo são apresentados os resultados de uma pesquisa de nível descritivo sobre as estratégias utilizados por três grupos de jornalistas no México, que surgira espontaneamente face ao contexto de violência contra esses profissionais. As agressões contra os profissionais da informação nesse país constituem um problema que tem se agravado nos últimos 15 anos. Elas já resultaram na morte de mais de 80 jornalistas nesse período, somando-se a outros tipos de agressões como ameaças verbais, golpes, atentados, sequestros, desapareções e mobilizações forçadas, entre outros, o que indica a existência de uma violência permanente, sistemática e estrutural. Tal hostilidade tem levado os jornalistas afetados a se organizarem em grupos chamados de 'redes de jornalistas', que se utilizam do que Beck (2006) chama de 'práticas profissionais críticas e alternativas'. Elas estão organizadas no formato de 'subpolítica', pois que escapam ao escopo das causas institucionais para encontrar soluções efetivas a problemas não resolvidos pelas estruturas oficiais de poder. Por meio de aproximações etnográficas, caracterizamos, neste artigo, a Red de Periodistas de a Pie (Cidade do México), a Red de Periodistas de Juárez (Cidade Juárez, Chihuahua) e o Consejo de Periodistas de la Cuenca del Papaloapan (Tuxtepec, Oaxaca), localizados respectivamente no centro, norte e sul do país. A discussão final propõe um olhar crítico em relação às condições que impedem que uma cidade mexicana efetive sua transição rumo à democracia por conta de fatores relacionados à globalização, à corrupção, ao immobilismo das elites e à existência de uma sociedade civil reduzida, o que implica em um contexto de alto risco para a prática do jornalismo.

**Palavras-chave:** jornalismo, risco, violência, redes, subpolítica.

# Le blogage ou l'arme de second rang des *outsiders* du champ journalistique

Le cas des dessinateurs de presse

MARIE NEIHOUSER

PhD, Post-doctorante

Groupe de recherche en communication politique

Université Laval

Canada

marie-cecile.neihouser.1@ulaval.ca



Si les recherches sur les effets d'internet sur le travail journalistique sont nombreuses, on ne compte en revanche que très peu d'études sur l'effet d'internet sur les dessinateurs de presse. En effet, nombre d'études interrogent l'impact d'internet sur le journalisme (Dagiral et Parasie, 2010 ; Péliissier, 2003), que ce soit en termes de sociologie des journalistes (Neveu, 2009) et d'analyse de leurs conditions de travail (Pilmis, 2014), de production et de contenu (Boczkowski, 2010), ou encore en termes d'économie des médias (Rebillard et Smyrnaïos, 2010 ; Ouakrat, Beuscart et Mellet, 2010). D'autres travaux s'intéressent aussi à l'évolution de la position des journalistes dans la nouvelle économie de la presse (Pilmis, 2013) ou encore au renouvellement de leurs méthodes de travail (Cabrolié, 2010).

En revanche, on ne trouve que peu de travaux sur l'impact d'internet sur les dessinateurs de presse (à l'exception de Doizy, 2010 ; Rouquette, 2009). Le statut même de dessinateur de presse est relativement peu lisible : a-t-on affaire à des journalistes (puisque certains d'entre eux possèdent la carte de presse) ? À des artistes plasticiens (ils sont dans certains cas considérés comme tels dans les nomenclatures INSEE<sup>1</sup>) ? Ce manque de lisibilité ajouté à un certain déclassement des dessinateurs par rapport aux jour-

**Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :**

Marie Neihouser, « Le blogage ou l'arme de second rang des outsiders du champ journalistique » , *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 7, n°1 - 2018, 15 juin - June 15 - 15 de junho.

URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

nalistes rédacteurs pourrait expliquer le peu d'intérêt que le sujet suscite. Surtout à une époque où l'image dans les médias est essentiellement portée par la photographie et la vidéo. En réalité, cet état de fait s'explique surtout parce que dans leur grande majorité, les travaux sur le dessin de presse et internet sont le fait soit d'historiens, soit de chercheurs en linguistique et sciences de l'information. Pour ces chercheurs, les perspectives de recherche les plus prometteuses liant dessin de presse et internet consistent alors, selon le linguiste Marc Bonhomme, en « *l'étude des sites spécialisés dans l'image satirique* » et donc dans l'étude de contenu d'une part, et « *en l'analyse de la grande interactivité insufflée à la communication caricaturale par les blogs et les forums commentant les dessins de l'actualité politique* », c'est-à-dire en l'étude du renouvellement de la relation auteur-lecteur (Bonhomme, 2010) (et non spécifiquement des changements dans les pratiques professionnelles des journalistes), d'autre part.

Jusqu'à là, la littérature sur le dessin de presse s'est donc majoritairement orientée autour de deux axes : une approche essentiellement d'ordre historique et une approche plus en lien avec celle des sciences de l'information et de la communication.

Cette seconde approche délaisse le journaliste et son travail quotidien pour s'interroger sur les « *constituants plastiques et thématiques* » du dessin de presse (Houbedine-Gravaud et Pozas, 2006), son contenu, et l'interprétation que l'on peut en faire. C'est ainsi que Nicole Everaert-Desmedt tente d'interpréter un dessin de Plantu (Everaert-Desmedt, 1994), que Nelly Feuerhahn s'intéresse à l'humour dans le dessin de presse (Feuerhahn, 1992), Franck Malin à son style (Malin, 1995), ou encore que Didier Lefort étudie le dessin de presse de l'extrême-droite (Lefort, 1991). Carmela Lettieri, pour sa part, s'empare d'une caricature évoquant le financement occulte du parti communiste italien (PCI) par le KGB et du conflit qui s'en est suivi entre le premier ministre M. D'Alema et G. Forattini, le dessinateur de presse, pour tenter d'expliquer en quoi cet épisode est révélateur des changements de la société italienne et pour mettre en valeur un nouvel aspect – essentiel à ses yeux –, du métier politique, à savoir l'auto-ironie dont doivent pouvoir faire preuve les personnalités politiques (Lettieri, 2001). On le constate, ces questionnements restent très éloignés de toute considération sociologique des dessinateurs de presse ou encore avec leurs pratiques professionnelles.

En ce qui concerne les travaux s'inscrivant dans l'approche historique, on constate que la majorité d'entre eux consiste en l'étude de productions propres à une époque. L'objectif est alors de retra-

cer, à travers l'analyse des dessins de presse ou des caricatures, les relations entretenues par le dirigeant (Roi, président de la République, gouvernement), la presse, et le peuple à un moment donné. Dans son ouvrage *Les rois de papier. La caricature de Henri III à Louis XVI* (Duprat, 2002), Annie Duprat propose par exemple un retour sur la production pamphlétaire et les estampes aux 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. À travers les figures des rois Henri III et Louis XVI, l'auteur revient sur la violence s'exprimant à l'égard du souverain de l'époque dans la presse, que ce soit par le verbe ou par l'image. Dans la même optique, dans *La République* (Tillier, 1997), Bernard Tillier s'intéresse à la manière dont les caricaturistes de la fin du 19<sup>e</sup> et du début du 20<sup>e</sup> ont recours au vocable du corps, notamment, pour personnifier et dénoncer certains problèmes de société.

Plus rares sont les travaux qui utilisent l'approche historique pour contribuer à une sociologie des médias. Étudiant une période plus récente, Colin Seymour-Ure s'intéresse dans son article « *Le dessin satirique dans la presse britannique contemporaine* » (Seymour-Ure, 1996) à deux tendances susceptibles d'affecter durablement le dessin de presse selon lui : les mutations qui s'opèrent au sein des médias et les effets de la télévision d'une part, les mutations de la culture politique d'autre part. L'auteur affirme que « *les dessinateurs s'épanouissent aux époques d'irrespect* ». Néanmoins, Christian Delporte est peut-être celui qui, dans sa thèse de doctorat intitulée *Dessinateurs de presse et dessin politique en France des années 1920 à la Libération* (Delporte, 1991) cherche le plus à ancrer l'histoire des dessinateurs de presse dans celle des journalistes et du journalisme. Il montre comment la période de l'entre-deux guerres constitue une période charnière pour le dessin de presse, dans la mesure où les dessinateurs se voient obligés d'adapter leur travail à la « *grande presse* ». Dès lors, toute une profession s'en trouve bouleversée : d'artistes, les dessinateurs deviennent de réels journalistes.

Nous nous intéressons pour notre part à une nouvelle révolution dans le monde du dessin de presse : l'arrivée d'internet dans les pratiques professionnelles. Force est en effet de constater que l'espace du dessin de presse fournit un vaste terrain d'enquête au sociologue intéressé par le travail journalistique, surtout à un moment où il subit deux épreuves concomitantes : la crise de la presse (*Revue Projet*, 2006) d'un côté, et la montée en puissance d'internet dans le travail des journalistes (Jeanne-Perrier, Smyrniāos et Diaz, 2015) de l'autre. Nous proposons en conséquence dans cet article d'étudier l'usage que les dessinateurs de presse font de leurs blogs alors que leur profession semble de plus en plus fragilisée. Cela nous amène à poser la question suivante :

le blog permet-il aux dessinateurs – et notamment à ceux qui sont dominés dans le champ journalistique – d’améliorer sensiblement leurs trajectoires et positions professionnelles ? Nous montrons que le blog devient pour les dessinateurs à la fois un nouvel instrument de promotion de leur travail et un outil leur permettant de s’intégrer dans leur communauté professionnelle. Le blogage reste cependant une arme de second rang pour cette population, qui ne lui permet pas de renverser les hiérarchies établies dans l’espace journalistique.

Afin de mener notre étude, nous avons isolé les dessinateurs de presse parmi un panel de 3 509 blogueurs politiques constitué dans le cadre de notre travail doctoral et réputé exhaustif au 6 mai 2 012 (Neihouser, 2016). Pour être retenu dans le panel, un site internet devait remplir différents critères (Neihouser, 2016) :

- avoir été actualisé depuis moins de 6 mois au 6 mai 2 012
- être présenté comme un blog individuel
- être écrit en français et traiter de la politique française dans la majorité des billets

3 509 blogs ont ainsi été répertoriés. Parmi eux, nous avons isolé ceux tenus par les dessinateurs de presse et les caricaturistes professionnels. 83 sites répondant à ces critères ont été répertoriés manuellement. Nous avons ensuite cherché à situer ces blogs et leurs auteurs dans l’espace des blogs politiques et dans l’espace de dessin de presse. Nous avons ainsi qualifié, toujours manuellement, après observation directe des blogs, chacun des membres du panel. Nous avons alors relevé les caractéristiques sociodémographiques de chaque blogueur : son sexe, son âge, son niveau d’étude, son CV, ses éventuelles publications d’albums ou de dessins dans les médias *offline* et *online*, etc. Nous avons de même collecté un ensemble de données attachées à chaque blog et à l’activité numérique de chaque blogueur (audience, date de création, présence sur les réseaux sociaux, intégration aux réseaux de blogs de dessinateurs, etc.).

Ces premières données, si elles ont l’avantage de ne pas avoir été suscitées par le chercheur (Bourdieu, 1984), présentent l’inconvénient de ne pas être complètes. En effet, seuls les éléments que le blogueur a bien voulu faire figurer en ligne ont pu être recueillis. C’est pourquoi nous avons dans un second temps envoyé un questionnaire électronique à l’ensemble des blogueurs dessinateurs. Les réponses au questionnaire nous ont permis de compléter nos données « observées » par des données « déclarées » par les blogueurs dessinateurs. Nous avons obtenu 13 réponses, soit 15.7 % du panel total de dessinateurs.

Ce faible nombre de réponses nous empêche de traiter les données recueillies *via* questionnaire de manière statistique. Pourtant, nous avons tenu à présenter quelques-unes de ces données dans cet article : en effet, elles nous permettent d’enrichir notre analyse et de lancer des pistes de réflexion *via* une approche plus qualitative. De plus, on peut grâce à elles procéder à des comparaisons entre l’ensemble du panel et les répondants. Ces derniers sont d’ailleurs globalement représentatifs (en termes d’âge, de sexe, de lieu de résidence, de situation maritale, de revenu, etc.) de l’ensemble des dessinateurs du panel<sup>2</sup>. Seule différence notable, les répondants sont plus nombreux à avoir suivi des études supérieures équivalentes à Bac+5 (38.5 % contre 16.2 % parmi l’ensemble des dessinateurs). Le même travail d’enquête a par ailleurs été effectué pour l’ensemble des blogueurs politiques. On est ainsi en mesure de comparer la population des dessinateurs à celle de l’ensemble des blogueurs politiques. En dernier lieu, afin de pouvoir confronter l’ensemble de ces données à l’expérience plus subjective d’un de nos enquêtés, nous avons mené un entretien avec un dessinateur plutôt dominé dans son champ professionnel<sup>3</sup>. Il est dès lors plus facile d’analyser le blogage des dessinateurs et ses caractéristiques.

Après être revenus plus en détails sur la sociologie des dessinateurs de presse et avoir caractérisé leur blogage, nous verrons donc comment cette population de journalistes se saisit des blogs pour en faire de nouveaux instruments de promotion de leur travail, pour construire une véritable communauté professionnelle, avant de montrer que, malgré tout, les blogs sont loin de pouvoir répondre à toutes les difficultés rencontrées par la profession.

---

#### SOCIOLOGIE DES DESSINATEURS DE PRESSE

---

Les dessinateurs de presse blogueurs sont très majoritairement des hommes (92.7 %). Ce résultat n’est pas étonnant pour une profession traditionnellement perçue comme très masculine<sup>4</sup>. L’âge moyen de notre panel est de 50 ans. Tous possèdent au moins un Bac général, la grande majorité ayant un diplôme au minimum équivalent à un niveau Bac+3 (80.8 %). Plus de 60 % des dessinateurs vivent par ailleurs dans une ville de plus de 100 000 habitants et quasiment un quart vivent à Paris. En revanche, ils sont peu nombreux à vivre dans des villages de moins de 2 000 habitants (10.5 %). D’un point de vue politique et socio-culturel, ils sont en majorité de gauche : 80.7 % d’entre eux tiennent sur leur blog des propos clairement de gauche (sur des thématiques politiques, économiques, sociales, sociétales, etc.), voire d’extrême-gauche ou en faveur de l’écologie. Parmi les répondants au questionnaire, la

plupart (12/13) déclarent sans surprise s'intéresser « assez » ou « beaucoup » à la politique. Si aucun n'est militant d'un parti politique, beaucoup de dessinateurs de presse blogueurs ont une relation active à la politique. Ainsi, 5/13 ont déjà été syndiqués, 7/13 ont déjà manifesté, et 6/13 ont déjà fait grève. De plus, 10/13 déclarent que leur entourage se situe plutôt à gauche ou très à gauche. De ce point de vue, ils présentent donc un profil relativement similaire à celui de l'ensemble des journalistes<sup>5</sup>.

Mais ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est leur position non seulement au sein de la société, mais surtout dans leur champ professionnel, le champ journalistique. Le revenu mensuel peut être un indicateur de la situation économique et sociale d'un individu. Nos résultats démontrent que le revenu « médian » des dessinateurs s'inscrit dans une fourchette comprise entre 1 900 et 2 500 euros mensuels, ce qui les positionne donc dans la classe moyenne/moyenne-supérieure. Néanmoins, on constate de forts écarts entre les différents dessinateurs (tableau I) :

**Tableau I :** Revenus mensuels des blogueurs dessinateurs de presse (n=13)

Revenus mensuels	Nombre de dessinateurs répondants
Moins de 750 euros	5
750-1 100 euros	0
1 100-1 300 euros	0
1 300-1 500 euros	4
1 500-1 900 euros	2
1 900-2 500 euros	1
2 500-3 100 euros	0
3 100-3 700 euros	0
Plus de 3 700	1
Total	13

Les dessinateurs ayant répondu au questionnaire sont ainsi 5/13 à gagner moins de 750 euros mensuels. À l'inverse, un seul dessinateur affirme gagner plus de 3 700 euros mensuels. La majorité (7/13) gagne entre 1 300 et 2 500 euros par mois.

Ce qui attire l'attention ici, c'est l'hétérogénéité des revenus et, on le présume, des conditions de vie qui en découlent. Alors que cette population apparaissait relativement homogène en matière de niveau d'étude, d'orientation et d'intérêt pour la politique, – laissant par-là entrevoir une population au capital culturel relativement élevé –, on constate

qu'il n'en est pas de même lorsqu'on s'intéresse à son niveau économique. D'autre part, on observe que les dessinateurs ne sont pas des salariés (de journaux par exemple), mais que la plupart d'entre eux sont des travailleurs indépendants<sup>6</sup>, ce qui peut en partie expliquer cette hétérogénéité de revenus. Leurs relations aux titres pour lesquels ils travaillent sont donc relativement lâches, et la situation économique de certains d'entre eux d'autant plus précaire. 7 dessinateurs sur les 13 répondants affirment ainsi avoir connu au moins une période de chômage au cours de leur existence.

Ce premier positionnement socio-économique peut être complété, au-delà du revenu et du statut professionnel, par des indications quant au niveau de reconnaissance dont bénéficie chaque dessinateur dans son champ professionnel. Nous considérons ici que la position hiérarchique du média le plus reconnu dans lequel chaque dessinateur a publié est un indicateur relativement fiable de ce niveau de reconnaissance<sup>7</sup>. En effet, plus un dessinateur est reconnu dans son milieu professionnel, plus il a de chances qu'un média important fasse appel à ses services. Le tableau II ci-dessous indique ainsi la position hiérarchique du média le plus reconnu dans lequel chaque dessinateur a publié. Afin d'obtenir cette information, nous avons tapé le nom (ou le pseudo) de chaque dessinateur dans la barre de recherche du moteur Google. Nous avons alors observé dans les 5 premières pages, les réponses obtenues<sup>8</sup> pour chacun d'entre eux et enregistré le nom de tous les médias dans lesquels ils avaient déjà publié. Si aucun média n'était trouvé, le blogueur rentrait dans la catégorie « pas de lien » du tableau. En cas de réponse inverse, nous avons opté pour une distinction<sup>9</sup> somme toute assez large entre publication dans un « grand média »<sup>10</sup> et publication dans un média « autre »<sup>11</sup>.

**Tableau II :** Type de média dans lequel ils ont publié (en %)

Type de média	% de blogueurs dessinateurs (n=83)
Grand média	14.5
Autre média	37.4
Pas de lien	48.2
Total	100

On constate ainsi que seuls 14.5 % des dessinateurs du panel ont déjà publié dans un « grand média ». Cet état de fait témoigne de la situation difficile de cette population (que ce soit pour des raisons économiques, éditoriales, etc.) dans le champ journalistique. Plus encore, pour la moitié des dessinateurs, on ne trouve en ligne aucun lien pointant vers un média (quel qu'il soit) dans lequel ils auraient publié, soit parce que les publications sont trop à la

marge, soit parce que les médias pour lesquels ils travaillent sont trop petits.

En définitive, on observe donc que malgré un capital culturel relativement élevé, la population des dessinateurs de presse jouit de conditions économiques très hétérogènes. Leurs travaux ne sont par ailleurs que peu présentés dans les plus grands médias, reléguant l'ensemble de la profession dans une position plutôt dominée du champ journalistique.

### CARACTÉRISATION DU BLOGAGE DES DESSINATEURS

Avant d'analyser son impact sur leur position dans le champ journalistique, nous tentons dans cette partie de saisir plus finement le blogage des dessinateurs. Nous nous intéressons à deux éléments principaux : les conditions dans lesquelles ont été créés les blogs des dessinateurs et leur niveau d'audience.

Les dessinateurs créent leur blog pour des raisons strictement professionnelles. Pour ne prendre qu'un exemple, sur les 13 répondants, on trouve ainsi cinq dessinateurs qui affirment avoir ouvert leur carnet en ligne lors de leur entrée dans la vie professionnelle, deux qui déclarent que c'était pour s'adapter aux transformations de leur métier, etc. Les présentations qu'ils proposent d'eux-mêmes sur leurs blogs sont d'ailleurs explicites. La plupart des dessinateurs profitent en effet de cet exercice pour brosser leur CV en quelques lignes :

#### Encadré 1 : Lasserpe

Lasserpe, est né en 1966 à Mont-de-Marsan. Après avoir écumé une bonne dizaine de fanzines, il publie ses premiers dessins dans *Barre à mine*, *Le Monde libertaire*, *Nature et Progrès*, *Politis*, *L'Humanité*, *La Dépêche du Midi*, *L'Enseignant*, etc. Féroce, engagé et parfois cynique, il manie un dessin minimaliste particulièrement efficace pour mettre au jour les travers de notre société. Il anime des débats et des colloques et travaille régulièrement pour une agence de communication parisienne. Lasserpe collabore actuellement à *S!lence*, *Psikopat*, *Fluide Glacial*, *Les Clés de l'Actualité*, *Marianne*, etc.<sup>12</sup>

#### Encadré 2 : Dessin Boursier

Caricature, presse et humour  
Ce blog est avant tout une fenêtre ouverte sur mes créations infographiques anciennes et nouvelles du dessin d'humour, de presse et de la caricature ainsi que mes différentes prestations proposées sur ces thèmes. Ces dessins ne sont pas libres de droits.<sup>13</sup>

#### Encadré 3 : À propos de l'auteur

Je suis illustrateur pour la presse, la pub, et également auteur de BD.

Je suis aussi gauchiste, contrarié, gauchiste car contrarié, contrarié car gauchiste. Ce blog regroupe les dessins nés de cette contrariété, que l'actualité politique ne manque pas d'alimenter<sup>14</sup>.

En matière de temporalité, on s'aperçoit que l'entrée en blogage des dessinateurs s'effectue globalement en même temps que celle de l'ensemble des blogueurs politiques (cf. tableau III). Seule différence notable entre les deux populations, les blogueurs politiques dans leur ensemble sont proportionnellement plus nombreux à avoir ouvert leur blog entre 2011 et 2012. Ceci s'explique par le contexte de campagne pour l'élection présidentielle qui est beaucoup plus prégnant dans cette population que pour les dessinateurs blogueurs dont on a dit que la motivation principale pour ouvrir un blog était professionnelle.

**Tableau III :** Comparaison des dates de création de blogs entre dessinateurs blogueurs et blogueurs politiques en général (en %)

Date de création	Dessinateurs blogueurs (n=77)	Ensemble du panel (n=3 509)
Jusque 2007 inclus	29.9	30.2
Entre 2008 et 2010 inclus	53.3	37.9
2011 ou 2012 <sup>15</sup>	16.9	31.9

Environ 30 % des dessinateurs sont ainsi entrés en blogage avant ou durant 2007, 53.3 % entre 2008 et 2010, et un peu plus de 15 % en 2011 et 2012.

Au-delà de la durée de blogage, l'audience des blogs constitue un indicateur important lorsqu'on cherche à évaluer l'impact de ces blogs sur la trajectoire de leurs auteurs. On constate que la différence est relativement forte entre, d'un côté, l'audience des blogs de dessinateurs (toujours supérieure à 1 000 visiteurs uniques par mois) et, de l'autre, l'audience des blogueurs politiques en général, dont la moitié reçoit moins de 1 000 visiteurs uniques par mois (tableau IV).



**Tableau IV :** Nombre de visiteurs uniques par mois

Nb de visiteurs uniques par mois	% de dessinateurs répondants	% ensemble des répondants
Moins de 1 000	0	47
1 000/5 000	83.3	32.5
5 000/10 000	0	9.3
Plus de 10 000	16.7	11.3
Total	100	100

Le constat est évident : l'audience des blogs de dessinateurs est relativement faible. Seuls 16.7 % de leurs blogs reçoivent plus de 10 000 visiteurs par mois, soit plus de 330 visiteurs par jour en moyenne. Permettent-ils quand même aux dessinateurs d'améliorer leurs conditions quotidiennes de travail ?

Pour Galien, dessinateur blogueur<sup>16</sup>, tenir un blog permet avant tout au dessinateur d'adopter une discipline de production relativement difficile à tenir autrement :

*« Le truc c'est que le blog m'entraîne à publier régulièrement. Ça m'oblige à travailler. Le dessin, c'est un métier où la fainéantise et la paresse sont un gros handicap (...) Je navigue sur Netvibes [ndlr : agrégateur de blogs], je fais la tournée des popotes, je vois les blogs des copains. Je surveille une trentaine de blogs. Sur chacun de ces blogs-là, je les suis vraiment. C'est-à-dire que quand ils mettent quelque chose, on va dire neuf fois sur dix je laisse un message, à chaque nouvelle parution de ces blogs-là. Ça me permet d'entretenir un réseau, d'échanger et puis de garder un contact humain ».*

Mais leur blog permet aussi aux dessinateurs d'aller à la rencontre du public.

---

**LE BLOG COMME NOUVEL INSTRUMENT  
DE PROMOTION DE LEUR TRAVAIL**

---

À la manière des pigistes lorsqu'il s'agit de faire valoir leurs compétences en matière de placement de sujet (Pilmis, 2007), les dessinateurs se retrouvent à l'affût du moindre espace d'exposition de leur travail. Dans ce contexte, le blog devient un outil primordial. Il constitue en effet une vitrine qui peut être investie à moindres coûts, notamment économiques. Le témoignage ci-dessous démontre bien la difficulté dans laquelle se retrouvent les dessinateurs

de presse lorsqu'ils recherchent une vitrine pour leurs travaux, alors qu'ils ne sont pas encore bien intégrés aux réseaux propres à leur profession ni reconnus dans les médias :

*« Quand on est musicien on peut essayer de démarcher. Avant d'avoir le mythe de Paris, on peut très bien avoir des scènes dans les bistros, sur les esplanades, enfin, il y a plusieurs possibilités. Mais en dessin, il n'y en a aucune. Donc le seul moyen c'est d'aller voir sur les blogs pour avoir un espace de visibilité. C'est pour ça que j'ai ouvert mon blog.<sup>17</sup> »*

Les dessinateurs utilisent en effet leurs blogs comme de véritables « books numériques » : ils sont 38.8 % à y afficher un CV et 43.3 % à y présenter des ouvrages dont ils sont les auteurs.

La proportion de republications figurant sur leur blog constitue un autre indicateur de leur volonté d'user du blog comme d'une vitrine professionnelle. Par republication, nous entendons publication sur le blog d'un contenu initialement produit pour être diffusé ailleurs (dans un autre média, pour un client, etc.) En présentant sur leur blog ce type de contenu, les blogueurs leur offrent une plus large diffusion et, surtout, les font figurer sur un support présentant l'ensemble de leur production. En d'autres termes, ils cherchent à remplir un objectif principal : augmenter la visibilité de leur travail, au-delà même de la satisfaction de leur client initial (tableau V).

**Tableau V :** Comparaison des types de billets présents sur les blogs de dessinateurs et sur l'ensemble des blogs politiques en fonction de leur proportion (en %)

Type de billets	% de dessinateurs	% de blogueurs journalistes
Présence de republication	39.8	24.3
Uniquement des billets inédits	41	71.1
NR	19.3	4.6
Total	100	100

39.8 % au minimum des billets publiés par les dessinateurs de presse sont des republications. On peut de plus ajouter que, pour 19.3 % de leurs productions, il ne nous a pas été possible de déterminer le type de publication – publication initiale ou republication –, dont il s'agissait, ce qui laisse supposer que ce pourcentage pourrait en réalité être supérieur. Même lorsqu'on compare leur taux de republication à celui des autres journalistes (qui, *a priori*,

utilisent aussi leur blog pour publiciser leurs écrits), on constate que celui des dessinateurs est toujours plus fort (39.8 % contre 24.3 %).

En plus de permettre de multiplier les lieux d'exposition et de diffusion de leur travail, le blog présente l'avantage pour les dessinateurs de diminuer les coûts de démarchage.

« Quand je démarchais beaucoup, j'envoyais les gens systématiquement sur mon blog. Parce qu'envoyer un dossier c'est bien mais le blog fait qu'ils peuvent surfer là où ils veulent. Un bouquin papier, ça coûte cher à envoyer, ça coûte cher à imprimer et de toute façon il est rarement lu. Donc je n'en fais plus, je ne fais plus que par Internet maintenant<sup>18</sup>. »

A priori, la méthode est plutôt efficace. En effet, quand on demande aux dessinateurs le type de sollicitations dont ils ont été l'objet en tant que blogueurs, on constate qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les blogueurs politiques dans leur ensemble à avoir été contactés par d'autres blogueurs (92.3 % contre 58.1 %) et par des journalistes (76.9 % contre 52.1 %) (tableau VI).

**Tableau VI :** Comparaison des types de sollicitations en tant que blogueur entre dessinateurs blogueurs et ensemble des blogueurs politiques

Type de sollicitation	% de dessinateurs répondants	% ensemble des répondants
Par un autre blogueur	92.3	58.1
Par un journaliste	76.9	52.1
Par un politique	30.8	34.3

Il nous est impossible de connaître la nature des échanges qu'ils ont eu tant avec les journalistes qu'avec les blogueurs. Cependant, le fait que des journalistes aient fait l'effort de les contacter laisse présumer que la teneur de leurs échanges est *a priori* professionnelle.

Des échanges inter-dessinateurs animent par ailleurs cet espace.

### D'une communauté virtuelle à une communauté professionnelle

L'espace des blogs de dessinateurs constitue un espace très interconnecté. C'est un espace d'échanges, mais aussi un lieu d'entraide entre

pairs. 88 % des blogueurs dessinateurs sont cités par un autre blog (contre 71.8 % de l'ensemble des blogueurs politiques). De plus, 12 dessinateurs blogueurs sur 13 (contre 75.5 % de l'ensemble des blogueurs politiques) déclarent échanger sur leur blog avec d'autres blogueurs (tableau VII).

**Tableau VII :** Échange avec d'autres blogueurs

Échanges avec d'autres blogueurs	% de dessinateurs répondants (n=13)	% ensemble des répondants (n=745)
Oui	92.3	75.5
Non	7.7	24.5
Total	100	100

Ces chiffres sont d'ailleurs confirmés par l'étude du décompte des liens dans les *blogrolls* de chaque dessinateur. Cette opération permet de quantifier l'intégration des blogs de dessinateur à l'espace général des blogs. En effet, plus un blog a de liens, plus on peut supposer qu'il est intégré à son espace. Or, on constate que le nombre moyen de liens dans une *blogroll* de dessinateur s'élève à 19.3. Si l'on ne compte que les blogs qui affichent une *blogroll*, on atteint même 30.2 liens par blog de dessinateur en moyenne. On constate par ailleurs l'existence de *blogs-hubs*, c'est-à-dire de blogs dont les auteurs-dessinateurs recensent, en plus d'une grande variété de blogs, presque l'intégralité des blogs de dessinateurs du panel. Ainsi, on compte notamment trois blogs qui recensent respectivement 86, 129 et 185 liens. Ces *blogs-hubs* constituent de véritables « piliers » pour la communauté. Nombre de blogueurs y font référence. Ils permettent à la communauté en ligne de se structurer et de créer des connaissances et repères communs au sein du groupe. Ainsi, parmi les 19.3 liens que présentent en moyenne les blogs de dessinateurs, 15.1 en moyenne pointent vers d'autres sites spécialisés dans le dessin (78.2% des liens au total<sup>19</sup>). Dès lors, il semble bien que les blogueurs-dessinateurs de presse forment une « communauté professionnelle » intégrée en ligne, qui prolonge en partie celle de leur milieu professionnel hors ligne d'origine. Cela leur permet de se tenir au courant du travail de leurs confrères. Dans certains cas, cela impulse même certaines collaborations professionnelles.

En effet, le métier de dessinateur est un métier relativement solitaire, surtout lorsqu'on n'est pas intégré à une rédaction. Pour les entrants comme pour les dominés de cet espace, cette solitude, tant psychologique que physique est d'autant plus forte qu'ils ne bénéficient que de peu de relations dans le milieu et que, bien souvent, se déplacer

pour rencontrer des confrères constitue un coût économique que certains ne peuvent pas assumer. Dans ces conditions, le blog peut apparaître comme un moyen de tisser des liens, mêmes virtuels, susceptibles de leur permettre, au minimum, d'échanger avec des confrères quant à leur travail. Il déclare :

*« J'ai rencontré de nouvelles personnes via mon blog, essentiellement virtuellement (...). Le blog, ça m'a amené à rencontrer du monde. (...) C'est surtout des rencontres virtuelles, après le temps fait le tri, mais il n'empêche qu'il y a des gens, ça fait 4 à 5 ans que je les connais virtuellement et pourtant on ne s'est jamais rencontrés. »*

Parfois, ces rencontres peuvent mener à des collaborations durables :

*« Mon scénariste, je l'ai rencontré comme ça. Dans le monde du dessin politique, j'en ai rencontré pas mal comme ça, même un ou deux journalistes, virtuellement quoi. »*

Elles peuvent de plus ouvrir de nouveaux horizons professionnels :

*« Tenez, il y a Angoulême [nda : le festival de la BD d'Angoulême] la semaine prochaine, je ne voulais plus y aller car je m'en suis quand même pris plein la gueule là-bas et du coup, via mon scénariste, j'ai quand même eu un ou deux rendez-vous avec des petits, tous petits éditeurs ».*

Plus prosaïquement, même quand le blog ne permet pas d'initier des collaborations, il a tout de même l'avantage de présenter son propre travail à l'ensemble des confrères, et, inversement, d'être en mesure d'accéder au travail des confrères sans avoir ni à se déplacer, ni à payer. Les dessinateurs blogueurs peuvent ainsi approfondir à moindres frais leur connaissance de leur milieu professionnel, de sa structure, de ses membres, afin de mieux définir leurs propres objectifs. Plus encore, chacun échangeant à propos des travaux de ses pairs, il semble qu'une certaine solidarité professionnelle se mette en place :

*« Il n'y a pas très longtemps, je ne savais pas si je devais aller à Angoulême ou pas parce que c'est un milieu impitoyable la bande dessinée quand on n'est pas publié en album cartonné. Et du coup, comme j'ai émis le doute sur mon blog d'y aller ou pas, j'ai eu énormément de réponses, d'encouragement, de dire de pas y aller ça ne sert à rien, enfin du moins*

*de soutien. Et là on retrouve le côté humain qui est très important sinon j'aurais été tout seul devant ma planche à dessin et je n'aurais pas su quoi faire... Là, je me sens moins seul dans ces cas-là. »*

Ce phénomène est d'autant plus intéressant qu'Alain Accardo montre en 2007 que le milieu des journalistes pigistes (Accardo, 2007), assez proche sociologiquement de celui des dessinateurs de presse les plus dominés, est au contraire un milieu « peu solidaire ». Si le manque de solidarité envers les pigistes de la part des journalistes intégrés pourrait à la limite se comprendre, il explique que ce manque de solidarité existe aussi entre pigistes : « Il est vrai que tout regroupement se heurte à l'obstacle – objectif et difficilement surmontable dans la pratique – de l'extrême dispersion et de la grande mobilité de cette catégorie de journalistes ». Les dessinateurs ont tenté de résoudre ce problème avec les blogs.

Jusqu'à présent, aucun élément ne nous permet cependant de savoir quelle est l'efficacité de ces blogs et quelle est leur influence sur la trajectoire et l'insertion des dessinateurs de presse. En effet, nous avons observé les différents usages que les dessinateurs en faisaient, mais une question reste posée : ces blogs permettent-ils vraiment aux dessinateurs de surmonter les obstacles auxquels ils sont professionnellement exposés ?

---

## UN INSTRUMENT VRAIMENT EFFICACE ?

---

Notre questionnaire se découpe ici en trois temps. Nous chercherons d'abord à connaître le taux d'abandon de leur blog par les dessinateurs, 4 ans après la constitution du panel. Dans un second temps, nous tenterons de voir si la mise à disposition gratuite de leur travail par les blogueurs dessinateurs ne leur est pas tout de même préjudiciable. Enfin, nous chercherons à savoir dans quelle mesure les blogs de dessinateurs permettent de remettre en cause les hiérarchies traditionnelles au sein de la profession.

### Un taux d'abandon élevé

Nous partons du raisonnement suivant : si les dessinateurs sont nombreux à avoir continué de bloguer, on peut penser que c'est parce qu'ils considèrent que leur blog leur est utile dans leur parcours professionnel. En revanche, si beaucoup ont abandonné leur blog, cela signifie peut-être que ce dernier ne leur a pas apporté autant qu'attendu en matière d'intégration et de reconnaissance au sein de leur champ professionnel<sup>20</sup>.

Au 9 mai 2016, 54,2 % des blogs de dessinateurs étaient encore actifs, contre 45,8 % inactifs. Le taux d'inactivité est élevé. Quasiment un blogueur sur deux a arrêté de bloguer dans les quatre ans ayant suivi la constitution du panel. Il semble donc que la tenue d'un blog n'ait pas permis de satisfaire les attentes de quasiment 50 % des blogueurs dessinateurs. Qui sont donc les dessinateurs qui ont abandonné leur blog ? Serait-ce ceux qui n'ont pas réussi à capter l'attention de leurs confrères ? On constate en effet que plus le blog est actif, plus le nombre de liens dans la *blogroll* augmente. Mais rien ne permet de savoir quel est le sens de la relation : est-ce parce que le dessinateur est actif en ligne qu'il se fait des liens ou est-ce au contraire parce qu'il réussit à tisser des liens qu'il continue de bloguer ? Il apparaît d'ailleurs qu'il n'y a pas de lien entre le nombre de commentaires et l'activité du blog. Ainsi, si les blogs inactifs ont moins de liens dans leur *blogroll*, ils bénéficient tout de même d'un certain retour de la part des lecteurs. La question reste donc ouverte. D'autre part, la position dans le champ professionnel ne semble pas jouer non plus : ne pas avoir été cité dans un grand média ou même ne pas avoir contribué à un grand média ne semble pas avoir d'impact majeur sur la probabilité d'abandonner ou au contraire de maintenir une activité de blogage.

### Une gratuité problématique ?

Galien exprime bien la situation dans laquelle se retrouvent certains dessinateurs :

« (...) *Le dessin politique ça a marché si on veut. Je ne gagne pas ma vie avec, c'est très clair, parce que le dessin que je fais est plutôt ancré à gauche, voire anarchiste, si bien que je travaille pour un journal, mais dans ces milieux-là, en fait, il y a tellement peu de publicité, qu'il y a peu d'argent. Le peu d'argent qui est récolté sert uniquement à l'édition du numéro suivant. Si bien que personne n'est payé. Pas un journaliste, pas un dessinateur. Seule la secrétaire qui travaille à 60 heures par semaine pour ça qui est payée au smic. Sinon, les journalistes ne sont pas rémunérés, pourtant il y a des bonnes plumes qui signent là-dedans et même en dessinateurs, il y a des très grands dessinateurs qui font ça pour participer on va dire, je ne sais pas, pour pouvoir s'exprimer. Et faire en sorte qu'il y ait une diversité politique au point de vue journalistique. (...).*<sup>21</sup> »

Face à cette problématique, le blog reste un outil bien modeste en ce qui concerne l'augmen-

tation des revenus des dessinateurs les plus précaires. Seuls moins d'un tiers des dessinateurs (4 sur 13) qui nous ont répondu affirment gagner de l'argent grâce à leur blog. Ils ne précisent pas combien. Mais surtout, on s'aperçoit que ce gain est toujours indirect : en d'autres termes, ils ne sont pas rémunérés pour tenir leurs blogs et ne tirent pas non plus de bénéfices de la publicité payante qu'ils pourraient héberger sur leur blog (bien souvent, ils n'en hébergent pas). Dans ces conditions, ceux qui répondent gagner de l'argent grâce à leur blog ne le font que parce qu'ils considèrent que le blog leur a permis d'élargir leurs contacts (pairs, éditeurs, clients), ce qui leur a permis par la suite soit de vendre plus de contenu, soit de démarrer de nouveaux projets.

La mise à disposition gratuite d'un travail, surtout lorsqu'il s'agit d'un travail fait dans un cadre professionnel, peut par ailleurs entraîner une dévalorisation de ce travail et de son auteur (Poels et Hollet-Haudebert, 2013) alors même que ce dernier cherche au contraire à se/le valoriser en le diffusant le plus largement possible. En effet, certains travaux montrent que la gratuité est généralement associée, dans l'opinion des gens, à une moindre qualité (Gorn, Tse et Weinberg, 1990) de l'offre ou du service rendu. Le dessinateur contraint de diffuser gratuitement ses travaux peut lui-même se sentir d'autant plus rabaissé : comment entretenir une estime de sa position et de son travail quand on choisit (même si c'est au vu du contexte professionnel dans lequel on évolue) de mettre ce travail gratuitement à disposition du public ? Certains dessinateurs blogueurs s'efforcent de demander la non-reproduction des dessins qu'ils publient, mais cette demande relève bien souvent plus de la symbolique qu'autre chose. Au final, exposer gratuitement leurs dessins en ligne peut donc s'avérer être une option à double tranchant pour les dessinateurs.

### Des hiérarchies traditionnelles difficilement remises en cause

Deux séries de résultats sont particulièrement évocatrices lorsqu'on cherche à savoir si la tenue d'un blog peut permettre aux dessinateurs les moins dotés de progresser dans leur intégration et leur visibilité au sein de leur profession.

Intéressons-nous d'abord au nombre de liens dans la *blogroll* des dessinateurs en fonction du média le plus haut placé hiérarchiquement les ayant cités (tableau VIII).

**Tableau VIII :** Nombre de liens dans la *blogroll* en fonction du média le plus haut placé les ayant cités

Position média	0 lien	1 à 20 liens	Plus de 20 liens	Total
Grand	29.6	34.5	62.5	41.3
Autre	29.6	31	29.2	30
Pas de citation	40.7	34.5	8.3	28.8
Total	100	100	100	100

On constate que les blogs recevant plus de 20 liens dans leur *blogroll* sont, pour 62,5 % d'entre eux, tenus par des dessinateurs cités par des grands médias. Cette proportion tombe à seulement 8.3 % pour les dessinateurs qui ne sont cités dans aucun média. À l'inverse, on constate que si 29.3 % de ceux qui n'ont aucun lien dans leur *blogroll* sont par ailleurs cités dans un grand média, ce taux s'élève à 40.7 % pour ceux qui ne sont cités nulle part. Ainsi, on remarque combien l'intégration à la blogosphère et la reconnaissance dans les médias traditionnels semblent corrélées.

Ce premier constat est renforcé lorsqu'on observe le nombre de commentaires moyen par billet en fonction du média le plus haut placé hiérarchiquement qui les a cités (tableau IX).

**Tableau IX :** Nombre de commentaires moyen par billet en fonction du média positionné le plus haut placé qui les a cités

Position média	- d'1 com	1 à 5 com	5 à 10 com	10 à 100 com	Total
Grand	39	25	0	75	37.9
Autre	29.3	58.3	100	25	36.2
Pas de citation	31.7	16.7	0	0	25.9
Total	100	100	100	100	100

75 % des blogs recevant entre 10 et 100 commentaires par billets sont tenus par des dessinateurs ayant déjà été cités dans un grand média. Aucun dessinateur sans citation ne parvient à obtenir autant de commentaires par billet. En d'autres termes, ce tableau nous permet d'avancer l'idée selon laquelle seule une visibilité minimale dans les médias dits traditionnels permet d'obtenir une certaine visibilité en ligne. Un dessinateur peut certes avoir été cité dans un grand média et ne recevoir que très peu de commentaires, mais il ne peut en aucun cas recevoir de nombreux commentaires s'il ne bénéficie pas d'une présence minimale dans les médias.

Plus encore, seul le dessinateur affirmant gagner plus de 3 700 euros par mois reçoit plus de 10 000 visiteurs mensuels. Ainsi, ce serait bien le niveau d'intégration au champ journalistique, et plus encore la reconnaissance dont le dessinateur jouit dans ce champ, qui serait le meilleur moyen de prévoir la potentialité pour lui d'obtenir une certaine visibilité sur son blog. En d'autres termes, le blog, malgré tous les usages qu'en font les dessinateurs, ne leur permettrait pas en réalité de franchir les barrières professionnelles qui se dressent devant eux. Il peut certes constituer, dans certains cas, un outil d'échange, de publicisation de leurs travaux ou même de motivation professionnelle, mais ne permet en aucun cas d'anéantir les différences de position initiales dans le champ journalistique. Le numérique ne gomme pas les différences sociales existantes.

## CONCLUSION

En définitive, cet article nous a permis d'étudier de plus près un groupe qui ne retient pas souvent l'attention des chercheurs : celui des dessinateurs de presse. Après les avoir positionnés dans le champ journalistique, nous avons vu quels usages ces dessinateurs faisaient de leur blog. On a ainsi pu constater que le blog avait une double fonction. Il leur permet d'une part d'aller à la rencontre de leur public, en leur permettant de présenter leur travail en ligne, et, d'autre part, de s'adresser à leurs pairs, dans la mesure où il leur permet d'intégrer la communauté de dessinateurs en ligne. Néanmoins, si dans un contexte difficile pour les dessinateurs de presse, cet outil peut apparaître dans un premier temps salutaire, on s'aperçoit vite qu'il ne leur permet pas de surmonter les obstacles les plus importants auxquels ils sont confrontés : en effet, le blog constitue au mieux une arme de « second rang » pour les dessinateurs. Il ne leur permet pas d'échapper à leur position initiale dans le champ journalistique.

Ce résultat est d'autant plus intéressant, qu'il est conforté par des résultats plus généraux obtenus lors de notre travail doctoral. Nous avons en effet démontré dans notre thèse que le blogage politique dans son ensemble ne permettait que très rarement d'ouvrir la prise de parole politique à des individus extérieurs aux champs politique et médiatique traditionnels. En d'autres termes, ce blogage ne permettait donc pas de renverser les hiérarchies établies dans ces champs. Au contraire, il semble en certains points les renforcer (Neihsouer, 2016).

Date de soumission de l'article : 15 avril 2016.  
Date d'acceptation : 31 octobre 2016.

## NOTES

- <sup>1</sup>. Sur ce point, cf. la nomenclature INSEE en ligne : [http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=nomenclatures/pcses/n4\\_354a.htm](http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=nomenclatures/pcses/n4_354a.htm) (lien relevé le 28.09.2016).
- <sup>2</sup>. Bien qu'on observe une légère surreprésentation des femmes (15.4 % contre 7.3 %) et des moins de 50 ans (77 % contre 65.9 %) parmi les répondants au questionnaire.
- <sup>3</sup>. Entretien avec Galien réalisé par téléphone le 23.01.2015.
- <sup>4</sup>. Cependant, il est à noter que nous avons tenté de trouver des chiffres à propos de la population des dessinateurs de presse en France : notre recherche est restée vaine.
- <sup>5</sup>. Voir par exemple : Harris Interactive, *Les journalistes présents sur Twitter et la campagne présidentielle de 2012*, 2012, disponible sur [http://www.harrisinteractive.fr/news/2012/CP\\_HIFR\\_Medias\\_14062012.pdf](http://www.harrisinteractive.fr/news/2012/CP_HIFR_Medias_14062012.pdf). D'après ce document, 74 % des journalistes auraient voté François Hollande au second tour de l'élection présidentielle de 2012.
- <sup>6</sup>. Sur 13, c'est le cas de 10 dessinateurs. Parmi les trois autres, un se déclare chômeur, un autre étudiant, et le dernier retraité.
- <sup>7</sup>. Même si cet indicateur peut paraître incomplet et simplificateur, il permet tout de même de situer grossièrement les dessinateurs par rapport au champ médiatique/journalistique.
- <sup>8</sup>. Le choix du moteur de recherche Google s'explique par le fait qu'il est le moteur de recherche le plus utilisé. Il permet donc de trouver les informations de la manière dont les individus sont eux-mêmes les plus à même de les trouver. Quant au choix de la 5e page, il s'explique par le fait qu'il permet d'être certains d'avoir les informations les plus importantes sur un sujet tout en sachant qu'au-delà de cette 5e page, les résultats sont bien souvent moins pertinents.
- <sup>9</sup>. À noter que certains ont publié à la fois dans un grand média et dans un média alternatif : ils ont alors été comptabilisés dans la catégorie « grand média ».
- <sup>10</sup>. Définition d'un grand média : En ce qui concerne la télévision, un grand média correspond à toute chaîne enregistrant plus de 1% d'audience auxquelles sont ajoutées les chaînes d'information en continu, c'est-à-dire : *TF1, France2, France3* (hors région), *France4, France5, Arte, C+, M6, D8, BFMTV, LCI, I-télé, NT1, W9, NRJ12, D17, Public Sénat, TMC, Gulli*. En ce qui concerne la presse écrite, le critère retenu pour définir un grand média est la diffusion à plus de 100 000 exemplaires (d'après la liste <http://www.ojd.com/chiffres/section/PPGP?submitted=1&section=PPGP&famille=&thema=&search=&go=Lancer+la+recherche>). En ce qui concerne la presse online, le critère retenu est l'enregistrement de plus de 2 000 000 de visites en France (d'après la liste <http://www.ojd-internet.com/chiffres-internet>).
- <sup>11</sup>. Tout média n'entrant pas dans la catégorie « grands médias ».
- <sup>12</sup>. Lasserpe, <http://lasserpe.blogs.sudouest.fr/>, (consulté le 11.10.2014). Le PageRank du blog est égal à 4.
- <sup>13</sup>. Boursier, « Dessin Boursier, presse et humour ! », <http://www.dessinboursier.com/>, (consulté le 11.10.2014). Au 8 mai 2014, le nombre de pages vues depuis la création du blog est de 37 par jour. Le PageRank du blog est égal à 2.
- <sup>14</sup>. Sécheresse Loïc, « À propos de l'auteur », <http://gauchiste.blogs.liberation.fr/contrarie/>, (consulté le 11.10.2014). Le PageRank du blog est égal à 5.
- <sup>15</sup>. Nos chiffres ne vont pas au-delà de 2012 pour la date de création des blogs car nous voulions être en mesure d'observer des blogs présentant une durée de vie relativement longue afin de voir comment ils évoluaient et si, au fil du temps, ils étaient délaissés par leur auteur.
- <sup>16</sup>. Entretien avec Cédric Galerneau, alias Galien, effectué par téléphone le 23.01.13. Ce dessinateur, né en 1977 et habitant Caen, est devenu dessinateur de presse après avoir fait des études d'ingénieur. Adresse de son blog : <http://galien.canalblog.com/>.
- <sup>17</sup>. Entretien avec Cédric Galerneau, alias Galien, effectué par téléphone le 23.01.13.
- <sup>18</sup>. Entretien avec Cédric Galerneau, alias Galien, effectué par téléphone le 23.01.13.
- <sup>19</sup>. Sur les 20 % restants, 10 % sont des liens qui ont un rapport plus large à leur activité professionnelle (peinture, sculpture, littérature, journaux dans lesquels ils ont publiés, etc.) ; et 10 % sont des liens sans relation avec leur activité professionnelle.
- <sup>20</sup>. Malheureusement nos données ne nous permettent pas de savoir si les dessinateurs ayant abandonné leur blog ont aussi abandonné leur activité de dessinateur, ou s'ils délaissent seulement le blog.
- <sup>21</sup>. Entretien avec Cédric Galerneau, alias Galien, effectué par téléphone le 23.01.13.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

---

- Accardo, A., 2007, « Une intelligentsia précaire », *Journalistes précaires, journalistes au quotidien*, Marseille, Agone, coll. Éléments.
- Boczkowski, P. J., 2010, « Ethnographie d'une rédaction en ligne Argentine. Les logiques contraires de la production de l'information chaude et froide », *Réseaux*, n° 160-161, pp. 43-78.
- Bonhomme, M., 2010, « La caricature politique », *Mots. Les langages du politique*, n° 94.
- Bourdieu, P., 1984, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Cabrolié, S., 2010, « Les journalistes du *parisien.fr* et le dispositif technique de production de l'information », *Réseaux*, n° 160-161, pp. 79-100.
- Dagiral, E., Parasio, S., 2010, « Presse en ligne : où en est la recherche ? », *Réseaux*, n° 160-161, pp. 13-42.
- Delporte, C., 1991, *Dessinateurs de presse et dessin politique en France des années 1920 à la Libération*, Thèse de doctorat d'histoire, Université de Lille-III.
- Doizy, G., 2010, *Dessin de presse et internet. Dessinateurs et internautes face à la mondialisation numérique*, [http://www.eiris.eu/images/Dessin\\_de\\_Presse\[1\].pdf](http://www.eiris.eu/images/Dessin_de_Presse[1].pdf).
- Duprat, A., 2002, *Les rois de papier. La caricature d'Henri III à Louis XVI*, Paris, Belin.
- Everaert-Desmedt, N., 1994, « La médiation impossible. Interprétation d'un dessin de Plantu », *Degrés*, n° 79-80, pp. d-d16.
- Feuerhahn, N., 1992, « L'humour des confettis. Le dessin de presse et la représentation ludique de l'information », *Humoresques*, n° 3, pp. 63-77.
- Gorn, G. J., Tse, D. K., Weinberg, C. B., 1990, « The Impact of Free and Exaggerated Prices on Perceived Quality of Services », *Marketing Letters*, vol. 2, n°2, pp. 99-110.
- Houdebine-Gravaud, A.-M., Pozas M., 2006, « De l'humour dans les dessins de presse », *Questions de communication*, n° 10, pp. 43-64.
- Jeanne-Perrier, V., Smyrnaio, N., Díaz Noci, J., 2015, « Journalisme et réseaux socionumériques », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 4, n° 1.
- Lefort, D., 1991, *Les bandes dessinées et dessins de presse de l'extrême droite*, Marseille, Bédésup.
- Lettieri, C., 2001, « Le dessin de presse au tribunal. Les enseignements de la querelle d'Almena / Forattini », *Hermès*, n° 29, pp. 155-164.
- Malin, F., 1995, « Le dessin de presse a-t-il un style ? », *Le style*, Toulouse, G. Maurand éd., pp. 271-288.
- Neihouser, M., 2016, *Un nouvel espace médiatique ? Sociologie de la blogosphère politique française*, LGDJ – Fondation Varenne, Paris.
- Neveu, E., 2009, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, coll. Repères.
- Ouakrat, A., Beuscart, J.-S., Mellet K., 2010, « Les régies publicitaires de la presse en ligne », *Réseaux*, vol. 160-161, n° 2, pp. 133-161.
- Pélissier, N., 2003, « Un cyberjournalisme qui se cherche », *Hermès*, n° 35, pp. 99-107.
- Pilmis, O., 2007, « Faire valoir ses compétences : les pigistes et le placement de sujet », *Formation emploi*, n° 99, pp. 75-86.
- Pilmis, O., 2013, *L'intermittence au travail. Une sociologie des marchés de la pige et de l'art dramatique*, Paris, Économica, coll. Études sociologiques.
- Pilmis, O., 2014, « Produire en urgence. La gestion de l'imprévisible dans le monde du journalisme », *Revue française de sociologie*, vol. 55, n° 1, pp. 101-126.
- Poels, A., Hollet-Haudebert, S., 2013, « Valeur(s) et pratiques associées à la consommation de journaux gratuits. Une approche exploratoire », *Revue française de gestion*, vol. 230, pp. 119-135.
- Rebillard, F. Smyrnaio, N., 2010, « Les infomédiaires, au cœur de la filière de l'information en ligne. Les cas de Google, Wikio et Paperblog », *Réseaux*, n° 160-161, pp. 163-194.
- Revue Projet*, 2006, vol. 290, n° 1.
- Rouquette, S., 2009, « Les blogs BD, entre blog et bande dessinée », *Hermès*, n° 54, pp. 119-124.
- Seymour-Ure, C., 1996, « Le dessin satirique dans la presse britannique contemporaine », *Mots. Les langages du politique*, n° 48, pp. 55-73.
- Tillier, B., 1997, *La République. La caricature politique en France (1870-1914)*, Paris, CNRS

**Le blogage ou l'arme de second rang des outsiders du champ journalistique**  
Le cas des dessinateurs de presse

**Blogging, or the Second-Rate Weapon of Journalistic Outsiders**  
The Case of Press illustrators

**O blogging ou a arma secundária dos outsiders**  
O caso dos ilustradores de jornal

**Fr.** Si les recherches sur les effets d'Internet sur le travail journalistique sont nombreuses, on ne compte en revanche que très peu d'études sur l'effet d'Internet sur les dessinateurs de presse. Or, force est de constater que l'espace du dessin de presse fournit un vaste terrain d'enquête au sociologue intéressé par le travail journalistique, surtout à un moment où il subit deux épreuves concomitantes : la crise de la presse d'un côté, et la montée en puissance d'Internet dans le travail des journalistes de l'autre. C'est pourquoi cet article s'attache à analyser les effets de l'arrivée d'Internet dans les pratiques professionnelles des dessinateurs. Les dessinateurs de presse constituent dans l'ensemble une catégorie relativement précaire parmi les journalistes : la crise de la presse, la concurrence de la photographie ou encore l'isolement causé par leurs conditions de travail hors des rédactions compliquent grandement l'exercice de leur métier. C'est pourquoi certains d'entre eux se sont saisis d'Internet, et de l'écriture des blogs en particulier, afin de tenter de surmonter quelques-unes de leurs difficultés professionnelles. À travers cette étude, nous cherchons donc à voir en quoi les blogs contribuent ou non à renouveler les pratiques de la profession. Plus précisément, notre interrogation est la suivante : le blog permet-il aux dessinateurs – et notamment à ceux qui sont dominés dans le champ journalistique – d'améliorer sensiblement leurs trajectoires et positions professionnelles ? À partir des réponses des dessinateurs à un questionnaire en ligne, d'entretiens avec eux, mais aussi de l'analyse de leurs blogs, nous montrons que le blog devient pour cette population à la fois un nouvel instrument de promotion de leur travail et un outil leur permettant de s'intégrer dans leur communauté professionnelle. Le blogage reste cependant une arme de second rang pour les dessinateurs, qui ne leur permet pas de renverser les hiérarchies établies dans l'espace journalistique.

**Mots-clés :** blogs, dessinateurs de presse, pratiques professionnelles, communauté virtuelle, sociologie des médias

**En.** While research on the effects of the Internet on journalistic work is extensive, few studies have been carried out examining its effects on press illustrators. It is clear, however, that the press illustrations sector provides abundant material for sociologists interested in journalistic work, especially at a time when it faces two concomitant challenges: the press crisis on the one hand, and the rise of the influence of the Internet on journalistic practices on the other. For this reason, this paper will focus on analyzing the effects of the arrival of the Internet on the professional practices of illustrators. Press illustrators are on the whole a relatively precarious category among the journalists: the press crisis, competition from photography and the isolation inherent in their working conditions outside editorial offices greatly complicate the exercise of their profession. This is why some have latched onto the Internet, and blog writing in particular, in an attempt to overcome some of their professional challenges. This study attempts to determine whether or not blogs contribute to the renewal of the practices of the profession. We ask more specifically: do blogs allow illustrators—especially those in more vulnerable positions in the field of journalism—to significantly improve their career paths and professional standing? From interviews with illustrators and their responses to an online questionnaire,



together with an analysis of their blogs, we demonstrate that blogging becomes for them both a new promotional vehicle for their work, and a tool that allows them to integrate into their professional community. Blogging, however, remains a second-rate weapon for illustrators, as it does not allow them to overturn hierarchies established in the journalistic sector.

**Keywords:** blogs, press illustrators, professional practices, virtual community, sociology of media

**Pt.** Embora as pesquisas sobre os efeitos da internet no trabalho jornalístico sejam numerosas, existem poucos estudos sobre seus efeitos na prática dos ilustradores de jornal. Ora, é importante constatar que a prática de ilustração abre um vasto campo de pesquisa aos sociólogos interessados pelo trabalho jornalístico, sobretudo na medida em que ela é submetida concomitantemente a dois desafios: por um lado, a crise da imprensa; por outro, o crescente impacto da internet no trabalho dos jornalistas. É por isso que este artigo se atém à análise dos efeitos da emergência da internet junto às práticas profissionais dos ilustradores. De forma geral, os ilustradores são uma categoria relativamente precária dentre os jornalistas: a crise da imprensa, a concorrência com a fotografia ou ainda o isolamento provocado pela realização de um trabalho fora das redações atrapalham bastante o exercício de seu *métier*. Por conta disso, alguns ilustradores passaram a se utilizar da internet, sobretudo dos blogs, para tentar superar algumas de suas dificuldades profissionais. Neste estudo, buscamos ver de que forma os blogs contribuem ou não para renovar as práticas dessa profissão. Mais precisamente nos questionamos sobre o seguinte: o blog permite que os ilustradores – principalmente aqueles que ocupam uma posição dominada no campo jornalístico – melhorem sensivelmente suas trajetórias e posições profissionais? A partir das respostas dos ilustradores a um questionário on-line, de entrevistas com alguns deles, mas também da análise de seus blogs, buscamos mostrar que o blog se tornou, para essa população, um instrumento de promoção do seu trabalho, mas também uma ferramenta que possibilitou sua integração à comunidade profissional. O *blogging*, contudo, continua sendo uma arma secundária para os ilustradores, incapaz de alterar as hierarquias estabelecidas no interior do espaço jornalístico.

**Palavras-chave:** blogs, ilustradores de jornal, práticas profissionais, comunidade virtual, sociologia da mídia





MERCI AUX ÉVALUATEURS DES RÉCENTS NUMÉROS DE LA REVUE  
AGRADECEMOS AOS AVALIADORES DAS ÚLTIMAS EDIÇÕES DA REVISTA  
MANY THANKS TO ALL THE REVIEWERS OF THE RECENT ISSUES

Alzira Abreu (Fundação Getúlio Vargas, Brasil) • Juan Miguel Aguado (Universidad de Murcia, España) • Chris W. Anderson (The City University of New-York, USA) • Leonel Azevedo de Aguiar (Universidade Católica do Rio de Janeiro, Brasil) • Altu Akin (Zmir Ekonomi Üniversitesi, Türkiye) • Dominique Augey (Aix-Marseille université, France) • Jan Baetens (Katholieke Universiteit Leuven, België) • Helder Bastos (Universidade do Porto, Portugal) • Christa Berger (Universidade do Vale do Rio dos Sinos, Brasil) • Elisabeth Bird (University of South Florida, USA) • Gersende Blanchard (Université Lille 3, France) • Claire Blandin (Université Paris-Est-Créteil, France) • Franck Bousquet (Université Toulouse 3, France) • Nadège Broustau (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Laura Calabrese (Université libre de Bruxelles, Belgique) • João Canavilhas (Universidade da Beira Interior, Portugal) • Dominique Cardon (CNRS, France) • Marialva Carlos Barbosa (Universidade Federal do Rio de Janeiro, Brasil) • Valérie Cavalier-Croissant (Université Lyon 2, France) • Jean Charron (Université Laval, Canada) • Ivan Chupin (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, France) • Iluska Maria da Silva Coutinho (Universidade Federal de Juiz de Fora, Brasil) • Béatrice Damian-Gaillard (Université Rennes 1, France) • Jamil Dakhli (Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, France) • Salvador de León (Universidad Autónoma de Aguascalientes, México) • Juliette de Maeyer (Université de Montréal, Canada) • Didier Demazière (CNRS, France) • Emmanuel Derieux (Université Paris Panthéon-Assas, France) • Irène Di Jorio (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Anya Diekmann (Université libre de Bruxelles, Belgique) • David Domingo (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Carlos Eduardo Esch (Universidade de Brasília, Brasil) • Benjamin Ferron (Université Paris-Est-Créteil, France) • Marie-Soleil Frère (FNRS, Belgique) • Elvira Garcia de Torres (Universitat Internacional Valenciana, España) • Gilles Gauthier (Université Laval, Canada) • Eric Georges (Université du Québec à Montréal, Canada) • Benoît Grévisse (Université catholique de Louvain, Belgique) • Nicolas Harvey (Université d'Ottawa, Canada) • François Heinderyckx (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Cristiane Henriques Costa (Universidade Federal do Rio de Janeiro, Brasil) • Alfred Hermida (University of British Columbia, Canada) • Nicolas Hubé (Université de la Sorbonne, France) • Valérie Jeanne-Perrier (Université Paris-Sorbonne, France) • Alice Krieg-Planque (Université Paris-Est-Créteil, France) • Eric Lagneau (France) • Sandrine Lévêque (Université de la Sorbonne, France) • Seth C. Lewis (University of Oregon, USA) • Dominique Marchetti (CNRS, France) • Julien Longhi (Université de Cergy-Pontoise, France) • Pere Masip (Universidad Ramon Llull, España) • Frederico de Mello Brandão Tavares (Universidade Federal de Ouro Preto, Brasil) • Thaïs de Mendonça Jorge (Universidade de Brasília, Brasil) • Isabelle Meuret (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Luciana Mielniczuk (Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil) • Sophie Moirand (Université Sorbonne-Nouvelle, France) • Sandy Montanola (Université de Rennes 1, France) • Sylvia Moretzsohn (Universidade Federal Fluminense, Brasil) • Dione Oliveira Moura (Universidade de Brasília, Brasil) • Joana Ormundo (Universidade de Brasília, Brasil) • Sylvain Parasie (Université Paris-Est, France) • Ike Picone (Vrije Universiteit Brussel, België) • Olivier Pilmis (CNRS, France) • Alain Rabatel (Université de Lyon 2, France) • Franck Rebillard (Université Sorbonne-Nouvelle, France) • Edgar Rebouças (Universidade Federal do Espírito Santo, Brasil) • Zvi Reich (Ben-Gurion University of the Negev, Israël) • Roselyne Ringoot (Université Grenoble Alpes, France) • Catarina Rodrigues (Universidade da Beira Interior, Portugal) • Nélia Rodrigues Del Bianco (Universidade de Brasília, Brasil) • Eugénie Saitta (Université Rennes 1, France) • Luís Santos (Universidade do Minho, Portugal) • Florian Sauvageau (Université Laval, Canada) • Julie Sédel (Université de Strasbourg, France) • Willam Spano (Université Lyon 2, France) • Jean-François Tétu (Institut politique de Lyon, France) • Annelise Touboul (Université Lyon 2, France) • Sandrine Turgis (Université de Reims, France) • Olivier Trédan (Université de Rennes 1, France) • Jean-Michel Utard (France) • Barbara Witte (Hochschule Bremen, Deutschland) • Eliane Wolf (Université de la Réunion, France) • Stéphanie Wojcik (Université Paris-Est-Créteil, France) • Adeline Wrona (Université Paris-Sorbonne, France)

Publiée avec le concours de :



Ce numéro de la revue  
a été imprimé grâce  
au soutien du FNRS



